

MARTINE BURGOS
CHRISTOPHE EVANS
ESTERAN BUCH

SOCIABILITES DU LIVRE ET COMMUNAUTES DE LECTEURS

Trois études sur la sociabilité du livre



ÉTUDES ET RECHERCHE

Bibliothèque
publique d'information



Centre
Georges Pompidou

Sociabilités du livre et communautés de lecteurs

Trois études sur la sociabilité du livre

Martine Burgos, Christophe Evans et Esteban Buch

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque
publique d'information
Année d'édition : 1996
Date de mise en ligne : 26 août 2016
Collection : Études et recherche

Édition imprimée
Nombre de pages : 289



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BURGOS, Martine ; EVANS, Christophe ; et BUCH, Esteban. *Sociabilités du livre et communautés de lecteurs : Trois études sur la sociabilité du livre*. Nouvelle édition [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1996 (généré le 26 août 2016). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/1802>>.

Ce document a été généré automatiquement le 26 août 2016. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

© Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1996
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

Qu'on la voit comme condition de l'éveil de la conscience de soi ou comme captation de l'imaginaire, la lecture est souvent considérée comme une pratique solitaire et silencieuse. Cette image doit être reconsidérée car l'acte de lire est un ensemble complexe de pratiques : il est aussi ce qui le conditionne, le prépare et le prolonge, c'est-à-dire des discours, des institutions, des conversations. Ainsi, les livres circulent : entre membres d'une même famille, entre amis et collègues, voisins et relations... Qu'ils soient prêtés, empruntés ou offerts, avant d'être lus et après, les livres sont l'occasion d'échanges, de gestes et de conversations. Autour du livre et de la lecture se développent des sociabilités portées par des imaginaires du partage.

Les études qui composent cet ouvrage sont des analyses de dispositifs et de lieux où le livre rencontre ou stimule des représentations et des pratiques d'appropriation matérielle et discursive : circuit prête-main, cercles de lecture, restaurants et bars-librairies ou librairies en langue étrangère.

MARTINE BURGOS

Membre du Groupe de sociologie de la littérature (EHESS).

CHRISTOPHE EVANS

Membre du Groupe de sociologie de la littérature (EHESS). Responsable du service Etudes et recherche à la Bibliothèque publique d'information.

ESTEBAN BUCH

Membre du Groupe de sociologie de la littérature (EHESS).

SOMMAIRE

Introduction

Première partie. La socialisation privée des lectures : circuit « prête-main », « tournantes » et clubs de lecture

Chapitre 1. La socialisation privée des lectures

Chapitre 2. Le circuit « prête-main » : une prestation totale

L'état des connaissances statistiques

Un manque de visibilité sociale

Une importance qualitative

La capitalisation des lectures et les formes de médiation

Chapitre 3. Des formes de sociabilités organisées

Le Liseron : un cercle de lecteurs à voix haute

Les « tournantes de prêt » : la Bibliothèque orange et ses dérivés

Les clubs de lecture

Chapitre 4. Effets des sociabilités : augmentation et altération

Intensification des lectures : « augmenter sur les livres »

Altération des lectures et des lecteurs : « lire l'autre »

Modalités de formalisation de la sociabilité lectorale

Deuxième partie. Sociabilités et symbolique : lire, boire et manger

Chapitre 1. La sociabilité comme enjeu

Chapitre 2. Des lieux et des histoires

Chapitre 3. Dispositifs I

Signalétique, identité des lieux et aménagement de l'espace

Le milieu des livres : Les Arcenaulx

Exercice de maîtrise I : la compétence, La Bibliothèque

Exercice de maîtrise II : le partage, L'Horloge sans aiguille

Chapitre 4. Dispositifs II

Approche par étapes, franchissement des seuils : La Fourmi ailée

Polarité et subversion : Le Papier mâché

Le bruissement de la vie : La Passerelle

Chapitre 5. Briser la glace, contrôler les dérives

Troisième partie. Sociabilités du livre et identités culturelles : les librairies en langue étrangère à Paris

Chapitre 1. Traversée : entre insertion et intégration

Cosmopolitisme
Etat des lieux
Modèles
Insertion et intégration
Légitimité culturelle
Pluralité

Chapitre 2. Librairies espagnoles : des républicains aux hispanisants

Librairies de l'exil
Sociabilités contemporaines : représentations
Sociabilités d'arrière-boutiques
Liens de fidélité

Chapitre 3. Librairies en langue arabe

Typologie. Topographie
Ecoles de sociabilité
Le cercle des clients
Pratiques de sociabilité
Le libraire du monde arabe

Chapitre 4. Deux enjeux de la sociabilité du livre

Introduction

- 1 On réfère couramment la notion de modernité à cette période de l'histoire marquée, en Occident, par la montée puis la suprématie de l'individualisme comme représentation dominante du rapport à soi, à l'autre et à la collectivité. L'individualisme s'accorde avec une conception du progrès qui fait de la dissolution des communautés traditionnelles (ethnies, clans, corporations, ordres ou tribus) la condition pour que s'établisse une société contractuelle assurant à chacun la libre disposition de soi.
- 2 Dans le désir d'établir un rapport direct, personnel, silencieux, secret à l'écrit - mémoire universelle et vecteur des savoirs -, on peut reconnaître une revendication intrinsèquement liée à l'affirmation de la souveraineté de la raison et du droit à l'autonomie des personnes, voire au combat pour la démocratie politique. La représentation, encore très largement répandue, d'un lecteur isolé dans un espace/temps qui l'affranchit de son quotidien est tributaire de cette fonction de rupture associée au « geste de lire » par rapport aux divers freins, passions privées et déterminismes sociaux, qui sont supposés entraver le « libre » épanouissement intellectuel, psychologique et social de l'individu¹.
- 3 La lecture ainsi placée historiquement au cœur du procès d'émancipation de l'individu bourgeois a conservé, longtemps, pour qui s'interroge sur les conditions de renouvellement et de maintien d'une cohésion sociale toujours problématique, une ambivalence suspecte : d'un côté, en effet, on lui attribuait ce pouvoir libérateur qui ouvre à l'individu des horizons plus vastes, augmente et affine sa perception des altérités ; d'un autre côté, on craignait les dévoiements, dérives et captations que produirait la lecture (en particulier fictionnelle) sur un imaginaire qui, à être trop sollicité, aliène le lecteur des autres proches, l'engage dans des relations difficilement contrôlables, le coupe de la réalité, ici et maintenant, contribuant ainsi à la détérioration du lien social concret.
- 4 Avec le développement des industries culturelles et la facilité accrue de l'accès au livre, la lecture se trouve précipitée dans une logique de la consommation qui refoule les craintes et espoirs. Cependant, cette ambivalence semble n'avoir jamais totalement disparu des représentations de la lecture. Disons plutôt que, soutenue par le discours généralisé sur la crise (en particulier celle qui frapperait la lecture et les lecteurs), elle retrouve une

actualité qui invite les chercheurs en sciences humaines à en proposer une autre approche.

- 5 Dans l'introduction aux *Discours sur la lecture (1880-1980)*², Anne-Marie Chartier et Jean Hébrard estimaient que la multiplication des travaux scientifiques sur la lecture était «*la preuve en acte que le geste de lire, indissociable de l'entrée dans la modernité culturelle, a perdu sa transparente évidence.* » Et certes, les études récentes d'histoire et de sociologie ont beaucoup aidé à appréhender la lecture sous des angles nouveaux. Elle est désormais considérée comme un ensemble complexe de pratiques, comportements, aspirations, représentations, qui prend des significations diverses, contrastées, selon la fonction sociale qu'elle remplit par l'entremise de certaines institutions (école, bibliothèque publique, institution littéraire au sens large), ou la place que les agents, individu, groupe familial, groupe des pairs, milieu professionnel, etc., lui réservent dans l'élaboration de leurs projets, ou encore selon la valeur (d'utilité ou d'épanouissement personnel, par exemple) qu'ils lui attribuent. Comme l'écrit Martine Poulain, «*la lecture n'est pas seulement le moment où celle-ci s'effectue, mais un ensemble, un "corps de pratiques" : tout ce qui la conditionne, y prépare, y conduit, la prolonge ou l'annule, n'est pas périphérique à la lecture mais en est radicalement constitutif*³.. »
- 6 Partant, l'image traditionnelle de la lecture solitaire doit être, à son tour, reconsidérée. Plutôt que de prendre parti pour l'un de ces modèles à l'exclusion de l'autre («*Il n'y a pas de lecture véritablement solitaire* » vs «*La lecture est la seule pratique qui assure l'autonomie du sujet* ») ou tenter d'en surmonter l'ambivalence de manière purement théorique, ne conviendrait-il pas plutôt d'en examiner les effets pratiques, productifs et dynamiques ? Ne serait-il pas plus intéressant de considérer la posture de retrait (qui est un aspect important de l'acte de lecture) comme une composante d'un ensemble plus vaste de positions et dispositions et le moment où la lecture s'effectue comme celui où la valeur d'usage du texte se réalise pour un sujet-lecteur, en cela moment essentiel mais inscrit dans un procès de communication et une configuration socio-culturelle qui l'englobent ? Ne serait-il pas aussi intéressant de se demander, par exemple, comment, pourquoi les lecteurs réalisent, ou pas, la double exigence de solitude et de silence - exigence issue d'une tradition de rapport méditatif au texte, propre à la culture lettrée - et de rendre compte des résistances, des refus aussi bien que des désirs de partage et d'échange qui sont à l'origine de formes de sociabilité variées et diversement réalisées.
- 7 Tout le monde en effet ne souhaite pas parler de ses lectures ou solliciter aide et conseil, en tout lieu, en toute circonstance, à tout moment. Ainsi, dans certaines grandes surfaces culturelles, la faible sociabilité constatée semble résulter d'un accord tacite entre les clients et les membres du personnel. La direction exige parfois de ses employés qu'ils maintiennent une certaine distance avec les clients⁴. Le refus du contact en tel lieu ne signifie naturellement pas le refus, en d'autres circonstances, d'autres formes de sociabilité associées au livre et à la lecture. D'autre part, des sociologues l'ont montré⁵, beaucoup de lecteurs choisissent des interlocuteurs privilégiés, en très petit nombre, parmi leurs amis, leurs proches, dans leur famille ou leur milieu professionnel, comme on choisit un confident ; d'autres s'inscrivent dans des réseaux informels d'échanges, plus ouverts et diversifiés ; d'autres encore, plus nombreux qu'on le pense, éprouvent le besoin de ritualiser le partage des lectures en l'inscrivant dans un lieu fixe et dans une périodicité régulière, produisant un espace-temps distinct de la vie ordinaire ; ou bien, croyant laisser faire le hasard des rencontres, des affinités et des passions, se plient, de

fait, reprenant le discours de la singularité qui s'expose, au mode caractéristique des sociabilités lettrées.

- 8 L'évocation qui précède n'a pas la prétention de dresser une typologie, même approximative, des formes que prennent les sociabilités liées au livre et à la lecture mais seulement de donner une idée de leur diversité. On voit, notamment, que ces deux représentations de l'acte de lecture dont il était question plus haut ne sont pas nécessairement contradictoires, mais plutôt complémentaires : elles se rejoindraient dans l'image d'un ensemble de lecteurs isolés qui, une fois les livres refermés sur leurs tables de chevet, sortiraient dans l'espace public pour commenter leurs lectures. On remarquera que, dans ce parcours minimal, se déploient plusieurs figures de la symbolisation discursive : que l'on pense à la lecture comme le dialogue de deux subjectivités, celle du lecteur, celle de l'auteur, ou, dans une perspective bakhtinienne, plus contemporaine, comme la contribution personnelle du lecteur à l'enrichissement d'une œuvre intégrant la polyphonie du monde. Le passage du privé au public accomplirait alors, sur le plan de l'échange social, quelque chose d'analogue au parcours imaginaire de la communication littéraire. C'est à l'intérieur d'un domaine limité par les deux axes du subjectif/ intersubjectif et du réel/imaginaire que viendrait se situer la problématique d'une sociologie de la réception des textes.
- 9 La présence effective de cette relation entre l'individuel et le collectif, aussi bien dans l'imaginaire des lecteurs que dans leurs pratiques, semble aller de soi - la plupart d'entre nous pouvant témoigner du double désir de lire seul et d'en parler à d'autres. Plus difficile est de dépasser ce constat banal pour parler des modes d'actualisation de ce désir dans la société contemporaine, sous la forme de différentes pratiques de sociabilité.
- 10 De manière très pragmatique, nous avons choisi de donner à cette notion de sociabilité, dont les limites sont très controversées, un contenu et une amplitude adaptés à notre objet d'étude (le livre et la lecture) et à ce que nous souhaitions mettre en évidence dans l'exploration de nos différents terrains d'enquête. Rappelons que, dans la tradition sociologique, la notion de sociabilité oscille, pour schématiser, entre deux pôles. D'un côté Simmel la présente, en s'appuyant notamment sur le paradigme de la conversation mondaine, comme « *la forme ludique de la socialisation* », « *jouant les formes de la société* » et autorisant de la sorte une mise entre parenthèses des « *attributs sociaux du moi* »⁶. De l'autre, pour des sociologues comme Michel Forsé ou François Héran, ce type de lien social est au contraire, comme n'importe quelle pratique culturelle, essentiellement déterminé par l'ensemble des caractéristiques socio-démographiques de l'individu (P.C.S., sexe, âge, cycle de vie, lieu de résidence)⁷.
- 11 Dans la mesure où nous avons affaire à des pratiques qui se développent autour et à propos de livres, c'est-à-dire d'objets dont, conformément à la fonction éminente que la tradition lettrée leur accorde, on peut s'attendre⁸ qu'ils cristallisent des enjeux identitaires (individuels et collectifs) forts, nous avons adopté un cadre de recherche (une orientation plutôt qu'une définition) qui préserve la tension entre la dimension formelle (« *ludique* » selon Simmel) de l'échange sociable et une dimension d'expérience par laquelle son contenu « substantiel » redevient central ; un cadre qui permette également d'explorer les limites et déterminismes (au sens le plus classiquement sociologique du terme) dans lesquels et à partir desquels chacun peut s'exercer à ces pratiques.
- 12 Si, comme nous l'avons déjà souligné, l'association de l'idée de sociabilité à la représentation du livre et de la lecture ne va pas de soi dans un contexte où la lecture est avant tout considérée comme relevant du privé, voire de l'intime, c'est qu'on oublie

volontiers qu'autour du livre et de la lecture (en particulier littéraires mais pas exclusivement), les échanges apparemment les plus spontanés révèlent des compétences socialement construites ; ils sont pris dans un ensemble de discours croisés, lettrés ou ordinaires, qui composent le champ des références et des connotations que nous cultivons tous. Ce qui fait que, croyant se situer dans une démarche ouverte de quête, le lecteur, dans son rapport personnel au texte, se soumet le plus souvent, à son insu et non sans une certaine naïveté, au conformisme de goût et d'humeur de son milieu⁹. Dans le champ des pratiques culturelles, le système des attentes, structurellement liées à notre inscription dans l'espace et le temps, définit les conditions de possibilité de nos prises de positions, de nos engagements personnels, de nos investissements affectifs et sont les points d'appui obligés de toute démarche qui se veut libre¹⁰. La nature de notre terrain - le livre et la lecture considérés comme emblèmes de l'autonomisation du sujet moderne - nous invitait donc à donner plus de force à l'idée d'une tension sous-jacente entre normes et désir que Simmel, d'ailleurs, n'élimine pas puisqu'il fait du « tact » la qualité sociable par excellence.

- 13 Il n'en reste pas moins que la lecture, qui s'est progressivement détachée de l'oralité et des modes de réception collective des discours et récits que le texte véhicule, demeure une activité marquée par la place imminente que l'histoire lui a assignée dans l'éveil de la conscience de soi. Un lecteur se départit rarement de sa réserve à l'égard des autres lecteurs. Les institutions ou les lieux dont la vocation est de développer les sociabilités du livre et de la lecture sont le plus souvent réservés à des minorités, des élites, des groupes de professionnels ou d'experts, etc. De fait, rien n'oblige un lecteur à parler de sa lecture. On peut considérer, par exemple, que l'école exige avant tout de *commenter des textes*. Il est des lecteurs qui se satisfont de la communication silencieuse avec les auteurs, qui entretiennent une vie durant une relation privilégiée et secrète à quelque personnage d'un roman préféré. En tout état de cause, cette communication silencieuse, essentielle, constitutive de l'acte de lecture et de sa dimension sociale, ne nous paraît pas relever de la sociabilité. Il est possible de s'en contenter. Le lecteur peut aussi éprouver un sentiment de frustration à ne pouvoir parler de ce qu'il aime, ou qu'il déteste, avec d'autres.
- 14 Ainsi, nous avons eu tendance à privilégier comme manifestations de sociabilité les gestes, comportements ou paroles propres à révéler ou extérioriser le désir (non contraint) d'établir des liens réels avec d'autres ou d'en exprimer la virtualité. Ce qualificatif de « contraint » associé de manière négative à la notion de désir exige un éclaircissement. Nous entendons ici par « contrainte » ce qui renvoie à une norme socialement établie à laquelle les individus ne sauraient se dérober sans encourir des sanctions ou risquer d'être pour le moins désavoués. Un certain nombre de formules et de gestes courants relèvent de cette sociabilité ordinaire : ils expriment la permanence du procès de liaison sans lequel aucune action collective ou communication sociale ne serait envisageable entre individus et groupes distincts, cohabitant et agissant ensemble¹¹ au sein d'une structure plus vaste.
- 15 La définition étroite que nous attribuons, dans le cadre de cette étude, à la notion de sociabilité a donc une portée plus pragmatique que théorique. L'hypothèse qu'il y aurait, en arrière-plan des comportements dits « sociables » qui se développent autour du livre et de la lecture, un désir non-contraint, essaie de rendre compte du *supplément de sens* que le sujet attribue à son geste par rapport à ce que lui-même considère comme étant simplement adapté à la finalité première (utilitaire et/ou symbolique) inscrite dans le

cadre « normal » d'une situation donnée. Ainsi, un client entre dans une librairie, choisit un livre, règle le montant de son achat, dit « *merci* » lorsque le libraire lui rend sa monnaie et « *au revoir* » au moment de quitter la boutique. Nous pourrions noter ces menus faits mais nous ne les considérerons pas comme des gestes manifestant une sociabilité intrinsèquement attachée au livre. Cet exemple est simple. D'autres le sont moins. Précisons, en effet, que l'expression symbolique du lien (règles de politesse par exemple) accompagne tous nos actes, révélant les normes et codes sociaux auxquels se plient de manière spontanée, non-consciente, les membres d'une société ou d'un groupe. La difficulté consiste pour une bonne part à établir des seuils qui signalent, au plan des représentations et de l'imaginaire social, la volonté ou le besoin de créer un lien supplémentaire par rapport à un échange qui remplirait une pure fonction instrumentale, qui n'est de toute façon jamais « pure » car passant par, se réalisant dans le langage.

- 16 Cela posé, les sociabilités du livre et de la lecture n'en deviennent pas pour autant un objet susceptible d'être cerné de manière uniforme. L'enjeu représenté par le livre, dans les discours et les pratiques retenus, varie considérablement. On peut ainsi distinguer deux catégories très générales de sociabilités selon que la circulation des discours ou le partage d'un espace de communication renvoie à un intérêt commun dont le livre est un vecteur parmi d'autres (sociabilité *non spécifique* au livre et à la lecture), ou que la relation d'échange est induite par l'acte de lecture même (sociabilité *spécifique* au livre et à la lecture). Dans les échanges participant de la sociabilité non spécifique, les livres sont considérés comme des *moyens* certes privilégiés d'assurer la mémoire, d'approfondir ou élargir la connaissance d'un domaine pratique ou théorique, mais on reconnaît en même temps que d'autres modes de communication peuvent remplir la même fonction (expérience directe, transmission orale, médias audiovisuels). La deuxième catégorie recouvre plus ou moins le champ des sociabilités liées à la lecture dite littéraire dans son acception la plus large. Ici, en principe, on ne peut se passer du rapport au texte. Effective ou médiatisée par la lecture de l'autre, l'entrée dans le texte, à un moment ou à un autre du procès, reste la *condition* de l'échange.
- 17 Si le rapport au livre lui-même ne saurait être unique, les possibles voies d'accès aux problématiques posées par les sociabilités, spécifiques ou pas, ne le sont pas davantage. En effet, l'image de gens qui parlent de livres invite à se poser diverses questions : avec qui parlent-ils ? où parlent-ils ? que disent-ils ? Cette dernière dimension, « *qu'est-ce qu'on dit quand on parle de livres ?* », ouvre sur un vaste domaine d'enquête, susceptible de fournir des données précieuses sur la réception des œuvres : statut du récit, du style, du jugement de valeur, du registre émotionnel, de la référentialité, etc., dans les discours ordinaires sur les textes littéraires. Ce n'est cependant pas cette voie-là, relevant surtout d'une analyse du discours, que nous avons empruntée, puisque d'emblée notre démarche s'est plutôt orientée vers les questions « *où, avec qui, pour quoi faire ?* ». En fait, notre recherche s'est même structurée à partir de la prise de conscience de la diversité des situations communicationnelles, projet pouvant évoluer vers l'établissement d'une topographie des sociabilités du livre et de la lecture. C'est donc délibérément que nous avons choisi d'aborder des *terrains*, susceptibles d'être de tels lieux de sociabilité, privilégiant le plus souvent une approche qualitative et des méthodes qui sont traditionnellement celles de l'ethnologie (observation participante, entretiens semi-directifs et narratifs, analyse sémiologique des lieux et des objets), plutôt que de traiter la question des sociabilités en fonction des paramètres classiques de la sociologie (P.C.S.,

âge, sexe, niveau scolaire) ou de l'appartenance des individus à un groupe de « grands », « moyens » ou « petits lecteurs » - même si nous avons évidemment recours à ces catégories transversales comme facteurs d'élucidation, voire d'explication, aussi souvent qu'il est nécessaire.

- 18 Il s'agissait donc d'étudier des sociabilités très différentes, s'exerçant sur des terrains variés et d'après des appartenances à des groupes plus ou moins ouverts ou fermés - une opposition que l'on pourrait encore résumer, comme il est d'usage parfois pour poser la question de la sociabilité¹², par la distinction entre, d'un côté, la figure du *réseau* forme exploratoire, interactive - et, de l'autre, celle du *cercle* - mode de *sociation* tirant vers des affirmations identitaires et consensuelles. C'est d'ailleurs à partir de ces deux figures élémentaires que sera abordé le thème de la ritualisation des échanges discursifs dont le degré est souvent, mais pas forcément, lié à des contraintes institutionnelles. Dans certains cas, la formalisation des échanges s'avère une question tout à fait centrale, que l'on peut décrire par l'opposition entre une sociabilité spontanée, *informelle*, et une sociabilité *organisée*¹³.
- 19 A cela vient s'ajouter la considération du degré d'*explicitation des liens* que l'intérêt partagé pour le livre est censé créer entre les individus-lecteurs du simple fait qu'ils s'intéressent au livre et sont, d'une certaine manière, des « pratiquants » de la lecture. C'est que dans certains cas, la tendance à la ritualisation des relations prend le pas sur la dimension de quête : la sociabilité *implicite* nous sert à caractériser, de manière très provisoire, des situations où la sociabilité est vécue sur le mode de la connivence sans que les participants soient forcément engagés dans une interaction verbale qui la révèle ou la souligne. Ainsi, l'attention du chercheur doit se porter moins sur des pratiques verbales que sur des dispositifs propres à inscrire le sujet qui y pénètre dans un discours social qui le dépasse et qu'il devra décoder pour pouvoir le « parler » à son tour, reproduisant des comportements, des gestes, des goûts, des demandes, autant de manifestations de son aspiration, de son adhésion, voire de sa soumission, à un modèle culturel de référence.
- 20 Ces sociabilités implicites apparaissent alors comme le cas limite où le lien intersubjectif existe comme une virtualité émanant d'un *lieu* capable de proposer un certain dispositif symbolique. De quels lieux s'agit-il ? En fait, comme chacun sait, on peut parler de livres n'importe où : dans les cafés, au travail, en famille, dans la rue. Dans tous ces cas, aucun dispositif n'est là pour susciter des sociabilités spécifiques du livre ou de la lecture, et le choix d'un livre comme sujet de conversation ne relève que de la seule volonté des acteurs. En revanche, il est de ces endroits où les sociabilités du livre et de la lecture sont encouragées par des repères de leur pertinence - le premier et le plus fondamental de ces repères étant la présence du livre lui-même, présence dont la force d'imposition symbolique peut parfois aller jusqu'à l'exclusion d'autres formes de sociabilité : ainsi de ces bibliothèques ou de ces clubs de lecteurs où une conversation sur des sujets *autres* que la lecture peut être vécue par certains responsables comme une transgression ou une déviation par rapport aux objectifs ou à la vocation (voire la mission) que le groupe ou l'institution se reconnaît.
- 21 Ces lieux qui sont dédiés au livre et à la lecture se doublent souvent d'un ensemble de dispositifs symboliques et matériels qui sont censés favoriser la sociabilité. Dans les bibliothèques et les librairies se multiplient toutes sortes de rituels liés à la diffusion des livres et à la rencontre avec leurs auteurs : signatures, conférences, tables rondes, lectures, etc. Est-ce que tout cela implique que ces lieux, dont les livres sont la raison même d'exister, deviennent, de par ce fait, des lieux de sociabilité du livre et de la

lecture ? En bref, parle-t-on de livres là où il y a des livres ? Les résultats de notre enquête semblent dire : pas toujours, pas forcément, pas là où l'on pourrait s'y attendre.

- 22 Bien entendu, cela ne signifie pas que les sociabilités spécifiques au livre et à la lecture sont inexistantes là où on les attend le plus. Et, en tout état de cause, il faut souligner que ces lieux demeurent extrêmement importants dès qu'il s'agit de prendre en compte non seulement les pratiques effectives qui s'y déroulent, mais aussi les représentations que s'en font les acteurs en référence à une « *communauté de lecteurs* », pour reprendre l'expression de Roger Chartier¹⁴. Nous abordons là un terrain extrêmement riche, révélant des pratiques culturelles qui s'enracinent dans l'histoire sociale de la modernité, réactivant des imaginaires et des modèles de rassemblement et d'échange qu'on aurait pu croire dépassés (le salon littéraire, par exemple), qu'on est parfois tenté d'interpréter comme un recours contre la perte des repères intellectuels et idéologiques, les dérives du sens, les flottements axiologiques qui semblent caractériser les sociétés contemporaines.
- 23 Une fois reconnue la tendance à la ritualisation des pratiques locales de sociabilité et la prégnance chez beaucoup de lecteurs d'un imaginaire du partage, on est en droit de se demander jusqu'à quel point l'idéal communautaire hante les sociabilités du livre et de la lecture et jusqu'à quel point celles-ci constituent le point critique de celui-là.
- 24 La présence et la portée de cet idéal communautaire, aussi bien que son enracinement historique au sein de pratiques tellement diverses dans leur manifestation et leur intensité, restent difficiles à évaluer. Comme nous l'avons déjà souligné, on a tendance, depuis les Lumières, à occulter ce qui apparaît comme le vestige d'une époque obscurantiste et à insister *a contrario* sur la fonction de la lecture, émancipée des herméneutiques officielles, dans la construction des identités singulières modernes, constamment « en procès », et sur le rôle des *affinités électives* dans le développement des sociabilités privées et semi-privées, concernant des groupes restreints d'individus. De fait, la « *société des individus*¹⁵ » semble toujours travaillée par la mémoire plus ou moins nostalgique d'une communauté perdue, vécue sur un mode plus immédiat, plus concret, plus charnel que, par exemple, l'appartenance à une communauté nationale, et en même temps plus englobant que notre adhésion à des identités collectives localisées, fonctionnelles, éclatées entre lesquelles nous serions contraints de négocier au nom d'un principe de cohérence axiologique. D'ailleurs, cet espace imaginaire de la communauté qu'entretient le rapport au livre (à la langue écrite) paraît à mi-chemin entre l'instance la plus abstraite (l'Eglise, la Nation) et les différents groupes d'appartenance construits dans la réalité, quelles que soient leur envergure et la nature de ce qui les soude (familles, amis, associations, syndicats, quartiers).
- 25 Lorsqu'il existe, cet idéal d'une communauté de lecteurs se présenterait donc comme l'avatar d'une culture traditionnelle pas encore problématisée par le caractère exploratoire et hasardeux des sociabilités qu'encourage l'individualisme moderne. Et c'est probablement en raison de la place centrale qu'occupe le Livre au sein des trois grandes religions monothéistes qui ont marqué notre civilisation, que les relations qui se nouent dans les échanges autour de la lecture possèdent cette charge symbolique exceptionnellement forte, charge que, dans le discours de certains acteurs, on retrouve au fondement des identités collectives.
- 26 Quelques mots encore sur les terrains. Ils nous ont fourni matière à des contributions relativement autonomes plutôt qu'aux parties articulées d'un exposé d'ensemble. Nous avons en effet choisi trois terrains où le livre rencontre ou stimule des représentations et des pratiques d'appropriation matérielle ou discursive et des situations où le sociable et le

communautaire se déclinent selon des modes spécifiques. Christophe Evans a traité des *sociabilités privées* à partir d'une étude sur le circuit « prête-main » et les cercles et clubs de lecture ; Martine Burgos a choisi les lieux où le livre et l'alimentaire sont associés (librairies - salon de thé, restaurant, bar) ; Esteban Buch s'est attaché aux *librairies en langue étrangère* à Paris, en particulier les librairies en langues espagnole et arabe. Nous avons choisi des terrains qui sont des espaces possibles de communication et d'échange autour du livre (mais qui se situent en dehors des grandes institutions comme l'école¹⁶ ou la bibliothèque traditionnellement vouées à la socialisation des lecteurs), privilégiant des comportements empreints d'un certain volontarisme, révélant le goût de l'expérimentation et du risque, même limité, chez nos lecteurs. Les trois terrains sont, à des titres divers, des lieux de mise à l'épreuve des identités individuelles et collectives. Les sociabilités effectives sont probablement à ce prix.

NOTES

1. Voir en particulier Roger Chartier, « Les pratiques de l'écrit » in : *Histoire de la vie privée*, sous la direction de Philippe Ariès et Georges Duby, tome 3, « de la Renaissance aux Lumières », vol. dirigé par Roger Chartier, Seuil, 1987, pp. 113-161.
2. Anne-Marie Chartier, Jean Hébrard, *Discours sur la lecture (1880-1980)*, B.P.I-Centre Georges Pompidou, Etudes et recherche, 1989.
3. Martine Poulain, *Pour une sociologie de la lecture*, Editions du Cercle de la Librairie, 1988, p. 8.
4. Sur la sociabilité dans les librairies, voir en particulier Alain Guillemin et Fabienne Soldini, *Rapport d'enquête sur les sociabilités du livre et de la lecture*, B.P.I.- D.L.L. La version intégrale du rapport peut être consultée au centre de documentation de la Direction du livre et de la lecture.
5. Concernant les jeunes, voir en particulier F. de Singly, *Lire à douze ans*, Nathan, 1989 et *Les Jeunes et la lecture*, Dossiers Education et Formation, n°24, 1993.
6. Georg Simmel, « La sociabilité. Exemple de sociologie pure ou formale », in : *Sociologie et épistémologie*, PUF, 1981.
7. Michel Forsé, « La sociabilité » in : *Economie et statistique*, décembre 1981. François Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle » in *Economie et statistique*, décembre 1988. Il est à noter que, pour ces auteurs, la sociabilité (contrairement à l'acception courante) n'est pas envisagée sous l'angle psychologique, c'est-à-dire comme une aptitude particulière qui rendrait certains plus sociables que d'autres, mais d'une façon plus neutre, en fonction des différentes manières constatées « d'être ensemble », en dehors des interactions fonctionnelles ou utilitaires au sens fort du terme (sociabilité-contexte)
8. Que cette attente soit, dans les faits, réalisée ou pas.
9. Sur les conditionnements sociaux de la production des œuvres et de leur consécration, voir en particulier Claude Lafarge, *La Valeur littéraire*, Fayard, 1983.
10. C'est à la prise de conscience de l'inscription sociale du goût et des valeurs esthétiques qu'une expérience telle que le Goncourt des lycéens, menée de manière rigoureuse par les élèves et les enseignants, peut prétendre. Voir Martine Burgos, Jean- Marie Privat, « Le Goncourt des lycéens : vers une sociabilité littéraire ? » in : *Lire en France aujourd'hui*, sous la direction de Martine Poulain, Editions du Cercle de la Librairie, 1993.
11. « Agir ensemble » ne signifie pas forcément « de concert ».

12. Jean Baechler, « Groupes et sociabilité », *Traité de sociologie*, PUF, 1992.
13. Cette distinction est reprise de l'ouvrage classique de Maurice Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise 1810-1848, étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, 1977.
14. Voir Roger Chartier, *L'Ordre des livres*, Alinéa, 1992.
15. Norbert Elias, *La Société des individus*, Fayard, 1987.
16. Depuis quelques années, en plus des ateliers de lecture-écriture qui se multiplient, des expériences favorisant l'émergence d'une sociabilité de la lecture se développent au sein des établissements scolaires et des bibliothèques, parfois en partenariat. Citons, parmi les plus ambitieuses, outre le Goncourt des lycéens déjà évoqué, le Festival du premier roman de Chambéry. Les dimensions de l'incertitude et du risque paraissent toujours sous-jacentes à ce type de pratique collective : quand il s'agit d'attribuer de la valeur à une œuvre contemporaine, il y a toujours matière à débat et à erreur.

Première partie. La socialisation privée des lectures : circuit « prête- main », « tournantes » et clubs de lecture

Chapitre 1. La socialisation privée des lectures

« Qu'est-ce que le lecteur fabrique avec cet objet tatoué de graphes ?¹⁷ »

« De même qu'il existe des manières de table, on pourrait parler de manières de lecture, c'est-à-dire d'un ensemble de gestes, de paroles, d'échanges autour de la lecture, qui sont aussi des manières de se fondre dans une communauté ou de s'en distinguer¹⁸. »

- 1 C'est sous l'apparence de la multitude et de la diversité que les manifestations privées des sociabilités du livre et de la lecture se présentent à nous. De la discussion à bâtons rompus à propos d'une lecture, d'un auteur, d'un fait livresque quel qu'il soit, en passant par la circulation interindividuelle des livres, jusqu'aux regroupements moins éphémères de lecteurs au sein de clubs de lecture, cercles ou salons littéraires, associations des amis de tel ou tel auteur, le champ du possible en ce domaine est très vaste.
- 2 Il sera essentiellement question ici de la circulation privée des livres et des clubs de lecture : circulation privée relativement informelle (circuit « prête-main » occasionnel¹⁹), ou plus formalisée (groupements de lecteurs constitués autour d'un fonds commun de livres appelés à circuler entre eux, surnommés « tournantes ») ; clubs de lecture eux-mêmes plus ou moins formalisés, officialisés, sous forme d'associations, ou non. Il existe plusieurs raisons à ce choix. Avant tout, parce que ces phénomènes, à travers notamment les nombreux dispositifs qu'ils mettent en jeu, sont beaucoup plus faciles à appréhender que les simples conversations privées. Des manifestations collectives telles que la circulation privée des livres et les clubs de lecture semblent en effet se fixer plus efficacement dans les mémoires et dans l'espace social dans la mesure où, aux discours, sont associés des gestes (faire circuler un livre), et dans la mesure où, aux pratiques elles-mêmes, sont souvent associés des moments et des endroits précis (la réunion de club et le cérémonial qui en général l'accompagne). Ensuite, parce que cette sélection, loin de prétendre à l'exhaustivité, nous procure tout de même la possibilité d'aborder les sociabilités privées du livre et de la lecture en prenant en compte l'éventail de leur diversité, ne serait-ce que leurs différences sur cet axe qui conduit des pratiques plus ou moins informelles aux pratiques plus formalisées.

- 3 Notre attention va donc se porter vers diverses formes d'associations de lecteurs. Des formes d'associations plus ou moins durables et instituées, au cours desquelles les échanges verbaux occupent une place centrale, et relevant toujours du domaine de ce qui nous paraît pouvoir être considéré comme « privé ». On oppose en général « privé » à « public » en postulant que la première notion suppose une limite clairement tracée (« l'entre soi », le « privatif », qui ne concerne que certaines personnes), alors que la seconde, nettement plus englobante, ne sous-entend pas les mêmes limitations (tout un chacun *devrait* pouvoir y accéder). Ainsi, la dimension privée peut-elle être définie, non seulement en fonction d'une localisation géographique particulière (qui ne renverrait qu'à certains espaces privilégiés, le foyer par exemple), mais également en fonction des intentions et représentations des agents. De cette façon, des interactions qualifiées de privées, ou semi-privées, peuvent se dérouler dans des espaces publics : c'est le cas de certains clubs de lecture évoqués ici pour lesquels les réunions ont lieu dans des centres culturels²⁰. Soulignons enfin, et ce point est d'une importance considérable au regard de la spécificité des formes de sociabilité qui nous occupent ici, que la dimension privée est aussi et surtout caractérisée par le fait qu'elle échappe - ou souhaite échapper - aux structures ou initiatives publiques et institutionnelles²¹.
- 4 L'objectif poursuivi dans cette enquête est de montrer quelles fins ces interactions privées peuvent servir pour les individus concernés et, notamment, en quoi elles sont susceptibles de jouer un rôle important dans l'édification de leur « soi-lecteur », de l'image qu'ils s'en font et qu'ils souhaitent donner à voir. Ceci, à travers l'étude de leur rapport au livre et à la lecture et, plus précisément, à travers la relation qu'ils engagent avec d'autres lecteurs *via* le livre et la lecture. Le champ sociologique ainsi dégagé concerne la production, le renforcement, et l'objectivation des liens sociaux. C'est donc l'ensemble du processus envisagé à travers les différents modes d'interaction et de socialisation des lecteurs²² que nous nous proposons de résumer par la formule : *la socialisation privée des lectures*. On considère dans la tradition sociologique la socialisation comme ce qui permet aux individus, à travers l'appropriation des représentations et pratiques sociales, d'intégrer les différents groupes sociaux. On insiste alors en général sur ce que reçoit et incorpore l'individu et que par la suite il met en pratique. Il s'agit, étant donné notre objectif, de mettre l'accent sur les aspects complémentaires et dynamiques de la notion de socialisation : à savoir, d'un côté une entreprise de « collectivisation » des lectures réalisée par les lecteurs eux-mêmes ; et d'un autre côté, une entreprise d'insertion ou plutôt de « réinsertion » des lectures dans des environnements collectifs sélectionnés - la lecture, pratique culturelle, n'échappant jamais au social pris dans son sens le plus englobant - et qui évidemment contribue à son tour à la socialisation des lecteurs²³.
- 5 Le livre, ou le texte²⁴, dans une telle perspective est moins considéré *en lui-même* et *pour lui-même*, qu'à travers la possibilité qu'il procure aux lecteurs de fabriquer du lien social (le livre ou la lecture comme *rapport social*). Nous nous efforçons ainsi, dans une intention critique, de nous éloigner d'une vision normative ou « enchantée » du fait livresque, c'est-à-dire reflétant une conception élitiste ou exaltée parce que trop affectée par un prétendu pouvoir de séduction de l'objet observé - en l'occurrence les sociabilités privées du livre et de la lecture, objet consensuel ou prétendument consensuel par excellence²⁵. Un tel pouvoir n'existe jamais en soi. Le livre n'est pas *en soi*, *par essence*, un fétiche ou un objet magique. Ce sont les individus eux-mêmes et en particulier certains commentateurs

(chantres de la haute culture par exemple) qui contribuent à la production et à la reproduction de son statut d'exception.

- 6 On l'aura compris, ce qui importe ici, ce ne sont pas à proprement parler l'étude exhaustive et l'analyse complète du circuit prête-main et du phénomène des clubs de lecture en tant que tels, mais plutôt la possibilité qu'ils offrent, considérant leurs différences et leurs similitudes, d'approcher cette notion de « *communautés de lecteurs* » évoquée à plusieurs reprises par l'historien Roger Chartier. Ces communautés, auxquelles les formes de sociabilité privée que nous avons retenues nous semblent renvoyer, nous pourrions à notre tour les présenter en utilisant l'expression « *cercles de lecteurs* ». Une telle formulation permet d'insister sur la question de la circularité qui revient régulièrement avec les sociabilités privées. Nous verrons à quel point le recours au motif circulaire s'impose pour nos informateurs afin de caractériser les interactions conviviales du livre et de la lecture (ce que nous sommes tentés d'interpréter comme le premier indice d'un désir affiché et revendiqué d'appartenance à une communauté de lecteurs)²⁶. Il va sans dire enfin que ces communautés réduites ou élargies, ayant une forme concrétisée ou non (réelles et par conséquent directement observables, ou diffuses), semblent jouer un rôle considérable sur l'activité même de lecture. Sur le modèle communautés de lecteurs/communautés d'interprétation, nous tenterons d'apprécier dans quelle mesure les relations et interactions conviviales « altèrent » lectures et lecteurs, c'est-à-dire agissent sur la réception des textes à travers la modification, l'élargissement - la collectivisation - du cadre de leur réception²⁷. En effet, comme le formule Roger Chartier :

« Nous ne lisons jamais seuls. Il y a toujours une communauté qui lit en nous et par qui nous lisons. Lire s'apprend au sein d'un groupe, d'une culture qui conditionne nos choix et notre accès au texte. Nous lisons en fonction de nos compétences, de nos habitudes, de pratiques de lecture acquises au sein d'une communauté. L'historien du texte et des pratiques de lecture rencontre constamment de telles communautés de lecteurs bien différenciées, ou, comme les nomme si bien Stanley Fish : "communautés d'interprétation"²⁸. »

- 7 Cette citation relative à l'importance et aux effets des contextes sociaux qui donnent sens à la lecture en tant que pratique sociale, et contribuent à la construction du sens de certaines lectures, nous pourrions la compléter par ces propos de Martine Poulain, lesquels à leur tour, illustrent et situent les positions que nous souhaitons occuper en matière de processus de socialisation privée des lectures (en introduisant au passage la question de la visibilité sociale que nous développerons ici à propos du circuit « prête-main ») :

« On oppose toujours l'image, pour une part mythique, des veillées paysannes autour du conte ou de la lecture, à la solitude urbaine du lecteur contemporain face à Apostrophes. Mais s'est-on vraiment penché sur les sociabilités modernes ? Que sait-on de celles qui semblent survivre du début du siècle, telles ces chaînes de lectures, encore existantes dans certaines villes moyennes, qui, pour échapper à toute visibilité sociale et tout contrôle institutionnel, n'en sont pas moins toujours actives ? Que sait-on des courriers des lecteurs à telle ou telle émission littéraire, courriers qui sont bien le signe d'une volonté de communication sociale autour d'une expérience de lecture ? Que sait-on de toutes ces tentatives d'échange où se font ruminations et mémorisations, contestations et assimilations, oralisations qui sont autant de reformulations du texte, de construction de sens ? C'est bien dans l'échange, même minimal, même proche de l'invisible et non revendiqué, que prend sens la lecture. On lit seul. Mais on sait qu'on partage avec d'autres du sens, des émotions, des refus, des plaisirs²⁹. »

- 8 Afin de concilier nos objectifs et nos possibilités matérielles d'enquête, nous nous sommes détournés de la perspective sociographique classique (notamment sous son aspect

comparatif-quantitatif) au profit d'une approche qualitative centrée sur un ensemble réduit de témoignages et d'observations³⁰. Ce que nous perdons en recul et en possibilité de généraliser nos résultats, nous espérons le regagner par la précision des informations et observations recueillies. Ainsi, ce qui prédomine dans cette entreprise, c'est essentiellement son caractère descriptif et exploratoire. Nous nous détournons de cette façon d'une analyse comparative centrée sur les individus et leurs caractéristiques sociales, pour nous intéresser en priorité aux dispositifs concrets édifiés par ces mêmes individus ainsi qu'à leurs effets. Ce faisant, nous entendons rendre compte à la faveur d'une démarche aussi qualitative, d'une série d'impressions traduites par les lecteurs en cours d'entretien et notamment de toutes celles qui ont trait au plaisir, et plus particulièrement au plaisir de partager avec autrui lectures et livres.

- 9 Il sera souvent question ici des pratiques et représentations d'individus familiers du livre et lecteurs assidus. Ceci tient bien sûr à la particularité des groupements que nous aurons à étudier qui sont plus souvent le fait de « gros lecteurs ». Ces derniers, quand le volume de leurs lectures est associé à un principe de légitimité - que celui-ci tienne à la position qu'ils occupent (lecteurs « professionnels » : professeurs, libraires, bibliothécaires), ou aux genres littéraires qu'ils apprécient (genres reconnus et valorisés) - exercent sans doute un double effet de domination sur les autres lecteurs. Ils lisent en général beaucoup plus et sur le plan social de façon plus visible et valorisante on le verra, mais aussi et surtout, il leur est plus facile de tenir un discours sur leurs pratiques voire d'en livrer dans la foulée une analyse « clef en main »³¹. Cet état de fait représente pour l'observateur un écueil supplémentaire quand il cherche à rapporter de façon un tant soit peu équilibrée des pratiques socialement différenciées - et l'on pourra sur ce point constater combien les « gros lecteurs » sont bavards. Qu'il nous soit donné à l'occasion de cette mise en garde de rappeler qu'entre les déclarations et les pratiques effectives, il existe fatalement un écart. S'agissant du livre, de la lecture et de leurs usages sociaux, cet écart est peut-être encore plus grand que pour d'autres pratiques culturelles. Ainsi, il convient de garder à l'esprit que ce que nous allons rapporter ici concerne essentiellement des *représentations collectives du livre et de la lecture*.

NOTES

17. Michel de Certeau, « La lecture absolue », *Problèmes actuels de la lecture*, Clancier-Guénaud 1982, p. 65.

18. Danièle et Francis Marcoin, « Le partage de la lecture », *Pour une sociologie de la lecture*, sous la direction de Martine Poulain, Editions du Cercle de la librairie, 1988, p. 82.

19. L'expression « circuit prête-main » est empruntée à Benigno Cacérès (voir Robert Escarpit, *Sociologie de la littérature*, Que sais-je ? n°777, P.U.F., 1958, p.93, note 1)

20. En poussant plus loin ce raisonnement, on pourrait aller jusqu'à dire que les émissions littéraires télévisées qui mettent en scène des cercles d'auteurs-critiques-lecteurs, profitent pleinement de cette labilité entre les frontières du privé et du public : ce qui est donné à voir (rendu public), c'est en quelque sorte une réunion, une petite assemblée souscrivant à certains critères du privé (l'entre-soi).

21. Pour une récapitulation détaillée des nuances et des ambiguïtés que soulève la notion de « privé », on peut se reporter à l'enquête ethnographique d'Olivier Schwartz : *Le Monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord* ; P.U.F, 1990, pp. 19-34. Schwartz propose la définition suivante : « La notion de monde privé (...) renvoie, d'une manière très générale, au processus par lequel un sujet se sépare, pose une fraction de son existence ou du monde extérieur comme son bien propre, et cesse - à ses propres yeux - de relever du collectif. » (p. 29)

22. Maurice Agulhon, rapportant une discussion avec Pierre Bourdieu concernant l'ambiguïté de la notion de sociabilité, évoque la distinction que rappelle ce dernier entre les « modes d'interaction de la vie quotidienne » - relevant entre autres du courant interactionniste américain-, et les « formes de groupement permanent ou modes de "sociation" dont l'association volontaire est un aspect » : deux modalités distinctes du lien social par ailleurs confondues dans l'utilisation courante de l'expression « forme de sociabilité ». (Maurice Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise 1810-1848, étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, 1977, p.88, note 34)

23. Ce rapprochement socialisation/collectivisation n'est pas nouveau, on peut notamment en trouver la trace dans une série de remarques effectuées par Julien Freund à propos de l'utilisation du terme socialisation chez Simmel : « D'une part il (le terme) définit la socialisation des biens économiques au sens de la doctrine socialiste, d'autre part, il fixe le processus qui conduit à la formation d'une société, c'est-à-dire le passage à la société ou l'entrée dans une société. » Georg Simmel, *Sociologie et épistémologie*, PUF, 1981, p. 84, note 1. Enfin, on retrouve avec cette dynamique de la socialisation privée amorcée délibérément par le lecteur lui-même, certaines réflexions formulées par Olivier Schwartz à propos de la notion de « monde privé » : « Il est clair qu'en fait, le "séparatisme" qui est au fond du privatisme ne signifie nullement que la personne se délie absolument de tout lien, et qu'au contraire ce sont des liens électivement investis, jusqu'à fonctionner dans le registre de la possession. » Olivier Schwartz, *op. cit.*, p.21.

24. Ce sont essentiellement les livres qui sont concernés par notre investigation (les textes hors le support livresque n'interviendront qu'incidemment). Les romans - sans qu'il soit ici question de limiter cette appellation - représentent le genre le plus souvent cité par nos informateurs (de même que d'autres ouvrages à caractère littéraire tels que : les biographies d'écrivains et de personnages célèbres, les récits vécus, les récits de voyage). Les « essais » quant à eux sont quasiment absents hormis, en de rares occasions, certains essais à caractère historique. C'est par conséquent surtout la lecture littéraire qui sera évoquée quand il sera question de la réception des textes.

25. Ces formes de sociabilité sont souvent mentionnées ou simplement esquissées dans les nombreuses analyses voire dans les programmes de recherche consacrés à la lecture. On s'arrête alors, en général, sur leur non-fonctionnalité, leur gratuité, leur aspect ludique, convivial et altruiste, autant de caractéristiques extérieures qu'il convient de dépasser.

26. Marcel Mauss évoquait cet aspect de la sociabilité quand il rappelait l'importance à la fois symbolique et utilitaire de la table ronde dans le cérémonial des chevaliers du Graal (vaste table autour de laquelle on forme un cercle sans que les uns ne puissent se distinguer des autres). Mais surtout, en insistant sur le caractère fondamental de cette boucle que constitue la réciprocité au cœur même des formes de sociabilité que sont les dons et contre-dons. (Marcel Mauss, « Essai sur le don », in : *Sociologie et épistémologie*, P.U.F, 1950, p.279). Simmel, rappelons-le, accorde la même centralité à la notion de réciprocité et d'égalité temporaire dans son analyse de la sociabilité.

27. Il y a d'ailleurs « double-altération » dans la mesure où la lecture et les lecteurs se trouvent modifiés par la dimension collective du contexte, et dans la mesure où la présence des autres pendant la lecture elle-même peut se faire sentir matériellement ou non.

28. Roger Chartier, entretien accordé à *Réseaux*, journal de l'association des amis de la Bibliothèque de France, février 1992.

29. Martine Poulain, « La lecture, lieu du familial et de l'inconnu, du solitaire et du partagé », in : *Lectures et médiations culturelles*, sous la direction de Yves Reuter et Jean-Marie Privat, P.U.L., 1990, p. 134.

30. Petit nombre d'individus homogénéisés par leurs pratiques : lecture et circulation privée des livres, participation à des activités lectorales regroupant d'autres lecteurs. L'essentiel de cette recherche a porté sur un ensemble d'entretiens semi-directifs réalisés auprès de lecteurs afin de sonder leurs pratiques en matière d'approvisionnement en livres et plus précisément en ce qui concerne leurs comportements et attitudes en matière de circulation privée des livres (vingt-cinq personnes interrogées). Pour les clubs de lecture, en plus des entretiens réalisés auprès de quelques membres fondateurs ainsi que des participants (quinze personnes interrogées), nous avons pu assister à quelques réunions de club en banlieue parisienne.

31. Nous pensons ici par exemple à ce gros lecteur, professionnel du livre et membre du cercle *Le Liseron* que nous évoquerons plus loin, qui témoigne de ses activités au sein de ce groupe en les qualifiant, à juste titre, de « pratiques de sociabilité ».

Chapitre 2. Le circuit « prête-main » : une prestation totale

L'état des connaissances statistiques

- 1 La circulation privée des livres entre les lecteurs constitue un thème privilégié pour aborder les sociabilités privées³². En effet, si l'on se penche sur les informations recueillies par les enquêtes successives consacrées aux pratiques culturelles des Français, on s'aperçoit que ce phénomène concerne en 1988 près d'un lecteur sur deux. Pas moins de 45 % des personnes interrogées déclarent avoir prêté ou emprunté - les deux pratiques étant le plus souvent associées - un livre à un tiers extérieur au foyer au cours des douze derniers mois. D'autres pratiques telles que la fréquentation des bibliothèques en général ou l'achat de livres au cours des mêmes douze derniers mois - pratiques que l'on peut considérer comme « non privées » - concernent respectivement 23 % et 62 % de l'échantillon³³. La même enquête nous apprend par ailleurs que ce sont les jeunes qui ont le plus recours au circuit prête-main, les milieux les plus favorisés - tant culturellement qu'économiquement - , les célibataires, les individus résidant dans des communes de plus de 100 000 habitants et particulièrement ceux qui habitent Paris ou son agglomération. Ce profil de lecteur - profil-type qui correspond dans l'ensemble à ce que l'on sait concernant les individus à forte sociabilité³⁴ - est en tout point opposé à celui que la même enquête nous soumet concernant les usagers des bibliothèques, c'est-à-dire le circuit public. Une telle description nous renseigne déjà considérablement sur la relation existant entre les modes d'approvisionnement en livre et les pratiques de sociabilité des lecteurs puisque le portrait-type de l'individu ayant souvent recours au circuit « prête-main » est celui d'une jeune femme diplômée, située dans les couches sociales supérieures et résidant en ville, alors que le public des bibliothèques a aussi intégré le profil-type de l'homme avancé en âge, retraité, de milieu modeste et habitant dans une commune de moins de 5 000 habitants³⁵.
- 2 Si l'on considère enfin le pourcentage qui nous est donné, à propos des individus déclarant parler de leurs lectures à des tiers (soit 49 % des personnes interrogées), on se rend compte alors que ces formes de sociabilité, appréhendées sous l'angle quantitatif, concernent une proportion considérable de lecteurs.

Un manque de visibilité sociale

- 3 Il faut souligner que, dans l'enquête *Pratiques culturelles des Français*, ne sont recensés que les individus ayant gardé en mémoire le fait d'avoir prêté ou emprunté un ou plusieurs livres « au cours des douze derniers mois à une personne extérieure à leur foyer ». Cette remarque nous conduit à penser que certains prêteurs-emprunteurs occasionnels sont susceptibles de ne pas se déclarer au cours d'une telle investigation. On peut citer le cas d'un lecteur ayant commencé par nous dire que jamais il ne se laissait aller à prêter ou emprunter des livres, avant de nuancer ses propos en cours d'entretien pour finalement reconnaître qu'il lui arrivait d'en emprunter à son père et d'en prêter occasionnellement à sa sœur. Il y a bien « reconnaissance » au fil de la discussion dans la mesure où une représentation de soi (« je n'aime pas prêter ou emprunter des livres », « je ne suis pas "prêteur-emprunteur" ») est susceptible d'être contredite par des faits qui n'obéissent pas forcément à la même logique de présentation - et de représentation. Il semblerait que cette limite du questionnement sociologique (omission, sous-évaluation de certaines pratiques lors des entretiens) soit particulièrement fréquente avec un phénomène tel que celui de la circulation privée des livres. En effet, ce canal souterrain, contrairement aux autres moyens d'approvisionnement institutionnels mieux connus des enquêteurs et par conséquent plus commentés³⁶ manque de visibilité sociale et tend à échapper à ses acteurs de même qu'à ses éventuels observateurs. Plusieurs personnes à l'issue des entretiens se sont ainsi étonnées en réalisant à quel point ces pratiques étaient importantes pour elles, ce dont elles n'avaient pas vraiment conscience avant l'entretien :

« Ça fait que pour finir, j'ai un éventail de tout, sans tellement, sans rien déboursier. C'est vrai que ces amis-là, je ne sais pas pourquoi, je n'y pensais pas quand vous m'avez dit : "Est-ce qu'on vous en prête" Je n'ai pas pensé tout de suite à eux, à dire que c'était eux qui me procuraient des tas de livres. Ça fait tellement partie de ma vie de tout le temps, de ma vie de tous les jours, de tout l'été, que je ne pense pas à le dire. Mais c'est vrai que j'ai quand même de la chance. » (Femme, 73 ans, grosse lectrice, assistante vétérinaire retraitée, Savoie, commune de moins de 5 000 h)

- 4 Roger Establet et Georges Félouzis, dans l'enquête qu'ils ont consacrée au livre et à la télévision, permettent de mieux comprendre ce déficit de visibilité sociale. L'analyse de leurs entretiens laisse apparaître que le livre est un médium culturel que l'on présente en général à l'aide d'un discours où le « je » domine - surtout chez les lectrices-, alors que le « nous » ou le « on » plus impersonnels s'imposent plus facilement pour la télévision³⁷. Ces représentations sont certes le résultat de pratiques effectives majoritairement solitaires en ce qui concerne les usages de l'imprimé. Cependant, cette prééminence, par ailleurs renforcée par certains discours anti-lecture du type « lire c'est s'isoler des autres », est nuisible aux éventuelles représentations des nombreux usages collectifs. Ces usages, bien entendu, notre enquête en témoigne, sont loin d'avoir complètement disparu depuis l'avènement de la lecture silencieuse. C'est d'une certaine façon « l'infra-ordinaire » du lecteur cher à Georges Perec qui passe à la trappe, d'abord parce qu'il se remarque peu, ensuite, parce qu'on s'empêche souvent de l'apprécier à sa juste valeur³⁸.

Une importance qualitative

« Je sais, Jacques, tu ne me rendras peut-être jamais ce livre, mais une supposition que je te le prête précisément

pour ça, pour qu'un jour tu regrettes de ne l'avoir pas rendu. Oh ! je te pardonnerai en ce cas mais, pourras-tu te pardonner à toi-même ? Pas seulement de ne l'avoir point rendu, mais parce que d'ici là le livre se sera fait l'emblème de ce qui ne peut se rendre³⁹. »

- 5 A cette importance quantitative soulignée par les statistiques, il convient d'associer une importance d'ordre qualitatif qui tient à la nature même des pratiques de circulation privée des livres. Les recherches consacrées aux faibles lecteurs en France ont par exemple montré à quel point les réseaux « informels » d'approvisionnement offraient à ces lecteurs la possibilité d'accéder plus facilement aux livres⁴⁰. Les canaux souterrains - c'est-à-dire ceux qui ont tendance à échapper aux regards, et plus précisément les canaux familiaux - leur permettent de contourner certains écueils institutionnels inhérents à leur condition sociale, notamment quand la « faiblesse » de leur pratique s'accompagne d'un sentiment d'illégitimité⁴¹. En ce sens, ce n'est pas seulement un livre qui est emprunté, c'est également l'expérience lectorale d'un tiers, que celle-ci d'ailleurs soit explicitement communiquée ou pas :

« Je ne fais pas la démarche moi-même de chercher des bouquins, des auteurs, c'est un savoir qu'on m'apporte. A la Fnac, je ne peux pas acheter un livre, il y en a trop, ça a un côté industriel. C'est anonyme. Tu arrives toute seule, tu te démerdes. Je ne sais même pas où aller chercher, par quoi commencer, savoir ce qui est intéressant ou pas intéressant. Je crois qu'à la Fnac, il faut être un dévoreur de bouquins, il faut déjà s'y connaître vachement, moi, je suis perdue, j'ai besoin d'un guide. Il y a des gens qui choisissent les bouquins en les tripotant ; moi, j'ai toujours besoin de références, ou alors je ne m'intéresse pas suffisamment à la lecture, aux auteurs pour savoir peut-être me débrouiller. J'aurais peur de faire une connerie, d'acheter un mec qui écrit mal. Emprunter, c'est facile, je peux moins me planter. Je préfère qu'on me prête un livre que d'aller dans une bibliothèque. Déjà parce que la personne va m'en parler. Forcément, il va y avoir encore cette histoire : "Tiens, voilà, lis-ça. " C'est bien, on va me guider en fait, alors que dans une bibliothèque, je vais me trouver devant ce même problème : quoi prendre ? » (Femme, 28 ans, faible lectrice, représentante en pharmacie, Paris)

« Je pioche dans sa bibliothèque parfois. Souvent, je lui dis même pas. De toute façon, je sais que ça a toutes les chances d'être un bon bouquin. » (Homme, 19 ans, moyen lecteur, étudiant, banlieue parisienne)

- 6 Le premier témoignage exprime clairement l'importance des échanges privés pour les « faibles lecteurs ». Il semblerait, qui plus est, que pour ces derniers, ce soit souvent le livre qui aille à leur rencontre plutôt que l'inverse. Il est manifeste, dans ce contexte de faible lecture, que la relation aux livres et surtout la relation à autrui par le truchement des livres ou des lectures partagées, est plus rarement le fruit d'une stratégie réfléchie et intentionnelle - qu'elle soit délibérée ou non -, contrairement aux « gros lecteurs » plus familiers des livres et de leurs usages directs et indirects (des livres « supports de lecture » pour soi-même, mais également de discussions éventuelles avec autrui)⁴² :

« Ce sont les collègues qui sont dans mon propre bureau en majeure partie. Une collègue cherche quelque chose dans son sac, et paf il y a un livre. C'est vrai que sur le sujet livre, "Qu'est-ce que tu lis ?", j'ai plus l'occasion au travail qu'ici [à son domicile], parce que quand les amis passent à la maison, ils ont pas leur bouquin à la main. Voir le livre, ça t'y fait penser. C'est vrai, quand tu vois des amis, t'as pas toujours tendance à demander : "Au fait, qu'est-ce que tu lis en ce moment ? ". Ça peut arriver dans les milieux où le livre est présent, mais sinon... Au boulot on est 6 ou 7 personnes. On se connaît tous ; mais à la limite, même quelqu'un que je ne connaîtrais pas très bien, du moment que le bouquin est là et que tu le vois, tu poses la question...

Souvent, c'est eux qui proposent. Quand je pars en vacances, je pense pas forcément à emmener un bouquin, mais si je vais chez des gens où il y a une bibliothèque, là, j'en choisis et je bouquine. Avec les amis, j'en ai beaucoup qui sont dans le bâtiment, ils doivent lire chez eux, mais on en parle jamais. Par contre, souvent, t'as pas l'occasion de parler bouquin parce que t'y penses pas, mais quand tu vas chez eux, là, tu découvres, tu vois un bouquin posé : "Tiens, qu'est-ce qu'il y a dedans ?" » (Femme, 23 ans, faible lectrice, analyste-programmeur, Paris)

- 7 Il ne faudrait pas conclure trop rapidement qu'on ne parle lectures ou livres qu'en présence de ces derniers. Il est évident que ce que l'on pourrait désormais appeler la « sociabilité livresque privée » est plus étroitement lié aux intentions et compétences des lecteurs qu'aux simples circonstances extérieures. Cela dit, il reste indéniable que l'une des fonctions sociales de certaines bibliothèques privées, quand elles sont ostensiblement données à voir, consiste à exposer une partie de son capital livresque. Cette exposition si elle rencontre un regard curieux, complice ou interrogateur, peut facilement déboucher sur de nombreuses discussions.

- 8 Les interactions privées, on a pu le constater à travers les exemples que nous avons donnés, ont donc beaucoup d'importance. Sans ce recours, certains faibles lecteurs liraient encore moins. Ces considérations ne doivent pourtant pas nous faire oublier que ce sont les gros lecteurs qui utilisent le plus le circuit « prête-main » et que le contournement de certaines contraintes ne veut pas forcément dire suppression de toutes les barrières. Le sentiment d'illégitimité quant à lui - voire d'une certaine fatalité - est susceptible de persister, surtout quand le contexte est moins intime ou que la différence est grande ou supposée grande entre les partenaires :

« Mon réseau, les gens à qui je prête des bouquins, c'est très restreint. Dans le cadre du travail, je crois que je n'ai jamais prêté de livres. On m'en a prêté, mais je n'en ai jamais prêté. Je pense que les personnes qui m'entourent ont beaucoup plus de bouquins que moi déjà, et puis plus de connaissances sur la lecture. Il ne me viendrait pas à l'idée de leur proposer un livre, parce que je pense que de toute façon elles l'auront déjà lu. » (Femme, 48 ans, moyenne lectrice, secrétaire, banlieue parisienne)

- 9 En fait, l'ensemble des lecteurs, usagers réguliers ou non du circuit prête-main, semble concerné à des degrés divers par l'aspect qualitatif que nous venons d'évoquer et ce, quels que soient leur volume de lecture et leur familiarité avec l'univers livresque. Contrairement à d'autres manifestations plus neutres, la circulation privée des ouvrages à caractère littéraire ne saurait être considérée comme une pratique anodine et transparente, c'est-à-dire purement fonctionnelle. Au-delà de la dimension proprement individuelle de certains comportements : prêteur-généreux, non prêteur-égoïste - lesquels échappent étant donné leur singularité à toute forme d'analyse macrosociologique⁴³ -, il est possible d'envisager ce type d'interaction dans sa dimension anthropologique. C'est le cas notamment quand on montre dans quelle mesure prêter ou emprunter des livres à des tiers sont des pratiques qui *engagent* les individus de façon contraignante au-delà des apparences immédiates (au-delà notamment des contraintes élémentaires du pacte de prêt-emprunt). La dimension utilitaire, voire égoïste, qui peut parfois motiver ces formes de sociabilité (emprunter des livres par pure commodité, échanger des propos concernant des lectures à seule fin d'orienter ses propres choix), semble s'effacer au profit de motifs plus complexes au sein desquels la dimension sociale - au sens fort de « fait social total⁴⁴ » - joue à plein. Plusieurs registres liés à la question de la motivation de l'action sont mobilisés au cours de ces pratiques : l'utilitaire-économique (régler la question du choix des lectures de manière conviviale, accéder aux livres sans bourse délier), le non-utilitaire-symbolique (jeter les bases d'une relation de complicité,

reconnaître l'autre à travers le partage des lectures, tisser et objectiver un lien)⁴⁵. Dans certains cas, la visée de l'interaction (se procurer un livre, ou procurer un livre) peut n'être alors, comme souvent avec les manifestations de la sociabilité, pas plus importante que son accomplissement même⁴⁶. Nous abordons ici le champ déjà bien balisé d'une anthropologie de la circulation des objets entre les personnes et de la production du lien social inaugurée par Marcel Mauss dans l'*Essai sur le don*⁴⁷. Nicole Robine à l'issue d'une enquête consacrée aux jeunes travailleurs et la lecture écrit pour sa part :

« La circulation des imprimés par l'intermédiaire des canaux affectifs (...) resserre les liens affectifs. L'échange ou l'emprunt d'un contenu intellectuel, même d'une B.D. humoristique, va bien au-delà du geste matériel. Il est partage d'une même substance et d'une même connaissance. Issu de la convivialité, il la perpétue⁴⁸. »

- 10 On pourrait ainsi décrire le circuit prête-main quand il souscrit à ces conditions, en ayant recours à la formule maussienne de « prestation totale ». Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si les personnes que nous avons interrogées déclarent toutes ne prêter et emprunter des livres qu'à des proches, ou à des gens en passe de le devenir. Engager ce type de relation avec autrui, c'est inévitablement engager sa personne dans un processus social à la fois complet et contraignant. Fernando Porto-Vasquez quant à lui formule les choses de la façon suivante :

« Si on cherche à s'approvisionner en livres par des échanges d'interconnaissances on doit se soumettre encore plus à la force de sa loi sociale : la réciprocité dans l'échange⁴⁹. »

- 11 Réciprocité dans l'échange qui ne se réalise pas systématiquement à travers un contre-don identique (prêter à son tour un livre), mais éventuellement par l'intermédiaire d'un contre-don symbolique. Des marques de reconnaissance ou de respect sont affichées envers la personne du « donataire » et, parfois, même si le livre n'est pas ou peu apprécié, des précautions sont prises, en règle générale, pour émettre un avis négatif sur un livre emprunté à un tiers. A cet égard, la plupart des discours justifiant la volonté de ne pas prêter ou de ne pas emprunter peuvent se révéler tout à fait significatifs :

« J'évite d'en accepter et d'en prêter. Ce qui arrive, c'est que dans le feu de la conversation si on est passionné pour quelque chose, on dise : "Je te le prête", et que l'autre dise oui. Ou, on me le prête, et moi, je l'accepte aussi, et après, j'ai un peu des remords, je me dis : "Si je ne le rends pas..." ». Je sais ce que c'est que d'accepter un livre en prêt. J'aime pas toujours que mes livres soient des objets à tout le monde. » (Femme, 45 ans, moyenne lectrice, chef-comptable, Paris)

« J'aime pas emprunter les livres parce que j'ai horreur qu'on m'emprunte les livres. Bon, pour certaines choses, ça n'a pas d'importance, j'en ai rien à foutre, mais les livres, c'est important. Donc, cette mécanique-là (prêter et emprunter des livres), j'en veux pas trop. » (Homme, 26 ans, gros lecteur, assistant-photographe, Paris)

« Une fois je me souviens, un de mes étudiants a insisté pour me prêter un roman qui l'avait emballé et qui avait un rapport lointain avec le cours que je donnais. J'avais pas envie de le lire, ça ne m'inspirait pas, et lui, à chaque cours, il me demandait : "Alors ?" Pour finir, je ne l'ai pas lu, et au bout de plusieurs mois, à la fin de l'année, quand je lui ai rendu, j'étais très mal à l'aise. Je me suis dit : plus jamais je n'accepterai. Mais bon, si l'occasion se représente... C'est difficile de refuser. » (Homme, 43 ans, gros lecteur, formateur, Paris)

- 12 « Je sais ce que c'est que d'accepter un livre en prêt », « constat sans illusion », « mécanique », « difficile à refuser », à travers ces formulations, on voit poindre le côté obligeant de ces pratiques. Celui-ci tient en partie à la proposition de lien inscrite en leur sein : de la même façon que dons et contre-dons obligent les individus les uns envers les autres bien au-delà parfois de la satisfaction apparente qu'ils leur procurent ou qu'ils se sentent contraints de témoigner. Le livre et la lecture partagés sont adjuvants de la sociabilité, de son établissement et de son entretien - d'une sociabilité intense si l'on

considère le registre émotionnel des entretiens : plaisir, jubilation... -, et cette sociabilité concourt elle-même à alimenter et développer d'autres expériences de lecture comme on aura l'occasion de le constater.

« Avec les gens que j'aime bien, ça apporte quelque chose, ça crée une relation, avec les gens que j'aime pas trop, c'est pas une relation que j'aime avoir avec ces gens-là. Ça crée une relation parce que si la personne aime le livre en fait, ça te donne toi et elle un truc en commun que vous aimez bien, une ouverture de discussion, un point commun. Une amitié peut naître d'un livre, et si t'as un ami qui lit les mêmes trucs que toi ou qui te fait découvrir des trucs, ça va dans le sens de l'amitié. Tout ce qu'on a au bureau, magazines, bouquins, on le met en commun. Ça nous fait une base de données. » (Femme, 23 ans, faible lectrice, analyste programmeur, Paris)

« Ça tourne autour d'un circuit d'amis intimes, on se prête mutuellement les livres. Ça peut se faire sur plusieurs livres en même temps, parfois 5 ou 6 en circulation. On en parle, ça fait partie, en plus, d'un thème de discussion favori pendant les réunions. Ce sont mes meilleurs amis d'abord et cette passion-là est commune, mais elle nourrit aussi notre amitié. En ce qui nous concerne, oui, c'est un fonctionnement que l'on peut dire relativement fermé parce que c'est une base, une base relationnelle. La bibliothèque, c'est différent, c'est pas la même charge affective. » (Femme, 30 ans, grosse lectrice, assistante de rédaction, Paris)

« Emprunter des livres à des amis, c'est un petit peu sentimental, une petite perception par là. » (Femme, 48 ans, moyenne lectrice, secrétaire, banlieue parisienne)

- 13 Pour beaucoup, partager livres et lectures est une activité naturelle, impulsive, contre laquelle on ne saurait aller. Cette impulsion, cet état d'esprit qui pousse littéralement certains individus à prêter ou à proposer de prêter un livre, mérite toute notre attention puisqu'elle nous permet de dresser le portrait idéalisé du lecteur sociable sous les traits d'un individu altruiste qui souhaite partager ses expériences livresques jusqu'à se déposséder de ses livres :

« Un livre quand il plaît vraiment, on a envie d'en parler. On ne peut pas garder ça, c'est pas possible. C'est comme un film qu'on va voir, si on va le voir tout seul, on peut en parler à personne, ça n'a pas le même impact. [Prêter] ça vient naturellement. » (Femme, 48 ans, moyenne lectrice, secrétaire, banlieue parisienne)

« [Les livres] Je veux pas les avoir pour les garder dans ma bibliothèque. Un bouquin c'est fait pour être partagé. Le bouquin que j'achète, je vais le prêter, il reste pas figé. » (Femme, 27 ans, moyenne lectrice, infirmière, banlieue parisienne)

- 14 Révélateurs aussi sont les prêts qui initient une relation ou lui donnent une tournure plus intime (sans parler des prêts et emprunts de livres au sein du couple, adjuvants d'une relation amoureuse). Là encore, cet échange apparaît comme quelque chose d'impulsif, de naturel, de spontané :

« Je le connais depuis peu. On s'est rencontré par l'intermédiaire de la revue. Il s'est passé un truc tout de suite, on s'est bien entendu. Quand je suis allé chez lui pour voir ses photos, on a parlé de tout sauf de la revue, et on a parlé de bouquins. En fait lui, ça correspondait vachement à une relation qu'il avait avec le rédacteur en chef qui a déménagé de Paris, avec qui il avait une relation comme ça d'échange de lecture ou d'échange sur des textes. Et ça lui manquait vachement. J'étais très intéressé pour voir ses photos et donc je suis passé chez lui. On a vachement discuté, il m'a filé des bouquins. La deuxième fois, il est venu ici et en même temps, parce qu'on était partis là-dessus, moi, j'avais prévu de lui prêter des bouquins. Ça paraissait important dans cette relation. Il était très en demande de ça. » (Homme, 33 ans, gros lecteur, libraire, Paris)

« La S.F., je peux en parler pendant trois heures. On parle de nos auteurs préférés, il y a une relation qui se crée. T'apprécies quelque chose, tu trouves quelqu'un qui apprécie la même chose que toi, tu parles parce que lui il a lu des bouquins et toi, t'as pas lu, et vice-versa. T'échanges les titres. Sur Dune, avec la voisine d'un copain, c'est une fana de S.F. aussi, on est restés quatre-cinq heures un soir de une heure du mat à cinq heures du matin à parler de S.F. Je suis sorti, j'avais deux-trois bouquins. J'aime bien les circonstances comme ça, tu

rencontres des gens, tu branches sur un bouquin, tu parles, c'est génial. » (Homme, 30 ans, moyen lecteur, ouvrier en bâtiment, Paris)

- 15 Dans l'intimité du couple - comme dans l'intimité familiale -, les mouvements de livres revêtent une certaine importance, même s'ils ne sont pas très réguliers⁵⁰. Quand le logement est partagé ainsi que la ou les bibliothèques personnelles (dans l'hypothèse où il y a fusion des ouvrages possédés précédemment par l'un et l'autre comme dans le cas contraire⁵¹), ces mouvements peuvent prendre un statut différent. Souvent, ils ne sont pas présentés comme des « prêts » ou des « emprunts ». On utilise plus volontiers, comme nous avons pu le noter au cours des entretiens, un vocabulaire plus neutre, dégagé des connotations contractuelles impersonnelles et désobligeantes. On parle de « passer », voire de « filer » un livre (on a vu précédemment qu'un lecteur « piochait » dans la bibliothèque d'un proche), sans pour autant qu'il s'agisse d'un don à proprement parler puisque le propriétaire de l'ouvrage reste clairement identifié :

« Dans le couple, il n'y a pas de limites (aux échanges), on se passe les bouquins sans arrêt. »
[et dans ce couple les ouvrages de l'un et de l'autre sont nettement identifiés]
(Homme, 26 ans, gros lecteur, assistant photographe, Paris)

- 16 Cela dit, l'inverse est également vrai : même dans le couple, il arrive que la circulation des livres soit envisagée comme un prêt :

« Depuis qu'il habite à la maison, je lis beaucoup plus. [« il » a emménagé avec sa bibliothèque personnelle]. Avant, j'avais des livres, mais c'était pas une bibliothèque. C'était mes livres de lycée [sous-entendu les romans que l'interviewée a lus à cette époque]. Ils étaient regroupés, je les avais mis ensemble, juste comme ça, un peu en vrac. En plus, je trouve ça beau une bibliothèque. Chez moi, chez mes parents, il n'y avait pas de bibliothèque ». Cependant : « C'est "sa" bibliothèque et je lui "emprunte" "ses" livres. Il ne me dira pas : "Tiens, je te prête un livre", mais moi, je le sens comme ça. » (Femme, 28 ans, faible lectrice, représentante en pharmacie, Paris)

« Entre mon ami et moi, c'est un prêt. Je ne supporte pas qu'il lise un livre en même temps que moi, il pourrait l'immobiliser. Pour moi, c'est une question de temps. Je prendrai le temps qu'il faut, c'est un truc dans lequel j'estime avoir le droit d'une liberté totale. » (Femme, 30 ans, grosse lectrice, secrétaire de rédaction, Paris)

- 17 En général, quand on étudie des formes de sociabilité, on laisse de côté les interactions se déroulant au sein d'un couple, dans le cadre d'une relation amoureuse (on a au contraire tendance à penser que ce domaine échappe à toute formalisation). Pourtant, il paraît évident que, même dans ce contexte, des manières d'être ensemble, des modes de régulation des échanges sont observables à travers par exemple la quasi-ritualisation du partage des lectures et des livres : on fait la connaissance de quelqu'un et, rapidement dans certains cas, des livres circulent avec une charge symbolique forte. Ces réflexions concernant l'intimité amoureuse s'appliquent tout autant aux relations amicales⁵².
- 18 Ce qui paraît manifeste, c'est qu'en fonction du cadre, familial ou autre que familial, c'est-à-dire entre amis, collègues de travail ou simples copains (et cette fois nous laissons de côté ce qui a trait au couple et notamment ce qui peut se produire dans cette période propice aux échanges que constitue « l'amour à l'état naissant⁵³ »), l'intensité voire la qualité des émotions ressenties semblent différentes. En famille ces relations paraissent aller de soi. Dans ce domaine d'ailleurs, les relations entre femmes sont numériquement plus importantes qu'entre hommes : nous avons souvent été confrontés au cours de notre enquête à l'évocation de relations entre mères et filles, entre sœurs et même entre belle-mère et belle-fille⁵⁴. Ces interactions familiales, qui ne semblent pas donner lieu à de longs échanges discursifs, sont peut-être plus utilitaires, plus en relation avec la question de l'approvisionnement ; alors qu'entre amis, simples copains ou collègues de travail,

elles paraissent plus marquantes, plus profitables aux lecteurs. Sans doute parce qu'elles permettent d'objectiver des sentiments, une intimité d'autant précieuse ou surprenante qu'elle est, hors du cadre familial, plus rare :

« Ma mère, je lui en prête, mais on en parle pas autour. Ça se fait comme ça. Avec ma sœur on a échangé des livres, avec ma fille aussi. Enfin, avec ma fille, c'est plutôt moi qui lui en prête, parce qu'elle n'en achète pas beaucoup, ça se fait plus dans un sens. » (Femme, 51 ans, moyenne lectrice, employée de bureau, Paris)

« Je ramène mes petits-enfants le mercredi soir et je demande à ma fille quand je n'ai plus de livres : "Qu'est-ce que tu as comme livres à me prêter ?" On a pas toujours le temps d'en discuter toutes les deux. » (Femme, 70 ans, grosse lectrice, institutrice retraitée, Paris)

« Ma fille vient chez moi par exemple et elle me demande de quoi lire. On se met devant la bibliothèque, et je lui choisis un livre. Quelque chose qui peut lui plaire. On aime les mêmes livres en fait, mais pas de la même façon, pas pour les mêmes raisons, alors c'est vrai qu'après, on en parle pas beaucoup. Avec mes garçons, non, je leur en prête pas parce qu'ils aiment pas ça la lecture. » (Femme, 51 ans, moyenne lectrice, employée de bureau, Paris)

« Par exemple dans notre bureau, moi je m'entends très bien avec elle [une collègue], parce qu'on a plus les mêmes lectures toutes les deux, on a plus les mêmes goûts, les mêmes idées. Et puis je sens qu'elle est plus disponible aux idées nouvelles qu'elle rencontre que les autres qui lisent avec plaisir, mais qui ont du mal à évoluer en fonction des lectures. Donc, j'ai beaucoup d'affinités avec elle et on se parle souvent de livres, je lui en prête, elle m'en prête et on en parle beaucoup après. Avec les autres aussi, il y a des atomes crochus, mais avec elle, c'est beaucoup plus en finesse. Avec les collègues de bureau [exclusivement des femmes], c'est une relation un petit peu particulière, parce qu'il y a une grande intimité entre nous. Mais le jour où on part, c'est fini, on s'engage parfaitement sur la période où on travaille ensemble, mais c'est pas pour la vie. » (Femme, 45 ans, moyenne lectrice, chef-comptable, Paris)

« Avec mon mari, non, on n'en n'échange pas, il n'aime pas les mêmes livres que moi de toute façon. Lui, c'est plus les livres d'actualité, les documents, pas les romans. Avec mon fils, non, jamais. J'ai l'impression qu'il ne doit pas lire énormément. Par contre, je leur en prête. C'est plus à ma belle-fille qu'avec mon fils. Oui, et avec mon autre fille aussi, ma plus jeune. Mais beaucoup plus avec l'aînée parce qu'elle est plus proche peut-être. Proche au sens proximité. L'autre est plus jeune, c'est-à-dire qu'elle a pas tellement de bouquins à elle. Bon, elle est étudiante, elle a pas de bibliothèque, alors que la grande a déjà pas mal de bouquins. Par contre, on a pas toujours le temps d'en parler. » (Femme, 48 ans, secrétaire, banlieue parisienne)

- 19 L'engagement ou la succession d'engagements liés aux prêts et emprunts portent sur plusieurs points. Le premier est celui qui concerne la question de la restitution du livre. A son examen, on voit tout de suite que le circuit prête-main recouvre un ensemble de pratiques particulières situées à mi-chemin entre le prêt et le don dans la mesure où justement, si l'on considère l'ensemble de nos entretiens, on s'aperçoit que la restitution est rarement planifiée de manière concrète. Les lecteurs que nous avons rencontrés s'en tiennent souvent à des recommandations aussi ouvertes que : « Tu me le rendras quand tu l'auras lu » ; ce qui manifestement occasionne de nombreux oublis et de nombreuses pertes quand la lecture est différée ou jamais effectuée⁵⁵, voire plus simplement, quand il n'est pas dans les intentions du récipiendaire de restituer l'ouvrage après en avoir pleinement profité (comme s'il se sentait autorisé à le garder après avoir éprouvé des sentiments intenses au cours de sa lecture⁵⁶). Ainsi, il arrive souvent que les prêts de livres se transforment en dons, ou en détournements involontaires si l'on préfère. Pour éviter cette dérive, certains - ils sont rares dans notre corpus - dressent des listes ou plus souvent inscrivent ou font inscrire le nom du propriétaire sur la page de garde (il s'agit alors, si l'on se réfère aux entretiens, d'une petite entorse à cette règle souvent rappelée

et observée qui veut qu'on n'écrive pas sur les livres : le respect pour la chose écrite étant transféré au respect pour l'objet sur lequel la chose est écrite⁵⁷). A plusieurs reprises, des lecteurs nous ont indiqué que les livres qu'ils recevaient en prêt n'étaient pas intégrés dans leur bibliothèque mais qu'ils leur trouvaient «une place à part », sur un rayonnage spécifique, une table de nuit. Une lectrice nous a expliqué que les livres reçus de ses amis étaient entreposés dans la chambre d'amis, c'est-à-dire dans l'espace réservé à ceux que l'on héberge temporairement.

- 20 Les autres engagements quant à eux portent sur la question de la recommandation au moment du prêt ainsi que sur le compte-rendu des impressions après la lecture - si recommandation et « compte-rendu de lecture » il y a. Sur ce point, on a vu qu'il convenait peut-être de distinguer deux types de prêts ou emprunts : ceux - manifestement moins répandus - qui se font sans réelles discussions, sans recommandations particulières (faire circuler des livres d'une manière détachée), et ceux qui donnent lieu à des échanges discursifs importants de la part des deux parties :

« C'est un cadeau, et on a un peu tendance à le recevoir comme un cadeau et à le garder, et en plus comme c'est quelque chose d'un peu passionnel le prêt de livre, parce que ça ne se passe que pour les livres que l'on aime vraiment, on a tendance à se l'approprier ou à le prêter à quelqu'un d'autre pour le faire partager encore, ou à le garder pour soi. Avec ma mère, mais avec elle je ne les échange pas, parce qu'elle est comme moi, c'est-à-dire qu'elle les garde. Donc tout ce que je lui prête, c'est perdu. A la base, c'est un prêt. Elle me dit : "Prête-moi ce livre". Alors je lui prête, mais je sais que je ne le reverrai jamais. De temps en temps, elle me dit : "Je sais que j'ai beaucoup de livres à toi, à l'occasion, reprends-les." Mais je ne les reprends jamais, je les regarde et je les vois chez elle. » (Femme, 45 ans, moyenne lectrice, chef-comptable, Paris)

- 21 L'échange d'un roman, c'est le plus souvent l'échange autour de son contenu⁵⁸. La transaction est donc symbolique en plus d'être matérielle et doublement symbolique, puisque sa finalité on l'a vu tend à se déplacer vers des motifs non-utilitaires au sens restreint. Comme on peut le constater, on met ici l'accent sur les pratiques dotées d'un surcroît de sens plutôt que sur les pratiques élémentaires, sans ambivalence. Il va sans dire qu'en ce qui concerne la circulation privée des livres entre les lecteurs, les premières semblent beaucoup plus fréquentes. On choisit toujours ou presque ceux à qui on emprunte et on ne se laisse pas si facilement déposséder malgré soi, les prêts et emprunts privés de livres se déroulent entre proches ou entre lecteurs en passe de le devenir, et comme nous le fait justement remarquer un lecteur interviewé :

« [Les échanges], ça se passe avec des potes, ouais, des potes. Je me vois pas passer une annonce. » (Homme, 30 ans, moyen lecteur, ouvrier en bâtiment)

- 22 Cette limitation au cercle des proches, voire très proches, ou aux individus en passe de le devenir - limite que la majorité des lecteurs interrogés rappelle volontiers - nous permet de comprendre que les réseaux privés de prêt-emprunt sont relativement réduits et non pas illimités comme on pourrait l'imaginer (la course des livres échangés ne s'arrêtant jamais). Cette caractéristique du circuit « prête-main » nous donne également la possibilité de mieux saisir pourquoi le format des ouvrages concernés importe peu en général : les livres au format poche circulent beaucoup bien sûr, mais également les « grands formats », et parfois certaines éditions de luxe ou de collection⁵⁹. La relation de confiance - confiance réelle, ou confiance supposée - qui environne généralement ces interactions autorise certaines prises de risque :

« Ça n'a pas d'importance, on ne fait pas attention à la qualité, au prix du livre que l'on prête. On prête parce que le prêt de livre, c'est envie de faire plaisir à quelqu'un, et puis envie d'avoir plaisir à partager la même chose avec lui. Donc, c'est comme un cadeau, on ne

regarde pas le prix, on essaye de faire plaisir, la qualité du livre ne limite pas le prêt, il y a une notion de partage. » (Femme, 45 ans, chef-comptable, moyenne lectrice, Paris)

La capitalisation des lectures et les formes de médiation

- 23 On a vu que livres et lectures partagées pouvaient être considérés comme adjuvants de la sociabilité. Le fait d'incorporer puis de partager des lectures avec autrui⁶⁰ semble faire partie d'un ensemble de procédures constitutives de manières d'être entre lecteurs. « Parler bouquins » pour reprendre l'expression employée par l'une de nos informatrices, et échanger des livres, sont dans cette perspective - dans un environnement social, il convient de le rappeler, où le livre occupe une place de choix - des interactions élémentaires (à la manière des formes de politesse) qui permettent d'amorcer, voire d'approfondir une relation. Ici apparaît la figure d'un lecteur sociable, c'est-à-dire capable et désireux d'échanger impressions, jugements, et ouvrages eux-mêmes (on comprend mieux le sentiment « d'automatisme » évoqué précédemment à propos des échanges privés de livres) :

« Tu peux difficilement quand tu travailles avec quelqu'un attaquer le premier jour quand tu déjeunes ensemble, sur la vie privée. Alors que sur les livres, on peut tout de suite en parler, c'est un sujet qui permet d'aborder facilement quelqu'un, et de le saisir un peu. En fonction de ses lectures, on saisit ce qu'elle est. De toute façon, l'échange il apporte toujours quelque chose. Avec un livre, on amène des conversations intéressantes. Le livre, c'est utile à une relation avec soi-même et c'est utile à une relation avec les autres. Avec les filles qui sont dans mon bureau, on arrive plus à se connaître entre nous à travers les livres que même à travers notre vie personnelle. Sur notre vie personnelle, on peut garder des choses secrètes, tandis que dans le feu d'une conversation sur un roman, on se rend pas compte, mais on se dévoile complètement. On en parle souvent, et avec certaines, j'en échange. Dans ma famille, on ne parlait pas beaucoup, et je me suis trouvée en difficulté pour parler avec les autres quand je suis sortie de ma famille. Les livres m'ont servi parce qu'à travers les livres, je pouvais parler avec les autres. C'est une façon aussi de s'extérioriser quand on a du mal à communiquer avec les autres. C'est déjà un point commun. Il y a déjà beaucoup de choses qui te lient à la personne avec qui tu engages une conversation si tu as lu le même livre. » (Femme, 45 ans, moyenne lectrice, chef-comptable, Paris)

- 24 La capitalisation des lectures pourrait être envisagée comme ce qui permet à un lecteur d'accumuler des compétences (connaissances engrangées sur des auteurs, des livres, des thèmes), lesquelles peuvent être réinvesties avec profit au cours des échanges sociaux⁶¹. On peut envisager cette question de l'accumulation de différentes façons : sous l'angle d'une accumulation relativement désintéressée ou apparemment désintéressée résultant du hasard des lectures ; ou au contraire, sous l'angle d'un processus de capitalisation plus tactique. Considérant la première perspective, on peut donner l'exemple de ces quelques livres - « livres-phares » - que les lecteurs gardent souvent en mémoire parce que la lecture de ces derniers les ont particulièrement marqués ou parce qu'éventuellement, ils ont déjà remporté un franc succès au cours de prêts antérieurs :

« Lune sanglante de James Ellroy, c'est un polar génial, un copain me l'avait offert, j'ai pas arrêté de le prêter après. Tous ceux à qui je l'ai prêté, ils l'ont trouvé super. » (Femme, 27 ans, moyenne lectrice, infirmière, banlieue parisienne)

« Je ne sais pas si tu prêtes certains types de bouquins à certaines personnes, j'en sais rien. T'as vraiment comme ça des bouquins phares, ça varie peut-être plutôt avec le temps. C'est-à-dire que sur une période donnée, c'est un petit peu toujours les mêmes bouquins. Quand j'ai une relation comme ça assez forte avec quelqu'un, c'est toujours les mêmes bouquins que

j'ai envie que la personne lise. J'ai un copain, on discutait, et puis il me dit : "Tiens, j'aimerais bien lire des trucs forts. " Je lui ai sorti Le Jeu du siècle d'un Japonais que je trouve magnifique, Oé, j'avais sorti un Bernhardt, mon préféré, Les Ponts, et puis Gombrowicz évidemment, Ferdydurke. En fait trois bouquins quoi. Et là, j'ai eu envie à cet autre ami de lui proposer Gombrowicz. Je ne lui ai pas proposé Ferdydurke, parce que c'est pas du tout son truc, mais je lui ai proposé un truc moins, aussi surréaliste, mais qui a un élément beaucoup plus... de suspense, à la limite du policier, Les Envoûtés. Et puis il y a un seul bouquin qu'il a pas emmené parce que d'une part il l'avait déjà lu et puis parce qu'il appréciait pas, c'est Le Ravissement de Lol V. Stein de Marguerite Duras. C'est particulier, mais c'est l'un de mes préférés. » (Homme, 33 ans, gros lecteur, libraire, Paris)

- 25 Dans ce dernier exemple, on peut constater que les livres sont utilisés comme des ambassadeurs. Dépositaires d'intentions, ils peuvent à travers leur contenu véhiculer des messages, représenter leurs propriétaires. A propos de la seconde perspective (capitalisation tactique), voici quelques exemples qui, par défaut pour ainsi dire, permettent de mesurer quelles compétences il est nécessaire de maîtriser pour rendre profitables ses lectures sur le plan social (encore une fois, ce n'est pas un hasard si le côté « calculé » est parfois plus visible chez ceux qui sont moins familiers du livre et par conséquent les moins à même de cacher leur jeu) :

« Pour l'instant, moi je ne peux rien donner dans la lecture, à part Kundera. Kundera, je l'ai vendu⁶² c'est-à-dire j'ai persuadé une amie de le lire et je lui ai passé. D'habitude, c'était toujours elle qui m'en passait. D'ailleurs, L'Insoutenable légèreté de l'être, c'était une autre amie qui me l'avait prêté. Je l'ai adoré, alors je l'ai acheté, et maintenant, je peux en parler, je peux le passer. » (Femme, 28 ans, faible lectrice, représentante en pharmacie, Paris)

« Quand t'as pas la matière première, tu peux pas échanger [sous-entendu, quand on ne possède pas suffisamment de livres, on ne peut pas en faire circuler], » (Homme, 30 ans, moyen lecteur, ouvrier en bâtiment, Paris)

- 26 Il est manifeste en tout cas que ce type d'interactions entre lecteurs requiert une certaine dose de savoir-faire : il faut pouvoir proposer un ouvrage qui doit plaire, « un bon bouquin ». A ce moment, le pourvoyeur doit jouer son rôle de prescripteur et justifier la légitimité dont il dispose. Parfois, il agit comme un filtre et doit savoir adapter ses propositions en fonction de celui qui le sollicite⁶³ :

« J'ai des amis qui sont à Paris. Elle, est agrégée de lettres, et eux m'en prêtent beaucoup parce qu'ils lisent beaucoup. Moi, je ne leur en prête pas. C'est toujours elle qui me dit : "N'achète pas". Ils achètent une quantité de livres, et des bons bouquins, pas des petits livres de rien du tout. Ils viennent tous les étés, alors tous les étés, ils m'en prêtent. Ils m'en prêtent une vingtaine parfois. Ils en apportent parce qu'ils ont une maison ici, alors ceux qu'ils ont lus, ils les apportent pour en laisser ici parce qu'ils ont plus de place qu'à Paris. Et voilà, ça c'est vrai, les livres récents, j'en ai pas acheté beaucoup, mais je sais quand même ce qui se fait. C'est quand même mieux d'acheter des livres qui sortent. C'est sûr, que eux, ils écoutent beaucoup les émissions, Pivot, ils ont Télérama et puis d'autres journaux, ils lisent les comptes rendus, alors ils achètent beaucoup leurs livres d'après ça. Alors moi, je ne me tracasse pas tellement pour m'informer parce que je me fie à eux. Ils sont quand même très cultivés. Elle s'occupe d'un club du troisième âge où elle va tous les mois commenter un livre. Quelquefois, elle me dit : "Non, ça, c'est pas bien, il ne faut pas l'acheter. " C'est vrai, dans les prix qui sortent ils sont pas toujours bien... Leurs deux filles alors, elles, elles ont toujours un livre dans les mains. C'est aussi pour ça qu'on s'aime bien. Ils ont acheté une maison pas loin d'ici et l'été, ils sont là. C'est une maison bien, elle reçoit toujours un tas de monde, toujours des femmes seules ou veuves, elle est très généreuse. Dans leurs chambres, il y a toujours les derniers livres parus. C'est bien ça quand vous venez pour huit jours chez quelqu'un... Ils achètent quand même des livres assez calés que je n'aurais pas achetés moi, mais que je suis quand même contente de lire. Des derniers que j'ai lus qu'ils m'ont prêtés, il y avait Le Clézio,

il y avait Milan Kundera, il y avait Denuzière. Ils vont venir au mois de mars, là, je vais en prendre une provision. Chez ces amis, moi, je passais toute la journée du dimanche chez eux, on parlait bouquins, on parlait musique, on parlait de ce qu'on avait vu dans la semaine. Ça, c'est des gens précieux. » (Femme, 73 ans, grosse lectrice, assistante vétérinaire retraitée, Savoie, commune de moins de 5000 h).

« Il venait justement de me dire au téléphone qu'il avait commencé Bret Easton Ellis, Moins que zéro, qui est pas un livre que a priori j'adorais, mais qui est un livre qui m'a fasciné. J'avais envie qu'il lise ça parce que c'est vrai, qu'il lit pas mal de trucs... de polars américains, et apparemment, ça lui plaît. Ça a été le cas avec le précédent, c'était Jean-François Vilar, évidemment parce qu'il est photographe, qui lui a beaucoup plu. Ça, c'était déjà gagné je pense, c'était : C'est toujours les autres qui meurent. Je lui ai dit qu'il fallait qu'il lise Bastille tango. Vilar, j'étais sûr, parce que c'est un photographe, et puis l'écriture, il est visuel... J'aurais pas proposé Vilar à Denis qui est chercheur avec qui je bosse sur des traductions d'espagnol, qui est quelqu'un de très différent. » (Homme, 35 ans, gros lecteur, libraire, Paris)

« Elle [fille de l'interviewée] me passe beaucoup de littérature étrangère, du coup, j'ai lu beaucoup de littérature étrangère. Elle se tient au courant des écrivains étrangers. Ma sœur, c'est plutôt des livres faciles qu'elle me prête. Avec ma fille, on a pas toujours le temps d'en discuter toutes les deux. Elle me dit : "Tiens, ce livre te plaira." Elle connaît à peu près mes goûts. Très souvent elle me passe les livres qui passent en Goncourt. Elle, elle lit surtout beaucoup pour son travail : la psychologie, la philosophie... » (Femme, 70 ans, grosse lectrice, institutrice retraitée)

- 27 L'analyse des pratiques de prêt et emprunt privés de livres fait ainsi apparaître la possibilité pour les individus au cours des interactions, de se positionner comme lecteurs, voire comme connaisseurs. On conçoit facilement que les compétences dans ce domaine sont inégalement réparties : les compétences les plus fortes sont possédées par ceux qui détiennent le capital culturel le plus consistant, que celui-ci soit légitimé, « classique », ou non. Le « manque de matière première » (manque de livres, mais également manque de lectures mémorisées ou difficultés rencontrées pour les communiquer) constitue inévitablement un frein à la sociabilité livresque privée. Cela dit, il ne faut pas oublier que les lecteurs de compétences différentes, à la faveur justement des sociabilités privées, sont susceptibles d'entrer en contact les uns avec les autres. La réalisation des entretiens nous a ainsi laissé entrevoir à quel point les frontières entre lecteurs de capacités différentes étaient instables. Souvent, la légitimité de celui qui se présente en connaisseur - ou est reconnu comme tel - en sort renforcée ; cependant, ces interactions peuvent également profiter aux lecteurs se sentant moins légitimés :

« Avec mon beau-frère, ça vient souvent d'un événement politique particulier. Comme lui il est dans l'armée, il aime bien ce genre de conversation, on va parler d'un événement politique, et à travers cet événement, comme il est historien, il va nous parler d'un fait d'histoire, ça s'est passé à telle époque... Si ça m'intéresse, je le lui dis. Systématiquement, en m'en parlant, il me dira : "Tiens, j'ai un livre là-dessus, je vais te le prêter". Donc lui, il ne me prête jamais des romans, plutôt des études ou des romans historiques ou vraiment des études historiques et j'aime bien ça, mais pas à grandes doses. J'aime bien, parce qu'un sujet qui va m'intéresser, je vais y aller pour un livre. Chaque fois qu'il m'a prêté un livre, ça a été un livre intéressant. Il est arrivé qu'il me prête un livre que je n'ai pas pu lire, mais il m'avait dit : "Peut-être c'est un peu difficile pour toi, je te le prête, essaye." Effectivement, j'avais un peu de mal. J'essayais, parfois, c'est comme une leçon que je veux apprendre. Le dernier qu'il m'a prêté, je l'ai déjà passé à une amie du bureau, je voulais vraiment qu'elle le lise. C'était L'Histoire commence à Sumer, je l'ai vraiment beaucoup aimé. J'étais tellement étonnée d'avoir lu que les problèmes qu'on rencontre aujourd'hui, ils existaient il y a 4 000 ans, qu'ils sont à peu près similaires, que j'en avais parlé au boulot, je leur avais dit : "Écoutez, je viens de lire ce livre, il y a 4 000 ans, il y avait des voyous, les parents en avaient ras-le-bol de leurs gosses." On avait beaucoup ri avec ça. Et elle m'avait dit : "Oh, écoute, donne-moi le titre." Je

lui avais dit : “Je vais te le prêter”, parce que je voulais vraiment qu’elle le lise. » (Femme, 45 ans, moyenne lectrice, chef comptable, Paris)

NOTES

32. Par « circulation privée des livres », on entendra ici l’ensemble des pratiques liées à la question des prêts et emprunts privés de livres hors les dons ou cadeaux. On parlera par ailleurs aussi bien de prêts et emprunts privés « volontaires » que de réceptions ou dépossession de livres non directement consenties ou ne résultant pas de la volonté expresse des deux parties (emprunter un livre à quelqu’un sans le lui signifier explicitement, insister auprès de quelqu’un pour obtenir un ouvrage, insister de la même façon pour proposer un ouvrage). Enfin, on peut noter également que les pratiques et représentations des usagers occasionnels du circuit prête-main sont ici examinées autant que celles des usagers réguliers.

33. Olivier Donnat, Denis Cogneau, *Les Pratiques culturelles des Français, 1973-1988*, La Documentation française/La Découverte 1990. *Nouvelle enquête sur les pratiques culturelles des Français en 1989*, La Documentation Française, 1990, p. 139. Une autre enquête réalisée en 1988 par la SOFRES, avançait pour sa part que 22 % des livres en cours de lecture avaient été empruntés à un ami ou à un parent (Nicole Robine, « Etat et résultats de la recherche sur l’évolution de la lecture en France », *Cahiers de l’économie du livre*, n°5, mars 1991, p.96).

34. Voir François Héran, « La sociabilité, une pratique culturelle », *Economie et statistique*, décembre 1988.

35. Fernando Porto-Vasquez, à l’issue d’une recherche quantitative consacrée à la circulation publique, commerciale et privée des livres, constatait que « d’une manière générale, l’utilisation préférentielle de l’emprunt en bibliothèque est liée à des faibles indices de sociabilité ». Fernando Porto-Vasquez, « La circulation des livres : sociabilité et sources d’approvisionnement », *Trois études sur la lecture*, Gides, 1981, p.

36. On imagine mal par exemple que l’on puisse un jour se préoccuper institutionnellement de la baisse des échanges privés de livres.

37. Roger Establet et Georges Felouzis, *Lecture et télévision : concurrence ou interaction*. PUF, 1992, pp. 62-64.

38. Georges Perec, « Lire : esquisse socio-physiologique », in : *Esprit*, n°1, janvier 1976 et *L’infra-ordinaire*, Seuil, 1989.

39. Malcom Lowry, *Au-dessous du volcan*, Le Club français du livre, 1959.

40. Nicole Robine, *Les Jeunes travailleurs et la lecture*, La Documentation française, 1984. Joëlle Bahloul, *Lectures précaires*, BPI, 1988.

41. Rappelons qu’on distingue, dans l’enquête consacrée aux pratiques culturelles des Français, « faibles », « moyens » et « gros lecteurs » en fonction du nombre de livres lus dans l’année, soit respectivement : un à neuf livres pour les premiers, dix à vingt-quatre pour les seconds et vingt-cinq et plus pour les derniers. Cette distinction opérée sur la base du nombre de livres lus dans l’année (volume de lecture) ne permet pas toujours d’apprécier au mieux les comportements de certains lecteurs. Des individus, répertoriés ici sous l’étiquette « moyens et faibles lecteurs », laissent par exemple entendre au cours des entretiens qu’il leur arrive de lire régulièrement pendant une période (au cours des vacances par exemple), puis d’abandonner cette pratique avant de la reprendre ultérieurement. Une moyenne statistique annuelle a tendance à niveler ce genre de pratiques en laissant l’impression d’une non-familiarité au livre et à la lecture régulière

et permanente. Ces pratiques singulières montrent en fait qu'il existe ici une relative familiarité au livre, mais qu'elle est occasionnelle. On voit bien que ce critère de la « familiarité à l'univers livresque » ne peut avoir que le volume de livres lus dans l'année comme seul indicateur. L'intermittence des pratiques est importante de même que le sentiment de légitimité du lecteur (souvent lié aux genres appréciés) : « Des fois, je vais rester six mois sans ouvrir un bouquin et puis après pendant deux-trois mois, c'est un ou deux bouquins par jour. Quand je faisais rien, je bossais pas, c'était ça, de la S.F.(science-fiction), que de la S.F., c'est con pour toi, ça va retomber tout le temps là-dessus, parce que c'est que ce que je lis. » (Homme, 31 ans, moyen lecteur, musicien, Paris)

42. Joëlle Bahloul écrit : « Parce qu'elle se situe dans l'ordre du passif, la faible lecture n'est pas systématisée et refuse toute socialisation planifiée du rapport au livre (...). La lecture est faible parce que non soutenue par des interactions qu'elle n'est pas en mesure de reproduire elle-même. Le temps qui lui est imparti est un temps marginalisé par rapport à celui consacré à la reproduction des liens sociaux habituels. » (Joëlle Bahloul, *op. cit.*, p. 63)

43. Hormis certaines attitudes justifiées par des prises de positions telles que : « Un livre ça ne se prête pas », de même que : « Il faut respecter les livres », attitudes culturelles socialement construites.

44. Voir Marcel Mauss, *op. cit.*, p. 274.

45. L'ambivalence inscrite dans la quasi-totalité des pratiques de circulation privée des romans est clairement illustrée dans cette réflexion d'une lectrice : « L'emprunt de livres auprès des amis, c'est une question de paresse et de confiance. » (Femme, 30 ans, grosse lectrice, secrétaire de rédaction, Paris)

46. La finalité de l'interaction est alors l'interaction elle-même. Sous-entendu : le sens profond et le résultat symbolique de l'interaction sont plus importants que sa manifestation extérieure : un objet change de mains.

47. Marcel Mauss, *op. cit.* Sur ce point, voir Christophe Evans, « La circulation privée des livres entre les lecteurs, joindre l'utile au convivial », *Bulletin des Bibliothèques de France*, t.37, n°1, 1992.

48. Nicole Robine, *op. cit.*, p. 126.

49. Fernando Porto-Vasquez, *op. cit.*, p. 147.

50. François de Singly, enquêtant sur les bibliothèques privées de plusieurs couples mariés, arrive à la conclusion que « chaque conjoint tend à rester maître de son univers culturel. (...) Tout se passe comme si la paix entre les conjoints exigeait le respect mutuel de ce territoire culturel. » (François de Singly, *Fortune et infortune de la femme mariée*. PUF, 1987, pp. 108-114)

51. Ce processus de fusionnement ou de non fusionnement des ouvrages possédés par chacun avant l'installation est sans doute l'un des moments clé, non pas de la formation, mais de la fondation du couple, de son établissement en tant que couple.

52. C'est toute l'ambiguïté d'une analyse des formes privées de la sociabilité. Simmel par exemple, ne parle à aucun moment de « sociabilité privée ». Cette formulation paraît antinomique au regard des conceptions qu'il affiche, puisqu'il considère la sociabilité comme une modalité de formalisation des interactions publiques : c'est la raison pour laquelle Simmel fait de la conversation mondaine et de la coquetterie les paradigmes de son analyse de la sociabilité. La stylisation artificielle - ou esthétisation - du moi, a peu de raison d'être dans le for privé. Lilyane Deroche-Gurcel, commentant l'analyse de Simmel écrit : « Que l'engagement de ce dernier (l'individu) dans la sociabilité puisse ne pas correspondre à l'amplitude de l'individualité totalement déployée apparaît à propos de la femme qui dans l'assemblée sociable peut arborer sans gêne un décolleté car elle est seulement un élément d'une assemblée réunie "formellement" (Simmel). Dans une configuration non plus régie selon le modèle de la sociabilité mais directement privée ou amicale, la dimension de la personnalité non "stylisée" ou moins manifestement soumise aux artifices que requiert la *Geselligkeit* comme chef-d'œuvre d'art social, reprend ses droits et la personne, en tant qu'individu, serait gênée d'apparaître vêtue de la toilette en question. » Lilyane Deroche-Gurcel, « La sociabilité : variations sur un thème de Simmel », in : *L'Année sociologique*, 1993, vol. 43. p. 174.

53. Voir Francesco Alberoni, *Le choc amoureux*. Ramsay, 1985.

54. Si l'on prend en compte les récents changements relatifs à l'évolution du lectorat français, notamment sa féminisation, ainsi que ce que l'on sait à propos de l'intérêt que portent les femmes au genre romanesque, on peut se dire qu'il n'y a rien d'étonnant à faire ce constat (voir l'enquête sur les pratiques culturelles des Français, *op. cit.*).

55. Ceux qui d'ailleurs ne restituent pas les livres empruntés en temps et en heure, ou ne les restituent pas du tout, brisent ce pacte. Ce faisant, ils prennent le risque d'afficher ostensiblement leur volonté de ne pas se lier. Ceci, aux dires de certains, constitue un manquement encore plus dommageable que la subtilisation du livre : « *Je me suis aperçu que tous les bouquins que je lui passais, il ne les lisait pas, il les prenait, mais il ne les lisait pas et il ne me les rendait pas non plus. En plus, lui, il ne m'en passait jamais. Ça m'a foutu en rogne. J'ai compris, j'ai complètement arrêté, de toute façon, on ne se voit plus.* » (Homme, 35 ans, gros lecteur, enseignant, Paris) ; à quoi nous pourrions ajouter les réflexions d'Alain Caillé concernant le don : « *Le don représente l'opérateur par lequel se nouent les relations sociales primaires de personne à personne, mais (...) celles-ci se dénouent sur un autre mode, celui du règlement de comptes.* » Alain Caillé, « Un regard neuf sur les sciences sociales (à propos de Jean-Pierre Dupuy) », in : *Esprit*, juin 1993, p. 180.

56. Un proverbe argentin dit : « *il y a deux types d'imbéciles : ceux qui prêtent les livres, et ceux qui les rendent.* »

57. Yvonne Johannot décrit le processus historique qui, au sein de la culture judéo-chrétienne, a conduit à sacraliser Le Livre (la Bible) réceptacle de la parole de Dieu. Yvonne Johannot, *Tourner la page. Livre, rites et symboles*, Editions Jérôme Millon, 1988.

58. Rares sont les personnes qui prêtent des livres qu'elles n'ont pas lus, l'éventualité même de cette situation suffisant déjà à crispier certains : « *Oh non, c'est trop important ce qui se joue là-dedans, c'est trop risqué. Si tu te plantes parce que le livre est mauvais ou qu'il correspond pas du tout à la personne à qui tu l'as prêté, tu es responsable.* » (Femme, 30 ans, grosse lectrice, secrétaire de rédaction, Paris)

59. A deux reprises seulement des restrictions ont été apportées concernant la collection *La Pléiade* éditée chez Gallimard. Il est vrai cependant que les livres de cette collection, en plus de l'aspect légitimé et légitimant de la sélection d'auteurs et de textes qu'elle propose, semblent aussi appréciés pour leur caractère luxueux mais fragile et tendent par conséquent à rester souvent *immobiles*, immobilité facilitée par l'aspect massif de leur reliure et contrainte par la finesse et la fragilité des pages. Une des lectrices interrogées, nous ayant signalé que jamais ces ouvrages ne quittaient leur rayonnage pour être prêtés, nous a également précisé qu'elle ne les avait pour la plupart jamais lus ou consultés.

60. On devrait peut-être plutôt parler ici « *d'expériences lectorales* » puisque la lecture n'est pas la seule activité concernée : les discussions sur les auteurs et les lectures, en dehors parfois de toute référence explicite à une lecture précise ou à un livre précis, le sont tout autant.

61. A l'occasion d'un débat avec Roger Chartier, Pierre Bourdieu formule l'hypothèse que les individus lisent dans la perspective d'un « *marché sur lequel on peut placer des discours concernant les lectures.* » (« La lecture : une pratique culturelle » in : Roger Chartier. *Pratiques de la lecture*. Rivages, 1985, p. 275)

62. L'emploi lucide du verbe « vendre » en lieu et place de « prêter » permet à cette lectrice d'insister sur le fait que, pour attirer l'attention d'un tiers sur un livre dont on souhaite vanter les mérites, il faut pouvoir convaincre et par conséquent posséder des compétences, des atouts (comparables aux techniques de vente) qui seront susceptibles de faire la différence.

63. Certains pourvoyeurs allant jusqu'à prêter des ouvrages qu'ils apprécient peu ou qu'ils connaissent mal mais qui, estiment-ils, devraient pouvoir plaire à d'autres : « *Il m'est arrivé de lui passer des livres que j'avais achetés et que j'avais même pas lus, des best-sellers que j'avais envie de lire sur le coup et puis que pour finir j'ai pas lus. Comme c'est des livres faciles, je sais que ça lui plaira, je lui en ai prêté plusieurs fois comme ça, moi, j'achète, j'achète... Quand j'ai envie, je ne me retiens pas. Le dernier*

Irène Frain, c'est elle du coup qui m'a redonné envie de le lire, moi je lui avais passé sans le lire. » (Femme, 51 ans, moyenne lectrice, employée de bureau, Paris)

Chapitre 3. Des formes de sociabilités organisées

- ¹ Les pratiques et les propos qui vont être rapportés dans cette seconde partie ne sont pas étrangers à ce que nous venons d'exposer (de nombreux lecteurs cumulent ces différents usages des livres et des lectures). Cependant, à travers les modalités de formalisation qui les organisent, les cercles de lecteurs que nous allons décrire témoignent de la volonté manifeste de donner un contour précis, d'inscrire dans le temps et dans l'espace un certain type de rapports aux autres via le livre et/ou la lecture partagés.

Le Liseron : un cercle de lecteurs à voix haute

« Le livre n'est pas une combinaison de signes, un édifice de mots, bien qu'il se serve de signes et de mots. Et il ne transmet pas quelque chose à l'aide de mots, bien qu'il transmette aussi. Le livre naît du corps. C'est sa pulsation, son souffle de vie, sa danse secrète - si on peut dire - qui fait que tout le reste est porté. Ce n'est pas la lettre, mais la voix qui fait le livre ; pas le mot, mais le réflexe corporel qui, culminant dans le mot, le façonne sur son modèle et à sa ressemblance. Né du corps, le livre possède - de l'autre côté de la barrière - la faculté de se changer en corps⁶⁴. »

- ² Le Liseron a été créé à Lyon en 1984. C'est un cercle de lecteurs composé de femmes et d'hommes - une douzaine de personnes en tout - âgés d'environ 30 à 40 ans qui se retrouvent chaque mois pour des séances de lecture à voix haute, pour «oraliser des lectures ensemble ». Beaucoup d'entre eux sont des professionnels du livre (ex-libraire, bibliothécaire) ou de l'édition (diffuseur, traducteur), souvent impliqués dans d'autres activités éditoriales (écriture, collaboration à des revues littéraires). Cependant, selon l'un de ses membres-fondateurs, «une petite branche du groupe » est également composée de travailleurs sociaux.

- 3 Une rencontre et un même désir sont à l'origine de ce groupement : celle de deux lecteurs professionnellement engagés dans le secteur du livre et de la lecture institutionnelle, tous deux amateurs frustrés de lectures à haute voix :

« On s'est aperçu l'un et l'autre qu'on trouvait que dans la littérature, il y avait une partie qui avait un rapport à la voix et que c'était pas neutre, et que l'un et l'autre, on aimait beaucoup ces lectures à haute voix ; s'avouant même un jour que pour soi-même, il nous arrivait de les pratiquer et de casser les pieds à nos amis en leur imposant de temps en temps : "Ah, tu as lu ce texte ?", et tu sais ce truc emmerdant : "Je vais te le lire"... Tu tombes sur des gens qui, des fois, sont exaspérés, et puis de temps en temps, on reconnaissait l'un et l'autre que l'on tombait sur des gens qui disaient : "Ah, mais c'est vachement bien, qu'est ce que j'aimerais bien". »

- 4 Regroupant chacun autour d'eux des lecteurs animés des mêmes intentions, ou simplement séduits par le projet (amis proches mais pas uniquement), ils organisent des séances de lecture à haute voix et le *Liseron*, petit à petit, s'est vu doté des contours qui sont les siens aujourd'hui. Ce qui caractérise ce groupement en tant que cercle de lecteurs⁶⁵, outre son aspect explicitement privé, clos, c'est sa toute relative informalité. L'organisation des réunions semble en effet à première vue assez aléatoire, leur déroulement n'étant pas codifié de façon rigoureuse. Pourtant, celui-ci est loin d'être complètement improvisé puisque des « formes sont mises » afin de rendre les séances attrayantes. La production des formes nécessaires au bon déroulement des séances de lecture, les jeux qu'elles autorisent - notamment cette capacité à se les approprier ludiquement en les détournant, à minimiser leur caractère contraignant en les relativisant, à les nier d'une certaine façon tout en les respectant et en souhaitant qu'elles soient respectées par les autres⁶⁶ - participent pleinement de la singularité du *Liseron* et permettent sans doute d'expliquer sa longévité :

« On ne fonctionne pas comme une association avec un bureau, il n'y a rien, c'est complètement informel. Le rituel, il s'invente au fur et à mesure. »

- 5 L'oxymore contenu dans la formulation : un « rituel » qui « s'invente au fur et à mesure » montre bien - en plus de l'inscription explicite dans le registre du sacré - que des formes contraignantes existent sans qu'il soit souhaitable ou possible de le reconnaître ouvertement. Les modalités de formalisation, à travers ce témoignage, sont volontairement atténuées. Elles sont présentées comme des éléments improvisés, découlant *naturellement* des pratiques elles-mêmes (ce qui revient en partie à les nier, du moins, à relativiser la responsabilité des membres du *Liseron* pour ce qui est de leur production et de leur respect). Avancer que « c'est complètement informel » tout en reconnaissant qu'il existe un « rituel » qui « s'invente » lui-même peut paraître surprenant. Cette dénégation entend surtout insister sur le caractère souple et « enjoué » des dispositifs bricolés et négociés par les lecteurs eux-mêmes. Il faut en outre replacer cette tentative d'atténuation des contraintes dans un contexte de « forte lecture » et de compétences à la fois professionnelles et scolaires chez des individus susceptibles de savoir les exploiter au mieux mais qui ne souhaitent pas forcément faire le lien - ou faire en sorte qu'il apparaisse dans leurs discours - entre leurs pratiques de sociabilité (conviviales, gratuites) et leur position sociale.
- 6 Par séance, trois ou quatre lecteurs sont sélectionnés sans que l'on sache à l'avance ce qui va être lu puisque les invitations ne comportent pas de programmation détaillée⁶⁷. Ceux qui ont lu au cours de la séance précédente tiennent conseil et désignent ceux qui vont lire à la suivante :

« On s'est dit : "Mais comment faire pour désigner les lecteurs ? Et on a pensé que c'était un passage de témoin. Donc maintenant la pratique c'est que ceux qui ont lu à un Liseron se réunissent, alors c'est bien parce que ça crée des rituels, à la fin, bon, pendant la bouffe souvent, ils vont en conclave, alors tout le monde essaye d'espionner, ou de les influencer : "Moi, j'ai pas lu depuis trois séances". »

- 7 Les lectures peuvent durer quelques minutes, il arrive également qu'elles dépassent une heure. En général, les réunions se tiennent au domicile des participants : celui ou celle qui organise - un couple parfois - s'auto-désigne mais ne lit pas au cours de la séance. Le choix du lieu de rendez-vous et de ce qui peut accompagner et environner les lectures elles-mêmes est rapidement devenu le prétexte de surenchères ludiques :

« Ça voulait dire choisir le lieu, très vite la bouffe, l'en-cas d'abord et puis petit à petit, c'est devenu mieux que l'en-cas, parce qu'il y a eu quelques petits délires qui nous ont tellement plu, qu'on s'est dit qu'il fallait recommencer. L'invitation aussi, c'était une chose bien, belle... Il y a quand même une idée hédoniste très forte : c'est qu'on se fait plaisir et que pour se faire plaisir, il faut y mettre les formes et il vaut mieux que ça soit beau. Quelquefois, des gens ont surpris par une espèce de côté de choix d'un lieu absolument magique ou quelque chose comme ça. On a lu dans le square des arènes de Fourvières par exemple un matin avec thé et café dans les thermos, c'était très beau parce que les gens qui passaient étaient complètement sidérés, c'était très bien, on était groupés là comme une espèce de secte, un truc très fort, il fallait assumer. Pour la vingtième, on a lu dans un théâtre, c'était très beau, on était dans une salle de répétition. On a lu sur une péniche aussi⁶⁸. »

- 8 Il s'agit ici d'un cas particulier de sociabilités privées de la lecture puisque la présence du livre au cours des séances n'est pas forcément requise (il est arrivé que des textes non publiés, parfois écrits pour la circonstance, soient lus, qu'une lectrice s'acquitte de sa tâche par cassette audio interposée : sa lecture ayant été préalablement enregistrée). Il est manifeste en tout cas à travers les propos que nous avons recueillis et à la lumière des documents que nous avons pu consulter (*Grand livre du Liseron*⁶⁹, cartons d'invitation, lettres diverses), que les participants de ce cercle présentent des caractéristiques déjà repérées au cours de l'enquête consacrée au circuit « prête-main ». On peut noter, par exemple, ce qui a trait à l'engagement pour une certaine conception de la littérature, voire à un certain militantisme, de prosélytisme chez le « gros lecteur » :

« Moi, ma conduite est plutôt de ne lire que des textes français, pas de traductions. Et quelquefois des trucs que personne ne lit et volontairement, j'ai lu du Marcel Arland, ce qui a suscité des débats, enfin pas des débats, mais des commentaires à l'infini. Notre idée de la critique, c'est la lecture. On est pas sur une logique de création, on est sur une logique de restitution. Le lecteur c'est un passeur. On est pas des professionnels de la lecture, c'est la littérature qui nous subjugue. Il n'y a jamais une espèce de débat de salon littéraire où on se livre à une critique, à une exégèse. Le manifeste, il est implicite. Mais c'est fort. La position implicite, elle est très hédoniste, elle est très sur une notion de plaisir dans la littérature et sur le fait que la lecture, c'est un rapport à la littérature qui est une évidence quoi, la lecture à haute voix qui est une donnée d'évidence, et qui est une donnée de partage d'évidence, et qui est justement pas une technique. Moi, j'ai toujours été convaincu que le plaisir était pas une technique. Je suis un gros admirateur de Gide, et le journal de Gide est un truc que j'aime beaucoup, et j'avais toujours été frappé par le nombre de fois où il réunit ses amis et il lit ses propres textes, et de me rendre compte que cette pratique d'exposition de son propre travail d'un écrivain à ses amis se pratiquait beaucoup, et de dire, mais enfin, c'est quand même dingue qu'on ait perdu ça. »

- 9 « Passage de témoin », « logique de restitution », « passeur », on retrouve dans le choix des formulations une représentation forte du lecteur - et de la littérature comme processus de communication - auquel une mission serait assignée : transmettre le flambeau, s'engager, même de façon restreinte, au-delà de la simple jouissance personnelle et

contribuer à faire vivre, voire revivre, une certaine conception de la littérature. Encore une fois, les figures qui sont produites dans ce discours ont pour dessein de « naturaliser » des pratiques cultivées et par conséquent apprises, de les rendre « évidentes », automatiques, et peut-être, moins distinctives.

- 10 On peut rapprocher ces pratiques par certains côtés des « sociabilités d'élite » dont parle Roger Chartier à propos des « salons ». Il évoque également, abordant la question de l'effacement de certaines façons de lire, et notamment de lire à haute voix, la « convivialité mondaine » et la « connivence lettrée »⁷⁰ qui ne sont pas sans rappeler les procédés visant à « esthétiser » la vie sociale analysés par Simmel. Cependant, pour notre informateur, ce qui peut en tant que gros lecteur contribuer à changer ou à bousculer ses habitudes est également bienvenu :

« Dès le départ, il n'y avait pas que des gens qui étaient dans les métiers du livre. Je crois qu'une des chances qu'on a eue ça a été ça. C'est qu'au lieu de tourner en groupe "pros" qui discutaient d'histoires de "pros", il y a eu aussi des gens qui étaient là sur une espèce de bonheur beaucoup plus naïf que le nôtre peut-être par rapport à la littérature, pas forcément à la même littérature, mais au plaisir de lire probablement beaucoup plus naïf que le nôtre donc beaucoup plus dérangeant mais je crois qu'il y a un facteur stabilité très fort, sinon, on tournerait en salon de complaisance, de gens qui ont les mêmes références, qui tournent sur les mêmes choses et puis très vite aussi, on a accepté l'idée que c'était pas un lieu de performances. »

- 11 Entre formalité apparente et informalité déclarée, le Liseron est « un truc qui est sur la corde », mais qui malgré tout continue à exister. Le fait que les participants de ce cercle ne se voient pas plus depuis dix ans en dehors des séances de lecture, montre bien que la sociabilité livresque, moyennant certaines compétences - ce type de pratiques communautaires étant l'apanage de gros lecteurs, voire de très gros lecteurs - peut se suffire à elle-même :

« Ce qui est aussi marrant dans le réseau de sociabilité, c'est que c'est pas des gens qui se voient beaucoup en dehors. On aurait pu penser que petit à petit ça allait créer des liens et qu'on allait tous se voir beaucoup en dehors, eh bien pas du tout. Ça n'a pas entraîné une sociabilité autre que celle qu'on avait déjà à côté. Il nous venait pas à l'idée de les appeler [les autres participants du Liseron] en disant : "Tiens, ça serait bien, on bouffe ensemble". On a jamais fait ça. C'est une réunion de gens qui ont peut-être rien à faire les uns avec les autres. Ces gens-là, ils n'ont rien à se dire, sauf au travers de ce qu'ils lisent et que pour nous, c'est tellement un truc magique. C'est pas la peine d'en rajouter. »

Les « tournantes de prêt » : la Bibliothèque orange et ses dérivés

- 12 Avant d'aborder la question des clubs de lecture - au sens de cercles de conversations basés sur des lectures partagées ou non -, il convient d'évoquer les « tournantes de prêt » dont la Bibliothèque orange semble en partie constituer un modèle⁷¹. Commençons d'abord par signaler le problème de classement que nous pose ce type d'associations : doit-on les classer avec la circulation privée des livres en privilégiant la question de l'approvisionnement (interaction-réseau) ? Ou avec les clubs de lecture, en insistant alors sur leur aspect « regroupement de lecteurs » (modes de sociation-communauté) ? Dans quelle mesure d'ailleurs cette distinction entre réseau et communauté est-elle ici pertinente ? L'un ne suppose-t-il pas nécessairement l'autre et vice-versa ? Le circuit « prête-main » tient à la fois du réseau, de par sa relative ouverture, et de la communauté dans la mesure où les livres ne circulent qu'entre proches, la relation naissant de cet

échange étant définie par les lecteurs comme une relation forte, voire exclusive⁷². En l'état, nous préférons pour le moment réserver le vocable « réseau » aux formes d'interactions entre lecteurs qui supposent une relative faiblesse des liens entre les individus (contact minimum tant sur le plan de la durée que sur le plan de l'intensité), et celui de « communauté » pour les interactions supposant une intensité plus forte.

- 13 *Bibliothèque orange* est le surnom - donné en raison de la couleur du papier utilisé pour recouvrir les livres - d'une « bibliothèque tournante » créée en 1922, dont les statuts d'association déclarée loi 1901 ont été déposés en 1935. Il s'agit d'une vaste association de lectrices : ce qui ne concernait à l'origine que vingt-quatre amies réunies en cercle pour lire quarante-huit livres par an est devenu au fil du temps un réseau international solidement organisé comprenant, outre les adhérents, des « secrétaires de tournante » (dont dépendent les vingt-quatre adhérents d'un groupe) ; des « régionales de quartier » à Paris (« premières secrétaires » de ville ailleurs) ; des « secrétaires régionales » ; des « secrétaires centrales » ; et pour finir, une direction générale comprenant présidente, secrétaire générale et trésorière. Ce réseau international, qui compte actuellement quelques 17 000 « abonnés » répartis en 700 groupes, fonctionne comme une chaîne de solidarité privée qui permet à ses adhérents de s'approvisionner en livres « *nouvellement parus* ». Une sélection unique d'ouvrages récents (cet intérêt pour l'actualité littéraire se révèle déterminant si l'on en croit les participantes) est établie par des comités de lecture au mois d'octobre. Les livres retenus sont par la suite achetés par une secrétaire de tournante et vont circuler entre les membres. Ces derniers - en grande majorité des femmes - se sont au préalable acquittés d'un droit d'entrée équivalent au prix d'un ou deux livres grand format.
- 14 Un texte de présentation rédigé par les membres de l'association eux-mêmes précise :

« But et avantages

- Favoriser la lecture en supprimant les obstacles : manque de temps pour choisir, dépenses de multiples achats, place pour conserver les livres.
- Apporter à domicile un échantillonnage de la production littéraire annuelle (questions, histoire, romans, etc.), faire parfois connaître des livres peu diffusés.
- Maintenir un prix d'abonnement modique qui ne peut être obtenu que par le volontariat et le bénévolat de chaque responsable ainsi que des membres du comité de lecture, ce qui permet de consacrer la totalité des ressources à l'achat des livres et aux frais annexes.
- Créer un climat d'échange amical entre lecteurs.
- Remettre en fin de circuit à de nombreux organismes la totalité des livres ayant circulé pour qu'ils poursuivent ainsi leur rôle d'information et de détente.

Comité de lecture

- 15 14 personnes se réunissent chaque jeudi (hors congés scolaires) pour rendre compte des 2, 3 ou 4 livres lus par chacune dans la semaine. Une atmosphère confiante et un respect de l'opinion d'autrui permettent à chacune de défendre son point de vue en toute liberté. Les livres viennent à l'étude au rythme de leur sortie d'édition. La sélection de 36 livres (parmi les quelques 400 étudiés) intervient en octobre ; elle est la même pour tous les groupes.

En conclusion

- 16 *Comment tous les rouages de cette si vaste organisation peuvent-ils ne pas grincer, ne pas se gripper ? Le secret réside dans la volonté, la disponibilité de tous ceux qui ont la conviction de participer à la vie d'une association répondant à un besoin fondamental. »*
- 17 On « *entre dans la tournante* » par cooptation - notre principale informatrice en a eu connaissance parce que sa mère y participait déjà. En fonction de la place que l'on occupe sur la liste, on reçoit à son domicile un livre, déposé par la personne qui précède sur la liste, que l'on doit, selon un planning rigoureux, « faire passer » à un autre adhérent. Les contacts comme on peut le constater peuvent être réduits au minimum, il arrive même que les ouvrages soient simplement déposés dans les boîtes aux lettres. Les rotations s'effectuent au rythme d'un ou deux livres par quinzaine.
- 18 Une adhérente de cette association, par ailleurs responsable d'un club de lecture en banlieue parisienne (club mixte), et membre d'un autre petit club de lecture situé également en dehors de Paris (celui-ci ne réunissant que des femmes), nous a expliqué tout l'intérêt qu'elle trouvait à ce type d'organisation et de procédure : elle profite de la sélection des livres de la *tournante orange* pour l'animation du club dont elle a la responsabilité, c'est-à-dire qu'elle s'en sert comme filtre, comme moyen de pré-sélection. Elle souligne cependant ce qui constitue à ses yeux les limites d'une telle entreprise, à savoir le manque de communication entre les participants sur des livres dont ils ont partagé la lecture :
- « J'ai trois activités autour du livre. Une, je fais partie depuis plus de vingt ans d'une bibliothèque tournante, vous devez connaître ça non ? C'est un truc vieux comme le monde, il y a un comité de lecture, c'est toujours le même principe, je paie 240 francs par an, tous les quinze jours, je donne un livre que j'ai lu à une personne qui le passe à une autre, et moi, une précédente [personne située sur la liste] me passe deux livres. C'est-à-dire que le premier du mois, j'ai deux petits livres, et le 15, j'en ai un gros. A la fin de l'année, nous nous réunissons et nous avons mis à chaque livre une petite note⁷³. Le comité de lecture tient compte de tous ces renseignements pour rééquilibrer les livres qu'elles choisissent en fonction des goûts des gens. C'est remarquablement bien fait, j'ai la liste, mon antécédent, mon précédent, mon suivant, mon post-suivant, de sorte que si on a un problème de transmission, on sait comment faire. C'est du solide. C'est une longue tradition, et je reconnais que j'ai lu par cette bibliothèque tournante des livres que je n'aurais jamais achetés, des livres qui m'ont énormément plu, la vie de Louise de Vilmorin, le témoignage de Gérard d'Aboville, Un Chinois de Bourgogne, moi je pleurais d'émotion en lisant ce livre, et ça, je l'aurais jamais acheté, la biographie de Jenny Marx aussi. Ça m'aide beaucoup pour le choix de mes livres dans mes autres clubs. C'est quand même d'inspiration catholique. Guy Gilbert, par exemple ce curé des banlieues là, c'est effrayant ce français ordurier, ça m'a horriblement choquée... Mais, c'est vrai qu'avec ce système, on n'a pas beaucoup l'occasion de discuter sur les livres, on peut donner son avis, mais on a pas d'échange vraiment. »*
- 19 Deux lectrices parisiennes (rencontrées dans le XVI^e arrondissement au domicile de l'une) nous ont parlé quant à elles d'une « tournante » de prêt domiciliée dans la banlieue sud-ouest de Paris. Cette dernière, fonctionnant sur une échelle beaucoup plus réduite que la *Bibliothèque orange*, nous entraîne déjà vers les clubs de lecture « traditionnels ». En effet, en plus de cette possibilité de s'approvisionner en livres récemment parus, des réunions cette fois sont prévues chaque mois afin d'échanger des propos sur les livres qui ont circulé.
- 20 Nos deux informatrices y participent, l'une depuis sa fondation (la fin des années 1970), l'autre depuis une douzaine d'années. Le groupe dans son ensemble est composé

exclusivement de femmes ; vingt-deux personnes sont inscrites, mais les réunions ne sont jamais plénières.

- 21 Le mode de fonctionnement est le suivant (on va voir qu'il s'inspire beaucoup de la *Bibliothèque orange*, mais sur un mode plus participatif) : en début d'année, une sélection de titres à laquelle chacune est invitée à participer par courrier est établie (le nombre de livres sélectionnés et achetés étant égal au nombre de participantes figurant sur la liste ; la cotisation annuelle étant fixée à 150 francs⁷⁴). Ceci va constituer le fonds de la tournante. En fonction d'un ordre inchangé, on doit ensuite - comme pour la *Bibliothèque orange* - , « passer » un livre à une personne et en recevoir un à son tour d'une autre participante⁷⁵ ; l'ensemble de ces opérations s'effectue également selon un rythme bimensuel (on a encore une fois avec ce système, la possibilité si on le souhaite, de lire deux livres par mois). Des réunions mensuelles sont prévues pour que l'on puisse discuter des livres lus, pour « *aller plus loin* » comme nous dit l'une de nos informatrices :

« Il n'y a pas de programme, en fonction des livres lus, on discute. On passe les livres lus en revue, on parle des livres qu'on a lus, qu'on a aimés. Si quelqu'un vient de lire Pour l'amour de l'Inde par exemple après que d'autres l'aient lu, on dira : "Voilà ce que j'ai pensé, je ne suis pas du tout d'accord avec toi, non, Mountbatten n'a pas du tout été comme ça, Gandhi si..". »

- 22 Pour rendre plus profitables encore leurs lectures, des conférenciers sont régulièrement invités pour venir exposer leurs connaissances sur certains domaines (par exemple sur Le Clézio, sur les écrivains russes en exil et en Union soviétique). Ils ne sont pas rémunérés, ni même défrayés :

« Comme les réunions tournaient de temps en temps à la critique un peu, sans trop d'intérêt, alors on a décidé pour redonner un peu de tonus aux réunions de faire venir des conférenciers, des spécialistes, des profs que nous connaissions. Comme ce sont des gens, je vous l'ai dit, qui ont des relations [les membres de la tournante], ce n'est pas rémunéré, je ne sais même pas si on offre un livre pour tout vous dire, ce sont des connaissances privées. »

- 23 L'ensemble de ces dispositifs : réunions mensuelles, conférences régulières permettent, selon nos informatrices, « *d'étoffer* » leurs lectures, de les rendre « *plus intelligentes* ». Leur « *tournante privée* » est présentée comme quelque chose de nettement plus enrichissant que la *Bibliothèque orange* qu'elles connaissent bien. L'une d'elles va jusqu'à dire que, dans son milieu, « *tout le monde connaît la tournante orange !* ». Ce qui est intéressant ici, c'est que cette association apparaît dans ces milieux comme une référence possible pour la sociabilité livresque que l'on souhaite reproduire et améliorer :

« La Bibliothèque orange, ça tourne et puis on en parle plus. Une réunion par mois, ça permet que chacun puisse s'exprimer sur ce qu'il avait pensé du livre et c'est pour ça que cette amie a voulu recréer ce groupe en banlieue, de façon à ce que ces livres ne partent pas dans la nature... A peine ouverts, les lectrices choquées [par la teneur de certains textes], les livres fermés à la troisième page... Non, encourager une vraie lecture, pouvoir en parler devant les autres, ce qui choque ou pas, ce qu'on apprécie ou pas, le fond, la forme. Pas comme beaucoup de tournantes dont on a pu faire partie, orange ou autre, au fond, c'est pas un livre acheté qui passera... »

- 24 Il est à noter qu'avec ce procédé, lorsqu'un livre est évoqué au cours des réunions, toutes ne l'ont pas lu puisqu'il lui faut le temps de circuler entre vingt-deux personnes. Un « *circuit lent* » a été mis en place parallèlement au circuit de prêt régulier afin que des livres de l'année précédente, voire des ouvrages extérieurs à la tournante puissent être échangés (souvent de gros livres difficiles à lire dans les délais imposés) ; ils sont alors recouverts d'un papier d'une autre couleur.

- 25 Ce groupement est assez homogène, les membres changent peu, on y entre par cooptation dès qu'une place se libère. Les âges vont de quarante ans à environ soixante ans, le milieu social lui aussi est très homogène : toutes les participantes sont situées dans ce que l'on pourrait définir comme la classe supérieure - position qu'elles doivent pour la plupart au milieu socioprofessionnel de leurs époux, elles-mêmes ne travaillant pas ou occupant des emplois à temps partiel. Les participantes sont catholiques pratiquantes en majorité ; la religion et la morale sont des thèmes qui reviennent souvent dans les discussions. Il arrive parfois, étant donné le parti pris du groupe de choisir des livres reflétant l'actualité littéraire, que des polémiques s'instaurent à propos de la « légèreté » ou de l'immoralité de certaines œuvres.
- 26 Les conditions de création de la tournante de la banlieue sud-ouest sont instructives, elles montrent bien quels enjeux la lecture représente pour ces lectrices et à quel point l'action d'une personne particulièrement motivée et détentrice d'un capital culturel légitimé peut se révéler déterminante :
- « L'initiative revient à une ancienne habitante, parce qu'elle avait rencontré à C. quelqu'un qui était professeur de lettres qui animait deux groupes. "Animait", parce que sa présence était très importante, elle lisait elle-même énormément. Un groupe était composé de profs de lettres, un autre était composé de mères de famille lambda. Elle avait comme arrière-pensée d'amener les gens à mieux apprécier la littérature contemporaine, les romans qui sortaient, fussent-ils choquants pour des mères de famille de 40-50 ans, par leur contenu ou leur style. Elle mettait par exemple L'Amant de Duras. Elle était résolument moderne dans ses choix, elle excluait les livres strictement politiques, scientifiques bien sûr, religieux aussi de façon à éviter trop de polémiques et à centrer la réflexion sur un art d'écrire, un art d'écrire contemporain. Ça a été fait au départ pour avoir des lectures intelligentes et découvrir des livres de l'année, la littérature contemporaine, on relit des passages, on s'encourage à lire de la façon la plus ouverte possible et aussi en vue de pouvoir conseiller nos propres enfants. »*
- 27 Contrairement à ce que l'on a pu constater pour la circulation privée des livres, les participants des deux tournantes que nous venons d'étudier insistent plus sur l'aspect fonctionnel, utilitaire des dispositifs sociables dans lesquels ils sont impliqués. On va cependant voir avec les clubs de lecture que les choses ne sont pas aussi tranchées.

Les clubs de lecture

- 28 A l'inverse de la circulation privée des livres, on sait peu de choses des clubs de lecture. Sous cette appellation unifiante sont regroupées d'ailleurs différentes catégories d'associations de lecteurs. On évoquera ici deux types assez distincts⁷⁶ : des groupes exclusivement féminins composés de lectrices âgées de quarante ans environ à soixante ans et plus, appartenant à un milieu social homogène et favorisé ; ainsi que des groupes moins « fermés » mais parfois tout aussi formalisés, mixtes, et plus hétérogènes pour ce qui a trait aux caractéristiques socioprofessionnelles des participants⁷⁷.
- 29 Concernant l'historique de ces formes de sociabilité entre lecteurs, de nombreuses images se présentent à nous : les salons et cafés littéraires des siècles précédents⁷⁸. Les travaux de Maurice Agulhon sur les cercles littéraires dans la France de la première moitié du XIX^e siècle pourraient servir de base à une étude s'efforçant de déterminer si l'on a à faire, avec ces clubs de lecture, à une forme de sociabilité datée - ce que pourrait laisser croire l'âge, généralement avancé des personnes que nous avons rencontrées, de même que la relative homogénéité de leur condition sociale - et si le modèle de sociabilité qu'elle sous-tend n'est pas en voie de disparition⁷⁹ ou en tout cas de profonde mutation.

- 30 Trois clubs appartenant au premier type de groupement de lecteurs défini plus haut ont été étudiés. Ces derniers ressemblent beaucoup à la tournante de la banlieue sud-ouest évoquée précédemment. Ici encore, l'initiative est nettement privée puisque les réunions se déroulent à tour de rôle au domicile des participantes sans aucune forme de publicité. On intègre ces clubs par cooptation, leur composition évolue peu.
- 31 Tous ont été fondés au début des années 1970 par la même personne et sont régulièrement animés par celle-ci. Les séances ont lieu en semaine vers quatorze heures. Chaque club comprend environ une douzaine de participantes, ce qui permet l'établissement d'une dynamique de groupe dans des limites raisonnables (un sureffectif risquant au dire des organisatrices, de nuire au bon déroulement des séances).
- 32 Les circonstances qui ont présidé à la naissance de ces groupements de lectrices sont révélatrices des principes et des intentions qui les sous-tendent. Elles eurent pour cadre principal les milieux consulaires français à Düsseldorf en 1964 ; milieux dans lesquels se retrouvaient des jeunes femmes que la profession de leurs époux respectifs avaient contraintes à s'expatrier. Afin de recréer une atmosphère culturelle spécifiquement française (tout en s'efforçant de se tenir au courant des parutions littéraires récentes), un club de lecture avait été mis sur pied : on y échangeait des romans français et on se réunissait à dates fixes pour en discuter. Une fois rentrée en France en 1972, l'une de ces femmes a profité de cette expérience allemande pour reproduire sur Paris le même type de club. A la demande d'amies domiciliées hors de la capitale et parce que le club initial était déjà complet, deux autres clubs furent créés en banlieue sud-ouest, l'un en 1973, l'autre en 1976, ce dernier composé de lectrices plus jeunes, âgées pour la plupart de trente à quarante-cinq ans :
- « Le club de Düsseldorf a été créé pour éviter que toutes ces femmes papotent. Créer des réunions entre Françaises qui étaient intéressantes, ça c'était le but. Donner un sens un peu intellectuel, disons, à ces réunions où on prenait le thé. » (Fondatrice des trois clubs, 70 ans)*
- 33 Les modalités de fonctionnement des trois clubs sont assez contraignantes. Du choix des livres, en passant par leur achat et jusqu'aux réunions, tout est dûment répertorié et codifié. A chaque séance les participantes doivent verser une cotisation de quarante francs. Quand leur avoir est suffisamment élevé pour leur permettre d'acheter un livre - quand leur tour est venu puisqu'un « ordre de passage » est scrupuleusement respecté, la priorité revenant à celle qui reçoit -, elles peuvent sélectionner un ouvrage afin qu'il soit acheté et qu'elles puissent en faire la première lecture.
- 34 La question des « avoirs en caisse » et des livres à acheter étant réglée, on peut commencer à discuter de ce qui a été lu. Comme pour la tournante étudiée plus haut, quand un livre est présenté et « critiqué », toutes ne l'ont pas lu ; de cette façon, on revient souvent sur les mêmes ouvrages au cours des différentes séances. On procède ensuite au choix des livres qui sont mis en circulation une fois qu'ils ont été achetés et lus une première fois (une participante appelle ce fonds de livres : la « banque »). Enfin, un goûter est organisé :
- « On se remémore le livre quand quatre ou cinq l'ont lu. C'est pour ça que je mets des papiers, pour en parler après. Même si on a pas lu certains livres, ça permet de pouvoir en entendre parler. Le goûter, là, c'est le papotage, le papotage au ras des pâquerettes, on parle de ce qu'on a pu voir à la télé, vous voyez, c'est autre chose. Il y a des livres qu'on lit, qu'on n'aurait pas achetés. Parce que d'autres en ont parlé, d'autres l'ont apprécié et ainsi de suite. Voyez, je viens de finir La Petite main de Geneviève Dormann, eh bien on peut dire que c'est dommage que Geneviève Dormann ait gâché les beaux sentiments de ce livre en mettant ce*

père de famille qui s'envoie cette gamine de quatorze ans — vous comprenez qui est l'amie de sa fille —, qui finalement se suicide parce qu'il ne peut plus supporter. C'est dommage, ça a scandalisé mes petites jeunes filles de S. C'est pas beau, ça c'est évident, c'est pas beau. J'en parlerai à la prochaine réunion. La "petite main", enfin "sa petite main", vous comprenez, elle va le chercher... à ses endroits les plus intimes. Vous comprenez, c'est ça qui les a choquées. C'est comme Boudard, dans Les 10 000 marches, il y a des choses très intéressantes mais qu'il pousse un peu trop, et il y a des détails qu'il pourrait s'éviter de dire. Il y a d'autres auteurs qui parlent des choses de l'amour et du sexe d'une façon beaucoup plus poétique, et ça passe. La Petite main, je ne l'avais pas lu, je les ai entendus en parler, alors je l'ai lu. Maintenant j'en parlerai dans les autres clubs, parce que les livres se retrouvent en général dans les trois clubs. »

- 35 La personne qui a en charge l'organisation administrative et matérielle des clubs doit se consacrer à de nombreuses tâches : elle répertorie sur des fiches cartonnées l'ensemble des informations qui permettent de gérer correctement la trésorerie ainsi que la circulation des livres entre les participantes. Elle transporte à chaque réunion l'ensemble des livres qui constituent la « banque » (elle dispose à cet effet d'un caddie acheté par le club qui lui permet de déplacer plus facilement plusieurs dizaines d'ouvrages grand-formats). Pour se guider dans ses choix, elle « suit les émissions de Bernard Pivot à la télévision », est abonnée à la revue *Lire* et consulte la sélection de *l'Express*. La plupart des participantes sont mères de famille et dans les éléments d'explications qui sont avancés pour justifier la participation à de telles activités, le fait de pouvoir conseiller leurs enfants sur la littérature contemporaine occupe une bonne place :

« C'est sûr que les classiques on les connaît, on peut en parler avec les enfants, mais maintenant au bac, c'est plus seulement les classiques, alors vous comprenez, il faut pouvoir se tenir au courant. » (Femme, 49 ans, club de P., participe également à une tournante de prêt)

- 36 A propos du second type de club (ouvert à la mixité, semi-privé puisque se déroulant dans des cadres associatifs ou assimilés), deux groupements de lecteurs ont été étudiés. Nous allons nous intéresser plus en détail à un club de trente personnes (vingt-huit femmes pour deux hommes inscrits), qui a élu domicile dans une ancienne ferme briarde reconvertie en centre culturel (club de S.). Le second, dont il sera moins question, réunit durant la semaine, en fin d'après-midi, une quinzaine de participants et participantes dans un local appartenant également à un centre culturel (club de N. nommé : *Autour du livre*).
- 37 En plus de cette relative ouverture sur la mixité - la proportion de femmes restant écrasante -, les milieux sociaux composant ces clubs sont assez hétérogènes. Dans le club de S., on rencontre des femmes ne travaillant pas ou ne travaillant plus, occupant pour un petit nombre d'entre elles des emplois à temps partiel⁸⁰ ; les deux seuls hommes quant à eux sont retraités. Il faut préciser que les réunions ont lieu le vendredi après-midi vers quatorze heures.
- 38 A l'origine de la création de ces groupements, on retrouve le mélange de fonctionnalité (guider ses choix de lecture, approfondir ses lectures, etc) et de non-fonctionnalité (échanger des propos à seule fin de passer « un moment agréable en bonne compagnie » selon les dires de l'une des participantes) que nous avons déjà signalé :

« La motivation en fait, c'est ça, c'est l'échange, des discussions entre des points de vue différents. Le fait que ça soit constitué en club fait que d'abord, il y a une lecture obligatoire - enfin entre guillemets - mensuelle. Pour certaines, c'est utile, ça les oblige au moins à se discipliner, à avoir une lecture régulière. Bon, c'est un premier point. Le second point, c'est qu'il y a une réunion mensuelle donc à espaces bien définis et qui permet de se rencontrer. Il

y a une rencontre donc. Les gens se retrouvent et puis il y a un échange qui se fait. Donc c'est à ce niveau-là utile pour certaines d'entre elles qui sont des femmes au foyer. Ça leur permet au moins de rencontrer d'autres personnes et d'avoir des discussions qui sont en dehors du pot-au-feu et puis du torchage des enfants. » (Homme, 60 ans, cadre de banque retraité, club de S.)

« Ça se passe toujours d'une manière peut-être très vive, mais toujours correcte, et ça, c'est très agréable. Il peut y avoir des oppositions d'opinions, mais ça reste toujours très correct et chacun s'exprime, on accepte la différence de l'autre. Ça nous permet la tolérance. Chacun est libre de ses opinions, et le club pour ça, je crois que les gens qui viennent, ils y viennent un peu pour ça, sentir une espèce d'atmosphère chaleureuse qu'on a entre nous, et puis cette tolérance qu'on a. Quand on se voit (à l'extérieur), on se dit : "Tiens, tu as lu ce bouquin, oh il est génial". Sur le marché, alors vous voyez les dames qui papotent, elles ne papotent pas de chiffons, elles parlent de bouquins sur le marché. L'avantage du club, c'est que ce qu'on a aimé, on le redonne aux autres. » (Femme, 55 ans, co-animatrice-fondatrice du club de S.)

- 39 Intérêt pour l'actualité littéraire (qui fait que les mêmes livres se retrouvent d'un club à un⁸¹), mensualité des réunions, modicité des cotisations, formalisation des échanges et des discussions reviennent encore ici. Ce qui change, c'est le fait qu'un programme détaillé soit préparé en début d'année afin de planifier l'ensemble des lectures : chaque séance du club de S. est ainsi en principe consacrée à un seul livre, lequel doit être lu pour la réunion afin que tous puissent participer à la discussion sur une base d'égalité. La séance à laquelle nous avons assisté était par exemple consacrée à *Bel Ami* de Maupassant (en raison de l'année Maupassant).
- 40 Une aussi grande formalisation permet en fait de soumettre le livre sélectionné à une analyse critique assez détaillée dont le canevas n'est pas sans rappeler l'analyse scolaire. A tour de rôle, chacun donne son sentiment sur ce qu'il a éprouvé au cours de sa lecture, avant de donner son avis sur l'œuvre et l'auteur. Les débats sont réglés par deux maîtres de cérémonie (deux femmes), qui s'efforcent de noter l'essentiel de ce qui est dit. Ces notes seront plus tard résumées et consignées dans un cahier. Ici encore, on souhaite garder une trace de ce qui est produit collectivement à partir des lectures individuelles. Par la suite, observant en cela une trame inchangée, les animatrices vont lister les thèmes développés dans l'ouvrage, aborder la question des personnages sur lesquels chacun est amené à se prononcer⁸², tout en ayant soin dans la mesure du possible de situer le livre par rapport à l'œuvre, l'auteur par rapport à son époque.
- 41 A S., des sorties sont prévues chaque année pour compléter, approfondir, prolonger sur le terrain certaines lectures (visite dans des musées, « pèlerinages » réalisés sur des territoires évoqués dans les ouvrages lus). Il était ainsi prévu de se rendre en Normandie, notamment à Yvetot, afin de visiter les sites chers à Maupassant et à Flaubert, en s'assurant les services de la *Société des amis* de l'un et l'autre écrivain⁸³. Des débats en présence d'auteurs sont également organisés certains dimanches afin de permettre à un public plus large de profiter de la manifestation⁸⁴.
- 42 Ayant fait circuler un questionnaire, nous avons pu apprendre que la plupart des lecteurs qui composaient ce club étaient situés dans les tranches hautes de la catégorie « moyen lecteur ». Ainsi, la lecture « imposée » du club représente pour beaucoup l'essentiel de ce qu'ils lisent au cours d'une année⁸⁵. Une lectrice nous a déclaré qu'avant de s'inscrire pour participer régulièrement aux activités du club, elle avait totalement abandonné la lecture littéraire et que c'est l'environnement associatif conjugué à la contrainte de devoir lire à dates fixes qui avait porté un terme à une période de non lecture (période sans doute mal vécue si l'on considère à travers son témoignage le soulagement et le

plaisir que lui procurait le fait de lire à nouveau et de pouvoir en discuter avec d'autres). Enfin, en plus des nombreux « moyens lecteurs » qui composent ce groupe, on rencontre quelques « très gros lecteurs » qui, en plus des lectures réalisées pour le club, lisent quantité d'autres livres. L'un des participants est également membre d'un club de poésie, une autre d'un autre club de lecture et membre de nombreuses associations. C'est là un trait commun des individus qui se retrouvent à S. : ils ont souvent d'autres activités associatives, clubs de bridge, photo, atelier-reliure, etc.

- 43 Les modalités de formalisation que nous avons évoquées pourraient laisser penser que les réunions conservent un aspect formel qui entrave les échanges. L'observation du déroulement d'une séance du club nous a montré qu'il n'en était rien. Au contraire, au fur et à mesure que l'on avance dans la réunion, les participants dans leur grande majorité s'investissent personnellement et témoignent franchement des sentiments qu'ils ont éprouvés au cours de la lecture. Ainsi, à propos de *Bel Ami* de Maupassant qui souffrait de préjugés défavorables avant la réunion (« *C'est dommage, vous êtes invité le jour où on discute d'un classique, on risque de ne pas avoir grand-chose à dire* », m'avait-on prévenu), les débats sont assez engagés. On évoque le caractère trouble du personnage du roman et bien sûr la biographie agitée et sulfureuse de son auteur :

« Ah, Maupassant, quel style, mais alors, j'ai été déçue par l'homme... » (...) « Ce style, je le ressens avec tous les pores de ma peau. » (...) « *Bel Ami*, je l'ai trouvé vraiment horrible avec cette vieille femme. Séduire la propre fille de sa maîtresse et l'épouser, quel cynisme. » (...) « On dirait que les femmes sont des morceaux de viande dans le roman. » (...) « Quel profiteur, mais enfin, elles l'avaient bien cherché. » (propos enregistrés en cours de séance)

- 44 Une discussion est amorcée autour du phénomène de l'autoscopie dont était victime Maupassant et qui le conduisait, à la suite d'hallucinations, à se voir lui-même comme s'il s'était dédoublé. Une participante rapporte une expérience similaire qu'elle aurait vécue étant jeune ; puis, on glisse sur la question du vieillissement, de la décrépitude humaine, tout en illustrant les propos de réflexions intimes et personnelles. Encore une fois, à la faveur d'une lecture et d'un débat autour de cette lecture, c'est un peu d'eux-mêmes que les participants du club de S. dévoilent⁸⁶. Ce processus de mise à nu indirecte que l'on retrouve bien sûr dans l'ensemble des groupements de lecteurs évoqués ici, contribue à tisser des liens entre les individus et à modifier la perception qu'ils pouvaient avoir de certains ouvrages ; l'exemple suivant en témoigne :

« On a fait *La maison des champs* de Suzanne Prou. C'est l'histoire d'une femme qui a acheté une maison avec son mari dans la forêt de Fontainebleau. Donc ils sont tous les deux, ils la restaurent et s'y installent. Le mari tombe très malade, meurt, et cette femme ne peut plus aller à Fontainebleau, elle vend tout. Et il y avait une dame du club qui a perdu son mari un petit peu dans les mêmes circonstances. Elle nous a dit : "Ce livre, c'est extraordinaire, j'ai vécu ça..." Et moi, j'avais trouvé ça barbe, c'était toujours le sujet, le verbe, le complément ; sujet, verbe, complément. Et elles, elles ont trouvé que justement, cette répétition, c'était ça la vie. Et c'est sûr que cette femme, elle a fait passer une émotion extraordinaire en racontant sa propre histoire. J'avais pas vu ça moi. J'avais trouvé sujet, verbe, complément tellement rasoir que j'avais pas vu tout le reste... Difficulté à communiquer avec les grands malades, j'avais pas vu ça. Ça a été une très belle séance, très forte. Après on a discuté du fait que les adolescents ne voulaient pas forcément accompagner leurs parents dans la maison de campagne. Faut-il laisser les adolescents derrière soi le week-end, où faut-il au contraire les forcer à accompagner leurs parents dans la maison de campagne ? » (Femme, 60 ans, animatrice du club de N., membre d'un petit club féminin)

45 La question des relations entre hommes et femmes et de l'identité de l'un et de l'autre sexe, occupe une place centrale dans les clubs de lecture. C'est le cas bien sûr lorsque les femmes sont associées au sein du club à des partenaires masculins : les interactions entre les deux sexes sont alors effectives (clubs mixtes) ; mais c'est le cas également lorsque ces dernières ne le sont pas : les interactions hommes/femmes sont alors imaginées à partir des livres et les lectures (clubs féminins).

46 La présence des hommes dans un univers aussi féminisé que celui de la lecture romanesque et *a fortiori*, celui de la lecture romanesque *au sein de clubs*, a provoqué « *automatiquement* », nous a-t-on dit, des réactions assez vives et franchement enthousiastes⁸⁷. Il faut dire que l'absence de lecteurs masculins dans l'assemblée avait souvent été, par le passé, au centre des discussions⁸⁸ :

« J'étais le seul homme de la bande, j'ai été accueilli à bras ouverts. Elles étaient ravies d'avoir un homme. Je suis arrivé comme un *deus ex machina*. On [Les deux hommes du groupe] a amené La Peste, Le Petit arpent du bon Dieu, Texaco, Le Vieux qui lisait des romans d'amour⁸⁹. Au niveau de la lecture, ça m'apporte pas grand-chose de plus puisque je lis par ailleurs de toute façon. Mais par contre, les discussions, si, c'est amusant, confronter ses propres points de vue avec toutes ces dames, parfois c'est drôle. Je dirais qu'il y a une lecture féminine et une lecture masculine. La lecture féminine porterait plus sur le sentiment au détriment des idées générales. » (Homme, 60 ans, cadre de banque retraité, club de S.)

« On a même créé des liens d'amitié. Au début on ne connaissait que les femmes, et puis on s'est dit : "Quand même, il faudrait qu'on voie les messieurs". On s'est rencontrés en dehors du club, on se reçoit de temps en temps, pas tout le monde bien sûr. On a connu les messieurs. C'est intéressant justement d'entendre l'avis des messieurs, ça nous manquait un peu, c'est dommage. Pourtant, il y en a qui pourraient venir, ils ont des idées, elles sont différentes. Ça serait intéressant de pouvoir en parler, ils sont plus timides les messieurs. Là, ça fait deux ans, on est très contentes d'avoir des messieurs, en plus, ce sont des éléments très positifs. On en a eu un, il y a très longtemps, alors lui, il a nagé complètement. Il est venu me voir après en me disant : "Je ne suis pas du tout". C'était un monsieur très... C'était un matheux, je ne sais pas ce qu'il espérait, il n'arrivait pas à suivre les discussions, il a laissé tomber. » (Femme, 55 ans, co-animatrice-fondatrice du club de S.)

« On se rend compte que l'opinion des hommes varie sensiblement de celle des femmes. Il y a une tournure d'esprit différente. Ils voient les choses différemment ça c'est sûr. Alors on est très contents d'avoir nos deux hommes. Le Turbot de Grass par exemple, j'ai beaucoup aimé ce livre, j'ai essayé de le prêter à un ami, il n'a pas du tout aimé. C'est un livre qui plaît plus aux femmes qu'aux hommes, ça c'est certain, c'est une histoire matriarcale, c'est les femmes qui ont le pouvoir. Et puis cette espèce de fantastique là-dedans, un turbot qui raconte sa vie, c'est en dehors de la rationalité. » (Femme, 70 ans, participe aux activités de plusieurs clubs)

« On avait lu Un Amour fou, vous savez, c'est l'histoire de Jeanne la folle, cette femme qui était amoureuse folle de son mari, le petit-fils des rois catholiques. C'est un livre passionnant, bon, il est certain que je suis professeur d'espagnol, alors tout ce qui touche à l'Espagne, ça me touche de très près. Un des messieurs qui étaient là a dit : "mais enfin, cette femme, elle pensait qu'à se faire baiser, c'est tout ce qui l'intéressait". J'avais pas vu ça comme ça du tout [rires]. Donc c'est très libre comme expression. Tristan et Iseult, alors elles ont traité Iseult de tous les noms disant que c'était une salope [rires]. Tristan se marie avec une autre encore, c'est invraisemblable. Il y a eu beaucoup de discussions sur les hommes et les femmes, les relations de couple à la suite de ça. » (Femme, 60 ans, adhérente à la Tournante Orange, animatrice du club de N. et membre d'un petit club ne réunissant que des femmes)

47 L'identité sociale du lecteur - et par conséquent son identité sexuelle - est un enjeu considérable dans les témoignages que nous avons recueillis. Elle s'exprime souvent à travers des stéréotypes concernant les relations entre les sexes, les rôles et compétences

de chacun (différences constatées et supposées entre la « lecture féminine » et la « lecture masculine », divergences concernant les genres appréciés par les uns et les autres). La cohabitation entre hommes et femmes au sein de telles associations à dominante féminine est sans doute facilitée par le fait que ce sont les livres et la lecture - socialement valorisés et permettant de se valoriser - qui sont au centre des débats et des activités. Il est vrai que la présence de rares hommes dans ce type d'assemblées, que l'on pourrait par certains côtés qualifier de typiquement féminines, paraît surprenante : ici leur statut et leur emploi du temps de retraités facilitent sans doute cette insertion. Au cours de la séance consacrée à *Bel Ami* de Maupassant, on a pu constater que le club de lecture pouvait en fait rapidement se transformer en un relatif terrain d'affrontement⁴⁹ : le seul lecteur présent parmi de nombreuses femmes (dix-neuf au total) peut alors vraiment se targuer - comme il le fait lors de l'entretien - d'avoir « amené La Peste »⁵¹ puisqu'il se plaît à provoquer certaines lectrices du club en insistant sur le caractère débauché du personnage (ne manquant pas au passage de rappeler la syphilis que Maupassant avait contractée très tôt) et allant jusqu'à relire des passages sélectionnés pour leur érotisme, leur caractère sulfureux ou leur sexisme⁵². On imagine par conséquent quel type de profits - en termes de reconnaissance personnelle, de légitimation de sa culture - un lecteur masculin peut retirer de sa participation à des activités aussi féminisées⁵³ :

« Il y a eu des séances homériques, ce bouquin-là, Juliette Pomerleau, c'est le bouquin d'un canadien, Yves Bauchemin. C'est l'histoire d'une grosse bonne femme... J'ai pas du tout aimé parce que c'est lourd, le style est assez emmerdant. Certaines avaient adoré ce bouquin qu'elles avaient choisi d'ailleurs, alors au cours de la séance, la controverse... Je ne me suis pas retenu de dire tout le mal que j'en pensais. Les femmes ont tendance à choisir ce qui est sentimental plus qu'autre chose. » (Homme, 60 ans, cadre de banque retraité, club de S.)

- 48 Sans que les hommes soient physiquement présents, on retrouve cette thématique « relations entre hommes et femmes » dans les clubs exclusivement féminins que nous avons étudiés : elle court encore à travers l'orientation de certaines discussions qui portent souvent sur la question de la condition féminine dans le monde :

« J'ai lu Diane de Pougy de Jean Chalon, je suis toujours époustoufflée sur la vie de ces dames. C'est incroyable, elle a eu beaucoup d'amants, elle était aussi lesbienne, ces courtisanes, elles avaient pignon sur rue, elles étaient matériellement récompensées. » (...) « Moi, j'ai lu La Femme du dieu du feu, je ne vous raconterai absolument pas l'histoire parce qu'il faut lire le livre et le découvrir ; j'ai noté un passage : "Les yeux des filles, pas pour lire, mais pour coudre. Les oreilles, pas pour entendre les idées, mais les ordres. A partir d'aujourd'hui, tu dois prendre en compte l'opinion de ton mari, la tienne n'a plus d'importance." J'aurais aimé que M. soit là, comme elle fait marcher son mari à la baguette... » (propos recueillis lors d'une séance du club de P.)

- 49 On la retrouve enfin cette thématique à travers les livres retenus dans la mesure où les nombreuses biographies sélectionnées sont souvent le récit de vie de femmes illustres : Diane de Pougy, Fanny Stevenson, Jenny Marx, Louise de Vilmorin, Devi...
- 50 Dans ces assemblées, des formes sont mises pour que les échanges soient harmonieux et équilibrés. Certains sujets en fonction des clubs sont volontairement bannis (la politique, la religion) afin que les convictions des uns et des autres ne soient pas heurtées ; ce qui touche au « métier », au « professionnalisme » est également volontairement écarté. A plusieurs reprises, les lecteurs de S. se sont défendus malgré le cérémonial qu'ils observent, de faire de « l'explication de texte comme des profs », ou d'être des « lecteurs savants » ; une participante du club de P. dira : « Nous ne sommes pas des gens cultivés, mais des gens qui ont lu, oui. ». Si l'on prend en compte le fait également que ces lecteurs

s'efforcent d'éviter les bavardages stériles, présentés comme de vulgaires papotages, ce qui est souvent apparu comme un véritable repoussoir, on retrouve peu à peu dans ces discours une facette de la conception classique de la sociabilité (ce qui concerne son aspect formel ou formel), c'est-à-dire d'être une forme de lien social courtois et provisoire n'ayant pour principale fin qu'elle-même (Simmel), et au moyen de laquelle, à travers le jeu subtil de la réciprocité, on donne une image plaisante de soi, et l'on sait en retour apprécier celle des autres. Les réunions sont aussi l'occasion de dévoilements plus intimes qui permettent alors d'aller au-delà d'un certain formalisme des relations sociales. Quant aux affrontements qui existent bel et bien, ils sont atténués, stéréotypés et introduisent dans ces assemblées un piment qui agrémente la sociabilité⁹⁴.

NOTES

64. Extrait du *Grand livre du Liseron*, tome II.

65. Le mot lecteur prend ici tout son sens, puisqu'il s'agit cette fois de lecture à proprement parler - et plus exactement de relecture -, contrairement aux autres formes de sociabilité que nous étudierons dans cette seconde partie, lesquelles sont principalement constituées d'échanges autour de lectures voire, comme ce fut déjà le cas, d'échanges de supports de lecture.

66. Des modalités particulières ont ainsi été instaurées pour prévoir les séances, organiser leur déroulement, sélectionner ceux qui vont lire, accueillir de nouvelles recrues le cas échéant.

67. Les cartons d'invitation du *Liseron* sont devenus le prétexte de variations ingénieuses et originales sur l'idée même de lecture (livres miniaturisés, collages divers, fiches de bibliothèque, fiches de stock de librairie détournées, utilisation de photographies : un lecteur immergé dans une baignoire remplie de livres), ainsi que de nombreuses variations sur le mot « liseron » (comme il est écrit sur la page de garde du livre d'or en clin d'œil à Raymond Queneau : « c'est en lisant que l'on devient liseron »).

68. Pour la centième édition, un voyage en transsibérien avait été envisagé ; voyage au cours duquel bien-sûr, les lectures à haute-voix se seraient succédé.

69. Dans le premier volume du *Grand livre du Liseron*, un bilan a été réalisé pour la vingtième réunion. On apprend ainsi qu'au cours des dix-neuf réunions précédentes, il a été lu quatre-vingt-cinq textes, soit trois à quatre en moyenne par séance. Sur ces quatre-vingt-cinq textes, douze ne sont pas du XX^e siècle, huit parmi ces derniers proviennent du XIX^e. Cinquante-six textes sont issus de grandes maisons d'édition, vingt-trois de petites, trois sont extraits de revues, un texte étant hors-commerce, trois n'ayant pas été publiés. Soixante-dix des textes lus avaient des hommes pour auteur, dix-sept des femmes (six de ces textes ayant été lus par des hommes). La prose est de loin préférée à la poésie (on note un texte politique), quarante textes sont des traductions, quarante-trois sont de langue française. A. Saumont, M. Tsvetaïeva, J.M.G. Le Clézio, J.L. Borgès, G. Perec qui ont été lus à deux reprises nous permettent de donner un petit éventail des auteurs qui sont sélectionnés.

70. Roger Chartier, *L'Ordre des livres*, op. cit., p. 20.

71. Les groupements de lecteurs que nous allons brièvement présenter ici sont principalement constitués dans le but de s'approvisionner en livres.

72. De cette façon, on peut parler de communautés de lecteurs ou cercles de lecteurs, à propos des individus qui empruntent et prêtent des livres. Contrairement à l'usage qu'en fait Maurice

Agulhon, le terme « cercle » ne désigne pas systématiquement ici une « association constituée » mais entend insister sur la qualité des liens qui unissent - même temporairement - les individus. Ces regroupements, il convient de le rappeler, sont souvent décrits à l'aide d'expressions renvoyant à la figure du cercle (« *faire tourner un livre* » est par exemple une formule qui revient régulièrement).

73. Note chiffrée dont le barème est : 5, 4, 3, 2, 1, déjà lu, manque de temps, manque d'attrait.

74. On peut grâce à ce procédé lire près de vingt-deux livres issus de l'actualité littéraire, pour le prix d'un seul (ce que mettent en avant les personnes interviewées). On a bien par certains côtés à faire à une chaîne de solidarité : on se ligue pour lire à peu de frais, et sans avoir soi-même à les sélectionner, de nombreux livres récents (et par conséquent chers).

75. « *Ça tourne de façon géographique, on peut s'apporter son livre à pied ; la dernière qui a le livre, le garde.* » (Femme, 50 ans, grosse lectrice, professeur d'espagnol, « tournante orange » de Meudon)

76. Parmi de nombreux autres possibles, le répertoire exhaustif de l'ensemble de ces associations par ailleurs impossible à établir, serait sans doute éloquent.

77. Tous les clubs présentés ici sont localisés à Paris et en banlieue parisienne.

78. La sociabilité livresque jusqu'au début du xx^e, du moins celle qui avait cours parmi l'élite et la bourgeoisie, était sans doute plus « canalisée » par tout un ensemble de dispositifs privés. Rappelons les cabinets de lecture au XIX^e siècle, les rendez-vous quotidiens chez certains écrivains devenus de véritables rituels : les causeries du lundi de Sainte-Beuve, les mardis après-midi chez Stéphane de Mallarmé. On peut également évoquer les séances de lecture organisées par Adrienne Monnier dans sa librairie ainsi qu'à son propre domicile ; librairie modèle pour beaucoup, baptisée La maison des amis du livre, tout un programme, et qui offrait la possibilité moyennant une somme modique, d'emprunter les livres : « La maison des amis du livre. Une boutique, un petit magasin, une baraque foraine, un temple, un igloo, un salon de lecture et parfois une librairie toute simple avec des livres à vendre ou à louer et à rendre (...). Et c'est pour cela que, traversant la rue de l'Odéon, beaucoup entraient chez eux, chez elle, chez les livres. » Jacques Prévert in : *Adrienne Monnier, Rue de l'Odéon*, Albin Michel, 1989, pp 11-12. « Dans le domaine pratique, il nous était venu, dès l'origine, quelques idées qui se trouvèrent assez bonnes ; par exemple, de couvrir les livres avec du papier cristal, de ne pas les faire relier, de ne pas les estampiller, coutume barbare qui les fait ressembler à des bêtes marquées pour l'abattoir. Mais la première de nos idées était, est encore, que le véritable commerce de la librairie comporte non seulement la vente, mais le prêt, et que ces deux opérations doivent être exercées simultanément. Il est presque inconcevable que l'on puisse acheter un ouvrage sans le connaître. C'est exprimer un sentiment général que d'affirmer que tout homme d'une certaine culture éprouve le besoin d'avoir une bibliothèque personnelle composée des livres qu'il aime et que ceux-ci sont pour lui de bons et fidèles amis ; voudrait-on introduire, dans un cercle d'amis éprouvés, des importuns ou des indifférents ? C'est ce qu'on risque de faire en achetant des livres qu'on n'a pas lus. » Adrienne Monnier, « La maison des amis du livre », in : *Rue de l'Odéon, op. cit.*, pp 224-225.

79. Maurice Agulhon à propos des cercles littéraires, parle d'une forme « *typique de la sociabilité bourgeoise.* », *op. cit.* p. 17.

80. La circulation d'un questionnaire nous a permis d'apprendre que les professions étaient assez diverses : secrétaires, employées de bureau, infirmière, institutrice, professeur d'histoire, cadre de banque, informaticien ; que les âges allaient de quarante-deux ans à soixante-seize ans ; les diplômes pour leur part du certificat d'étude à la maîtrise d'histoire.

81. Ainsi, dans les cinq clubs étudiés, on retrouve Daniel Pennac, pour son essai sur la lecture paru chez Gallimard, *Comme un roman* ; Luis Sepúlveda pour son roman édité chez Métailié, *Le Vieux qui lisait des romans d'amour* : deux variations sur le thème de l'amour de la lecture qui ont été grandement appréciées ; de même que de nombreux romans, récits biographiques et autobiographiques ; dans une moindre mesure certains essais que l'on trouve en tête des ventes

dans les grandes librairies ; la grande majorité des ouvrages couvre le domaine français, les ouvrages traduits étant assez rares. Ajoutons enfin que l'on peut retrouver bon nombre des ouvrages contemporains sélectionnés par ces clubs - essentiellement les clubs féminins - dans la liste des ouvrages proposés dans les catalogues des clubs de vente par correspondance.

82. On lève la main pour prendre la parole après le ou les tour(s) de table règlementaires.

83. Ces *sociétés des amis* de tel ou tel écrivain constituent des objets de choix pour l'enquête sociologique. La célèbre *Société des amis de Marcel Proust et des amis de Combray* n'a-t-elle pas été déclarée d'utilité publique par décret le 9 septembre 1955 ?

84. Le dimanche 17 octobre 1993, un débat sur le roman noir français était programmé en présence des auteurs Gérard Delteil, Thierry Jonquet, René Réouven.

85. Ce volume d'au moins un à deux livres lus par mois déjà signalé au cours des recherches consacrées aux « tournantes de prêt » (volume qui au regard des critères statistiques institutionnels classe parmi les moyens lecteurs), semble représenter la quantité *minimum* des livres qu'il faut avoir lu dans le mois.

86. C'est en partie la teneur des échanges au cours de la réunion à laquelle nous avons assisté associée à ce que les participants nous ont confié en marge des séances qui nous autorise à présenter le club de lecteurs de S. comme un modèle de sociabilité livresque privée.

87. A l'origine, le club de S. était une association d'entraide aux jeunes femmes, sans aucun rapport avec la lecture. C'est pour pérenniser les relations déjà tissées et pour élargir le cercle que l'on a décidé de placer l'activité de lecture au centre des débats : « On s'est demandé alors ce qu'on allait pouvoir proposer comme activité qui puisse intéresser beaucoup de monde, qui soit appréciée par tout le monde et qui permette des échanges sympathiques ; alors tout naturellement, on a pensé à la lecture, et ça a très bien marché. » (Fondatrice-animatrice du club)

88. Si l'on songe au fait qu'une activité qui se féminise ou qui reste féminisée a souvent tendance à se dévaloriser, on comprend mieux ces réactions enthousiastes.

89. Soit respectivement, Albert Camus, Erskine Caldwell, Luis Sepúlveda.

90. Malgré de tels affrontements qui tiennent plus de l'escarmouche ritualisée que de la bataille rangée, le ton de la réunion reste très convivial. Il ne faut pas oublier que, dans ce qui reste avant tout une assemblée de lecteurs, tous les avis doivent pouvoir s'exprimer.

91. Si celui « par qui le scandale arrive » a choisi *La Peste* d'Albert Camus, les femmes quant à elles ont sélectionné des ouvrages tels que : *Un Monde sans femme* et *Le Premier siècle après Béatrice*.

92. On peut ajouter qu'une séance précédente était consacrée à *La Lettre écarlate* d'Hawthorne.

93. Ce « très gros lecteur » (« une centaine de livres lus dans l'année ») est cadre retraité de la banque : « J'ai toujours beaucoup lu. Quand je travaillais, je ne participais pas à ce genre d'activités. J'étais banquier, j'avais d'autres chats à fouetter. » Il est venu au club de S. par curiosité, en ayant entendu parler parce qu'il participe à d'autres activités associatives à S. C'est lui qui a introduit l'autre homme du groupe, un ami proche, et c'est également lui qui m'a présenté aux autres membres.

94. Il est clair que les lectrices du club de S. trouvent leur compte dans les provocations ritualisées et attendues de « leurs » lecteurs masculins.

Chapitre 4. Effets des sociabilités : augmentation et altération

« La fréquentation des livres, l'art de lire sont tout aussi dignes de soins intelligents et bienveillants, et en ont autant besoin que toute autre branche de l'art de vivre.

95 »

- 1 On a déjà évoqué en étudiant le circuit « prête-main », les conséquences que ces formes de sociabilité pouvaient entraîner sur la lecture et les lecteurs. On a notamment montré que ces activités pouvaient être envisagées sous l'angle d'un processus de capitalisation. En intégrant l'enquête réalisée sur les clubs de lecture, les « tournantes » et le *Liseron*, on peut se demander quels autres effets sont à attendre des sociabilités privées. Deux axes ont été retenus pour conduire cette dernière analyse. L'un concerne la façon dont les lectures sont intensifiées, l'autre, les mécanismes d'« altération » que les lectures ou les lecteurs subissent.

Intensification des lectures : « augmenter sur les livres »

- 2 Il n'est pas rare en cours d'entretien de recueillir des témoignages explicites avançant l'idée que la circulation privée des livres ou le phénomène des clubs de lecture recouvre un ensemble de pratiques qui influent considérablement sur l'activité même de lecture. Ce qui change, c'est souvent l'attention qui est portée au texte : la lecture semble moins superficielle parce qu'elle est contextualisée dans un environnement convivial qui contribue à la singulariser. L'ensemble des processus de socialisation privée des lectures que nous avons décrits, c'est-à-dire leur inscription dans l'intimité de certaines relations - aussi relative au demeurant que soit cette intimité - , donne ainsi la possibilité aux lecteurs, non seulement de « *passer un agréable moment en bonne compagnie* » comme on nous l'a souvent rapporté, de capitaliser des expériences livresques, mais également, de les approfondir, de passer d'une lecture extensive à une lecture intensive :

« Avec les réunions, les discussions, ce que vous apportent les autres lectrices, plus les exposés qu'on prépare parfois pour présenter un livre, avec les conférences, on augmente sur les livres. » (Femme, 54 ans, tournante de prêt, banlieue sud-ouest)

3 Les conversations ayant pour sujet une ou plusieurs lectures sont souvent l'occasion, pour un des interlocuteurs, d'accomplir un travail de remémoration, de synthèse - de critique parfois - afin d'exposer à autrui ses impressions personnelles. La relecture à voix haute de certains passages, l'évocation de certaines situations, des personnages livresques, l'analyse raisonnée de l'oeuvre (telle qu'elle nous a été donnée à entendre dans la plupart des clubs de lecture) constituent autant de circonstances qui placent les lectures sous un éclairage particulier et mettent en éveil l'attention de ceux qui n'ont pas encore lu. Certains sont même amenés à réviser, *a posteriori*, leur opinion.

4 De cette façon, la réception du texte par d'autres lecteurs est susceptible d'être déjà préparée, voire grandement influencée. Il est manifeste en tout cas que les lectures qui subissent ce genre de traitement peuvent s'ancrer plus facilement dans la mémoire des lecteurs, peut-être plus facilement que certaines lectures non partagées, notamment pour les lecteurs peu coutumiers de cette sorte de « lecture raisonnée » :

« Depuis que je suis arrivée au club de S., je lis différemment, plus en profondeur, des livres que je ne lirais certainement pas seule. Ceci, grâce aux autres adhérents. Façons d'analyser, de voir les choses... Des détails qui paraissent anodins, mais qui changent la compréhension du livre. » (Club de S., femme, 43 ans, moyenne lectrice, BTS de secrétariat, ayant comme elle le dit elle-même, à l'instar d'un tiers des participantes du club de S., fait « le choix de rester à la maison pour s'occuper de ses enfants. »)

« Les participantes du club sont unanimes à dire que le fait de se réunir dans un club et d'avoir à discuter d'un bouquin, ça oblige à lire d'une autre façon, parce que généralement, on lit d'une façon un peu superficielle, surtout pour l'histoire. Là, ça oblige chacun à lire un peu plus attentivement, à garder un esprit critique. D'habitude, on lit pour soi, bon, l'histoire, et on oublie très vite ce qu'on a lu. Tandis que là, il faut avoir l'esprit un peu plus aiguisé... on anticipe, on parle chacun des personnages... certains bouquins, on se dit, ça va pas nous mener loin, il n'y a pas matière à discussions, et puis si. » (Homme, 60 ans, gros lecteur, membre du club de S., cadre de banque retraité)

5 Ces effets constatés sur la lecture, à l'évidence, ne passent pas inaperçus. Nombreux sont les lecteurs qui n'hésitent pas à les mettre en avant pour justifier leurs activités « associatives » et les principes de formalisation qui les régissent :

« J'ai fait ça, Autour du livre [club de N.], parce que je suis amenée à lire de plus en plus de livres et que je lis de plus en plus mal et vite. Et ça ne va pas. Alors il y en a au moins deux par mois que je lis bien parce que je les relis dans la foulée pour pouvoir mieux en parler. Je me suis dit : "Tu lis horriblement mal, ça va t'obliger à lire". » (Femme, 60 ans, professeur d'espagnol, animatrice du club mixte de N. et membre d'un petit club de lecture exclusivement féminin)

6 A plusieurs occasions, les personnes interrogées signalent que les interactions privées, en plus de faciliter leurs choix, leur permettent d'accéder comme on l'a déjà vu, en étudiant la question des pourvoyeurs, à des genres littéraires méconnus voire totalement ignorés, d'élargir leur horizon livresque - au point de réviser des opinions qu'elles croyaient définitivement tranchées⁹⁶ :

« Et donc, il m'a sorti le premier jour, un bouquin de "hard littérature" édité par Saffrat qui s'appelle La Viande qui parle. Et c'était dingue, parce que moi, c'est un truc, j'avais jamais lu ça, ça m'a vachement intéressé. Ça m'a un petit peu bouleversé, enfin pas bouleversé, ça m'a choqué parce que c'est un genre de texte qui joue là-dessus, c'est vachement cru. La Viande qui parle, pour moi, c'était nouveau, et après tout, dans tout ce que je lis aujourd'hui, même si c'est des bouquins qui me touchent et qui me marquent profondément, j'ai pas l'impression de lire des trucs nouveaux, alors que là, soudain, attention, c'est pas de la littérature au sens... C'est tout à fait approximatif au niveau écriture, mais il y a un truc étonnant qui m'a fait une impression très différente. Et après tout, la littérature, si c'est pas être touché... » (Homme, 33 ans, gros lecteur, libraire, Paris)

« Kessel, c'est par un copain, j'ai connu par Les Cavaliers, je l'ai lu quatre fois tellement c'est bien. C'est lui qui l'avait, je l'avais vu un jour dans sa bibliothèque et il m'en a parlé un jour, il m'a dit : "Tiens, vas-y, prends-le, lis-le et tu me le ramènes". Je l'ai pris, je l'ai lu, je lui ai rendu. Je lui ai dit : "Tu me le reprêtes, je voudrais le faire connaître à quelqu'un". Je l'ai prêté à un pote qui me l'a repassé, je l'ai passé à ma copine, puis il est retourné autre part, on me l'a repassé et je l'ai rendu pour finir. Pour Les Cavaliers, c'était juste en me connaissant. Il m'a dit : "Celui-là, il va te plaire, tu vas craquer". J'ai pris le bouquin et j'ai lu les trois premières pages et après, je me suis cassé, j'ai été lire le bouquin, c'était génial, c'était géant. Après, j'ai lu Le Lion, j'en ai lu un autre aussi de Kessel, enfin j'aime bien, bon, un petit truc d'aventure quoi. Le Lion, c'était un autre pote qui me l'a prêté. » (Homme, 30 ans, moyen lecteur, ouvrier en bâtiment, Paris)

« Les livres empruntés aux amis, on apprécie ça véritablement comme un enrichissement sachant qu'il y a des bouquins que tu aurais sûrement pas pris spontanément dans une librairie, que tu vas lire en l'occurrence parce qu'untel te dit que c'est vraiment génial. C'est une question de paresse et de confiance. Passif ouais, et de l'autre côté, accepter éventuellement de s'être trompé et faire confiance aux copains. » (Femme, 30 ans, grosse lectrice, secrétaire de rédaction, Paris)

« C'est assez curieux parce que je m'aperçois que lorsqu'on est plusieurs à lire plusieurs auteurs à la fois, eh bien on peut s'apercevoir qu'il y a certaines similitudes entre les auteurs. Et c'est là aussi que j'ai découvert que justement, que des gens comme Aragon et Breton n'étaient pas si éloignés qu'on pouvait s'y attendre. En fait, c'est là aussi que j'ai appris qu'Aragon pouvait être un héritier de la Commune, des poètes communistes. Je m'en suis aperçu en passant des bouquins à des amis et en discutant avec eux. » (Homme, 34 ans, gros lecteur, serveur dans un restaurant)

Altération des lectures et des lecteurs : « lire l'autre »

- 7 En plus des changements que l'on vient de décrire en terme d'intensification, on peut également signaler ce qui contribue à « altérer » les lectures et les lecteurs. Ici, il y a non seulement modification à la fois quantitative et qualitative, mais en plus, la présence de l'autre ou des autres est susceptible d'être perçue au cours même de la lecture sans qu'ils soient effectivement présents. Alors le lecteur n'est plus seul face au texte, lui aussi se trouve « altéré ».
- 8 « Lire l'autre » dans le livre emprunté, songer à certains au cours de lectures (anticiper les discussions, voire les polémiques qui pourront avoir lieu), sont autant de processus qui contribuent à repeupler des lectures prétendument solitaires, à modifier leur cadre de référence :

« J'ai envie de partager ce que j'ai lu, j'ai envie d'en parler avec la personne qui l'a lu, de savoir si elle a la même opinion que moi, la même façon de voir les choses, quand je lis, ça me démange de savoir ce que les autres vont tirer de la même lecture. » (Femme, 51 ans, moyenne lectrice, employée de bureau, Paris)

« Traven, je dirais pas que ça m'ait pas intéressé. Je dois dire que j'ai eu un peu de mal au début. Je ne trouve pas que ça soit bien écrit, ou plus exactement très bien traduit, Le Vaisseau des morts. Par contre, la deuxième partie, quand lui monte sur le bateau, ce vaisseau fantôme, ça devient intéressant parce qu'il y a des situations extrêmes évoquées d'une façon très criante ; parce qu'en fait il est machiniste dans les cales d'un bateau et c'est un truc que tu crois pas tellement c'est inhumain. Et dans cet extrémisme, il réussit à trouver des formes d'humanité. J'ai lu un petit peu de R. là-dedans [celui qui lui a prêté le roman de Traven], son mode de vie, le voyage qu'il a entrepris seul... Tu lis forcément quelque part dans cette circonstance la personne qui t'a prêté parce que c'est un échange, évidemment ça marche dans ce sens-là aussi. » (Homme, 33 ans, gros lecteur, libraire, Paris)

« Je ne vais pas le lire plus vite parce qu'on me l'a prêté, ça c'est sûr. Je vais essayer de comprendre pourquoi il a plu à la personne qui me l'a prêté, pour quelle raison. Et puis, essayer de comprendre. Moi, s'il me plaît de la même façon, bon, pas de problème, on a la même façon de voir les choses. S'il me plaît moins, j'essaie de comprendre pourquoi il me plaît pas à moi et qu'il a plu à la personne qui me l'a prêté. » [Ça veut dire que vous n'êtes pas toute seule face au livre ?] « Oui, il y a l'image de la personne qui me l'a prêté. Oh je dis l'image, c'est plus la personnalité. Inconsciemment, il y a toujours la personnalité de l'autre derrière. » (Femme, 48 ans, moyenne lectrice, secrétaire, banlieue parisienne)

« Quand quelqu'un te prête un livre, systématiquement, tu l'aimeras pas plus qu'un livre acheté, mais tu le liras pas de la même façon parce que t'en auras déjà parlé avec quelqu'un. Donc, t'es plus vierge dans ton idée par rapport à un livre que tu achètes. Quand tu parles d'un livre avec quelqu'un, systématiquement déjà, ton imagination a travaillé dessus, et ton imagination, elle était pas toute seule, elle était avec une personne. Donc, c'est plus toi-même, donc tu le vois déjà d'un autre angle. Alors, en principe bon, d'une part on échange les livres avec les personnes qu'on aime, on échange pas les livres avec les personnes qu'on apprécie pas ; donc, si ça vient de quelqu'un que tu aimes, tu vas peut-être même le recevoir mieux qu'un livre acheté parce qu'il y a déjà eu un échange dessus, il y a eu un enrichissement avant même la lecture. » (Femme, 45 ans, moyenne lectrice, chef-comptable, Paris)

- 9 Ainsi, le livre et la lecture qui sont entourés de discours, de formes de sociabilité privées sont-ils marqués, signalés. La présence des autres peut parfois s'objectiver de façon concrète, à travers des marques visibles, des stigmates portés par les livres :

« Quand je prête un bouquin, je sais que... la différence entre prêter et donner, c'est que quand tu donnes un bouquin, moi, je le ressens comme ça, moi, j'ai l'impression qu'il y a une partie de moi qui s'en va, que je ne reverrai pas et tandis que quand je prête un bouquin, c'est une partie de moi qui participe à la lecture de l'autre. Parce qu'en même temps, je sais qu'avec la personne à qui je l'ai prêté, je vais lui livrer mes impressions, je peux... même, je fais des annotations en marge des pages, un tas de trucs. Quelquefois, la personne me répond dans la marge : "Je ne suis pas vraiment d'accord avec toi." Quand quelqu'un me prête un bouquin, il marque certaines petites phrases, ses impressions personnelles. J'essaie de les déchiffrer. » (Homme, 34 ans, gros lecteur, serveur dans un restaurant, Paris)

- 10 Ces marques qui sont le témoin de la présence des autres, on peut d'ailleurs les souhaiter, voire les provoquer. Il se peut également qu'elles paraissent inacceptables pour le lecteur possessif ou « associable » qui ne souhaite justement pas partager ce type d'intimité et ne supporte pas ce processus de « marquage », de « pollution » des livres, même involontaire :

« A la limite, un bouquin qui a des marques, des marques de doigt, il est corné à force d'avoir été lu et feuilleté, ses feuilles sont incurvées, la couverture est abîmée. Ça fait un bon vieux bouquin, tu te dis qu'il a une histoire, il devient attachant, il a fait ses preuves. Il a bien vécu sa vie de bouquin. Beaucoup de gens l'ont lu donc, il a été partagé par plein de gens et t'as envie de le connaître. Si beaucoup de personnes l'ont lu, c'est qu'elles ont dû se le prêter, il a plu et t'as envie de faire partie du maillon de la chaîne. C'est comme une personne âgée qui a vécu et qui a plein de rides sur le front, tu vois qu'elle est sereine et heureuse. Souvent d'ailleurs, si le bouquin qu'on m'a prêté me plaît, si je fais une tache avec un truc comme ça, je dirais presque que je m'arrange pour le garder, j'en rachète un autre à la personne. Au lieu de le rendre le bouquin à la personne et d'aller m'acheter le même, je préfère lui en offrir et garder celui que je viens de lire parce qu'il y a ma trace de doigt avec du beurre, je peux mettre des traces de doigt. » (Femme, 23 ans, faible lectrice, analyste programmeur, Paris)

« Ah, et puis la bibliothèque, je ne sais pas qui a touché les bouquins avant, non mais c'est le genre de bouquin qui... Ils appartiennent à personne ces livres. Alors que si un proche me prête un bouquin, je sais que ça lui appartient, que c'est lui qui l'a lu, alors que là, je ne vais avoir aucune référence derrière, ça va être à tout le monde, ça va être à personne. L'objet est le même, mais ce qu'il y a derrière, c'est pas le même et puis ils sont tout, je ne sais pas, il y a

les étiquettes, les tampons. Je n'aime pas les livres de bibliothèque. Comme dans une salle d'attente, j'évite de feuilleter les magazines, il y a un côté aussi hygiène, un bouquin, je ne sais pas où il a traîné, qui l'a touché, c'est un livre à personne, c'est le livre à tout le monde, il n'y a pas de références derrière. Pour moi, bibliothèque, c'est école. Je ne peux pas dire comme certaines personnes que c'est mon objet, que c'est mon livre, qu'il est imprégné de quelque chose. » (Femme, 26 ans, faible lectrice, représentante en pharmacie, Paris)

- 11 Cette thématique de la marque, du stigmat, nous renvoie à ce que l'on évoquait précédemment concernant les livres empruntés qui ne sont pas intégrés dans la bibliothèque personnelle. Dans bien des cas, c'est aussi parce que ces ouvrages sont porteurs de quelque chose qui rappelle leur propriétaire que certains lecteurs ne peuvent se résoudre à les mélanger à leurs propres livres⁹⁷. Cette représentation du livre stigmatisé ou souillé, on a vu à travers les témoignages qu'elle était à relier aux mécanismes qui permettent ou empêchent l'appropriation des objets : certains lecteurs ne se sentent pleinement propriétaires d'un livre qu'à partir du moment où ils y ont apposé leurs marques distinctives. Ce type de marquage ressemble à une inversion du code le plus courant. Vierge de toute lecture, le livre semble inaccessible, hors de toute appropriation.
- 12 Portant les traces des lectures et manipulations successives, le livre peut devenir un objet à soi (sous-entendu : on peut s'en approprier le contenu, l'essence⁹⁸).
- 13 Les processus d'intensification des lectures et d'altération que nous venons d'analyser n'excluent pas les sociabilités *privées* du livre et de la lecture. On pourrait sans doute les voir à l'œuvre dans d'autres champs sociaux (dans le domaine de la lecture institutionnelle : en bibliothèque ou à l'école). Il semblerait toutefois que ces processus prennent toute leur dimension dans la sphère privée, ne serait-ce que parce qu'ils paraissent concerner l'ensemble des lecteurs - à des degrés divers, certes, mais toutes capacités confondues. On pourrait d'ailleurs ajouter que lorsque la pédagogie scolaire active chez les jeunes lecteurs ces mécanismes de l'intensification et de l'altération, elle le fait souvent en recourant à des procédures typiques du champ du privé et de l'intime⁹⁹.

Modalités de formalisation de la sociabilité lectorale

- 14 On peut enfin, pour résumer, présenter les deux phénomènes que nous avons choisis d'étudier (circuit « prête-main » et autres modes de regroupement de lecteurs) en essayant de les différencier du point de vue de leur organisation interne, c'est-à-dire de leur formalisation - puisque c'est essentiellement cette question qui a retenu notre attention. Dans une certaine mesure, il est possible de comparer la circulation privée des livres entre lecteurs et les différents types de clubs ici étudiés en ayant recours à l'opposition entre sociabilité spontanée et sociabilité organisée¹⁰⁰. Cette distinction exige bien sûr quelques ajustements. Il faut notamment rappeler que spontanéité et sociabilité ne font pas forcément bon ménage puisque la sociabilité est avant toute chose une forme de lien social caractérisé par son aspect *norme* (il serait plus judicieux alors de parler d'une sociabilité *plus ou moins formalisée*) ; ensuite, on peut difficilement l'appliquer telle quelle et de façon tranchée à l'un et à l'autre phénomène sans apporter quelques précisions : pour chaque terrain considéré à un moment donné, des degrés de formalisation des échanges (discursifs et autres) sont identifiables. L'informalité, même quand il s'agit de la circulation privée des livres de personne à personne sans cadre apparent préétabli, reste toute relative. En tout cas, elle ne rime pas forcément avec

improvisation complète ou liberté totale (d'association de lecteur à lecteur et d'exécution). Nous avons montré que les individus qui déclaraient recourir au circuit « prête-main » le faisait avec des proches ; il arrive également - peut-être plus rarement il est vrai si l'on considère notre corpus d'entretiens - que ce mode d'échange soit l'objet de tentatives de formalisation plus élaborées (sensible organisation des flux de livres : tant de livres empruntés à telle personne, autant de prêts ; retour du livre escompté voire explicitement planifié ; établissement de listes de livres prêtés ou plus simplement encore sélection des livres prêtés en priorité). D'une manière générale, il semblerait cependant que le circuit « prête-main » soit une pratique sinon totalement informelle (on vient de voir qu'il pouvait y avoir un peu d'ordre dans le désordre apparent de ces pratiques), du moins plus souvent spontanée : ne serait-ce que parce que souvent « c'est l'occasion qui fait le larron » (un livre vient à circuler au détour d'une conversation ou parce qu'il a été vu dans une bibliothèque privée). En revanche, pour les clubs de lecture, la formalisation est plus importante. Elle est en tout cas nettement plus visible. Celle-ci est mise en scène à travers, par exemple, la programmation des réunions : planification des lieux, dates et heures des rencontres, ainsi que le cérémonial qu'elles respectent ; ordonnancement des échanges discursifs (réglementation du temps de parole et éventuellement des contenus des interventions) ; ordonnancement des échanges livresques (établissement de listes des livres et des participants, mise à jour de la trésorerie du groupe).

- 15 Il est à noter que la grille de lecture sociabilité informelle/sociabilité organisée, ne recouvre pas forcément un autre mode envisageable de classification, sociabilité ouverte/sociabilité fermée. Certains clubs, en effet, font preuve d'une relative ouverture. Ils sont ouverts à la mixité, ouverts sur l'extérieur, permettant l'arrivée de nouvelles recrues. A tel point que certains groupements de lecteurs, malgré le caractère ostensiblement sélectif et restrictif de leur appellation (« club » ou « cercle »¹⁰¹), semblent plus ouverts, plus accessibles que la plus « informelle » des transactions privées, nécessairement plus intime et de ce fait exclusive, cloisonnée. D'autres au contraire, sont plus fermés, fonctionnant de manière beaucoup plus recluse, parfois quasi secrète. Ils constituent, dans ce cas, une assemblée relativement homogène, réunissant comme ce fut le cas pour les cercles de lecteurs que nous avons étudiés, des femmes souvent sans activité professionnelle, issues d'un milieu social relativement favorisé. Dans ces assemblées, la teneur des échanges, l'ensemble des dispositifs déjà évoqués (préparation, ordonnancement, conservation des traces, comptes rendus) laissent à penser que l'objectif de valorisation de sa culture livresque est, sinon une priorité, du moins un élément primordial auquel s'ajoutent bien-sûr des préoccupations d'ordre intime et personnel qui contribuent à la définition complète et à la reconnaissance d'un « soi lecteur » inséré parmi d'autres.
- 16 Ce qui, en définitive, se révèle intéressant à l'issue de ce tour d'horizon des cercles de lecteurs, c'est l'éventail des possibilités qui s'offrent à l'individu pour satisfaire son désir de sociabilité privée. On a vu que ces possibilités différaient en fonction des compétences et des attentes des lecteurs ; ce n'est pas un hasard si les individus qui composent les groupements de lecteurs que nous avons étudiés en seconde partie sont presque toujours âgés de plus de quarante ans et généralement situés dans des catégories socio-professionnelles relativement élevées. Leurs exigences en matière de sociabilité sont probablement à relier à leur position sociale et aux caractéristiques de leur cycle de vie.
- 17 L'étude de ces formes de sociabilité nous permet en tout cas d'entrevoir à quel point les interactions privées sont importantes pour les lecteurs. Il semblerait en effet que ce soit

en grande partie à la faveur ou dans la perspective de certains échanges ou contacts interindividuels que se décident, se renforcent ou s'initient certaines pratiques de lecture : justement parce qu'elles prennent sens au niveau collectif¹⁰². Certes, le « gros lecteur » paraît moins dépendant des autres et son volume de lecture ne semble pas radicalement modifié. Cela dit, il semble particulièrement bien placé si l'on considère les atouts dont il dispose (capital culturel, capital symbolique et social) pour profiter au mieux de ces pratiques. Comme l'écrit Francis Marcoin :

« Plus on lit, plus on se retrouve dans des réseaux d'échange, où parole et lecture s'entrecroisent, préparent à leur réciproque réception¹⁰³. »

- 18 Ainsi, on comprend mieux comment certains réseaux (qu'il s'agisse du circuit « prête-main », des cercles ou clubs de lecteurs divers ici évoqués) produisent sur les acteurs et leurs pratiques des effets spécifiques. Les sociabilités privées dans cette perspective exercent un effet d'entraînement évident, de même qu'elles peuvent exclure encore plus celui ou celle qui, étranger à la culture livresque, n'éprouve pas d'intérêt ou ressent un malaise à l'exercice de telles pratiques.
- 19 Partager livres et lectures apparaît ainsi comme une façon d'être ensemble, comme les formes constitutives d'un « savoir-lire » (« savoir-vivre »), c'est-à-dire comme des pratiques socialement codées qui permettent connivence, complicité, reconnaissance de l'autre et de soi-même. En ce sens, il est révélateur que bon nombre de ces pratiques soient associées à d'autres formes de sociabilité liées notamment à la commensalité et aux plaisirs de table. A maintes reprises, les lecteurs, qu'il s'agisse du *Liseron*, des clubs de lecture, nous ont déclaré prolonger leurs réunions par des goûters, des dîners ou des pique-niques¹⁰⁴. On peut pour terminer formuler l'hypothèse que c'est parce que le livre et la lecture sont des éléments culturels valorisés, symbolisés et formalisés (il suffit de considérer le livre à travers la persistance séculaire de ses formes rectangulaires), qu'ils génèrent à leur tour autant de formes, de codes ou de désirs de formalisation en ce qui concerne leurs usages sociaux privés et semi-privés. Tous ces éléments contribuent d'ailleurs, on a pu s'en apercevoir à maintes reprises lors des entretiens, à l'élaboration de ce que l'on pourrait désigner comme une « culture livresque » :

« C'est bizarre, j'ai toujours un sac à dos sur moi, et dans une des poches, il y a toujours un bouquin. Et si je n'ai pas de bouquin, je me sens presque nu. Ça peut paraître curieux, mais je me sentirais nu. Il me manque quelque chose. Alors quand j'éprouve ce besoin, ce manque à ce moment-là, je vais dans une librairie et je regarde les bouquins, je les touche aussi. Ça, les libraires ne comprennent pas du tout. Lire quelques lignes et puis ça y est, je suis ressource pendant quelques temps. La dernière fois, j'étais en train de regarder les bouquins et la libraire m'a dit : "il faut les toucher, touchez-les, c'est beaucoup mieux". Et finalement, je suis resté deux heures et j'ai lu une biographie sur Juvet. C'est drôle parce que généralement, les libraires ne supportent pas qu'on touche les livres ; là, si, "touche, touché". Alors je pense que si je devais tenir un commerce, ce serait plutôt ça. Ça ne serait même plus un commerce, ça serait une salle de réunion, une salle de débat. » (Homme, 34 ans, gros lecteurs, serveur dans un restaurant, Paris)

NOTES

95. Hermann Hesse, « La fréquentation des livres », in : *Magie du livre*, José Corti, 1994.

96. Je pense ici au témoignage d'un « gros lecteur » amateur de « classiques » en littérature selon ses propres dires, ayant été « initié » à la littérature policière - genre qu'il considérait comme mineur et négligeable - à la faveur d'un prêt chaudement recommandé.

97. Dans *l'Essai sur le don*, Marcel Mauss insistait à propos des « formes archaïques » de l'échange, sur l'importance de la notion Maori « *d'esprit de la chose donnée* » qui pousse à la restitution. Marcel Mauss, *op. cit.*

98. Voir Mary Douglas, *De la souillure. Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Maspéro-La Découverte, 1971.

99. Prenons l'exemple d'un enseignant qui, témoignant de ses propres émotions à propos d'un texte, parvient à toucher son auditoire, « l'altère » au sens où il lui donne l'envie de lire le livre pour étancher la soif qu'il a provoquée.

100. Maurice Agulhon, *op. cit.*

101. Appellations qui explicitement traduisent, au moins dans les termes, sinon dans les faits, une volonté de mise à l'écart, de repli, non sur soi, mais au sein d'une communauté élue dont les frontières avec l'extérieur sont clairement tracées.

102. Dans *Stigmaté*, Erving Goffman donnait un bel exemple du sens - ou du défaut de sens - attribué à une activité telle que la lecture par une communauté marginale (c'est un « bandit » qui parle) : « *J'allais dans une bibliothèque publique près de là où j'habitais, et je regardais par-dessus mon épaule deux ou trois fois avant d'entrer pour de bon, juste pour m'assurer qu'il n'y avait personne qui me connaissait dans les environs qui pouvait me voir à ce moment-là.* » La lecture dans un tel milieu étant une activité peu valorisée, voire suspecte, on voit de quel type de contraintes communautaires notre « bandit » doit s'affranchir pour assouvir son vice. Erving Goffman, *Stigmaté : les usages sociaux des handicaps*, Minuit, 1975, p. 13.

103. Francis Marcoin, « Qualités de lecteurs, lecteurs de qualité », in : *Lire en France*, Editions du Cercle de La Librairie, 1993, p.37.

104. La personne qui nous a informé sur le *Liseron* nous a précisé qu'elle connaissait très peu l'autre personne avec laquelle elle allait créer ce cercle de lecteurs, puisque : « *ils n'avaient encore jamais bouffé les uns chez les autres* ». C'est le fait de partager un repas au domicile de l'un qui apparaît ici comme le préliminaire indispensable à toute relation conviviale digne de ce nom. Dans un autre ordre d'idée, mais toujours en ce qui concerne le parallèle entre commensalité et sociabilité livresque, l'une des participantes du club de Paris déclarait échanger des recettes de cuisine en plus de titres de romans au cours des réunions et des goûters du club.

Deuxième partie. Sociabilités et symbolique : lire, boire et manger

Chapitre 1. La sociabilité comme enjeu

- 1 Vers le milieu des années soixante-dix apparaissent en France des librairies d'un genre nouveau. Les livres y sont proposés en association avec l'alimentaire. Librairie-salon de thé, librairie-restaurant, librairie-bar, ces expériences sont restées peu nombreuses et dispersées. En dépit de leur caractère exceptionnel, elles offrent un terrain d'observation et de réflexion intéressant pour les sociabilités du livre et de la lecture. C'est que l'idée de sociabilité, inscrite dans des dispositifs *matériels*, participe *explicitement* de leur conception-même. Le client devient, consciemment ou pas, acteur et complice d'un jeu de représentations.
- 2 En effet, pousser la porte d'un salon de thé-librairie c'est pénétrer dans un établissement dont l'évidente originalité fait qu'on s'y intéresse au-delà de sa simple fonction de librairie ou de salon de thé puisque, justement, il s'offre comme un ensemble complexe, associant l'une et l'autre fonction, et qu'il est bon *d'interpréter* si l'on veut y trouver sa place. Du même coup s'établit une relation au lieu qui échappe à l'univoque, c'est-à-dire ici au fonctionnel et/ou à l'économique. On aime ou on n'aime pas, la formule charme ou agace. Point d'indifférence. S'installer pour lire et/ou manger est un choix qui inscrit le lecteur et/ou mangeur dans un dispositif qui possède sa logique propre et qu'il ne peut totalement ignorer. De même qu'il évitera difficilement les questions qu'appelle toute mise en scène des ruptures paradigmatiques : qui est le maître (ou la maîtresse) du lieu ? Où se tient-il (elle) précisément, côté librairie ? Côté salon-de-thé ? Qui fréquente l'endroit ? Pourquoi ? Comment m'y comporter ?
- 3 Rapprochant des activités que la répartition spatio-temporelle de nos pratiques ordinaires dissocient, l'alimentaire et le « lectoral », les libraires-restaurateurs se livrent à une expérimentation risquée, tant du point de vue économique que symbolique : c'est à l'imaginaire du langage, producteur d'homologies intuitives, qu'ils se confient pour faire advenir l'événement, créer du nouveau. On verra que ce goût de l'expérimentation s'est développé le plus souvent contre les formes canoniques du militantisme d'organisation, les dogmatismes de parti, bref, dans le refus de dissocier la réalisation des objectifs politiques et l'ordre des plaisirs. Lorsque le témoignage se rapporte à une expérience passée, il flotte comme un parfum d'utopie, malgré le ton qu'on voudrait détaché et lucide mais qui reste empreint du mélange caractéristique de tendresse, de nostalgie et d'humour qu'on réserve aux idées qui ont occupé les années d'apprentissage.

- 4 Si la formule, dans son apparente simplicité, est similaire d'un lieu à l'autre, les résultats varient considérablement, tout en conservant certains traits en commun. Il faudra interpréter ces différences en essayant de comprendre la signification qu'avait le projet initial pour son (ses) promoteur(s). Des enjeux personnels et collectifs forts ont été investis dans ces expériences. Il sera bon de préciser leur enracinement dans le contexte local (géographique, politique, social), de suivre et comprendre les étapes de leur transformation : harmonisation des fonctions, prise en compte des contraintes économiques, évolution vers un statut d'entreprise pour certaines ; dégradation, routine, jusqu'à la fermeture, mort lente ou sabotage, pour les autres.

- 5 A en croire les témoignages des créateurs et des clients, passé l'étonnement de la découverte de l'idée ou du lieu, la complémentarité des jouissances intellectuelles et corporelles paraît s'être imposée comme une évidence. Le plaisir escompté n'est probablement pas étranger à l'appréhension d'une transgression mineure. On a vaguement l'impression de désobéir. Qui ne se souvient en effet avoir entendu, dans son enfance, énoncer cette interdiction, communément répandue dans les familles, avec des significations différentes selon qu'on est issu d'un milieu populaire ou des classes moyennes, de la lecture à table ?

- 6 A cette défense, on trouvera des raisons évidentes, d'ordre à la fois pratique et symbolique. On citera les risques de souillure auxquels le lecteur à table expose l'ouvrage dont il refuse de se déprendre ; la difficulté de conduire les deux activités ensemble de façon convenable ; l'attention que mérite ce que l'on met dans votre assiette (il y va de l'honneur de qui vous régale), attention qui est la forme élémentaire du respect qu'on doit au travail des hommes incorporé dans les aliments. Dans une société de tradition chrétienne, le repas familial reste empreint de religiosité, évoquant la cène, la communion, le mystère de la transsubstantiation. C'est pourquoi il est si important que chacun soit *présent* à table. Le retrait hors du groupe accompagne presque nécessairement la lecture silencieuse, tout particulièrement s'il s'agit d'ouvrages de fiction qui mobilisent l'imaginaire et arrachent le lecteur au monde réel. Ce retrait est antinomique avec l'idée de convivialité attendue du repas pris en commun. Lire à table, c'est ainsi revendiquer de manière provocante son autonomie par rapport à ce qui se réalise dans les moments de partage et d'échange, dans la circulation des paroles, des objets. Le repas est, en quelque sorte, la cérémonie qui marque l'heureux dénouement des histoires singulières que chacun a suivies au cours de la journée, composant l'histoire collective en référence à une trame mythique. Lire à table, c'est se tenir ostensiblement en marge du cercle de famille, refuser d'assumer son intégration, sa participation, son enracinement dans le destin d'un groupe, dans l'espace d'un territoire.

- 7 Cet interdit qui s'attache essentiellement à la lecture de fiction a, longtemps, souffert peu d'exceptions (qu'en est-il aujourd'hui ?¹⁰⁵). Il y a dans l'association de l'alimentaire et de la lecture proposée par les librairies-restaurants-salons de thé comme une invitation à la désobéissance (jusqu'où sera-t-elle contrôlée ?), invitation que nous n'entendons si bien que parce qu'elle réveille en nous l'écho de notre enfance, une période où l'on fait innocemment corps avec le livre comme avec le groupe, où la frontière entre réel et imaginaire reste perméable, avant que le paradigme de la séparation domine comme condition de l'action sur le monde. D'une certaine manière, la formulation même de l'interdit, d'un même mouvement, réalise la séparation et révèle la différence entre le sujet-lecteur et le sujet-mangeur, le soi personnel et le soi pour le groupe. Proscrire la lecture à table, c'est mettre fin à une période de relation fusionnelle que la lecture

prolonge tout en ménageant un espace de transition vers l'autonomie du sujet. La distanciation qu'autorise le jeu des identifications successives aux personnages de la fiction contribue à la construction d'une identité propre ; de même la reprise discursive pour autrui des lectures effectuées et les commentaires et débats qui s'en suivent. Dans cette perspective, les lieux qui associent le livre et l'alimentaire seraient autant de scènes où nous pourrions rejouer autrement, en faisant l'économie des ruptures et des interdits, la découverte du livre et de l'autonomie sans drame qu'il promet.

- 8 Paradoxalement, ces deux activités que l'interdiction parentale disjoint, le langage courant ne cesse d'en exalter l'homologie complice à travers des métaphores dont le livre est le thème. Incurvation vorace ou délectation lente, savourant les qualités de l'ouvrage comme on ferait d'un mets, la lecture, nourriture de l'esprit, est identifiée à la satisfaction d'un besoin naturel ou d'un désir d'esthète, faim ou gourmandise. Elle est d'abord un appétit qui force l'esprit à se mettre en mouvement, à chercher hors de soi ce qui va le combler. Participant de deux univers de valeurs opposés, l'encouragement implicite à lire comme on mange et l'interdiction explicite de la lecture à table renvoient, au fond, à une même représentation de la lecture : l'incorporation du livre dans le moment de la lecture et la relation à l'autre comme présence réelle s'excluent. La lecture est une affaire d'appétit et de goût qui concerne d'abord le sujet individuel, dans les limites de son corps propre. Par rapport à cette activité on peut adopter diverses attitudes, par principe ou en les adaptant aux circonstances, porter des jugements de valeur extrêmes ou modérés : considérer que le rapport personnel et direct au texte, la lecture comme appropriation privée d'un savoir (source d'un pouvoir), constitue en soi une subversion de l'ordre établi (les fruits de la connaissance sont offerts à la vue de tous les habitants de l'Eden mais il est défendu à la créature de les manger) ; revendiquer, à l'inverse, la légitimité du plaisir qu'on prend à la lecture en assimilant celle-ci à la satisfaction d'un besoin naturel, irrépressible, voire d'un droit fondamental chez l'homme, constitutif de son humanité, faim de savoir, soif de connaissance, autant de témoignages de sa vitalité¹⁰⁶. D'autres en interdiront l'exercice quand elle risque de troubler le rituel collectif institué (le repas), considérant qu'il y a des moments et des lieux pour ça ; qu'il y faut aussi des manières, y mettre les formes, apprendre à tempérer son appétit, à cultiver son goût, qu'on apprend à bien lire, comme on apprend à bien manger, etc.¹⁰⁷
- 9 Il convient d'introduire ici une distinction entre des phénomènes qui manifesteraient une *identité communautaire* et ceux qui seraient de l'ordre de la *sociabilité*. Aux premiers nous rattacherons, par exemple, le repas familial de type traditionnel, autoritaire, en ce qu'il exclut la manifestation ostensible d'un écart (ignorant le plus souvent la diversité des envies et des goûts individuels qui singularisent sans nécessité, à moins d'être malade, au régime, etc.) ; au second, des assemblées de personnes dont la singularité est reconnue et qui participent, de manière beaucoup plus libre dans la forme et dans l'esprit, d'un groupe idéal, construit à partir de la représentation que chacun se fait des intérêts, des valeurs, des aspirations qui les réunissent. Les liens sociaux sont alors posés comme désirables, nécessaires et toujours à réaliser. Dans tout groupe humain, la cohésion s'élabore à partir de représentations collectives. Dans les sociétés dites « ouvertes », les individus - dont il serait vain d'exiger une cohérence parfaite de comportement et de pensée - sont théoriquement accessibles à un grand nombre de discours, plus ou moins contradictoires. L'adhésion « volontaire » aux valeurs d'un groupe de référence privilégié, à un tel moment, en tel lieu, constitue un moment nécessaire, même s'il se révèle

circonstanciel et provisoire, de l'engagement social. C'est pourquoi les liens sociaux (et les valeurs qui les fondent) deviennent légitimement l'objet de remise en question, voire de rejet. Autour des questions du sens et des modalités du rapport à l'autre, individuel et collectif, toutes les formes de débats sont en principe autorisées, avec leurs conséquences : polémiques, conflits, négociations. Il ne suffit pas d'entretenir la mémoire des mythes fondateurs ou de restaurer périodiquement le lien communautaire par des rituels festifs. La relation à l'autre peut apparaître dans sa forme comme une nécessité (plus encore : constitutive de l'essence de l'homme) et se vivre comme un procès dont la finalité est l'objet d'une redéfinition permanente.

- 10 Dans les lieux dont le projet est de faire cohabiter les deux pratiques, la restauration et la lecture, on devine le souci de rompre avec deux modèles qui me paraissent hanter les représentations : une sociabilité de table, sans livre (traduisons : au risque d'être un échange sans véritable contenu, réalisant le simple plaisir d'être ensemble, d'affirmer le lien comme tel, sans autre visée de sens) ou une lecture sans sociabilité effective (traduisons : par laquelle le lecteur attaché à sa solitude participe d'une communauté silencieuse, peut-être seulement virtuelle, fictionnelle).
- 11 Les réflexions qui précèdent concernent quelques occurrences, parmi les plus courantes, du rapprochement ambivalent entre le livre et l'alimentaire. Elles permettront peut-être de mieux prendre la mesure des risques encourus dans ces expériences de restaurants - salons de thé - librairies et du pari qui semble être (ou avoir été) à l'origine des projets : ouvrir un lieu (qui ne soit pas seulement un territoire) où des pratiques socialement, symboliquement séparées (et les sociabilités qui les accompagnent) puissent jouer ensemble, s'appuyer l'une l'autre, pour tenter de dépasser les dualismes qui caractérisent l'univers mental de l'homme occidental.
- 12 Replacée dans ce cadre, l'association aliment-livre participe pleinement, nous le verrons, d'un état d'esprit contestataire, optimiste et plutôt joyeux, qui veut surmonter les clivages, abolir les hiérarchies, lever les interdits, sans pour autant renoncer à produire du social, tout au contraire. On perçoit encore distinctement dix ans (ou même davantage) après la fin de la plupart de ces expériences, les échos d'une exaltation du lien social qui souhaitait, c'est probablement là sa véritable dimension utopique, conserver au cœur de la démarche communautaire le ferment critique du doute, du questionnement. Certaines de ces expériences évoquent aussi, irrésistiblement, le plaisir pris à se créer un monde à soi et pour soi, dont les règles s'inventeraient à la mesure des désirs, anticipant la réalisation d'un « être-ensemble » délivré des contraintes prescrites et des limitations imposées par la division du travail et la séparation des sexes.

NOTES

105. Il subsiste en tout cas comme marque de l'éducation traditionnelle puisqu'un clip publicitaire récent pour les établissements Mac Donald en fait l'un des sept commandements que les parents imposeraient aux enfants de respecter à table, entre « *tu ne mangeras pas avec les doigts* » et « *tu ne joueras pas avec la nourriture* ». La voix off d'un enfant égrène avec sérieux les

commandements tandis que sur l'écran les adultes, très décontractés, font exactement le contraire, profitant de la liberté tolérante et ludique qui règne chez Mac Do.

106. « Il faut d'abord un bon désir de manger, de boire et de lire. Il faut désirer lire beaucoup, lire encore, lire toujours. (...) Aussi dès le matin, devant les livres accumulés sur ma table, au dieu de lecture, je fais ma prière de lecteur dévorant : "Donnez-nous aujourd'hui notre faim quotidienne". (...) Car là-haut, au ciel, le paradis n'est-il pas une immense bibliothèque ? » Gaston Bachelard, cité par Valérie Cadet dans « Poussière de livres », *Le Monde*, 11 novembre 1993.

107. Précisons toutefois que la métaphorisation de la lecture par l'alimentaire ne conduit pas nécessairement, de manière univoque, à cette apologie contemporaine de l'appétit et du goût propre : si l'on interprète, à la suite de Gérard Haddad, la formule biblique « *manger le livre* » comme le fait d'oraliser, au double sens d'incorporer la Loi du Père et de la transmettre oralement, c'est-à-dire « *accepter son inscription dans l'histoire du groupe que le Livre consigne, sa place dans le défilé des générations, et désormais porter en soi la promesse, la potentialité de l'acte procréateur futur* », on est obligé d'entendre dans ces mots autre chose que l'expression d'un enthousiasme repu, comme lorsqu'un lecteur s'exclame : « *Ce livre, je l'ai dévoré !* » cf. Gérard Haddad, *Manger le livre*, Grasset, 1984, p. 150.

Chapitre 2. Des lieux et des histoires

- 1 La première difficulté qui se présente concerne le simple repérage de ces lieux. Si tous figurent sur le bottin au titre de librairie, l'association avec un salon de thé, un bar ou un restaurant n'est jamais indiquée. Ainsi, on trouve *La Fourmi ailée* (Paris 5^e) à la rubrique « librairie » mais pas à la rubrique « salon de thé » ; *Les Arcenaulx* (Marseille) sont dans la liste des restaurants et dans celle des librairies mais comment savoir, si on ne connaît pas le lieu, que pour pénétrer dans l'un il faut traverser l'autre ? *La Passerelle* (Marseille), librairie spécialisée dans la bande dessinée, à laquelle sont associés un bar, un restaurant et un stand très prospère de *manga*¹⁰⁸, est absente du Minitel, alors qu'on y trouve, sous la dénomination de libraire, *Gégé le Chinois* - diffuseur des BD japonaises - et le restaurant.
- 2 On peut évidemment se laisser porter par les connotations que suggèrent les toponymes. Ainsi, lorsqu'elles furent baptisées, deux librairies parisiennes, *Les Mots à la bouche*, *Les Mille feuilles*, ne trompaient pas sur leur double fonction ; mais la première a abandonné depuis presque sept années la restauration, tandis que le repreneur de la seconde, exploitant autrement la polysémie du nom, a ouvert à la place un magasin de fleurs. Par ailleurs *La Fourmi ailée*, *La Bibliothèque* (Paris), *La Bise noire* (Annecy), *La Passerelle* (Marseille), *L'Horloge sans aiguille* (Tours), etc. sont autant de lieux qui taisent leur originalité. Difficile également de les repérer à partir des registres de commerce puisque si la librairie et le restaurant-salon de thé-bar se partagent un même espace, les propriétaires des baux sont souvent des personnes distinctes.
- 3 C'est donc en sollicitant la mémoire et l'expérience des relations et amis, par le bouche à oreille, ou, comme les clients de ces lieux, au hasard des rencontres, que le sociologue les découvre.
- 4 La recherche est rendue plus facile du fait que la plupart de ces expériences se sont, à un moment ou un autre, inscrites dans un projet militant. Les plus anciennes ont répondu, à la fin des années soixante-dix, aux besoins en livres, en lieux de réunion et d'échange, de gens que leurs projets, leurs activités, leurs rêves rapprochaient, milieu qui fut celui de leurs créateurs et qui constituait à l'origine l'essentiel de leur clientèle. Elles ont parfois participé au réseau des « librairies différentes » et à celui des « restaurants différents ». En pénétrant dans ce réseau fantôme l'on parvient à repérer un certain nombre de ces lieux maintenant disparus. Le témoignage des inventeurs et des clients permet de mesurer la notoriété d'un petit nombre d'entre eux et le rôle qu'ils ont eu dans la

propagation et la pérennité d'un certain modèle de sociabilité à créer (ou recréer) autour du livre et de la lecture.

- 5 Le lieu auquel il est fait le plus souvent référence est incontestablement *Les Mille feuilles* (1976-1981) qui était situé à l'angle de la rue Rambuteau et de la rue des Archives (Paris 3^e). Pratiquement toutes les personnes interviewées l'ont cité pour l'avoir fréquenté ou en avoir au moins entendu parler. Ainsi, plusieurs des futurs associés du *Papier mâché* (1978-1985), installé dans un quartier du vieux Nice, connaissaient *Les Mille feuilles* ; de même que le propriétaire de *L'Horloge sans aiguille* (1986-1989), à Tours ; *Les Mille feuilles* était un établissement fort apprécié (mais pas pour ses gâteaux) de la créatrice de *La Fourmi ailée* (fondé en 1982, rue du Fouare, Paris 5^e). Le lien peut être indirect : le précédent et l'actuel libraires de *La Passerelle* (ouverte en 1989, à Marseille) connaissaient également *Les Mille feuilles*, au moins de réputation, le second ayant fréquenté, en son temps, à Nice, *Le Papier mâché*. Quant au propriétaire de la librairie *Folies d'encre*, à Montreuil, qui organise régulièrement des soirées « dédicaces et soupes », l'ancien libraire du *Papier mâché* est un de ses fidèles clients.
- 6 Toutefois, évoquer la naissance de ces lieux en terme de généalogie, *Les Mille feuilles* posant comme l'ancêtre commun, ne rendrait pas compte de leur insertion dans une configuration d'époque. Il ne semble pas qu'il y ait eu, à proprement parler, diffusion d'un modèle. Il y a, dans l'association proposée, une idée qui plaît immédiatement, qui anime et donne forme à des représentations diffuses. On devrait plutôt parler d'une source d'inspiration commune. Celle-ci s'est alimentée, dans les années 1970, à des courants très politisés et parmi les moins sectaires issus de mai 68, ceux qui exploraient de nouveaux modes d'action (anti-autoritaires, alternatifs) sur de nouveaux terrains (sexualité, écologie, etc.). Ces mouvements prônaient une prise en compte totale des besoins et des désirs de l'être humain appréhendé dans sa double et inséparable dimension psychologique et sociale. Ils se proposaient de surmonter le dualisme classique entre le corps et l'esprit, revendiquant la reconnaissance dans chaque sexe de la part de l'autre sexe. C'est pourquoi ces lieux peuvent être décrits et analysés comme des dispositifs grâce auxquels chacun est invité à expérimenter, en un même espace, des modes spécifiques d'intégration à la culture (au sens anthropologique du terme), attachés à des fonctions humaines (« lire¹⁰⁹ », se nourrir), qu'il est bon de différencier sans que cette différenciation brise l'unité du sujet (corps et esprit, collectif et individuel, homme et femme).
- 7 On distinguera deux générations : la première génération naît au milieu des années 1970, la seconde environ dix ans après. Entre temps la gauche est arrivée au pouvoir, le gauchisme a disparu, les anciens dirigeants et militants de mai 68 se sont intégrés, la dimension utopique et révolutionnaire a progressivement déserté la scène politique. On ne s'étonnera donc pas de constater que les librairies de la première génération ont été portées par des projets collectifs, tandis que l'ouverture des librairies de la deuxième génération s'inscrit dans un parcours biographique plus personnel. Cela dit, *Les Mille feuilles* est la réalisation d'un couple, le libraire de *La Passerelle* emprunte à ses amis l'argent dont il a besoin pour ouvrir sa librairie. Par ailleurs, il s'agit toujours d'individualités qui se disent et se sentent en rupture avec l'ordre établi, refusant les clivages, les hiérarchies, les oppositions qu'il perpétue. Simplement, la modalité de la rupture a changé : de la contestation politique, visant une transformation accélérée et globale de la société, elle s'est repliée sur le terrain des styles de vie¹¹⁰, travaillant les petits groupes, les mentalités dans le long terme.

- 8 L'affirmation de sa différence par rapport au milieu d'origine est un thème récurrent dans les témoignages des créateurs de ces lieux¹¹¹. Ceux que nous avons rencontrés sont, pour la majorité d'entre eux, issus des classes moyennes, pour beaucoup fils ou filles de cadres moyens, employés, fonctionnaires, instituteurs ou militaires. Quelques-uns appartiennent aux couches supérieures. Trois d'entre eux comptaient un libraire ou un éditeur dans leur famille. Tous ont fréquenté l'université. Ils ont exercé ou exercent actuellement des professions intellectuelles (enseignement, recherche, traduction, édition). On constate que la rupture revendiquée est très relative. D'une part, ces expériences de librairies différentes sont le fait de personnes qui, par leur milieu d'origine et leurs pratiques professionnelles, n'ont évidemment jamais été coupées des livres ; d'autre part, le public qui fréquente ces lieux, le réseau d'amitié et de solidarité qui en résulte et compose le milieu d'appartenance choisi, sont des réalités qui s'inscrivent très naturellement dans la continuité socio-biographique de leurs créateurs. Ça n'est pas tant avec le milieu d'origine qu'on rompt (ses membres constitueront le principal de la clientèle) qu'avec des habitudes mentales jugées périmées et sclérosantes¹¹². Ce qui est en jeu dans cette rupture, c'est un autre usage du livre, un autre rapport à la lecture, à partir d'une mise en contexte qui balaie les préjugés. Cependant, pour survivre, l'esprit de rupture qui se territorialise doit miser sur la pérennité du lieu, c'est-à-dire assurer sa viabilité économique. Les propriétaires se trouvent donc forcés de négocier de manière très fine avec les représentations du lire et du « boire et manger », les conditions matérielles de leur exercice, les attentes et les habitudes de la clientèle, etc. Il faut réaliser une gestion équilibrée, en terme symbolique et financier, la réussite économique du lieu dépendant en grande partie d'une exploitation intelligente des effets de sens produits par l'association. D'où l'importance des aménagements matériels, du choix et des installations d'objets qui sont autant d'appels au déplacement, à la circulation physique du client, à la synthèse visuelle ou à la rêverie entre les pôles du livre et de l'alimentaire, maintenus dans leur séparation et liés à la fois, créant une continuité, un lien intégrateur et une dynamisation de l'espace.
- 9 L'imaginaire de la rupture a besoin de points d'appui. Fréquemment, les inventeurs ont recours à des références historiques et littéraires qui inscrivent leur expérience dans une tradition attestée ; ils peuvent également évoquer la rencontre avec des endroits réels qui les ont directement inspirés. En premier lieu se présente le *salon littéraire*, associé depuis le XVIIe siècle à des figures féminines, proposé comme « *modèle de réception* », amical et mondain, qu'on oppose au « *modèle commercial* » (F., *La Fourmi ailée*) :
- « Bon... quand vous n'avez pas les moyens, vous ne pouvez pas être la châtelaine qui reçoit chez elle, donc, vous allez créer un espace dans lequel vous recevez, vous faites payer des gens, voilà. Si je pouvais offrir les livres et si je pouvais offrir les repas, si vous saviez ce que je serais heureuse ! » (J. L., *Les Arcenaulx*)
- 10 Tout cela rappelle les caractéristiques de cette « *vie collective à préoccupation littéraire* » qui avait élu domicile dans les salons de l'élite aristocratique et bourgeoise d'Ancien Régime et que Maurice Agulhon oppose à la sociabilité bourgeoise des cercles. On peut considérer qu'à l'origine de bon nombre de ces lieux il y a un désir similaire de « *tenir maison*¹¹³ ». La nécessité de « faire payer » introduit, évidemment, une différence de taille par rapport à cet idéal de convivialité cultivée et désintéressée. Un des problèmes les plus délicats qui se pose dans l'organisation de tels lieux est justement d'empêcher que l'économique prenne le pas sur le convivial et le culturel ; un autre étant évidemment de maintenir l'ouverture du lieu tout en contrôlant la qualité de ceux qu'il accueille. Un certain nombre de dispositions (économiques et symboliques) seront prises, manifestant une réelle

inventivité dans la gestion de la dialectique du dedans/dehors, privé/public, réception/commerce, gratuit/payant, ouvert/sélectif, etc.

- 11 L'autre référence explicite est celle des *cafés*, plus souvent le *café viennois* que le café dit littéraire, probablement par modestie et parfois sentiment d'indignité culturelle du côté des créateurs, même si le rassemblement d'hommes de lettres subsiste à l'arrière-plan des évocations. On peut ainsi supposer que, dans l'esprit de l'architecte du *Café Beaubourg* (Paris 3^e), les livres mis à disposition des consommateurs, dans des niches à l'éclairage studieux, ont une fonction essentiellement connotative, de référence à cette tradition des cafés littéraires. Ils soulignent la vocation du lieu à devenir un point de rencontre de l'intelligentsia, lecteurs et amateurs d'art, à l'ombre colorée du Centre Pompidou, tout comme les citations de Philippe Sollers écrites en gros entre les glaces qui ornent les murs. C'est aussi une façon de suggérer un mode d'accueil qui ne lésine pas sur le temps accordé aux consommateurs, un espace « où l'on puisse rester longtemps »¹¹⁴. Dans le café « à la viennoise », la sociabilité se développe parce que, à l'inverse de ce qui se produit dans les cafés parisiens, les clients attablés ne sont pas sans cesse rappelés à l'ordre de la consommation. La lecture y est considérée comme une activité normale : on va au café, on lit, on y retrouve d'autres gens.

- 12 Plus exotique que l'Autriche mais plus contemporaine, la Californie a été une autre source d'inspiration. L'idée des *Mille feuilles* est née d'un voyage effectués aux Etats-Unis, en 1974 :

« A l'époque, la Californie, c'était quelque chose de grouillant... il y avait beaucoup de magasins où on associait un endroit où l'on mange... plus que des magasins, c'était des lieux conviviaux. C'était très nouveau, pour des Européens en tout cas, qui sont très cartésiens, pour qui on ne mélange pas les torchons et les serviettes. L'idée de mélanger les livres à autre chose a d'ailleurs été très mal reçue par l'entourage... même les amis nous ont pris pour des fous, des fous gentils, pas dangereux, mais des fous quand même (...) Le déclic s'est fait dans une boutique qui vendait d'un côté des vêtements, de l'autre côté des plantes grasses, qui pendent, peut-être même des bijoux... il y avait un petit coin restaurant, avec des jus de fruit... on est restés des heures...et on s'est dit : voilà, c'est ça, à partir du moment où il y a un endroit où on peut s'asseoir, boire un coup, se restaurer, on reste longtemps. » (A.)

- 13 De ce témoignage on retiendra, d'une part, l'idée que la satisfaction des besoins du corps produit une détente qui donne envie de s'installer dans le lieu, de profiter de l'espace ; d'autre part, qu'un certain désordre (un mélange) crée une atmosphère d'intimité qui contribue à la détente. Ce dernier point est d'une grande importance : c'est une autre manière de décliner l'effet de « chez soi », déjà repéré à propos du salon où la maîtresse de maison ouvre à quelques élus un territoire privé. En même temps, la boutique californienne est évoquée presque comme un paysage naturel, un lieu sans « tenue » obligatoire, contrairement au salon. Du coup est évacué le conformisme d'étiquette. Ici, l'intérieur, le « chez soi » est décontracté, moderne, à l'américaine, indifférent à la hiérarchie des fonctions. L'atmosphère de familiarité produite par le désordre, le bric-à-brac, le non-fonctionnel, est d'ailleurs fréquemment souligné :

« Ici, ça n'a pas l'aspect professionnel d'une vraie librairie, avec de vrais matériaux de librairie (...). Le matériel librairie est quand même un matériel un peu austère (...) j'ai beaucoup de fouillis tout le temps, partout, parce que je n'arrive jamais à ranger... » (F., *La Fourmi ailée*)

- 14 L'esprit qui préside à l'installation des librairies est celui d'une maîtresse de maison qui emménage, attentive à préserver l'originalité de l'espace qu'elle s'approprie mais

soucieuse d'y créer une ambiance qui révèle sa personnalité, d'y imprimer sa marque singulière :

« Je n'avais aucune idée précise, quand j'ai ouvert la porte, de la manière dont j'allais décorer ça. Et puis ça s'est fait au fur et à mesure. Chaque fois, je trouvais un petit objet, un machin, qui semblait bien aller et puis ça a donné ça au final, mais j'aurais été incapable de dire, avant, comment je le voulais, ce lieu... » (B. L'Horloge sans aiguille)

- 15 A l'inverse de ces caractéristiques chaleureuses et brouillonnes du lieu, sont stigmatisés la froideur, l'austérité, l'ordre, l'anonymat du fonctionnel, autant de contre-valeurs liées au gain (de temps, d'argent) qui, dans l'esprit des libraires interrogés et de beaucoup de leurs clients, caractérisent ces vastes espaces où s'imposent les notions d'efficacité, de rendement. Les grandes surfaces du livre (Fnac, Virgin) sont bien entendu visées, mais aussi les modes de distribution à distance (France-Loisirs, Club du livre, etc.), mais encore les bibliothèques publiques dans leur version la plus moderne, la plus ambitieuse, partout où les livres sont des objets gérés, conditionnés en masse par des spécialistes, des professionnels dont on présuppose qu'ils ne sauraient s'engager personnellement puisque l'espace où ils s'activent répond à une logique qui est, ou bien celle du marché, ou bien celle d'une institution qui s'adresse à un public non identifié pour la promotion d'un produit abstrait : « la » lecture. Or, pour que vive le livre, il lui faut un cadre attaché à une personne singulière et vivante. Un certain désordre devient la marque du singulier et du vivant.
- 16 On reconnaît là des traits parmi les plus émouvants de la librairie à l'ancienne dont la mémoire hante certains de ces lieux¹¹⁵. Le grand-père de X. (*La Passerelle*), par exemple, tenait, dans une grande ville du Nord, une librairie renommée, spécialisée dans la bibliophilie :

« Pour moi, un libraire, c'est quelqu'un qui touche le livre, c'est le plaisir d'aller toucher le livre (...). Mon grand-père était libraire, de vieux livres. Quand j'ai ouvert la librairie de BD, eux, ils ont fait faillite. Pourtant c'était une librairie réputée dans la France entière, une librairie catholique, une vieille librairie, vieille France, il portait des manches de libraire, il avait son béret, qui sortait au milieu des livres... une librairie, une merveille ! comme dans Le Nom de la Rose, on avait l'impression d'être dans un palais, avec des souterrains, des planches pour passer au-dessus des livres... »
- 17 La nostalgie des temps anciens est celle d'une enfance bourgeoise qui fut, pour X., période du secret partagé avec les frères, de la transgression d'interdits (celui qui pesait, en particulier, sur ces bandes dessinées qu'il lisait en cachette, en rusant). Dans son récit, l'ancienne transgression s'impose comme la condition d'une affirmation poétique de soi, une fois que l'expérience militante qui fut rupture radicale avec le milieu d'origine a été menée jusqu'à son terme. X. a été maoïste et s'est « établi » en usine. Après l'exaltation de l'engagement survient l'installation dans un quotidien désenchanté, celui du milieu ouvrier dans lequel on finit par s'intégrer quand on a compris que la révolution n'aurait pas lieu. Une autre routine s'instaure. Dans ces conditions, l'ouverture d'une librairie « fraternelle » est, sans trahir l'engagement de jeunesse qui inaugure un itinéraire personnel, une manière de renouer avec une histoire familiale dont on apprécie, après coup, le sens des valeurs (en quoi elle s'oppose au monde du commerce et à la loi du profit).
- 18 Le cas de X. paraît symptomatique d'un moment où s'est affirmé un intérêt très fort, et quelque peu mythifiant, à l'égard des temps anciens, des sociétés traditionnelles, des modes de production précapitalistes, ou des secteurs qui échapperaient, par essence, à la domination exclusive du calcul économique. Le livre devient très facilement l'emblème

des apories de la société bourgeoise : à la fois marchandise participant de la logique marchande et l'un des instruments essentiels de l'émancipation humaniste ; inspirant, d'un côté, les forces de résistance au pouvoir dissolvant de l'argent, sur un mode qu'on serait tenté de qualifier de passéiste, soutenant, de l'autre, une imagination utopique, progressiste, rêvant d'instaurer d'autres formes de solidarité, une autre manière d'établir le lien social. Dans la perspective de leur commune hostilité au modèle économiste, les deux dernières tendances se rapprochent : la nostalgie des temps anciens rejoint le désir d'inventer de nouvelles formes de relations humaines. On ne s'étonnera donc pas de trouver dans ces lieux un mélange d'ancien et de moderne, d'audace dans le contenu et de traditionalisme dans la forme. Côté innovation, les livres mis en vente possèdent presque toujours un potentiel critique, parfois même subversif, par rapport à l'offre de lecture environnante¹¹⁶ ; la présence des nourritures terrestres crée la surprise dans un lieu en principe exclusivement dévolu à celles de l'esprit. Côté tradition, comme dans la librairie « à l'ancienne » fortement marquée par la personnalité du libraire et auquel le client fait, d'une certaine manière, allégeance, la fréquentation de tel ou tel des lieux de notre corpus n'est pas insignifiante ; elle implique un minimum d'accord avec la sensibilité et les choix du libraire et de ceux qui lui sont associés. On notera enfin que le décor n'est (presque) jamais « moderniste », aux antipodes de l'esprit « design » ; côté cuisine, on fait appel au savoir-faire de la maîtresse de maison plutôt qu'à l'inventivité expérimentale de la nouvelle cuisine.

- 19 Autres indices révélateurs de cette ambivalence : l'implantation des librairies dans les centres historiques qui sont restés des quartiers populaires¹¹⁷ et la faiblesse des liens que leurs créateurs avouent avoir entretenus avec la population autochtone. On est au milieu du peuple mais pas tout à fait « avec » et certainement plus « au service ». Ces quartiers sont choisis en raison de leur centralité ou pour des raisons économiques, certes, mais davantage encore pour l'enveloppe protectrice qu'elle assure à ces « lieux de vie » différents, sans les absorber ni les rejeter. On se retrouve entre soi dans un environnement socioculturel tolérant, des quartiers paisibles où travaillent et résident en famille des petites gens, artisans, ouvriers, avec leur lot d'immigrés dont l'intégration paraît, à l'époque, assurée. Pas d'installation dans les zones industrielles. Pas ou peu de prosélytisme culturel en direction du voisinage. Le choix des quartiers historiques et populaires représente un compromis réussi entre la fidélité aux engagements politiques et le besoin de se retrouver sur un territoire rassurant, lieu des sorties nocturnes, idéologiquement confortable. Les habitants de ces quartiers, on ne cherche pas véritablement à les approcher ou à les attirer. Il suffit de s'approprier, sur un mode fantasmatique, l'image du « peuple » et de la sociabilité chaleureuse et conviviale qui est présumée être la norme.
- 20 La démarche conserve cependant une indéniable sincérité. On ne saurait la réduire à la consommation de signes. Elle correspond plutôt à l'installation au cœur d'un récit, entre fiction (réaliste) et projet politique (utopique), dont les libraires et leur clientèle ont voulu réactiver la dynamique, tandis que le quartier fournissait figurants et décors.
- 21 Ces lieux réalisent une alliance équilibrée entre le conservatisme des apparences (côté décor) et le progressisme de l'idée (côté formule), l'enracinement de protection dans le petit groupe (côté nourriture) et le désenclavement, l'affirmation d'un projet aux dimensions de la société globale (côté lecture).
- 22 On repère dans les propos de la créatrice des *Mille feuilles* cette ambition caractéristique d'inscrire le changement dans un mode de rapport traditionnel, avec lequel on fait

alliance contre une modernité aliénante, en prenant appui sur le quotidien et le proche. A.D. affirme d'une part que son projet « *c'était une démarche de changement de vie, c'était pas une démarche d'ouvrir un commerce... L'idée, c'était d'inventer quelque chose, c'était pas d'ouvrir une librairie* » ; d'autre part, évoquant l'emplacement de sa librairie (« *c'était très joli, à l'angle d'une rue, c'est toujours assez beau* »), sa clientèle (« *quasiment que des habitués* »), des intellectuels, des professeurs, des gens qui travaillaient au Centre Pompidou, qui passaient, sans horaire fixe, parfois juste pour prendre un café, elle reprend naturellement à son compte le discours du « *quartier village* », avec sa sociabilité de voisinage, sa sensibilité aux frontières d'un territoire de marche (et de marché) qui reste cependant ouvert : un angle c'est aussi un croisement de rue donc d'itinéraires.

- 23 Pour les militants des années 1970, ces librairies ont été des ports d'attache où l'on venait faire provision d'idées, d'informations, partager des projets, préparer les actions, mobiliser, prendre la mesure de son impact idéologique et politique. Ce fut tout particulièrement le cas du *Papier mâché* à Nice, de la *Bise noire* à Annecy, deux expériences assez proches par leur caractère militant, en particulier le rôle fédérateur qu'elles eurent pour l'ensemble des mouvements politiques et associatifs de leur région, et la forme collective de leur gestion. La proximité des dates de création de ces deux librairies (1976, 1977) n'est pas due au hasard :

« C'était l'après 68 et ses derniers avatars. On ne croyait plus beaucoup au militantisme d'organisation. On avait donc envie de monter un lieu où l'on puisse à la fois avoir une activité plus ou moins militante et en faire notre travail. » (Chr., 48 ans, ancien libraire du *Papier mâché*¹¹⁸)

- 24 Autour de cette librairie-restaurant dont la gestion fut caractérisée, selon Chr., par l'« *amateurisme le plus délirant* » (mais ça n'est pas forcément une critique dans sa bouche), se réunissent des représentants de toutes les organisations gauchistes, post-soixante-huitardes, qui ont fait peu ou prou parler d'elles dans la décennie soixante-dix, mouvements féministes, homosexuels, courant syndicaliste autogestionnaire, mouvance P.S.U., etc. Quelque chose de très spécifique à cette période les réunit :

« C'est difficile de qualifier ça, dix ou vingt ans après...on avait tous soit vécu dans des communautés, soit participé à des dynamiques de groupe, des trucs psy... on avait tous au moins une interrogation sur le pouvoir. Et on n'en voulait pas. »

- 25 On décèle dans tous les aspects de cette expérience l'impact des courants anti-autoritaires caractéristiques de cette période : refus d'admettre le caractère insurmontable des clivages, instaurés puis perpétués par le rapport de domination de classe, de sexe, qui cautionnent les hiérarchies sociales ; refus de la séparation travail/loisir, de la division sexuelle des rôles, du travail manuel et du travail intellectuel, de l'opposition entre désir et devoir, entre l'instance du je et celle du nous. Il s'agit de « *transformer le travail, de vivre une expérience de travail complètement différente du salariat normal* »¹¹⁹ mais aussi « *de se retrouver entre nous et de se faire plaisir... avec soi-disant l'idée de repartir, d'être la base de plein de choses (...)* »¹²⁰. « *Entre nous* », c'est-à-dire entre « *intellos de gauche, pour dire vite* »¹²¹ partageant le même enthousiasme « *délirant* », les mêmes généreuses illusions, et qui éprouvent un besoin vital de se retrouver pour consolider leur solidarité, leur désir d'action, affirmer leur existence de « *milieu* » face à une ville « *dure* » :

« Alors, à la fin des années 70, on s'est retrouvés suffisamment nombreux pour se replier sur un lieu comme ça. C'est vrai qu'on n'avait pas du tout une clientèle de quartier mais c'était un milieu, en fait la clientèle c'était un milieu, pas une zone géographique. C'était un quart d'enseignants et un quart de travailleurs sociaux, le reste étant tout et n'importe quoi... quand je dis un quart, c'était bien plus... »

- 26 L'action d'agitation politique en direction des « masses » marque un temps d'arrêt ; on choisit de développer une forme de militance par l'exemple, une pratique qui alimente la réflexion à partir d'un microcosme protégé. Au désir de créer une enclave bouillonnante d'idées, un lieu d'expérimentation sociale, se mêle le besoin du repli, du regroupement communautaire comme réponse choisie à l'hostilité d'un environnement qu'on désespère de transformer¹²².
- 27 Dans ces conditions on ne s'étonnera pas d'apprendre que *Le Papier mâché* a été un lieu de très forte convivialité. Pas seulement dans la partie restaurant :
- « Le restaurant était un bon instrument de cette convivialité. C'est quand même bien de manger ensemble, surtout en France, c'est bien connu, c'est un lieu de convivialité important, le repas, mais la convivialité, elle était au tout début du projet et la librairie était aussi un lieu de convivialité, important. »
- 28 Précisons que la convivialité ne s'exerce pas selon les mêmes modalités dans le restaurant et dans la librairie, que l'investissement personnel dans la préparation d'un plat ou dans la suggestion de lecture ne relève pas du même type d'imaginaire du lien social. L'un puise directement dans l'histoire familiale du sujet, son inscription dans une culture, un milieu qui l'a fait ce qu'il est, et inscrit le don culinaire dans une logique de partage qui passe nécessairement par l'interprétation, voire la traduction, d'un code des goûts à l'autre¹²³ ; l'autre projette une communauté à venir, un absolu de la communication qui, dans le domaine littéraire tout particulièrement, donne à l'expression des différences de goût, même les plus légères, l'intensité dramatique de désaccords hautement significatifs, réintroduisant dans le débat les enjeux toujours vivaces des clivages sexuels, catégoriels, culturels que le groupe voulait surmonter (et surtout pas évacuer)¹²⁴.
- 29 *La Bise noire* assume pour la région d'Annecy, à la même époque, un rôle similaire à celui du *Papier mâché* pour Nice. A l'origine de la librairie, on trouve deux amies dont l'une est une militante antinucléaire connue, l'autre a travaillé dans une librairie réputée d'Aix-en-Provence. *La Bise noire* appartient aussi au réseau des librairies différentes. Elle devient rapidement le lieu de rencontre et de réunion des militants des mouvements écologiques, alternatifs, anti-nucléaires, pacifistes, objecteurs de conscience et paysans-travailleurs, très actifs en Savoie. Assez vite, une association de bénévoles, *La Couverture*¹²⁵, installe au fond de la librairie, côté cour, une petite cafétéria qui permet aux clients de la librairie de discuter et de prolonger leur visite. Mais, dès la création du lieu, a été prévu un coin-accueil (signalé essentiellement par la présence d'un canapé) dont la cafétéria n'est qu'un développement organique¹²⁶ :
- « C'est un peu le rêve d'avoir un endroit qui soit un endroit de culture et en même temps de bouffe. Moi, je trouve que c'est lié, en plus. Il y a une espèce d'utopie, là-dedans, que je comprends bien. (...) Le mélange, ça a toujours tenté les gens, je pense... » (C., femme, 45 ans, enseignante)
- 30 A *La Bise noire*, tous ceux qui appartiennent à la « mouvance » viendront s'approvisionner en livres, en revues, se documenter, découvrir les auteurs, les maisons d'édition qu'ignorent les autres libraires d'Annecy, faire circuler les informations sur la vie associative, etc. Le local, situé dans la vieille ville, est occupé au rez-de-chaussée par une imprimerie, la librairie est installée au premier étage. L'écrit lu et produit (l'imprimerie est intégrée au projet) est le support d'un savoir, de techniques à partager et à mettre en pratique, l'emblème d'un état d'esprit différent, d'un projet alternatif de société, un moyen de communication essentiel pour la diffusion des idées ; grâce à lui, chacun prend

conscience qu'il participe d'un courant d'idées sans se sentir en aucune manière inféodé à un groupe ou à une idéologie :

« C'était un milieu militant alternatif, un peu anar, un peu écolo... c'était des gens marginaux, pas très clairement fixés dans le professionnel... il y avait des artisans, des... des gens qui cherchaient... Ça fait quinze ans en arrière, tout le monde n'était pas encore établi, loin de là ! (...) C'était marrant d'ailleurs, parce qu'il y avait à la fois ce mouvement d'être attiré et puis à un moment aussi de dire qu'on était de nulle part. » (M., homme, 45 ans, imprimeur et éditeur)

- 31 Très peu d'enseignants dans ce milieu, à la différence de l'expérience précédente, mais une manière originale de faire évoluer la librairie en s'appuyant sur les compétences livresques des clients. Ainsi les libraires travaillent avec une femme qui connaît bien le livre pour enfants ; un aumônier de prison leur apporte son aide ; des amateurs de poésie, des agriculteurs intéressés par la culture biologique, informés par des revues spécialisées et confidentielles, suggèrent l'achat d'ouvrages qui vont compléter, enrichir tel rayon, etc.

- 32 La création des librairies étudiées ne s'inscrit pas nécessairement dans un projet aussi évidemment militant et collectif que celui du *Papier mâché* ou de *La Bise noire*. La plupart de ces projets ont été élaborés en couple : mari et femme (*Les Mille feuilles*, *L'Horloge sans aiguille*), association d'amis (*La Fourmi ailée*, *La Passerelle*), de sœurs (*Les Arceaux*). Naturellement, ces personnes bénéficient d'un réseau de connaissances, de relations dans des milieux divers, militants et/ou professionnels. Il leur faut cependant se constituer une clientèle, c'est-à-dire convaincre de la pertinence de la formule des gens qui n'y sont pas acquis d'avance. On voit la différence avec ce qui s'est passé à Nice et à Annecy où les expériences, portées par un groupe, bénéficiaient du soutien d'un milieu activiste, composé de gens que les finalités de leur quête, leur désir de « *changer la vie* » rapprochaient même si les moyens d'y parvenir et les terrains où s'exerçait ce désir les différençaient. Ces milieux étaient suffisamment homogènes et divers pour être spontanément à la fois convivial et demandeur de livres. Actuellement, les librairies-salons de thé-restaurants sont des lieux plus « culturels », moins « politiques », mais elles ont conservé la fonction de refuge qu'assumaient les librairies militantes. Ceux qui les fréquentent disent qu'ils s'y sentent à l'abri du monde, hors du temps ; on peut s'y restaurer au sens physiologique et identitaire, rêver entre soi. D'autre part, d'une manière ou d'une autre, on trouve à l'origine du lieu le désir de proposer aux clients, par l'association du livre avec une pratique alimentaire dont la convivialité est construite par la tradition, une autre manière de lire, *dans la perspective* de cette convivialité. Ce qui ne suffit probablement pas à « *changer la vie* » mais laisse entendre, voir, sentir, que la lecture n'est pas exclusivement ou nécessairement un acte solitaire, qu'elle peut bénéficier de son inscription dans des lieux (relativement) ouverts, dans des pratiques (mesurées, contrôlées, ritualisées) de sociabilité au moins potentielle.

- 33 L'examen de l'aménagement intérieur des librairies-salons de thé-restaurants, appréhendées comme des dispositifs ouvrant cette perspective, la suggérant sans l'imposer, faisant confiance à la compétence des usagers-lecteurs pour interpréter l'organisation de l'espace dans son unité, permettra de saisir les raisons des succès, des échecs, les limites propres à ces expériences mais aussi les enseignements que, d'une manière générale, on peut en tirer pour favoriser l'intégration de la lecture aux pratiques ordinaires de la vie sans qu'elle y perde de sa spécificité, ou même de son prestige.

NOTES

108. Les mangas sont des bandes dessinées japonaises. Un informateur pense que la traduction littérale du japonais signifiait « *écriture dérisoire* ».

109. Les guillemets évitent de préciser les multiples usages et fonctions attribuées à la lecture : communication, connaissance (de soi, du monde, des autres), réflexion, construction identitaire, transmission des codes, des schèmes cognitifs, narratifs, conservatoire de la mémoire collective, etc.

110. Voire de l'art de vivre : « *La culture devrait être accessible à tous, mais sous toutes ses formes : boire un Cassis ou un Montrachet, acheter un livre et regarder une gravure ancienne.* » (J. L., propriétaire des Arcenaulx, Marseille)

111. Quand on lui demande si le fait de manger dans une salle dont les murs sont couverts de rayonnages n'est pas quelque peu transgressif par rapport au modèle de l'appartement bourgeois qui veut qu'à chaque fonction soit réservé un espace, J. L. rétorque : « Oui mais moi je n'ai rien d'une femme bourgeoise, donc je m'en fous complètement. »

112. C'est pourquoi l'on peut être « de la bourgeoisie » sans être « bourgeoise ». Cf note précédente.

113. « *Tenir maison, c'est avoir cette large disponibilité d'accueil qui nous montre la combinaison sans doute spécifique de l'ouverture au public (dans la limite d'un certain niveau social, bien entendu) et du caractère pourtant privé et presque familial du centre.* », Maurice Agulhon, *Le Cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848, étude d'une mutation de sociabilité*, Armand Colin, 1977, p. 25.

114. Voir l'entretien de Carlo Aslan et Line Dru avec Gilbert Costes, maître d'ouvrage et propriétaire du Café Beaubourg, « Pourquoi le café ? » in : *Cafés*, Editions du Moniteur, 1988.

115. La librairie « pure » la plus souvent citée comme référence par les personnes qui ont participé à ces expériences reste de manière très significative la librairie Tschann à Paris (et à Marseille, *L'Odeur du temps*).

116. A titre d'exemples, citons le fonds d'ouvrages révolutionnaires et de littérature d'avant-garde dans une librairie du Vieux Nice ou encore une librairie homosexuelle installée dans un quartier populaire de Paris. Une librairie féministe, une librairie spécialisée dans les bandes dessinées sont des lieux rares. En revanche, la promotion du roman noir à proximité de Gallimard étonne moins et Les Arcenaulx sont, actuellement, tout à fait en symbiose avec leur environnement.

117. Il y a peu d'exceptions et seulement dans la période récente, au moment où la formule a perdu de sa force subversive.

118. Il travaille actuellement dans une maison d'édition.

119. Les permanents reçoivent tous le même salaire (aux environs du Smic), les associés tournent sur les différents postes de travail, côté restaurant, côté librairie.

120. N., actuellement documentaliste, associée très tôt au projet, souligne également l'importance du plaisir et de l'entre soi. Elle évoque à ce propos le peu de ménagement avec lequel le groupe rejette un militant qui souhaitait que la librairie soit ouverte « pour le peuple » : « Nous, on s'en foutait, on était, après avoir milité, tous, à se dire : "On fait pour nous", et puis, si ça peut faire plaisir aux autres, tant mieux, mais" c'est pour nous"... Et puis les quelques nanas qui étions là, en plus, dans les groupes femmes, ça avait été ça aussi : "On pense d'abord à partir de nous", pas vraiment par égoïsme, parce que si tu n'es pas clair avec toi-même, tu ne peux pas faire quelque chose... Bon, on n'allait pas faire une espèce d'apostolat... »

121. Dans le groupe des fondateurs on trouve plusieurs universitaires et deux directeurs de recherche au CNRS.

122. Symptomatique de cet état d'esprit, la réflexion de N. : « On a été très satisfaits le jour où on a appris que la rue où on s'était installés, c'était l'ancienne rue du ghetto. Ça nous a plu. »

123. Chr. raconte, qu'au début, beaucoup de personnes participaient à l'élaboration des menus, en fonction de leur origine : « Par exemple, N., en tant qu'Arménienne... mais on avait aussi une Danoise... on a eu un prince afghan, enfin, il disait qu'il était prince, c'était un étudiant, c'est possible, après tout, dans les sociétés féodales, il y a beaucoup de princes... Il nous a fait un plat afghan qui, au fil des années... qu'on a gardé, qu'on a intégré et je me demande si il ressemblait, à la fin, au truc initial, surtout qu'on avait été obligé de s'adapter aux produits qui existaient... »

124. « Donc, dans la librairie, on avait un peu de tout, et moi j'étais très satisfait de ce qu'on avait, en gros. Je déteste Tournier mais c'était bien parce que ça me permettait de temps en temps de passer mes nerfs... et puis, c'est moi qui avais raison, tout de même, puisque dix ans après, Tournier a fait quand même quelques déclarations fracassantes sur l'avortement... C'est moi qui avais raison... Ces imbéciles d'instits ! les nanas ! Les nanas en plus ! Putain ! c'est les nanas qui aimaient Tournier ! Pourtant je leur expliquais, mais enfin, bon ! ». (Chr.)

125. L'autre association installée dans le local s'intitule, non moins significativement, *L'Asile*.

126. En revanche, l'évolution de la cafétéria au restaurant obligera à assumer au plan matériel la gestion d'une rupture. Il n'y a, entre la partie librairie et la partie restaurant, qu'une simple et (trop) légère cloison qui laisse passer les odeurs et les bruits. Cette constatation perturbe l'unité symbolique recherchée du lieu et force d'une certaine manière à choisir entre le confortable et l'utopique.

Chapitre 3. Dispositifs I

Signalétique, identité des lieux et aménagement de l'espace

- 1 En désignant les librairies-salons de thé-restaurants comme des « lieux », nous avons repris à dessein une expression courante à l'époque de leur création. La connotation dominante est celle de « lieu de vie » et c'est bien ainsi qu'ils furent et sont encore pratiqués, à une échelle de plus en plus modeste, la notion de vie renvoyant non plus à l'ensemble de l'existence et au bouleversement social radical qu'on escomptait mais à un fragment de vie, un court moment où il serait loisible d'expérimenter une idée, de jouir, dans un lieu réel et circonscrit à l'intérieur de l'espace social, d'une utopie que le dispositif représente et encourage à rêver. La dimension subversive de ces lieux (qui conservent certains aspects des « lieux anthropologique¹²⁷ ») par rapport à l'organisation rationnelle (fonctionnelle et distinctive) de la société se manifeste à la fois dans les discours des créateurs et des utilisateurs et les pratiques : il s'agit de proposer « *tout un ensemble* », de redécouvrir un plaisir de tous les sens, et de convier l'intelligence et l'imagination à faire la synthèse de cette expérience déroutante. Pas de fonctionnalité unique ou restreinte mais un ensemble intégrateur. D'où la pluralité des offres culturelles proposées par ces lieux, à la fois librairies, salons de thé, restaurants, mais aussi galeries de peinture, salles de réunion, de musique, ciné-club, boutique d'antiquités ou agence de voyages. Cependant, par leur façade, les librairies-salons de thé-restaurant se présentent, en règle générale, d'abord comme des librairies :

« Vous avez bien compris que mon activité principale et importante c'était la librairie... d'ailleurs, en passant devant, on pouvait même pas imaginer qu'il y avait un restaurant puisque tout ce qui était en vitrine, c'était la librairie... enfin à part un tout petit coin de vitrine où l'on voyait une table, en tournant le coin, on pouvait s'en rendre compte... c'était pas honteux, pour moi, d'avoir un restaurant, mais enfin, disons que c'était secondaire... »
(A. D., *Les Mille feuilles*)

- 2 De même que leur inscription à la rubrique « librairie » dans l'annuaire téléphonique, c'est la mise en vitrine des livres qui donne aux lieux leur identité publique. La manière dont la plupart de ces lieux sont (ou furent) aménagés impose un cheminement orienté du livre à l'alimentaire. Pour la personne non avertie ou particulièrement sensible à la

symbolique que suggère cette organisation de l'espace, celle-ci peut constituer un obstacle à l'appropriation complète de l'endroit. Il faut en effet s'intéresser aux livres, puis s'arrêter assez longtemps devant la boutique, pour avoir une chance de saisir la définition intégrale du lieu, inscrite sur l'auvent, la vitrine, annoncée par une enseigne, ou repérer un menu affiché à l'extérieur. Le plus souvent ça n'est qu'après avoir pénétré dans la librairie qu'on découvre l'existence du café, du salon de thé ou du restaurant :

« Je suis rentrée là-dedans parce qu'il y avait des bouquins, j'ai fait un tour, je regardais les bouquins, et après coup j'ai remarqué qu'il y avait un bar derrière et ça m'a attirée. C'est vrai qu'un bar avec une librairie, c'est sympa, et puis après, la musique (...). Je suis rentrée parce que c'était une librairie, pas parce que c'était un café et puis je suis restée parce que c'était un café. » (L., femme, 23 ans, étudiante, à propos de *La Passerelle*)

- 3 La division interne entre la partie où sont présentés les livres et celle où l'on sert à boire et à manger est l'aménagement le plus fréquent. Un autre modèle existe cependant : la pièce unique où l'on consomme en présence des livres, les rayonnages occupant tout ou partie des murs. C'est le cas, dans l'ensemble étudié, de *L'Horloge sans aiguille* et de *La Bibliothèque*. Dans le premier cas, lorsque les espaces sont séparés, on se restaure *dans la perspective* des livres. La librairie constitue l'horizon visuel, symbolique et pratique (passé ou à venir) du client. Dans le second cas, on est plus ou moins cerné par les livres, on mange, on boit, on converse *au milieu* des livres, au risque que ceux-ci, devenus simples accessoires d'ambiance, se fondent dans le décor.

Le milieu des livres : Les Arcenaulx

- 4 Dans le cas des *Arcenaulx*, la librairie se dérobe au passant. Impossible cependant d'ignorer, de la rue¹²⁸ la vocation du lieu : sanctuaire de la consommation et du loisir cultivé dont le livre est l'emblème. Le fond de la vitrine *Arts de la table*, boutique intégrée à l'ensemble où l'on trouve, entre autres, des objets et des produits provençaux, est tendu d'un tissu représentant des rayonnages de livres. Les références littéraires prolifèrent, à commencer par la désignation des salles de réception baptisées salle « Rimbaud », salle « Proust » ou salle « Colette ». Les pièces réservées à la restauration sont très nettement séparées de la librairie par un couloir étroit mais le livre est omniprésent. Dans l'introduction à la carte du restaurant, la librairie est désignée comme « l'âme des Arcenaulx ». L'essentiel du décor est constitué de bibliothèques parfaitement visibles de l'extérieur. Le ton chaud des poutres associé au rouge sang du velours des banquettes et à la couleur jaunie des couvertures de livres compose un cadre balzacien, à la fois théâtral et intime - on pourrait se croire dans un foyer de théâtre ou d'opéra. Les noms des glaces et sorbets évoquent des romans ou des œuvres célèbres du répertoire lyrique, *Belle du Seigneur*, *La Traviata*. Les plaisirs gourmands, les plaisirs de la bonne chère sont en quelque sorte sublimés, leur sensualité coûteuse rendue plus légère, plus spirituelle, par la présence du livre, témoignage et vecteur de la culture, du savoir, de la civilisation, de l'humanisme bourgeois et de son bon droit¹²⁹. Tout est apparemment calculé pour rappeler que le livre est partie intégrante du patrimoine culturel de la bourgeoisie et que son appropriation est consubstantielle à son histoire.
- 5 L'insistance (on pourrait même dire l'ostentation¹³⁰ avec laquelle ce lieu expose et concrétise un champ sémantique où sont déclinés, à tous les cas, luxe, calme et volupté peut à la fin provoquer la gêne ou l'agacement. Ça n'est d'ailleurs pas tant le caractère cossu de l'aménagement, la sophistication « huppée » et le raffinement bourgeois du lieu

qui lui valent les critiques les plus sévères mais bien plutôt sa cohérence exagérément redondante où toute distance entre le livre et les autres formes de consommation culturelle, en particulier celles qui relèvent des arts de la table mais aussi de la décoration intérieure (le livre ancien est proposé à côté des antiquités), est systématiquement abolie. Dans le discours de ceux à qui leur milieu social et leurs moyens donneraient droit d'accès aux Arcenaux mais qui n'en usent pas, ce qui parfois agace¹³¹, c'est l'exploitation commerciale systématique de la valeur symbolique et sociale du livre. On reproche à l'établissement son côté « gadget », le caractère forcé de l'osmose entre livre et gastronomie, manifestation d'un « art de vivre » qui lie les clients à un monde de valeurs et de plaisirs partagés, prétend embrasser tous les aspects de l'existence, récupère le passé, cultive les traditions, les racines¹³² et offre à savourer dans ce décor intégralement civilisé certains fruits amers de la production contemporaine, au risque de les dénaturer. Ainsi au *Menu littéraire* proposé sur la carte entre les apéritifs et les entrées figure en 1992, par exemple, un ouvrage de François Bon (*L'Enterrement*) ou, en 1994, avec *L'Autre visite* de Bruno Gay-Lussac, le dernier roman de René Frégni dont on rappelle qu'il fut lauréat du Prix Populiste 1989. Dans cet environnement, encore une fois, saturé de références et de signes, tous les jeux de correspondance et de récupération peuvent être exploités.

- 6 Evidemment, le rapport au livre évoqué par un établissement comme *Les Arcenaux* se situe dans un univers de représentation diamétralement opposé à celui que suscite la métaphore du livre qu'on dévore. Ainsi, les rayonnages sont remplis de livres anciens ou d'occasion, théoriquement en vente quoique leur accès (ils sont placés au-dessus des banquettes, dans le dos des clients attablés) soit assez difficile. En outre l'interdit respecté du livre à table assure la permanence de leur ordre, au point que certains habitués demandent qu'on leur réserve une place à l'aplomb de *L'Être et le néant* de Sartre ou bien du théâtre de Giraudoux. Ici, il est à peine besoin de toucher les livres pour s'en approprier la substance symbolique ; il suffit de les appréhender visuellement¹³³ comme signes, d'en reconnaître la forme pour en tirer des satisfactions d'ordre intellectuel et esthétique où se mêle beaucoup de fantasmagorie : « C'est comme si on était invité chez quelqu'un, comme si on dînait dans un salon », « J'ai toujours rêvé de manger au milieu des livres ». La jouissance du novice est liée au sentiment de bénéficier d'un privilège : s'introduire dans un lieu « privé », la présence des livres marqués par l'usage, rangés et tassés dans des meubles, renvoyant à la logique de l'accumulation lettrée, à la construction d'une culture tout au long d'une vie. Mais c'est un salon où la maîtresse de maison¹³⁴ étant mobilisée par d'autres tâches - elle est avant tout chef d'entreprise - les conversations ne franchissent pas l'espace entre les tables et les échanges avec le voisin inconnu ne semblent pas plus fréquents que dans tout autre établissement de cette classe. La délectation cultivée reste une affaire privée, en petit groupe, homologue dans sa manière d'un ordre de consommation à l'autre. Les livres exploités, dans un lieu public, comme signes et éléments « naturels » d'un cadre de vie produisent un effet de consensus culturel, de confort idéologique. « Manger au milieu des livres » est indéniablement gratifiant pour le narcissisme du consommateur. Les murs lui renvoient l'image d'un être cultivé, participant d'un milieu distingué, d'une communauté lettrée¹³⁵. Ce trop-plein de bien-être communautaire neutralise la représentation de la lecture comme pratique de sociabilité incluant la conscience de la distance à l'autre et le désir d'établir et d'explicitier un lien qui ne va pas de soi.
- 7 Vivre « entouré de livres », lire comme on respire, baigner dans la culture : ce sont les représentations les plus communes de l'appropriation héritée de la culture légitime. On

peut s'en contenter. La satisfaction éprouvée n'entraîne pas forcément à la lecture ou à l'échange concernant les livres. En revanche, la proximité de la librairie permet de pénétrer dans le restaurant muni des livres qu'on vient tout juste d'acheter. Ceux-ci deviennent les témoignages d'une démarche effective de lecteur. Comme expression concrète d'une attente, d'un plaisir, confirmation ou démenti d'une promesse, s'inscrivant dans une dynamique qui oblige à réajuster son point de vue sur le monde, la présence du livre peut susciter entre convives des propos de table axés sur la lecture. Ici comme ailleurs, nous le verrons, c'est la possibilité d'effectuer une série d'actions *reliant* des espaces séparés au sein d'un lieu unique, liaison qui se concrétise à mesure d'un déplacement fructueux (consulter, feuilleter des ouvrages, choisir un livre, l'acheter, s'installer pour le lire), c'est le passage d'un espace à l'autre, qui crée les conditions d'un désir (ou d'un imaginaire) de sociabilité - ce qui n'est pas encore le réaliser. Autrement dit, l'association lecture/nourriture déploierait le maximum de ses effets à l'intérieur d'un dispositif qui attribue à chacune des fonctions des espaces relativement distincts.

- 8 L'après-midi, aux *Arcenaulx*, on constate que l'usage des mêmes espaces change sensiblement. Les salles de restaurant deviennent salon de thé. Les contraintes liées à la convivialité du repas qui retiennent les gens à table durant un laps de temps mesuré et imposent l'attention aux autres convives disparaissent. Les clients sont plus souvent seuls ou par deux, et fréquemment lecteurs. La traversée de la librairie n'est pas un passage pour rien : on s'y arrête, on y flâne, puis l'on « gagne » le salon de thé, c'est-à-dire qu'on s'y installe, souvent pour lire, avec le sentiment d'être à sa place dans un lieu situé dans le prolongement de la librairie, et pas seulement de bénéficier d'un cadre agréable :

« L'autre fois, je suis venue toute seule... J'avais un livre. Je lisais. J'étais bien. J'ai l'impression d'avoir passé des heures. » (R., femme, 65 ans, musicienne)

- 9 Cette personne a tellement intériorisé le parcours de la librairie au salon de thé que, fréquentant depuis longtemps *Les Arcenaulx*, elle remarque, pour la première fois, en voyant une cliente de la librairie traverser le salon de thé pour sortir, qu'il existe une issue directe sur le cours. La pratique de R. atteste la pertinence de l'ordre adopté dans la plupart des lieux étudiés, ordre qui fut celui des *Arcenaulx* au moment de sa création. La librairie donnait sur le cours et n'offrait, au début, à sa clientèle que quelques tables où prendre le thé. Actuellement, c'est le restaurant qui assure l'équilibre économique de l'entreprise. C'est lui qui s'expose. Il s'ensuit un effacement progressif de la librairie, son repli discret¹³⁶ dans les profondeurs du dispositif. Si l'on en croit le témoignage de B. (70 ans, sans profession, femme d'officier) qui a connu l'époque héroïque des *Arcenaulx*, lorsque le quartier du Vieux Port était encore un quartier populaire, cette évolution s'est faite au détriment de la « camaraderie » qu'elle y trouvait :

« La librairie, petit à petit, s'est agrandie, il y avait deux, trois tables pour prendre le thé et moi, naturellement, je passais ma vie à prendre le thé. Et puis ça a pris une extension, on a commencé à faire les repas du soir, puis les repas du midi (...). Ce que Jeanne Laffitte a réalisé est remarquable. C'est très bien arrangé mais il n'y a plus... comment dirais-je... cette camaraderie... Par exemple, je passais des après-midi à discuter... une fois avec un Allemand... »

- 10 *Les Arcenaulx* apparaissent comme un lieu à la fois ambitieux et généreux dans son projet et contraint à la prudence, dans sa réalisation, par les caractéristiques sociales très homogènes de la clientèle qu'il s'est choisie, côté restaurant en particulier.
- 11 L'ambivalence des *Arcenaulx* permet de souligner par comparaison un aspect essentiel du dispositif « double » : le relatif cloisonnement de l'espace intérieur favorise, en principe, une appréhension diachronique, par étapes, du lieu. Le respect de la dynamique instaurée

par le maintien d'une séparation entre les fonctions suscite un mode d'appropriation original. Dans certains cas, l'intimité et la connivence paraissent d'autant plus valorisées qu'elles ont été en quelque manière progressivement gagnées sur la distance entre un extérieur (la rue, bruyante, anonyme et passante) et un intérieur (le salon de thé, chuchotant, confidentiel et clos). La tension, liée à un étonnement, une curiosité, un désir d'expérimenter, se relâche au terme d'un parcours volontaire mais la mémoire du parcours subsiste et donne une qualité particulière à la relation au lieu. L'autre configuration (la salle unique) autorise une approche directe et suppose une perception plus synthétique du lieu. Cependant, étant plus exigeante - le client n'a pas le temps de se pénétrer de l'originalité de l'endroit et d'y adapter sa conduite - cette disposition est aussi plus risquée¹³⁷ - pour le libraire en particulier. L'interprétation peut s'avérer fautive. Fréquemment des clients manquent la double définition du lieu, n'en retenant qu'une des fonctions, le café ou le bar par exemple, ou usant des livres exposés comme ils le feraient de ceux d'une bibliothèque publique ou privée.

Exercice de maîtrise I : la compétence, La Bibliothèque

- 12 Bar-librairie-galerie, *La Bibliothèque* (Paris) offre la devanture et l'aménagement intérieur d'un café classique, au point que sa vocation de librairie peut passer inaperçue. Aux beaux jours quelques tables sont installées sur le trottoir. A l'intérieur, un comptoir en chêne clair, aux lignes sobres, du mobilier de bistrot classique, fonte et marbre, de grandes glaces, des dessins ou des tableaux exposés, quelques affiches évoquant les Etats-Unis. C'est un lieu exceptionnellement ordonné. Son décor l'installe délibérément dans une modernité déjà historique, celle des années 1940 revisitées par le design. Le libraire propose un fonds de « livres neufs, d'occasion, rares, de collection : espionnage, horreur, fantastique, mystère, policier, science-fiction et Judaïca¹³⁸ ». Les livres sont enfermés dans des meubles à portes en verre coulissantes, hors de portée. Ils sont à vendre mais rien ne l'indique de manière explicite. Le propriétaire des lieux se tient derrière son comptoir, s'enquiert de vos désirs de consommateur, prend votre commande, vous sert et poursuit une discussion, que votre entrée a interrompue, avec un habitué installé au bar. Il vous faudra écouter ce qui se dit - la chose est aisée, l'endroit n'est pas grand -, faire le lien avec les livres sous vitrine, oser demander des précisions sur leur destination - simple décor ou marchandise ? - avant de comprendre la véritable finalité du lieu. Le libraire, érudit en la matière, participe avec passion à l'entreprise de consécration du roman noir. Son discours est extrêmement élaboré. Il use de toutes les ressources dont se soutient normalement un procès de légitimation culturelle : précision et abondance des références biographiques, mise en rapport avec d'autres secteurs de la production artistique (le cinéma, en particulier), contextualisation historique, politique, pluralité des lectures proposées, généralisation à d'autres champs (idéologique, politique, philosophique) des problématiques évoquées à propos d'un champ spécifique (le littéraire), inscription des textes dans une intertextualité qui donne profondeur et autonomie au genre considéré, découpage en sous-genres, caractérisation des différents courants, écoles, citation de revues spécialisées, hiérarchisation, périodisation, activation des mécanismes de classements bibliophiles, etc. Ce libraire est un « maître de lecture ». Il fait plus que vendre des livres : il les enveloppe d'un discours d'escorte savant dont les ouvrages qui relèvent de genres considérés comme de « mauvais genre » jusqu'à une date récente sont le plus souvent privés.

- 13 La librairie est un territoire sur lequel s'exerce une surveillance sans faille : le système des glaces place le consommateur, où qu'il soit attablé, sous le contrôle optique du bar. S'il devine qu'il n'est pas entré dans un café ordinaire et se décide à interroger cet étrange patron, le client se verra sans plus tarder embarqué dans l'aventure du genre. Il sortira en emportant un livre et une parcelle du savoir que, se révélant tout à la fois libraire, intellectuel, théoricien, critique, découvreur de talents, éditeur, l'homme du comptoir lui aura communiqué.
- 14 Nous nous trouvons, en apparence, devant un cas de sociabilité de café au service du livre et de la lecture. De fait, le lieu tout entier est animé par le bar où se passe l'essentiel des échanges. A y regarder de plus près, le lieu fonctionne sur la mise en scène d'une idée de sociabilité caractéristique d'un espace typiquement urbain. On y trouve les prévisibles accessoires de la consommation virile : alcools forts, tabac, café. Cependant, la clientèle de *La Bibliothèque* n'est pas mélangée comme celle d'un café installé dans un quartier touristique et passant¹³⁹. Il n'y règne pas non plus la liberté familière qui, dans les quartiers populaires, caractérise les conversations entre habitués. Ici, point de philosophie approximative ou imprégnée de bon sens. La compétence érudite, toujours en éveil, du patron-libraire décourage toute velléité de refaire le monde juste histoire de passer le temps. Au bar, il est avant tout question de livres, de lecture, d'écriture, de publication ; on s'y raconte des histoires d'éditeurs ; on parle de traductions, d'auteurs jeunes ou consacrés, français ou étrangers en visite. La spécialisation du fonds de librairie oriente les thèmes de discussion. Les sujets dérivés sont naturellement abordés : les Etats-Unis, par exemple, envisagés le cas échéant sous l'angle du tourisme. Cette thématique n'est pourtant pas si restreinte qu'il y paraît : traité comme un genre sérieux - proposant une vision originale du monde, au plan idéologique et surtout cognitif, inventant des modes narratifs, des mythes et des écritures enracinées dans la modernité urbaine -, le roman policier se révèle un genre capable d'appréhender d'un point de vue critique tous les problèmes, de s'ouvrir à toutes les questions. Considérer le monde actuel, les phénomènes de société, mais aussi les interrogations éternelles qui travaillent l'humanité, à partir de la mise en forme proposée par des littératures qui «*traitent explicitement du Mal sous toutes ses guises*¹⁴⁰ », permet d'élargir considérablement le terrain des débats sans jamais perdre le lien avec les livres, comme préoccupation intellectuelle, et la librairie, comme lieu de commerce. Au prix d'une vigilance constante, appuyée sur une assurance intellectuelle et une compétence qui se veut sans faille, toute dérive conversationnelle semble écartée, qui conduirait à renforcer en la banalisant la sociabilité du bar au détriment de la vocation littéraire du lieu. On peut certes entrer par hasard dans le café, mais si l'on est indifférent à la passion du libraire, il paraît exclu de devenir un habitué du bar, qui apparaît bien comme le centre du dispositif, d'où toute énergie irradie, où tout se joue dans la relation frontale entre le patron et les clients associés (captifs). Cette vocation littéraire s'affirme d'ailleurs à travers la publication du bulletin-revue trimestriel (instrument essentiel dans le procès de légitimation déjà évoqué) où l'on trouve, outre la liste des ouvrages en vente comme dans n'importe quel catalogue de livres anciens, des entretiens avec des auteurs de romans policiers, des traductions inédites et des nouvelles originales, des critiques ou les premières pages d'un classique de la littérature noire, disponible en édition originale, etc. La dernière page présente un montage de photographies de personnages, seuls ou en groupes de deux ou trois : les modèles sont des auteurs connus ou inconnus, des personnalités de l'édition, des amis du libraire, de simples habitués, tous photographiés à *La Bibliothèque*. Seule la fréquentation

du lieu et/ou du milieu permet de repérer parmi ces visages les membres influents du microcosme et les jeunes talents prometteurs. La postérité fera le tri. En attendant, la mise en page qui traite chaque client à égalité avec tous les autres suggère que, dans le café « où l'on boit, fume et apostrophe sans invitation, où l'on discute, sans règle »¹⁴¹ une sociabilité simple et conviviale s'exerce spontanément et librement, qui ne tient compte ni du statut, ni de la notoriété des uns et des autres. S'y retrouvent des individus sans inféodation idéologique ou politique. Ce qui les rapproche : un intérêt partagé pour un certain type de littérature dont le libraire affirme qu'elle est « une littérature de complicité, ça prend ou ça prend pas ».

- 15 La sociabilité que développe *La Bibliothèque* est finalisée par un objectif extrêmement précis. Pour bien marquer son ambition de faire revivre une activité « archaïque » de libraire-éditeur, contrôlant l'ensemble du procès de production du livre, texte et objet, de sa conception à sa diffusion, voire sa réception, R. Z. se réfère à *L'Enseigne du pot de fer*. Il insiste sur le fait que le quartier lui procure peu de clients mais que des gens viennent de loin, de banlieue, pour lui rendre visite. La portée de cette indication est bien mise en évidence par le rapprochement avec une remarque faite incidemment à propos des élèves qui fréquentent les établissements secondaires du 5^e arrondissement où, dit-il, lui-même « débarque » : beaucoup de ces jeunes n'habitent pas dans le quartier mais ils paraissent très heureux de se retrouver. Ils forment une « communauté » de jeunes qui viennent d'horizons très divers mais qui partagent les mêmes intérêts. Par exemple, dit-il, ils aiment la philosophie, ce qui est plutôt rare à notre époque.
- 16 Ainsi le libraire se situe au centre d'un réseau étendu d'informations et d'échanges. Le trousseau de clefs qui ouvrent les vitrines derrière lesquelles sont enfermés les livres et qu'il porte en permanence sur lui comme emblème de son pouvoir prend ainsi une signification sans ambiguïté. Du coup, les valeurs de sociabilité attachées traditionnellement au café-bar¹⁴² se trouvent en partie défaits par des exigences liées à la dimension proprement culturelle du projet : volonté, en particulier, d'arracher la littérature noire à la consommation populaire, de l'inscrire dans la tradition lettrée, quête de reconnaissance, souci de participer à la production d'une autre légitimité en traçant sa propre voie, hors des circuits traditionnels récupérés par une industrie culturelle soumise à la logique du marché. Cette volonté se manifeste d'autant plus puissamment que ce type d'ouvrages (mais les vrais amateurs savent immédiatement repérer les œuvres de prix) empruntent, pour circuler, des voies habituellement moins nobles, faisant naître des pratiques par rapport auxquelles R. Z. souhaite sans ambiguïté se démarquer. S'il achète les volumes et les vend, il précise qu'il n'aime pas les reprendre :

« Moi, ce que j'aime, c'est fabriquer des lecteurs, des amateurs... je ne suis pas comme les gens sur les marchés qui vous achètent dix kilos de livres et vous en donnent trois... Ça ne m'intéresse pas. Par contre, si vous le faites circuler, si vous le prêtez, ça n'est pas pareil... »
- 17 Les observations faites à *La Bibliothèque* illustrent assez bien la tension entre une sociabilité ouverte, qui cherche à établir des liens avec l'autre, perçu dans sa différence (voire sa singularité), sans forcément viser l'établissement d'un consensus et une sociabilité restreinte, attachée à l'expression identitaire, soucieuse de préserver un cadre de références communes, visant l'installation ou la confirmation d'une centralité, contre la dispersion et la superficialité qui sont les risques attachés au réseau. Ce type de sociabilité me paraît hanté, c'est-à-dire structuré et menacé, par l'idéal communautaire dont la gravité substantielle s'oppose au formalisme ludique et exploratoire du premier.

- 18 Pour qu'un tel lieu reste vivant, il lui faut négocier la tension entre ces deux modèles. Ici : une sociabilité de café dont l'ouverture sur la rue est garante du renouvellement de la clientèle, les tables disposées sur le trottoir étant une invitation non sélective aux gens de passage¹⁴³ - le risque encouru étant de voir se dissoudre l'identité culturelle du lieu ; une sociabilité de bar, fondée sur la connivence, la communauté de goût - le risque, dans ce cas, étant la constitution d'un groupe exclusif, la production d'un discours dogmatique de reconnaissance. Qui oserait, s'il n'y est expressément invité, s'installer au bar. Comment y être admis sans faire allégeance ?

Exercice de maîtrise II : le partage, L'Horloge sans aiguille

- 19 En dépit de sa vitrine de café « ordinaire », *La Bibliothèque* est probablement le plus culturel et/ou le plus sélectif de tous les lieux retenus pour cette étude. Le destin de *L'Horloge sans aiguille* à Tours pourrait lui servir de contre-exemple : sociabilité envahissante, convivialité qui s'exerce contre la rentabilité de l'entreprise et la mine, générosité dans la mise à disposition des livres, hésitation entre les définitions du lieu comme café-librairie ou salon de thé-librairie au lieu d'une ferme hiérarchisation entre deux fonctions proches mais néanmoins distinctes - et distinctives¹⁴⁴ difficulté à définir la vocation du lieu, à en maîtriser les usages, faute, probablement, d'une réelle assurance intellectuelle chez son créateur.
- 20 L'expérience de *L'Horloge sans aiguille* intervient à un moment crucial dans la vie de B. Après une année de faculté, il renonce aux études et travaille comme couvreur dans l'entreprise de son beau-père. Il a 25 ans quand il décide, en 1986, d'ouvrir une librairie-salon de thé à Tours. L'idée lui est inspirée par ses pratiques à la fois de lecteur et d'habitué des cafés mais ces deux plaisirs lui paraissent, en France, largement incompatibles et même contradictoires dans leur principe : on ne peut vouloir en même temps le rapport aux autres (aller au café) et l'isolement (lire).
- 21 Un séjour en Californie et un voyage à Vienne le convaincront qu'une cohabitation harmonieuse entre les deux est réalisable. Dès le départ, B., qui connaît bien *Les Mille feuilles*, a tenu à ce que librairie et salon de thé partagent le même espace :
- « En fait, c'est très cloisonné en général dans ce genre de boutique, on passe de la librairie au café mais on n'est pas du tout dans la même pièce, et moi, ce qui m'intéressait, c'était ça. »
- 22 *L'Horloge sans aiguille* offrira la possibilité de s'installer pour lire, comme dans un café, mais sans que les exigences d'une sociabilité trop insistante, curieuse de l'autre et bavarde sur soi, empêche le lecteur de s'évader, de se projeter ailleurs. Dans un lieu dont l'emblème (une horloge sans aiguille¹⁴⁵ renvoie à une durée (celle de la lecture) soustraite au temps social, les acheteurs pourront goûter le plaisir de lire pour soi parmi les autres. Lire dans la coprésence de lecteurs, c'est-à-dire de complices, d'*alter ego*, résoud la contradiction dont souffre le lecteur ordinaire entre l'envie de maintenir le contact avec les bruits de la ville, et les exigences de repli, d'absence à soi, à l'autre que comporte la lecture. B. explique très clairement son projet :
- « Dans les cafés, il y a plein de gens avec un bouquin. Or, pour lire, ça n'est pas l'endroit idéal. J'en ai déduit que ces gens-là cherchaient une contenance (...). Je me suis dit : bon, je vais faire un lieu pour les gens qui ont envie de rencontrer d'autres gens et qui veulent lire. Je leur fais un lieu où ils peuvent rencontrer du monde au travers du bouquin. Du coup ils

pourront lire et ça ne semblera pas anormal ou anodin, ça fera moins peur de lire dans ce genre d'endroit que dans un café classique (...). »

- 23 Il s'agit donc d'arracher la lecture à cette alternative que lui impose la sociabilité extravertie, bruyante et virile du café : apparaître soit comme un comportement presque efféminé, en rupture avec l'esprit du lieu (*anormal*), avec le risque de rejet ou de moquerie que le lecteur encourt (d'où sa *peur*), soit comme une simple contenance, une manière d'occuper son corps (*anodin*) qui ne peut, dans ces conditions, servir de signe de reconnaissance, voire de ralliement, entre vrais lecteurs, sérieusement intéressés à communiquer :

« Il y a le café pour rencontrer les gens, et pour trier la qualité des gens que j'ai envie de rencontrer, je mets des livres comme signes distinctifs. »

- 24 Le propos est ferme. La gestion de *L'Horloge sans aiguille* le fut beaucoup moins. Pour avoir inscrit de manière trop explicite, dans la configuration même du lieu, la vocation de sa librairie à être un endroit de rencontre et d'échanges - caractéristiques accentuées du fait qu'il vend des livres d'occasion-, B. va recevoir parmi sa clientèle beaucoup d'« *indésirables* ». Avec ou sans achat des livres et parce qu'il est permis de demeurer en consommant sur place, ceux-ci vont s'approprier sans vergogne son temps, acheter son écoute. Il ne trouvera pas en lui l'énergie ou la capacité - faute d'être véritablement un homme du livre, un spécialiste ou un commerçant cherchant simplement son profit - de donner un cadre strict à l'échange :

« Au début, j'ai eu l'impression d'ouvrir un peu une annexe de la DASS... Je suis resté, des heures, à discuter avec des gens, et ils venaient m'acheter un quart d'heure de temps, ou d'écoute, beaucoup plus que consommer ou s'intéresser à mes bouquins (...). Je me souviens d'une personne qui se forçait à m'acheter des bouquins relativement chers pour pouvoir parler, pendant une heure... et moi, j'étais obligé de lui dire : "Ecoutez, j'ai de la vaisselle, je suis en retard"... et j'allais me réfugier dans la cuisine. Ça, je n'en pouvais plus. Le côté contact, chaleureux, ça a duré deux ans et demi, après, je n'en pouvais plus. »

- 25 Ce témoignage sur l'importance de maintenir la « bonne distance », d'endiguer le flot des confidences que semble provoquer l'atmosphère intime du lieu rappelle d'autres propos, ceux en particulier de F, libraire de *La Fourmi ailée*, qui perçoit chez beaucoup de ses client(e)s un grand désir de se raconter. Le fait que *La Fourmi ailée* soit une librairie féministe (ce qui implique, *a priori*, des connivences fortes entre ceux qui la fréquentent) accentue probablement cette tendance à l'épanchement. Cependant, d'un lieu à l'autre, d'une librairie qui résiste et refuse d'assumer une position d'écoute au jeune homme qui fuit et se réfugie dans la cuisine, la différence est manifeste. Différence liée à l'aménagement des lieux (double espace qui limite la contamination des sociabilités ou espace unique qui ne permet que la retraite en coulisse) mais, surtout, à la quantité d'autorité dont le maître ou la maîtresse du lieu se sent personnellement investi(e), qui dépend essentiellement de la compétence réelle et/ou supposée qu'il/elle est prêt(e) à s'attribuer et de la clarté avec laquelle la définition culturelle du lieu est posée et assumée. De fait le projet de B. est, d'abord, l'expression d'un besoin de contact, de « commerce » au sens classique du terme, même s'il est le premier à reconnaître que le livre ne peut être réduit à un vecteur relationnel neutre¹⁴⁶. Mais lorsqu'il évoque sa propre expérience de lecteur, son autoportrait réfute point par point les caractéristiques du lecteur lettré :

« Pour moi, la lecture a été... une façon de rêver, de vivre dans l'imaginaire, de m'évader... c'est vraiment ce qui explique que je lisais tout et n'importe quoi, et n'importe comment, sans rien retenir... Je ne suis pas bien sûr de ce que j'en ai fait, de tout ce que j'ai lu. Je crois que je n'ai rien retenu, je ne retiens pas les titres, je ne retiens pratiquement pas les histoires. Par contre, je me souviens des bons moments dans le livre, ça c'est vrai. »

- 26 Indice de sa manière très affective d'envisager le commerce du livre : c'est sa bibliothèque personnelle, littéraire et hétéroclite, qui va constituer son premier fonds. Son incapacité à établir une distance critique au livre, à tenir un discours d'expert sur la lecture l'empêche de se percevoir comme un vrai professionnel ; l'approche bibliophilique l'ennuie (quoiqu'il sache reconnaître et apprécier la beauté de l'objet) car elle ne permet aucun contact (dit-il) avec le client comme lecteur (un livre ancien dont on prend soin devient, du coup, *illisible*). En revanche, la relation qu'il entretient avec ses livres, ceux qui l'ont fait rêver et sont partie intégrante de sa personnalité, il sait en parler d'une manière, probablement, convaincante. C'est ainsi qu'il va à la rencontre des autres, dans un souci d'échange, dégagé des discours convenus : « *Les livres que j'avais, ils ont été payés tout de suite. J'ai attiré du monde avec ça.* » Ceux qu'il souhaite avant tout attirer sont des gens qui préfèrent « *partager* » des plaisirs simples (rire, manger, se retrouver autour de l'évocation de moments de lecture), communiquer des émotions plutôt qu'« *étaler* » des connaissances. Il les décrit comme des gens « *naturels, bons vivants, jouisseurs* » et pas « *guindés* » dans leurs certitudes, leur savoir ou leur statut social :

« Ils avaient le plaisir de lire, enfin consommer du livre, comme ils consommaient mon gâteau au chocolat, je crois, avec le même plaisir. »

- 27 Si le libraire de *La Bibliothèque* assure sa maîtrise du lieu par imposition d'un discours savant, c'est à travers une symbolique du partage alimentaire que B. a tenté d'affirmer son autorité. A cette catégorie de lecteurs capables de faire la synthèse entre les deux propositions inscrites dans le lieu, il a réservé, au propre et au figuré, la part de gâteau¹⁴⁷. Dans son discours, on assiste à la métamorphose du café en salon de thé. On passe d'un lieu masculin où est admise et même encouragée une forme de parole publique qui, référée au livre et à la lecture, est davantage démonstration de connaissance qu'échange authentique à un lieu féminisé, intime et chaleureux. Ici, la tranquillité invite à la détente, crée un rapport de confiance avec le libraire nourricier et, dans certains cas, permet de « se découvrir lecteur » ou d'en adopter l'hexis¹⁴⁸.
- 28 L'association du livre et du gâteau serait une manière civilisée, courtoise, de renoncer aux masques, d'engager une relation qui touche au plus vrai, de proposer une synthèse entre des styles en principe inconciliables, le lettré et le populaire¹⁴⁹. C'est pourquoi cette jouissance (transgression, intimité) est aussi un plaisir (rencontre, partage) calme. Elle s'oppose à la componction savante comme à la logorrhée libérée par l'ivresse et les compagnonnages bachiques. Lorsque des boissons attachées à la sociabilité virile s'introduisent dans le lieu, en des occasions exceptionnelles qui rappellent le banquet païen, le climat de tempérance réussit à se maintenir¹⁵⁰.
- 29 L'évocation de ceux qui savaient s'entretenir paisiblement sans « profiter », conservant au lieu toute sa force symbolique et acculturante, est le rappel d'une clientèle rêvée mais évanescence. La sociabilité de café vide la consommation alimentaire de sa signification communautaire (celle des lecteurs) et finit par l'emporter :
- « Ces gens-là, ce qu'ils avaient en commun... une certaine grâce, un côté un peu simple dans leur façon d'être... Ni parvenus, ni aristos... une certaine aisance... C'est cette clientèle-là que j'aurais aimé drainer mais il aurait fallu... A la fin, le café, ça devenait vraiment l'horreur... Les gens venaient pour manger du gâteau au chocolat, j'en faisais pas, ou un jour sur trois. Il y avait un laisser-aller complet¹⁵¹. »
- 30 Obligé de se défendre sur le front économique, B. trouve dans le faible renouvellement de sa clientèle une autre cause au découragement qui le saisit. En effet, avec ces clients qui ont incorporé la culture au point d'en faire une seconde nature s'établit une relation de

complicité chaleureuse. Du coup, les autres se sentent exclus et ne reviennent pas. Le lieu se serait sclérosé, paradoxalement victime de l'atmosphère trop intime qui en faisait le charme, le côté attachant :

« C'est vrai que quand les gens vont dire "On a l'impression d'être chez soi", c'est bien mais, du coup, effectivement, on rentre pas chez, n'importe qui comme ça... c'est pour ça qu'ensuite j'avais mis des bouquins sur le devant, parce que ça pouvait aider. »

- 31 Les livres sont offerts sur des présentoirs comme une enseigne de commerce, une invite à l'adresse des chalands lecteurs et un appel à la circulation monétaire. L'ambivalence de l'argent est ainsi clairement exploitée : il aliène (en tant que but dernier) mais ouvre, fait entrer du sang neuf dans les lieux devenus trop exclusifs et repliés. L'intimité du lieu est en soi intimidante, plus intimidante que des livres exposés sans apprêt ni protection, sur un trottoir.
- 32 La communauté des lecteurs à laquelle le libraire de *L'Horloge sans aiguille* se réfère est une communauté qu'il aurait voulue « sociable ». L'échec relatif du projet de B. révèle le caractère difficilement conciliable des deux modes de production du lien qu'il a voulu tenir ensemble sans accorder suffisamment de marge aux discours et aux sociabilités proprement lectorales.
- 33 Aussi différents soient-ils par le type de sociabilité que chaque lieu est supposé favoriser (pour l'un, sociabilité discursive, moyen et effet d'un prosélytisme culturel clairement assumé visant à la réalisation d'une communauté lettrée ; sociabilité réservée et connivence de la jouissance gourmande, s'exprimant par la symbolique du partage alimentaire pour l'autre), *La Bibliothèque* et *L'Horloge sans aiguille* ont en commun d'offrir un espace unique voué à une double fonction. Une seule et même personne assume le rôle de libraire et de barman-serveur. La proposition conjointe des activités de lecture et de consommation donne à la question du contrôle du lieu une importance décisive. Faisant figure de maître de lecture, souverain ou dépassé par son œuvre, le concepteur court le risque d'une dérive totalitaire ou laxiste.

NOTES

127. L'expression est empruntée à Marc Augé qui en donne la définition suivante : « construction concrète et symbolique de l'espace (...) à laquelle se réfèrent tous ceux à qui elle assigne une place, si humble ou modeste soit-elle. » *Non-lieux, introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Le Seuil, 1992, p. 68.

128. De fait, il ne s'agit pas d'une rue mais d'un « cours » offert récemment à la circulation piétonne, à deux pas du Vieux Port. L'ensemble de ce quartier historique a été rénové et *Les Arcenaulx*, complexe de plus de 1000 m², a bénéficié de l'opération. Jusqu'aux années 1920, ce très beau bâtiment du XVII^e siècle, ancien arsenal et capitainerie des galères, donnait sur un canal relié au Vieux Port.

129. S'adressant aux hommes d'affaires, une brochure qui porte en exergue « *Et le plaisir devient référence* » décrit « le cadre rare et inspiré », « le décor unique de notre restaurant-librairie, tapissé d'éditions anciennes ».

130. Quoique le terme lui-même ne soit pas utilisé au cours des entretiens, cette idée d'ostentation, classique depuis l'ouvrage de Thorstein Veblen, *Théorie de la classe de loisir*, Gallimard, 1971, résume au mieux la plupart des propos critiques concernant *Les Arcenaulx*.

131. « Ah, je trouve que donner à un plat un nom de bouquin, ça alors, je trouve ça ridicule ! Jamais je n'aurais fait un truc pareil ! Jamais, jamais ! J'ai horreur de ça ! Pour moi, c'est... c'est tout mélanger... (...) Je suis quelqu'un de gourmand, j'aime la bouffe... j'ai pensé les menus qu'on servait avec beaucoup de soin mais... non ! non ! non !... Il y a des limites, ah oui ! » (A.D., *Les Mille feuilles*)

132. Les Editions Jeanne Laffitte qui s'inscrivent dans une tradition familiale qui remonte à plus de cent cinquante ans (une « saga », revendique le dossier de presse) sont spécialisées dans le régionalisme et la réimpression de textes anciens. En 1965, J.L. a acquis le fonds de la bibliothèque d'Honoré Champion, «symbole de l'érudition française et de la recherche historique dans le monde » (dossier de presse). La dimension patrimoniale du lieu est largement mise à contribution.

133. En offrant des livres au regard des consommateurs, J. L. souhaite réveiller leur désir de lecture. Son discours est aussi un appel très sincère à la démocratisation et au développement de la lecture publique. On peut craindre cependant qu'aux *Arcenaulx* la rencontre du livre et d'une bourgeoisie qui ne doute pas de la valeur de son capital culturel et de son art de vivre ait un effet de réassurance plus que de stimulation intellectuelle.

134. C'est la sœur de J. L. qui tient le restaurant.

135. Cf Jean-Paul Sartre, *Les Mots*, Gallimard, 1964, p. 37.

136. Evoquant l'époque où la librairie donnait sur le cours, le libraire reconnaît que son chiffre d'affaires était bien plus important.

137. Ainsi les clients de *L'Horloge sans aiguille* auraient eu une fâcheuse tendance à s'y installer seulement pour lire et consommer. Au bout d'un certain temps, le propriétaire est amené à rendre plus explicite la destination de l'établissement. Son intention est bien de faire commerce de livres anciens et d'occasion, de tenir une librairie et non un « salon de lecture » : « J'ai installé sur le trottoir, devant la boutique, une vitrine, pour expliquer. J'ai même rajouté un porte-fleurs où je mettais des bouquins à cinq francs, histoire de... même si on me les volait, c'était pas un problème... pour montrer que je vendais des livres. »

138. Classification proposée par le *Catalogue* trimestriel. Le terme *Judaïca* se rapporte aux ouvrages qui traitent spécifiquement de la religion hébraïque, des courants philosophiques de la tradition juive, de la culture et de l'histoire juives.

139. Homogénéité de classe de la clientèle potentielle que révèle, en dépit de l'effet de disparate et de pittoresque (com)plaisamment recherché, par la liste des passants ordinaires de la rue et clients potentiels de *La Bibliothèque*, telle qu'on la trouve dans le *Catalogue* : « Une rue où passent régulièrement un ancien ministre de la Communication, un ancien ambassadeur de France, un politologue frère de politologue, un écrivain-pongiste, un chanteur-motard, une paranoïaque qualifiée, des collégiens turbulents, des lycéens calmes, des étudiants raisonnables, des professeurs nostalgiques, une vieille courtisane non repentie et des promeneurs (...) », *Catalogue de La Bibliothèque*, n°4, automne 1994, p. 2. Ajoutons que c'est de façon très délibérée que le propriétaire de *La Bibliothèque* s'est installé dans cette rue éminemment bourgeoise du 5^e arrondissement. Sur ce point également, son objectif s'affirme clairement en rupture par rapport à l'inspiration expérimentale et utopiste des lieux issus de 68 qui visaient à produire de nouvelles communautés de vie plutôt qu'à rallier des membres des diverses élites, anciennes et nouvelles, qualifiées à se retrouver autour de nouveaux objets en raison de leur commune résistance à la société consumériste et au système de production culturelle de masse.

140. *Ibid.*

141. *Ibid.*

142. Je renvoie ici à l'image choisie pour illustrer la campagne (1993) de *La Fureur de lire*. On y voit des lecteurs de tous âges, hommes et femmes dans un café moderne, debout, attablés, juchés sur des tabourets de bar et accoudés au comptoir, occupés à lire, seuls ou en couple, ou échangeant

des livres, tandis que le barman-libraire tire un volume d'une des étagères où les livres sont rangés en un équilibre incertain en place de bouteilles et de verres.

143. Le choix du quartier restreint évidemment le recrutement social de la clientèle.

144. Notons que, à sa création fin 1993, *La Bibliothèque* annonçait « bar-salon de thé-galerie-librairie ». L'abandon du salon de thé renforce l'identité résolument masculine du lieu. Il constitue une simplification qui pourrait être perçue comme un appauvrissement du dispositif si le projet sous-jacent à ce lieu relevait de la sociabilité utopique qui caractérise les lieux de la première génération, ce qui n'est manifestement pas le cas.

145. *L'Horloge sans aiguille* est le titre d'un roman de Carson McCullers.

146. Il affirme par exemple que, compte tenu de son milieu social, il n'aurait jamais vendu des chaussures ou des pommes de terre.

147. Dans ce procès de sélection, le gâteau au chocolat joue un rôle central. Plusieurs années après, B. l'évoque avec une précision et un sérieux qui signalent l'importance qu'il accordait à cette gourmandise éminemment précieuse. Précieuse, elle l'est à plus d'un titre : par la qualité et la richesse des ingrédients qui la composent ; son inscription dans une tradition familiale (caractéristiques qui la soustraient à la modernité sans attache), sa rareté (peu en profiteront) la fait participer à l'univers de l'économie classique ; sans compter la touche personnelle qui lui donne sinon une aura d'œuvre d'art (ce serait « prétentieux ») mais le charme de l'objet artisanal, reproductible seulement par celui qui possède le tour de main : « *C'était un gâteau au chocolat, tout ce qu'il y a de plus familial, c'est-à-dire plein de lait, plein d'œufs, plein de beurre, plein de chocolat, un tout petit peu de farine. Je le faisais dans une rôtissoire. Je devais avoir un coup de patte pour ce gâteau-là puisque c'était... tout le monde venait et me réservait les parts de gâteau, parce que j'en faisais très peu, en plus. Je crois que dans un moule, je faisais neuf parts et, en règle générale, je faisais un gâteau par jour.* »

148. « *Même chez ceux qui ne m'ont jamais acheté de livres, c'était à peu près 30 % de la clientèle, il y avait... une sérénité due à ce genre d'activité... une population habituée à lire plutôt qu'à regarder la télévision est plus calme, plus détendue... les gens qui venaient, même s'ils ne lisaient pas, étaient attirés par ça, le fait de voir tous ces livres aux murs, ça les fascinait, ils n'en avaient apparemment aucun chez eux, en plus.* » Cette notion d'hexis est reprise des travaux de Pierre Bourdieu. Voir, en particulier, *La Distinction*, Ed. de Minuit, 1979.

149. « *L'art de boire et de manger reste sans doute un des seuls terrains sur lesquels les classes populaires s'opposent explicitement à l'art de vivre légitime. Le bon vivant n'est pas seulement celui qui aime à bien manger et bien boire. Il est celui qui sait entrer dans la relation généreuse et familière, c'est-à-dire à la fois simple et libre que le boire et manger en commun favorisent et symbolisent, et où s'anéantissent les retenues, les réticences, les réserves qui manifestent la distance par le refus de se mêler et de se laisser aller.* » P. Bourdieu, op. cit. p. 200.

150. « *Il y a eu quelques animations, un groupe théâtral de Tours qui m'a demandé de faire des lectures, entre eux, sur Pessoa. En même temps, je leur faisais un peu à manger. C'était un peu réservé parce qu'on ne pouvait pas, de toute façon, être plus de quarante personnes dans le magasin... Et là, ça marchait au vin rouge et à la bière et c'est vrai...en même temps, c'était agréable, ça devenait pas... l'endroit où tout le monde était saoul et ainsi de suite, c'était convivial, quoi.* »

151. Il semble qu'une autre librairie-salon de thé, *Un moment... en plus*, dont le dispositif ressemblait beaucoup à celui de *L'Horloge sans aiguille*, ait été également victime de ce phénomène de laisser-aller. Le libraire de *La Bibliothèque* évoque l'ambiance « cool et soixante-huitarde » de cette librairie installée à deux pas de Sciences Po, où l'on trouvait le fonds Maspéro et qui a coulé parce que la clientèle « n'a pas joué le jeu » et que les animateurs « ont perdu de vue la dimension nécessairement économique du lieu ». Le gâteau au chocolat (encore) a laissé dans la mémoire de certains clients un souvenir ému.

Chapitre 4. Dispositifs II

Approche par étapes, franchissement des seuils : La Fourmi ailée

- 1 Lorsque la distinction entre les fonctions lectorale et alimentaire est matérialisée, la traversée de l'espace réservé au livre conduit à la frontière entre la librairie et la partie restaurant-salon de thé. Le franchissement de ce second seuil qui permettra de profiter pleinement du lieu n'est pas une opération simple. Le droit à s'installer se gagne sur la timidité ou s'exerce dans la conscience de son bon droit de lecteur ; on sera introduit par un habitué (cas fréquent), on aura déjà fait l'expérience de cette sorte de lieu. Certains lecteurs font preuve de l'assurance culturelle qui donne accès en confiance à tout territoire signalé par le livre et permet d'apprécier les expériences les plus inattendues, jamais totalement déroutantes : il y a toujours moyen de les faire signifier en les reliant à tout un réseau de connotations, références, figures et emblèmes emmagasinés dans la mémoire collective¹⁵². La séparation entre les espaces donne parfois au lecteur le temps de négocier avec le lieu, avec ses propres désirs, d'appriivoiser ses appréhensions :

« J'ai découvert cet endroit il y a deux ans. J'y suis passée, discrètement... J'avais beaucoup de plaisir à venir, pas forcément pour acheter, pour le plaisir de voir des livres, d'être entourée de livres dans un endroit pas traditionnel (...). Aujourd'hui, c'est la première fois que je pénètre dans le salon de thé. Avant, je m'arrêtais à la limite. Ça faisait longtemps que je voulais m'arrêter ici, j'en avais fait presque un fantasme de passer l'après-midi dans ce lieu... Ça me fait le plus grand bien... c'est exactement l'après-midi que j'avais envie de passer. Je savoure. » (M., 33 ans, célibataire, infirmière et comédienne)
- 2 Pour saisir comment chacun fait fonctionner l'association entre la librairie et la salle, ce que l'un apporte à l'autre au plan des représentations et des pratiques de sociabilité lectorale, il faut poser la question du franchissement de ce second seuil. Chaque lieu y répond à sa manière. A la diversité inscrite dans l'aménagement spatial s'ajoute celle des clients qui interprètent les lieux de manière singulière.
- 3 Ainsi, une comparaison entre *Les Mille feuilles* et *La Fourmi ailée*, dont les dispositifs paraissent très proches, révèle des différences intéressantes du point de vue de la productivité symbolique de l'association. On remarque d'abord la cloison entre les espaces, à mi-hauteur ou largement évidée, qui permet au regard de circuler librement de

la librairie à la salle, et inversement : dans ce type de dispositif, on boit et on mange réellement *dans la perspective* des livres, on déambule dans les rayons avec vue sur les promesses gourmandes et conviviales d'une salle. La nourriture proposée est légère, de qualité sans être gastronomique car il s'agit avant tout d'accueillir des clients au titre de lecteurs et non d'amateurs de bonne chère. En revanche, ce qui différencie ces deux établissements c'est, d'une part, l'orientation du fonds (généraliste pour le premier, féministe pour le second) ; d'autre part, le choix d'un mode de restauration plus traditionnel offert, en plus de son activité de salon de thé, par *Les Mille feuilles*, alors qu'à *La Fourmi ailée* il n'y a pas de rupture dans le service de table : ce sont les mêmes plats, tartes, gâteaux, salades composées, qui sont proposés tout au long de la journée, le repas de midi étant simplement marqué par un afflux supplémentaire de clients. Cette tendance à détacher le salon de thé des contraintes liées aux horaires du monde du travail, de la vie familiale, façon d'installer les clients dans une durée intérieure autonome, renforce la fonction déréalisante du second seuil qui introduit à l'espace du fond, replié, plus intime, sans vue sur l'extérieur, baignant dans une atmosphère sonore et lumineuse d'une douceur constante, indépendante du temps qu'il fait, du temps qu'il est.

- 4 Dans le fragment d'entretien cité plus haut, on aura noté que la librairie, espace de transition avec la rue, est un *endroit* tandis que le salon de thé devient un *lieu* dont l'accès constitue le véritable enjeu de la visite. Le témoignage d'une étudiante venue consulter des ouvrages sur la presse féminine confirme l'approche souvent sacralisante du second seuil. Malgré l'accueil aimable et compétent de la libraire, elle « *n'ose pas trop s'avancer* ». « *J'étais toute seule* », dit-elle, et sa façon de qualifier le lieu essentiellement par sa clôture est révélatrice de l'ambivalence d'une formule qui l'ouvre sur l'extérieur, l'espace public (côté librairie), mais éloigne, tout en le dévoilant, le cœur « privé » du lieu (le salon de thé) :

« *J'aime les ambiances calmes, où l'on parle calmement d'un sujet et être entourée de livres, mais là, j'ai eu le sentiment d'une espèce de chapelle, il y avait comme une ambiance mystique... il y avait la table au milieu, avec les livres, autour les murs couverts de livres, et au fond le salon de thé, un peu circulaire, très haut de plafond, ça avait un côté chapelle, église... un lieu sacré où tout peut être en harmonie...* » (D., 25 ans, étudiante)

- 5 L'atmosphère de recueillement qui règne à *La Fourmi ailée* n'est pas celle d'une bibliothèque où le silence est une règle commune affichée dont la neutralité n'exclut personne. Ici, au contraire, le silence est « *inspiré* »¹⁵³ pour citer une autre étudiante, cliente occasionnelle. Il s'exerce contre le nouvel arrivant qui se perçoit facilement comme un intrus. La pointe de la critique porte sur le climat de connivence, de complicité (se référant à une communauté déjà faite) qui tient à distance ces non-initiées et ne répond pas à leur goût d'une sociabilité risquée, ménageant des surprises :

« *J'aime les discussions informelles dans les lieux publics, avec des gens qu'on ne connaît pas... des rapports spontanés.* » (D.)

- 6 A partir d'une sensibilité tout aussi aiguisée au seuil, M. propose une interprétation radicalement différente du lieu et une autre évaluation de son usage et de ses effets. Dans son témoignage, franchir le second seuil prend valeur de rite de passage. C'est s'intégrer à ce cercle entrevu de privilégiés, sur un mode où la culture prend un tour naturel (on y boit, on y mange, en toute simplicité). L'admission dans le salon de thé constitue le terme d'un parcours initiatique¹⁵⁴. Prenant place dans ce lieu qu'elle décrit comme « *un lieu pour se refaire* », dont elle attend « *un retour en miroir* », qui correspond à un « *besoin de se projeter* », c'est une victoire sur elle-même qu'elle remporte. On peut y voir également l'aveu public, après deux années d'atermoiements, d'un désir de reconnaissance qu'on

taut, par nécessité, dans l'ordinaire de la vie. Elle a réussi, dans ce lieu, à réduire quelque peu¹⁵⁵ la distance entre le monde des livres et son monde intérieur qui n'est pas celui de la réalité quotidienne dans lequel elle vit, travaille et qui l'« assomme ». Pour lutter contre une fatigue plus existentielle que physique, elle aspire à un lieu de partage protégé. On retrouve, transposée dans le domaine de la psychologie individuelle, cette dynamique de la quête (changer la vie en transformant le rapport aux autres, en essayant d'insuffler la dimension de l'utopie révolutionnaire et/ou poétique à la réalité) qui a besoin de la présence des autres, d'un lieu où se ressourcer et qui bruisse de paroles, même si celles-ci ne vous sont pas personnellement adressées. Les capter au vol, baigner dans cette atmosphère d'échanges « intellectuels » est, en soi, rafraîchissant :

« Si les gens viennent dans cet endroit c'est qu'ils ont quelque chose en commun et même si on ne l'exprime pas, ça donne quelque chose de très convivial, même si on ne le montre pas... Les livres, ça rapproche, au contraire... »

- 7 Cette communauté créée par les livres est davantage « fantasmée » qu'expérimentée. La réunion de gens que cette jeune femme découvre prenant un thé entre amis, conversant en couple autour d'une quiche ou d'une tarte aux pommes ou attablés seuls avec un livre, comme on en rencontre dans un salon de thé ou un café banal, subit une métamorphose à la mesure de son désir de participer à une communauté qui n'aurait pas besoin pour exister de s'extérioriser d'abord dans des pratiques effectives de sociabilité. C'est son regard qui tisse entre ces gens, consommateurs plutôt sur la réserve, un réseau de relations virtuelles, d'autant plus fascinantes. La connivence immédiatement instaurée n'a pas besoin de se dire - l'exprimer risquerait même de briser l'enchantement. Elle échappe à tout discours en ce qu'elle est le discours même d'un lieu qui tient de sa productivité connotative et allusive, appuyée sur la permanence d'une tradition lettrée, sa dimension féérique. Une sociabilité virtuelle offre la liberté de rêver des rapports avant (ou plutôt) que de les vivre¹⁵⁶ - ce qui n'exclut pas, chez M., l'évident désir d'un prolongement sociable plutôt que l'isolement protégé du tête-à-tête amical qu'on observe le plus souvent dans un salon de thé (et *La Fourmi ailée* ne fait pas exception).

- 8 Le sentiment de bien-être que M. a éprouvé, une fois le second seuil franchi, tient probablement au fait que, selon elle, même si des « gens très cultivés » s'y retrouvent et qu'elle ne se sent pas « concernée », ce n'est pas un lieu « select » :

« Il n'y a pas de ségrégation à l'égard des gens moins cultivés. Dans d'autres lieux, j'éprouvais l'appréhension de la différence culturelle. »

- 9 M. revient souvent, de manière pathétique, sur le sentiment de sa propre vulnérabilité, de son insuffisance culturelle. A propos tout particulièrement des territoires institutionnels du livre, bibliothèques, librairies de l'élite, qui lui font « froid dans le dos », lui inspirent une « espèce de peur ». Renvoyée à son « non savoir », elle « panique » et « s'enfuit » :

« Je n'ai pas suffisamment de connaissances pour pouvoir frayer mon chemin à travers tous ces livres (...) Il me faudrait tellement de temps... pour préparer le terrain... Il me faudrait une bibliothèque nocturne... Ça me conviendrait très bien... »

- 10 *La Fourmi ailée* donne au lecteur la possibilité matérielle et le temps de « se frayer un chemin à travers les livres ». Quant à la dimension secrète du commerce avec les livres que favoriserait une bibliothèque nocturne, dans la présence des autres mais loin des regards qui jugent, il me paraît que le caractère confidentiel qu'elle attribue à cette assemblée à laquelle elle se joint discrètement, attablée dans la pénombre chuchotante d'un arrière-fond de librairie, en constitue un équivalent.

- 11 La possibilité de boire et manger ensemble, en compagnie de lecteurs, revêt dans le témoignage de M. sa pleine signification. Elle met en évidence, en (s)cène, le caractère communautaire implicite (« les livres, ça rapproche ») d'une assemblée au sein de laquelle serait abolie toute hiérarchie, au nom d'une absolutisation de la passion du lire, unique facteur d'élection - qu'on ne saurait confondre avec une ségrégation injuste qui discrimine les lecteurs selon le plus et le moins (plus ou moins de culture, de connaissances, de savoir-dire, de savoir-faire, d'aisance), critères qui tiennent pour presque rien la force du désir :

« Pourquoi je n'éprouve pas ici de sentiment de ségrégation ? Le fait que ce soit un endroit où l'on puisse se nourrir, c'est ça... Je me rappelle, à une époque, quelqu'un a fait un mémoire sur le repas à travers les siècles et les symboles...Ça ramène les gens à ce qu'il y a de plus primaire en nous, ça amène tout le monde sur un même lieu d'égalité, ça donne cette convivialité. »

- 12 Franchir le second seuil, c'est donc aller à la rencontre d'une communauté qui n'accorde plus d'importance au statut social des individus¹⁵⁷. Naturellement, le fait qu'il s'agisse d'une convivialité de lecteurs donne à cette assemblée une dimension plus intensément humaine : pour M. la lecture est avant tout exercice d'une écoute, accueil « fécondant » de la parole de l'autre. Le livre c'est « comme une présence, comme quelqu'un à qui on voudrait parler ou qu'on aurait plaisir à entendre », et même si l'on n'a pas la disponibilité d'esprit pour lire, « c'est comme le rapport à un ami : même si on ne se parle pas, on est ensemble ». Cette participation à une communauté qui fait confiance à l'écoute, manifestant dans le partage du boire et du manger qu'elle ne reconnaît que les personnes, s'effectue selon un mode assez proche du repas monacal¹⁵⁸. Chacun, à la fois isolé et en communion avec les autres, s'entretient silencieusement avec Dieu, présent/absent, par la voix du livre :

« (...)Dans des endroits comme ça, l'espace de chacun est préservé, on a plaisir à regarder le rayonnement des gens qu'on ne connaît pas, sans voyeurisme. » (M.)

- 13 Cette représentation de la relation lettrée ressort du modèle communautaire en dépit du fait qu'au-delà du simple désir d'être ensemble (avec d'autres semblables), M. évoque la rencontre (avec d'autres singuliers). En raison du rapport fasciné qu'elle entretient avec l'univers du livre, la sociabilité paraît être le moyen d'approfondir une communauté idéalement posée, de s'en faire reconnaître, plutôt qu'un mode de partage assumant la difficulté (voire l'impossibilité) de circonscrire de manière définitive le territoire et le bien commun.

- 14 Plusieurs témoignages d'habituées confirment la manière dont M. se saisit intuitivement du lieu comme d'un *procès* ritualisé. On a distingué trois étapes : une fois effectuée la rupture avec le dehors (un espace public de brassage et de bruit, sans communication possible), enjeu du premier seuil, il y a la traversée du territoire du livre, étape de familiarisation acculturante plus ou moins longue, puis le franchissement du second seuil et l'appropriation du lieu selon un mode informé par l'expérience du parcours déjà effectué. Ce qui expliquerait le souci de préserver au sein de ce territoire partagé la *bonne distance* à l'autre, fondé sur le sentiment d'être ensemble (« communauté ») sans imposer la relation (« sociabilité »)¹⁵⁹. Une fois la communauté fictivement réalisée (construite sur la convergence tacite des représentations sociales de la pratique lectorale et de ses effets acculturants), l'exercice pratique de la sociabilité devient superfétatoire. La sociabilité effective comme expression de la quête de l'autre perd une part de sa raison d'être dès lors que le dispositif, en tant que système propre à écarter les altérités trop perturbantes, fonctionne efficacement.

- 15 Cependant, cette obligation de réserve très appréciée par la plupart des clientes interviewées, une minorité la juge responsable de l'atmosphère « *guindée et fermée* » du lieu, révélant « *une indifférence a priori* » entre les gens, « *comme si le contraire [s'intéresser aux autres] était mal élevé* » (G., profession artistique, 50 ans). On peut recevoir cette critique comme une sorte d'anticipation du silence désenchanté dans lequel risque de sombrer l'enthousiasme de M., une fois passé l'émerveillement de la première installation. Comme si elle finissait par douter de la possibilité d'extérioriser jamais ce désir de sociabilité de lecture, à la fois éveillé et forclos par le lieu, G. évoque avec prudence une librairie-galerie de photos, rue Saint-Jacques, qu'elle a connue une dizaine d'années auparavant :
- « *C'était une sorte de petit cercle, on pouvait s'asseoir et puis faire connaissance avec les voisins. C'était fait pour ça (...). J'y suis allée une ou deux fois... C'est une librairie que j'aurais aimée... Peut-être que j'ai fantasmé depuis et que c'était pas du tout comme ça, c'est possible...* »
- 16 Elle précise qu'elle aimerait trouver un lieu où « *lire en commun* ». Participer à un « *club de lecteurs* » lui paraît une idée intéressante. Elle se le représente comme un « *cercle ouvert* », offrant l'occasion d'« *agrandir le cercle* » de ses relations, au-delà des amis proches, à partir d'échanges littéraires.
- 17 Les expressions employées par G. - « *cercle ouvert* », cercle « *agrandi* » - me paraissent caractériser parfaitement la sociabilité rêvée par une partie de la clientèle de *La Fourmi ailée* (et autres lieux similaires). Le livre crée une brèche dans un consensus mortifère, introduit l'idée d'une sociabilité qui élargit et problématise l'ancrage identitaire et culturel du sujet. Un indice : G. s'inquiète du fait que l'engagement féministe de la librairie ne soit pas assez clairement marqué. Un rappel : M. envisageait sur le mode conditionnel, en ce lieu non sectaire et pourtant retiré, des échanges cultivés. Une autre cliente, C., raconte les circonstances de sa vie personnelle et familiale qui lui ont permis de prendre conscience que le rapport de l'individu à sa communauté d'origine doit se penser en terme de procès et de quête négociée et non comme structure simplement héritée. Elle se réjouit d'avoir eu des conversations « *passionnantes* » avec des clients de *La Fourmi ailée* tandis que G. regrette le climat dépassionné (« *feutré* ») du lieu. Satisfaite ou pas, c'est la même attente, la même exigence ambivalente, qui s'exprime : participer d'une communauté (assurer son identité de lecteur à travers la reconnaissance des autres) et établir un type de relation qui la dynamise, en conteste la clôture, intègre des points de vue qui lui sont extérieurs (tendanciellement polémiques, introduisant un risque). Comme si l'association entre le livre et la nourriture activait dans l'imaginaire des lecteurs l'idée d'une coexistence possible, d'une conciliation sans renoncement, entre deux modes de rapport à l'autre que la symbolique attachée à chacune de ces pratiques prise isolément rend peu compatibles.
- 18 Tous ceux qui fréquentent *La Fourmi ailée* n'expriment pas une aussi forte exigence à l'égard du lieu. On l'a constaté : certaines clientes apprécient tout simplement le cadre et son intimité, le sentiment de temps suspendu et de « *chez soi* » que procure le salon de thé. La présence des livres est une composante essentielle de l'ensemble¹⁶⁰. Elle suscite une discrétion policée à l'égard des voisins de table. Elle ne provoque pas pour autant le désir d'un échange réel avec les autres lecteurs, comme prolongement du rite d'entrée dans le monde de la culture que d'autres clientes, plus enthousiastes, croient s'approprier avec le lieu. Il semble qu'il y ait une correspondance significative entre la nature des attentes exprimée par les clientes de *La Fourmi ailée* et le rapport qu'elles entretiennent à

la culture légitime, en particulier leur situation d'intégration ou de marginalité par rapport à l'institution scolaire qui en constitue la voie d'accès la plus classique. Ainsi parmi les personnes dont nous avons sollicité le témoignage, celles qui usent du lieu sur un mode « réservé », non sociable, sont enseignantes dans les secondaires, universitaires ou chercheurs ; elles appartiennent à un milieu lettré qui leur offre des occasions multiples de socialiser leurs goûts et dégoûts. En tant que membres de professions intellectuelles, elles contribuent personnellement à la (re)production de la valeur littéraire. Les autres ont le goût de la culture légitime sans avoir la formation, les diplômes ou le « métier » qui, pour emprunter la terminologie de Pierre Bourdieu, leur donneraient les moyens de participer de plein droit, serait-ce de manière indirecte, aux luttes de définition et de classement qui traversent et constituent le champ littéraire. Elles sont infirmières, employées, l'une a été enseignante de maternelle. Moins assurées de leur culture mais exprimant une ferveur sans faille à l'égard du livre, elles paraissent infiniment plus sensibles à la dimension symbolique du lieu et à l'évocation de cette convivialité lettrée qu'engendre l'association du livre et de la nourriture partagée. Non seulement cette association les séduit, mais elle les rassure, les fait *réfléchir*, réactive une symbolique du partage qui leur permet de se sentir intégrées dans une communauté de lecteurs dont elles attendent une reconnaissance active, qui formerait comme une autre famille, le vrai foyer enfin retrouvé¹⁶¹. En revanche, pour les détenteurs les plus légitimes de la culture légitime, il se pourrait que l'association conserve un peu de sa charge sacrilège. S'il est bon de partager le secret du lieu avec les très proches, il serait sans doute malséant de prendre prétexte d'une convivialité, en cette occasion fortuite, provoquée par l'alimentaire, aussi allégé et poétiquement (ou métaphoriquement) traité soit-il¹⁶² pour s'autoriser d'une sociabilité qui touche explicitement au livre et à la lecture. La « bonne distance » à l'autre est aussi une manière d'éviter que l'image idéale d'une communauté des lecteurs réunis en ce lieu se trouve perturbée par des approches, des contacts relevant d'une sociabilité de table, plus compromettante, plus engageante. Si cette dernière peut, dans certains cas, proposer ses rituels collectifs établis de longue date comme cadre à des pratiques lectorales silencieuses et individualisantes, comment ignorer qu'elle est gestion de la matière et qu'elle orchestre des corps et des gestes ? Les dispositifs que nous examinons ont en effet à résoudre des problèmes dont la trivialité ne doit pas occulter l'enjeu symbolique et culturel : éviter les taches sur les livres, empêcher que les odeurs de cuisine n'envahissent la librairie. Pour les premières, l'enjeu est, évidemment, économique mais c'est aussi comme souillures, traces d'une manipulation irrespectueuse, impure, atteintes au caractère sacré du livre qu'elles obsèdent. Derrière le symbolique, on repère aisément les représentations les plus enracinées dans l'imaginaire des milieux lettrés qui se veulent aussi « distingués », ce qui implique la stigmatisation des indices de la consommation « vulgaire », populaire. D'où la qualification redondante de ces souillures comme taches de *gras*¹⁶³ de préférence à une souillure poisseuse, par exemple, conformément à la logique du système des différences culturelles que Pierre Bourdieu traite dans *La Distinction*¹⁶⁴. Quant aux odeurs, corps volatiles et nomades, elles s'avèrent particulièrement difficiles à domestiquer. Elles s'immiscent, envahissent, perturbent, s'imposent, sollicitant le corps là où l'esprit seul devrait être en action, troublant l'ordre des représentations, la hiérarchie des facultés et des sens¹⁶⁵.

19 Les relents de cuisine pénétrant dans le monde réservé des livres sont comme un rappel des limites accordées aux échappées imaginaires, aux détachements intellectuels, aux utopies sentimentales. La lecture silencieuse est, certes, la forme de communication la plus éloignée des modes de communication traditionnels qui accordent à la bouche, à la

langue, aux organes, au corps tout entier, un rôle éminent ; la cuisine peut aspirer au statut de l'art. Cependant, aussi raffinées, élaborées soient-elles dans leur mode de réalisation, les productions humaines ne peuvent jamais totalement évacuer la matérialité du réel, des corps et des choses.

- 20 Lorsque les couleurs gaies prêtées au monde par la certitude de pouvoir le changer (c'est-à-dire briser les barrières, surmonter les clivages artificiellement produits par la logique de domination) s'estompent, l'odeur n'ouvre plus les appétits. Elle n'est plus promesse de bonheur fusionnel, d'une réconciliation de l'homme avec sa nature. Elle devient le signal d'une dangereuse contamination. Reconnaître, accepter, mettre en pratique la dichotomie entre le corps et l'esprit comme principe de structuration du réel, s'impose à nouveau. S'en accommoder devient le seul moyen de supporter les effets d'une insurmontable faille.
- 21 En donnant toute son importance à la question du seuil qui sépare et invite au franchissement, en se cantonnant dans un registre alimentaire dont les effluves sont des réminiscences d'enfance, la librairie de *La Fourmi ailée* parvient à arbitrer avec un tact remarquable les tensions que pourraient susciter différents usages du lieu par des clientèles entretenant un rapport plus ou moins passionnel à la culture légitime, parfois marqué par la privation (qui rend vorace). Il est clair que la fréquentation d'un lieu qui met en scène la liaison entre des pratiques occupant des places insubstituables dans l'espace des représentations culturelles intervient dans la construction des identités de lecteur. *La Fourmi ailée*, qui pose les frontières et invite chacun à prendre sur soi pour les transgresser sans violence, favorise la confirmation d'un rapport lettré au livre lorsque celui-ci s'est construit hors des cadres habituels (universitaires, professionnels). Cette confirmation s'effectue d'abord à travers l'admission dans une assemblée des lecteurs puis, de manière probablement plus rare, la pratique effective d'une sociabilité de lecture. L'entreprise recèle des risques d'automystification. D'autant que la librairie, avec un art consommé, dérobe les clients aux soucis liés à l'urgence et aux économies de temps. Par tout un ensemble de micro-dispositifs matériels à fonction ritualisante¹⁶⁶, elle arrache le temps à la succession et au quantifiable. Le client-lecteur s'installe dans une durée qui autorise les remontées vers l'origine et les plaisirs de l'enfance¹⁶⁷. Encore une fois, la nourriture sucrée sert de repère. Ici, le gâteau devient l'emblème d'une représentation sous-jacente du lire qui serait déprise provisoire de soi, ressourcement et distanciation, préparant le retour, avec une autre approche, au monde ordinaire de la compétition et des clivages d'âge, de sexe, de milieux. *La Fourmi ailée* encourage les métamorphoses intérieures plus que l'exercice des sociabilités spontanées¹⁶⁸ :

« Ça transforme les individus... Parce que si vous êtes touché, vous vous dites : Tiens, c'est beau... bon, vous entrez, vous allez manger des gâteaux, vous allez trouver les gâteaux bons, vous allez trouver le lieu intéressant. Il se construit quelque chose parce que vous êtes dans un lieu que vous ne connaissiez pas, donc vous voyez une dimension que vous n'aviez pas aperçue ailleurs. Vous vous intéressez au salon de thé, et puis, et puis à la librairie, et puis au livre... » (Le mari de F., 50 ans, profession libérale)

Polarité et subversion : Le Papier mâché

- 22 A l'inverse du dispositif précédent, l'aménagement matériel du *Papier mâché*, ouvert à Nice en 1978, traduit bien le refus de son créateur collectif d'exploiter l'imaginaire de l'osmose entre les deux activités. L'assurance culturelle, que la plupart de ceux qui furent à l'origine du projet et le firent fonctionner doivent à leur origine sociale ou à leur statut

professionnel, les dispense de recourir à cette vectorisation du parcours, rassurante pour beaucoup, que nous avons vu fonctionner à *La Fourmi ailée*.

- 23 *Le Papier mâché* propose un dispositif nettement polarisé entre des espaces aux fonctions bien définies. Il occupe un vieil immeuble du XVII^e siècle : au rez-de-chaussée la librairie (magasin, réserve) qu'on traverse nécessairement pour accéder au niveau supérieur où se trouvent le restaurant et la cuisine ; les deux plans sont reliés par une volée de marches doublée d'un toboggan.
- 24 Aucune des activités n'empiète sur l'espace de l'autre. Les étapes classiques du parcours de la clientèle, de la librairie au restaurant, s'échelonnent de manière claire. Le même souci de distinction opère pour la répartition du temps d'activité. Si la librairie est ouverte toute la journée, le restaurant fonctionne à midi et le soir. En principe, chaque espace vit selon son propre rythme : relative indifférence au temps social et disponibilité sans entraves dans la librairie ; à l'étage, périodes intenses de convivialité au moment des repas, cadrées par les horaires de travail. De fait la librairie se trouve régulièrement animée par la clientèle qui la traverse pour se rendre au restaurant. La linéarité du temps des livres est scandée par l'intrusion des mangeurs qui en rompt la quiétude. Il s'agit d'un bouleversement heureux. Au *Papier mâché*, on aime créer l'événement qui brouille les contours de formes qu'on a préalablement posées. Les différences, les frontières entre les gens, les sexes, les langues, etc. sont des données historiques incontournables. On doit tenter de les surmonter mais sans idéalisme. Rien de plus dangereux que d'en nier la réalité. Ainsi la séparation entre le restaurant et la librairie renvoie à une distinction sociale et pratique des fonctions dont il faut bien partir si l'on veut se donner les moyens de subvertir la hiérarchie qui en découle. La subversion est d'abord topographique puisque, inversion des pratiques hautes et basses, ici le restaurant domine la librairie. La reconnaissance des états de fait légués par l'histoire assure la dynamique d'un lieu dont les habitués, associés et clients, semblent prendre un plaisir évident à expérimenter les règles qu'ils se sont données (à partir de quelques principes intangibles) plutôt qu'à les perfectionner. Chr. donne la précision suivante :

« Il n'était pas question, dès le début, qu'on lise, qu'on puisse prendre des livres dans la librairie pour aller lire en mangeant. Cela dit, ça a été un combat permanent pendant sept ans pour empêcher les gens de prendre des livres dans la librairie et d'aller les lire à table. »

- 25 Or, ce sont ceux-là mêmes qui ont édicté la règle qui vont y contrevenir allègrement.
- 26 Les espaces séparés font système à condition qu'on veuille bien s'attarder dans l'un et dans l'autre et qu'on les relie, physiquement. C'est la manière particulière dont le lien se crée qui donne sa signification à l'ensemble. Contrairement à ce qui se passe à *La Fourmi ailée*, les déplacements encouragés au *Papier mâché* ne sont pas les étapes d'un parcours initiatique. Ils engendrent un va-et-vient décontracté d'un espace à l'autre. De cette manière un réseau se tisse entre des places qui se donnent simplement, sans cérémonie, pour ce qu'elles sont : les tables d'un restaurant où l'on mange bien et pas cher entre amis et les rayons d'une librairie où l'on découvre des livres qui deviendront, au prix de discussions parfois passionnées, autant de références culturelles, idéologiques et politiques communes. Et partout, des copains :

« Quand tu vas au restaurant, en France, tu t'assois, tu manges, tu t'en vas. Tandis que là tu pouvais bouger dans l'espace. En attendant qu'on te serve tu pouvais très bien aller regarder ou acheter un bouquin, ou aller t'asseoir en bas avant de manger, dans la librairie, et discuter avec les copains qui étaient là, tes copains avec qui tu allaient dîner ou bien les gens de la librairie que tu connaissais. » (N.)

- 27 L'installation d'un toboggan, unanimement qualifié « *d'idée géniale* », double l'escalier de communication. Il souligne de manière spectaculaire la fluidité voulue des déplacements et invite à l'appropriation ludique de l'espace. Ce sont les enfants, ennuyés de lire dans le coin aménagé pour eux au rayon jeunesse, qu'on occupe ainsi pendant que les parents prolongent leur repas. Le toboggan les autorise à la récidive sans fin des montées et descentes. Le brouhaha qui s'en suit est comme un rappel à l'ordre que ces militants, qui passent beaucoup de temps à rêver l'avenir du monde, s'adresseraient indirectement à eux-mêmes, rappel à l'ordre (ou au désordre) de l'immédiateté, du plaisir sans finalité autre que le mouvement même. Le bruit apporte une perturbation incontrôlable et remet constamment en question le cloisonnement rigide que les adultes pourraient être tentés de restaurer d'un plan à l'autre, par habitude et commodité, entre bruit et silence, convivialité et réserve. Emissaires du haut, les enfants sèment un joyeux et vivant désordre dans la librairie :

« On avait droit à un vacarme épouvantable, des hurlements, parce qu'un toboggan c'est... juste une seule descente, comme ça, pof !... très raide ! »

- 28 Le lieu échappe ainsi à la ritualisation. La brusque glissade est aux antipodes des approches respectueusement transgressives rencontrées à *La Fourmi ailée*.
- 29 Le rôle de l'enfant dans le dispositif se manifeste encore, de manière presque allégorique, sous les traits de deux petites gitanes, âgées de quatre ans tout au plus, habituées des poubelles de la rue. Elles s'introduisent dans la librairie d'abord pour le toboggan, puis pour les livres et lentement s'apprivoisent. On ne saurait mieux marquer le désir de désacraliser un lieu qu'en l'ouvrant à ces enfants issus du monde du voyage. La marginalité la plus intraitable, la plus irrespectueuse des règles de la société établie et du droit des gens installés fait ainsi irruption dans l'univers du livre. Cependant ces êtres de liberté apparaissent comme des anges déchus, des « *démons* », derniers rejetons d'un groupe que l'hégémonie de la société industrielle contraint à la sédentarisation, figures dégradées de la liberté, quoique toujours insoumises. Là où on espérait rires et moqueries, on entend des injures, réaction de faibles, de dominés. Dans son récit, Chr. insiste sur la très « *basse* » extraction de ces deux petites filles qu'il accueille :

« Dans le vieux Nice, les poubelles sont mises dans des petits hangars et les gens viennent y déposer leurs ordures et ces deux petites gitanes jouaient dans les poubelles, à la grande horreur de tout le quartier, mais dedans, carrément dedans, et quand les gens leur faisaient des remarques, elles les insultaient, elles leur jetaient les poubelles dessus. C'était vraiment des démons ! (...) Et donc ces deux petites gitanes venaient, traversaient régulièrement la rue en sortant des poubelles et venaient demander soit à aller au toboggan, soit regarder les livres... et je crois qu'on n'a pas été indifférent... elles ont fait après une scolarité très correcte et je crois qu'on n'a pas été sans influence là-dessus... »

- 30 Il se dégage de cette aventure une positivité inattendue. Tant qu'elles sont dans la rue, les fillettes sont pure provocation. C'est le scandale que déclenchent leurs petites personnes chez les bonnes gens, leur manière de régner sur l'ordure, qui les rendent si séduisantes aux yeux des libraires. La traversée régulière de la rue s'apparente au franchissement volontaire d'une frontière entre culture ensauvagée et culture civilisée. Mais il ne s'agit pas d'une trahison, d'un renoncement aux valeurs de la tribu. La fréquentation de la librairie n'opère pas de domestication. C'est à un lieu qui respecte et enrichit leur liberté que les fillettes accèdent : liberté des corps par la mise à disposition du toboggan qui transmue en plaisir l'expérience de la chute et de l'arrêt ; liberté de l'imaginaire auquel les livres offrent l'occasion de voyages sans interdits. L'évocation d'un avenir scolaire satisfaisant est la preuve d'une mutation heureuse de la négativité ludique s'alimentant

des déchets de la société en une intégration que les médiateurs espéraient probablement critique.

- 31 « *La convivialité, elle était au tout début du projet.* » Ce qui donne sa véritable unité, conflictuelle et dynamique, à l'ensemble ça n'est donc pas un lien symbolique, réactivé par un dispositif matériel, entre des activités que l'usage ordinaire distingue, ce sont les gens, qui ont élaboré ensemble le projet, qui l'ont réalisé et l'ont fait vivre ; ce sont les valeurs qui les rapprochent (tous des militants de la lutte autoritaire), les solidarités qui se sont créées à la faculté, dans les comités de quartier, les mouvements homosexuels, féministes, les groupes maoïstes, etc.
- 32 Comme je l'indiquais précédemment, *Le Papier mâché* correspond à un moment où certains membres de mouvements politiques contestataires ou associatifs, groupuscules ou réseaux, dispersés sur une multitude de terrains cherchent à opérer une synthèse de leurs expérience, à la fois pratique (la création du lieu lui-même, assénant la preuve de la viabilité des utopies) et théorique (à partir de tous les échanges qui pourront s'y faire). Ici, la communauté n'est pas un effet (plus ou moins fictif) du dispositif¹⁶⁹. Elle est une utopie, produit d'époque et de milieu, que les pratiques du groupe s'exercent à concrétiser à partir d'un certain nombre de références livresques qui sont autant de signes de ralliement. Ceux-ci permettent d'élargir le cercle, de l'ouvrir aux débats, aux polémiques, sans mettre en péril son existence comme terrain d'affrontements réglés. Ainsi, en dehors du fait que la librairie proposait un choix d'ouvrages qu'on ne trouvait nulle part ailleurs à Nice :
- « Il y avait un excellent rayon d'auteurs révolutionnaires qui n'a pas bougé du début à la fin mais beaucoup des gens qui entraient allaient vérifier qu'on avait bien ça, et après achetaient des romans. C'était, comment dire, une espèce de sécurité. On était vraiment là où on pensait être, donc on pouvait se permettre, après ça... » (N.)
- 33 *Le Papier mâché* apparaît comme un terrain d'affrontement mais surtout de clarification des idées par leur mise à l'épreuve pratique. Ce fut le cas, par exemple, des idées touchant à la rémunération et à la division du travail. Pendant sept ans que dure l'expérience, il sera inévitablement et fréquemment question d'argent. Mais il ne paraît pas que la préoccupation strictement gestionnaire et lucrative ait été, en tant que telle, au centre des débats qui agitaient sans relâche la vie du groupe. La question financière est abordée par rapport à la logique d'un projet qui fonctionne sur l'organisation non hiérarchisée du travail, la distribution égalitaire des profits et un mode de décision en démocratie directe. Lorsque la décision sera prise de fermer *Le Papier mâché*, l'affaire était encore rentable mais l'expérience s'était épuisée.
- 34 Le lieu se refuse à la rêverie, au déploiement poétique d'un imaginaire flottant au gré des associations métaphoriques. Peu de rêverie mais, en revanche, un souci constant de la transparence dans les relations au sein du groupe. On s'emploie donc, par la confrontation des droits et l'analyse des raisons, par la prise en compte des inconscients individuels et collectifs, à débarrasser les discours du flou sentimental et des approximations poétiques qui perpétuent sournoisement les rapports de domination¹⁷⁰.
- 35 Ainsi, de manière assez symptomatique, le nom du lieu (*Le Papier mâché*) est, de tous ceux de notre corpus, le seul qui fasse surgir des images plutôt déplaisantes¹⁷¹. Il est en tout cas le plus évocateur d'une activité obstinée et pénible : le livre, c'est dur, ça se mastique. La formule détourne la métaphore biblique du « *manger le livre* » en se fermant à toute idée d'une ingurgitation consentante. De manière très matérialiste et parodique, elle l'interprète dans son sens littéral, peut-être connoté par des souvenirs d'actes de

résistance, de correspondances secrètes, traces de liaisons dangereuses, entretenues contre le Père, la Loi, l'Ordre, papiers compromettants qu'on avale pour ne pas trahir. Ce qui va assez bien avec la situation que vit, au cœur d'un îlot assiégé par la droite extrême, ce groupe d'intellectuels qui entretiennent dans l'enthousiasme le sens du combat politique et le goût de l'expérimentation sociale. Des débats autour du nom, il ressort un plaisir ambivalent, entre dérision et sérieux :

« Il y avait des propositions absolument délirantes ! Sous les pavots, la page, La marmite infernale... Les éditeurs nous ont vivement déconseillé... Il y a même eu un directeur de chez Minuit qui nous a dit : Si vous vous appelez La Marmite infernale, je vous ouvre pas de compte ! (...) Bon, La Marmite infernale, ça nous divisait effectivement parce que, à la limite, il y en avait qui étaient pour l'action armée et d'autres pas... enfin, j'exagère... mais enfin, on a du mal, c'est vingt ans après... les clivages se situaient beaucoup plus... c'était beaucoup plus politisé, beaucoup plus radical... » (Chr.)

- 36 De manière générale l'esprit du lieu développe une attitude plutôt critique à l'égard d'une exploitation poétique de la polysémie des mots, lorsqu'elle s'exerce en dehors de son champ légitime : l'écriture littéraire. Et même dans ce cadre, les prétentions d'une certaine avant-garde (parisienne) à imposer sa hiérarchie des valeurs et des goûts et le suivisme des classes moyennes (provinciales) vont inspirer au libraire du *Papier mâché* plusieurs idées assez facétieuses. C'est en ces occasions qu'il va tirer le meilleur parti du rapprochement entre librairie et commerce de bouche, selon une orientation rationaliste et critique à l'opposé du procès à visée fusionnelle que *La Fourmi ailée* mettait en œuvre. Il évoque en particulier deux expériences menées avec un sérieux quasi-scientifique. La première de ces expériences, classique, a consisté à faire goûter des vins « en aveugle ». Mettant ainsi à l'épreuve le goût des lecteurs-œnologues, elle casse l'un des principaux tabous sur lesquels fonctionne le consensus culturel. Elle démontre en effet que le goût affiché pour l'objet ne se confond pas avec sa connaissance et que la culture d'un individu « cultivé » est un ensemble composite de compétences inégales. Pour la seconde, il s'agira de calculer le prix des livres au poids. Suivant de manière conséquente, jusqu'à l'absurde, le raisonnement économique qui traite le livre comme une marchandise quelconque, cette expérience dénonce au passage les effets de mode et, à travers l'identification forcée des deux ordres (esthétique et marchand) auxquels le livre (œuvre et objet) appartient, met en évidence l'inadéquation essentielle du prix des ouvrages à la valeur littéraire des textes. :

« On a fait des trucs un peu loufoques... Je me souviens d'avoir fait une vitrine... on vendait les livres au poids... On s'est dit : Tiens, on va vendre les livres au poids, ça va être marrant. On a mis des étiquettes. Voilà, c'était tant de francs le kilo... L'incident était venu de quelqu'un qui me disait que L'Homme sans qualités en Point-Seuil était trop cher. J'étais rentré dans une fureur, noire. C'était, en fait, le meilleur rapport qualité/prix... enfin, quantité/prix... Plus d'un million de signes pour 40 francs ! Enfin, c'est incroyable, quoi, c'est donné ! Et le sommet en sens inverse, c'était pas Duras... parce que Duras, quand même... elle arrivait en deuxième position... elle a fait des trucs, en nombre de signes, incroyables ! C'était Retour de Chine de Roland Barthes qui était sorti chez Bourgois et dans ce texte Barthes disait : Je ne dirai rien, je n'ai rien à dire sur la Chine. Voilà. Donc c'était très vite dit. C'est une feuille pliée en huit, comme on fait dans l'édition, et puis c'était ça... Ça faisait 8 ou 900 balles le kilo ! »

- 37 Démystification du milieu littéraire, désacralisation du livre et promotion des textes (c'est-à-dire attention portée à leur qualité littéraire), on pourrait résumer en ces trois formules les axes essentiels de la politique de Chr., en tant que libraire. L'intégration du restaurant facilite probablement la diffusion des deux premiers messages ; elle ne

compromet pas le troisième. Chr. dresse cependant un constat assez désenchanté sur l'influence que peut avoir un libraire sur le goût de ses clients :

« On ne fait pas progresser la lecture des classes moyennes... on a des types de lecture selon sa catégorie sociale, très très déterminée et on n'en déborde pas. On en déborde à peine, et ça dure toute sa vie. »

- 38 La couche supérieure des classes moyennes qui fréquentait *Le Papier mâché* était fière, dit-il, à l'époque, de lire Duras¹⁷². Il ajoute qu'il n'a « *jamais pu faire lire Blanchot à quelqu'un qui lisait Marguerite Duras* », sauf à des gens très proches parce que « *dans une relation interpersonnelle, on peut arriver à faire lire quelque chose d'autre...* ».
- 39 L'« interpersonnel » dont il est ici question rejoint, me semble-t-il, dans le cadre de cette expérience où l'amitié s'est projetée sans cesse hors du cercle restreint des quelques intimes, ce que nous avons convenu d'appeler « sociabilité ».
- 40 Il y a, à l'évidence, une dimension éminemment sociable dans cette expérience. Le refus de la division du travail et de la hiérarchie ne signifie pas, en effet, un retour à la communauté traditionnelle, à la société pré-capitaliste, à « *solidarité mécanique*¹⁷³. Lorsque l'accord s'établit au sein du groupe sur une proposition d'action (aménagement, extension, ouverture du lieu), il repose sur la raison et la capacité de chaque individu à définir, en interaction avec le groupe, ce qui est accessoire ou essentiel par rapport à ce qu'il veut faire de sa vie. Chr. propose une définition inhabituelle du *consensus* :
- « La décision au consensus, ça signifiait que tant qu'il y avait une personne qui s'y opposait, la décision était reportée. Ça a très bien fonctionné ! Il fallait que quelqu'un dise, très explicitement : Pour moi, c'est intolérable. Dans ce cas-là, on reportait, mais c'est très très rare, finalement, la plupart des gens, ils sont, très raisonnables, ils disent : "Je suis pas d'accord, mais au fond, je m'en fous, en fait, c'est pas ma vie qui est en jeu là-dedans". Et en sens inverse, si quelqu'un disait : "Moi, je veux absolument qu'on fasse ça" même si il était minoritaire, si personne ne s'y opposait avec beaucoup de vigueur, on faisait. Donc, cette espèce de méthode a bien fonctionné. »*
- 41 Le « miracle » du *Papier mâché* (sur lequel Chr. revient à deux reprises) consiste justement en ce que, à partir d'individualités ayant rompu avec les formes de militantisme d'organisation, un microcosme, sorte de laboratoire social permanent, naisse et fonctionne. Rapportées à la question centrale que le groupe se pose (« *On avait tous une interrogation sur le pouvoir : on n'en voulait pas* »), ces valeurs communes ne sont pas destinées à créer un sentiment communautaire ou, plus précisément, la sociabilité semble prospérer sur fond d'un sentiment d'appartenance identitaire (de génération, d'expériences, de choix), problématisé par les valeurs même qui rapprochent des individus d'origines sociales diverses : anti-autoritarisme, refus de la hiérarchie, de l'exploitation. Ces itinéraires ont convergé sans produire le goût du conformisme¹⁷⁴.
- 42 Le système génère des débats intenses autour, en particulier, de la politique de la librairie. Il est naturellement hors de question d'intégrer le système, c'est-à-dire de se plier à la demande, sous la pression des grandes maisons de distribution. Doit-on se contenter de proposer uniquement les livres qui conviennent au groupe, à ses désirs, à ses convictions, quitte à exercer une censure effective sur certains ouvrages ? Il faudra alors déterminer avec quelle rigueur, selon quels critères - politiques, esthétiques -, au risque de repousser d'éventuels lecteurs populaires. Sont débattues également les questions qui concernent l'ouverture du lieu à d'autres activités (cinéma, salles d'exposition, de réunion, etc.), à d'autres groupes (en la matière, quelles sont les limites de la tolérance ? peut-on accepter que des militants du P.C.F. se réunissent au *Papier*

mâché ?). Le « miracle », c'est que toute cette agitation souvent conflictuelle ne donne pas lieu à de véritables ruptures :

« Il n'y a eu aucun départ haineux ou violent. Il y a eu des gens qui ont eu autre chose à faire à un moment donné. »

- 43 L'essentiel du lieu c'est sa vitalité, sa capacité de renouvellement permanent. On ne s'étonnera donc pas du peu de documents écrits, photos, articles de presse conservés sur l'expérience. Le goût des archives apparaît aux antipodes de cet esprit qui ne souhaite jamais s'attarder sur le moment de la synthèse mais sur la dynamique du procès de structuration/déstructuration.

- 44 En 1985, au cours d'une réunion où les trente du début se retrouvent au complet, la décision est prise de mettre un terme à l'expérience qui, dans un contexte politique et social décourageant (on est dans les « années Tapie »), se survit à elle-même :

« Les deux premières années, ça a été extraordinaire,... un des deux ou trois trucs qui m'ont le plus plu dans tout ce que j'ai pu faire dans ma vie... les dernières années, c'était un calvaire, ça n'intéressait plus personne sur la ville. On était devenu un restau. Qui était pas trop cher. Voilà. Et qui était assez sympa. Donc, voilà, il y avait plus rien. Ça correspondait plus à rien, plus à rien. On s'ennuyait, quoi, on s'ennuyait. »

- 45 L'aventure s'achève véritablement deux ans après la fermeture du *Papier mâché*. « Tout le monde » est convoqué à la campagne. Dans le jardin d'un des associés attendent, dans des cartons en tas, les invendus du stock. « C'était une œuvre d'art moderne », dit Chr., chaotique, constituée d'éléments dépourvus de signification intrinsèque, homologue au tas d'immondices d'où ils avaient tiré les petites gitanes. Au cours de cette soirée on fera subir aux livres déchus le sort qui leur est réservé dans les sociétés qui ont sombré dans la barbarie :

« On a longtemps gardé beaucoup de choses et on a brûlé les livres à la fin. Elle t'a pas dit ça, N., hein ! (...) A la soirée, on a sorti tous les livres un par un et on les a proposés aux cinquante personnes. On a dit : "Bon, celui-là, vous le sauvez ou pas ? " Chacun est reparti avec un petit carton de bouquins et ceux qui restaient, ce dont personne ne voulait, hé bien... on a vraiment tout essayé, mais il y a un moment... on a brûlé. Faut voir ce qu'on a brûlé, hein ! On a brûlé L'Actualisation du programme commun, des trucs ! (...) On a brûlé ça collectivement et c'est insensé ce que c'est difficile ! Les bouquins, ça brûle très très mal... Jusqu'au bout, jusqu'à cinq heures du matin, on a été obligés de remuer le feu parce que c'est épais, les livres, il n'y a pas d'air, et donc ça brûle pas... Faut sans arrêt remuer le feu, pour oxygéner. »

- 46 Des décombres chaudes sort, indemne, la communauté des amis dont la complicité est scellée par ce secret (honteux) de l'autodafé. Et puis, dit Chr. (ce sont les derniers mots de l'entretien) :

« J'ai dû quand même sauver un Gramsci de l'incendie... et puis un truc d'intellos du PC... Ça devait être un centre d'étude et de recherche quelconque... J'ai dû sauver un bouquin de ça... J'étais un des rares à ne pas être trop violemment anti-communiste... parce qu'il y avait vraiment des hystériques ! »

- 47 *La Fourmi ailée* invite à habiter poétiquement un lieu, sur un mode plutôt réservé, qui ne brise que rarement, dans des conditions très particulières, la solitude du lecteur. *Le Papier mâché* a généré des histoires, qu'on évoque, qu'on se raconte. Il y a une tradition orale qui se perpétue, longtemps après que le lieu a disparu, bien adaptée à l'esprit du projet :

« Ce qu'on a fait, c'était un drôle de truc, de toute façon, c'était un drôle de truc ! Pendant des années, mais vraiment pendant des années... bon, maintenant, on n'est plus du tout là-bas, enfin, si, on descend quatre ou cinq fois par an, mais c'est plus pareil... on rencontrait des gens qui nous disaient avoir participé au Papier mâché... un nombre incroyable de

gens... On a bien dû rencontrer cinq ou six personnes qui nous ont dit avoir participé au Papier mâché et on ne sait pas qui c'est ! Donc, pour qui c'est un mythe et qui... Ils ont peut-être dû venir y manger et puis, pour eux, c'est devenu qu'ils y avaient participé, quoi... Et de toute façon, encore maintenant, continuellement, huit ans après, continuellement, des gens nous demandent quand est-ce qu'on rouvre un truc ! »

Le bruissement de la vie : La Passerelle

- 48 La contextualisation est un principe essentiel de l'interprétation des discours. Analyser nos terrains en tant que dispositifs matériels, à partir des représentations sociales du lire et de l'alimentaire, participe de cette contextualisation. Cette approche qui part des propositions de parcours et de pauses inscrites dans le lieu pour comprendre la manière dont les clients se l'approprient et les diverses significations que peut prendre cette appropriation, s'avère, dans le cas de *La Passerelle*, particulièrement féconde. Une description succincte du lieu permettra d'en mieux saisir la raison.
- 49 La façade du magasin (une ancienne poste des années cinquante) se répartit entre la librairie, spécialisée dans la bande dessinée, et l'agence de voyage. En arrière-plan est installée une salle de café-restaurant, prolongée par une petite cour sous verrière, enclavée entre les immeubles ; un bar partage avec la caisse de la librairie un vaste comptoir semi-circulaire qui avance dans l'espace des livres, avec de part et d'autre une entrée sur la salle ; si l'on ajoute l'escalier et la passerelle (suspendue en diagonale au-dessus de la librairie) qui permettent d'accéder à la mezzanine où est installé le stand de vente de mangas, on se représente la complexité du lieu, qui répond à la diversité de ses offres et usages.
- 50 Le comptoir occupe une position stratégique : l'escalier qui mène à la passerelle se trouve juste à côté ; on est obligé de longer un bout ou l'autre du comptoir pour pénétrer dans le restaurant qui fonctionne comme café en dehors des heures de repas. Il est donc à la fois au centre du dispositif et à la frontière entre, d'une part, des espaces propices à l'évasion et au rêve (librairie, agence de voyage¹⁷⁵ et, d'autre part, des espaces où l'on s'installe pour l'échange et la convivialité (restaurant, café). Même si cette division est, comme ailleurs, brouillée par la pratique des clients - on partage le plaisir de la découverte dans la librairie et il n'est pas exceptionnel de voir des lecteurs solitaires attablés devant une consommation - elle constitue le sous-bassement symbolique du lieu. Elle renvoie au paradigme du « *vivant refuge* » déjà largement illustré par les autres lieux visités¹⁷⁶.
- 51 L'importance du comptoir sera plus évidente encore si l'on s'attarde sur la place qu'y occupe le libraire, avec ses effets sur le comportement des clients, en particulier les modes d'appropriation du livre, le rapport marchand étant clairement posé mais susceptible d'être inclus dans des interactions moins impersonnelles. On notera d'abord que le libraire se tient à sa caisse, à une extrémité du comptoir, derrière le zinc, là où, dans les cafés-bars ordinaires, on trouve le dépôt de tabac. Il est donc assis à la place du buraliste, figure familière aux pratiquants du bistrot, grâce auquel on n'est jamais en manque de la substance qui reste, avec l'alcool, le vecteur probablement le plus populaire de la sociabilité occidentale¹⁷⁷. Comme à *La Bibliothèque*, le lieu associe les images de sociabilité attachées au tabac, au café, au livre et à la lecture. A l'inverse, il dissocie nettement les rôles de libraire et de barman. Du coup, la sociabilité de bistrot prend ses aises. Tandis que le barman officie, le libraire se tient discrètement, presque modestement, à la marge (mais pas exclu ni isolé) des conversations courantes. Au bar,

c'est la circulation latérale des paroles entre clients qui domine. Partageant avec le livre et la lecture le même plan d'échange, la conversation de comptoir, avec son ton familier et détendu, intègre très naturellement ce qui se passe côté librairie. Il arrive, par exemple, qu'une demande de renseignement adressée au libraire soit interceptée par un client du bar qui la complète ou la relance. Le voisinage au coude à coude est un incomparable facteur de communication entre les gens. Elle rend virtuellement possible, à tout moment, l'enclenchement d'un dialogue avec ceux que je côtoie, lecteurs et consommateurs. Il suffit que l'occasion se présente. Le dispositif encourage tout un chacun à s'en saisir, sans avoir le sentiment de s'immiscer dans une conversation privée puisque la surface courbe du comptoir relie simplement tous les individus installés au bar.

- 52 En raison de la centralité décalée de sa situation¹⁷⁸, le libraire ne donne donc pas l'impression d'être à un poste d'observation, de surveillance, encore moins de contrôle. Et d'ailleurs, pour le décharger en partie de cette responsabilité, un portillon magnétique a été installé à l'entrée de la librairie qui constitue l'unique voie d'accès à l'ensemble du lieu. Quand il ne s'occupe pas des clients, le libraire s'adonne le plus souvent aux multiples tâches qu'exige la gestion d'un commerce - ou bien il lit. Qu'un libraire lise dans sa librairie, cette indication n'est pas en soi surprenante. C'est plutôt la signification que prend la lecture dans ce lieu et la qualité du plaisir qu'il y trouve qui méritent d'être signalées :

« Moi, le meilleur moment que je passe ici, c'est quand je prends un livre, comme tout à l'heure. Je me mets à lire et j'entends le lieu vivre autour de moi, je suis à la fois dans mon livre et autour c'est pas ma bibliothèque. Il y a de la vie, il y a des gens, je ne les vois pas, je suis dans mon livre, je ne les vois pas mais ils sont là. Je sens que ça vit, ça bouge. Ça c'est un plaisir pour moi, profond. » (J-F.)

- 53 Son témoignage rejoint très exactement celui d'un habitué du café (sans être client de la librairie) :

« Ici, c'est le seul endroit où il y a des gens qui lisent dans un café. Moi, j'aime bien parce qu'on peut être à la fois concentré sur ce qu'on lit et garder un œil sur l'extérieur, ne pas être replié sur soi-même comme quand on lit au lit à huit heures du soir. » (P., homme, 30 ans, ingénieur)

- 54 A cause de la multiplicité des activités que le lieu propose, des clientèles très différentes par l'âge, le milieu, les centres d'intérêt se succèdent tout au long de la journée¹⁷⁹. La formule génère d'elle-même une activité incessante, ce « *bruissement de la langue* » si cher à Roland Barthes et qui, extériorisé, devient ici le bruit même de la vie. C'est lui qui soutient l'activité lectrice et, peut-être, lui donne sens en l'arrachant à sa solitude. On sent bien qu'il ne s'agit pas là d'un effet accessoire du dispositif : de l'aveu même de J-F., la solitude est le plus grand mal dont souffre le libraire¹⁸⁰ dans l'exercice habituel de sa profession. Celui-ci en souffrirait avec une intensité d'autant plus insoutenable qu'il représenterait le lecteur par excellence, une sorte de modèle de lecteur, dont la pratique s'avère en général conforme au rôle et à la place que la société attribue au livre et à la lecture. De la manière dont la société moderne règle l'accès aux livres dépend, selon J-F., le rapport que les lecteurs vont entretenir avec le libraire qui est son médiateur traditionnel et le plus proche¹⁸¹ et, par voie de conséquence, avec le livre et la lecture. On aurait, au fond, les libraires qu'on mérite :

« Le client ne trompe pas la solitude. Il a trop pris l'habitude de se servir comme dans une grande surface. Il rentre, il dit pas bonjour, il dit pas au revoir, il paye, il s'en va. »

- 55 Pour lui comme pour X. auquel il a succédé à la librairie, cette solitude signale la fin d'une époque (« *l'anéantissement de la civilisation bourgeoise* » présage X., de manière plus

radicale) où le métier du livre ne se confinait pas à celui de commerçant¹⁸² mais, englobant toute la chaîne de production et de distribution du livre, s'inscrivait au cœur du processus de civilisation et de diffusion des idées, à la croisée des mouvements intellectuels et artistiques, modifiant les représentations, les sensibilités, intervenant quotidiennement dans la genèse historique du social et du politique.

- 56 Le thème de la solitude s'impose comme effet de la double contrainte qui s'exerce actuellement sur le livre : celle du marché et de la société de consommation qui accordent aux ouvrages la valeur de leur chiffre de vente ; celle des gestionnaires et des bureaucrates qui permet que se développe chez les libraires une mentalité d'employés, engendrant une culture des incompétences, soigneusement adaptées aux exigences du système¹⁸³. Si X. traite amicalement J-F. de « *dinosaure* » c'est que ce dernier croit encore possible d'exister comme libraire indépendant au sein d'une société qui s'adonne au libéralisme sans rivage ; J.F. mise sur les ruses de l'imagination libre pour exploiter les failles d'un système que sa puissance même sclérose. David contre Goliath. Par-delà la différence de leur diagnostic sur l'avenir du livre, il est clair que le renonçant comme le battant cherchent à préserver l'essentiel des valeurs de leur jeunesse : le refus du gain (d'ailleurs modeste) comme finalité à l'exercice de la profession. C'est la recherche d'un intérêt à la fois intellectuel, idéologique et affectif qui les a conduits, l'un à co-inventer *La Passerelle*, l'autre à en prolonger l'expérience - même si les raisons de leur entrée dans le métier et leur attente à l'égard du lieu ne sont pas exactement les mêmes. Ainsi, quelques années auparavant, J.-F. et quelques amis ont créé une librairie à Nice :

« Vu que l'essentiel de nos soirées se passait à parler des bouquins qu'on avait lus, à se prêter des livres, à en chercher d'autres, ça a été de dire : "Mais ouvrons une librairie ! On sera déjà plus à notre aise". »

- 57 Evoquant de son côté les circonstances qui ont présidé à la création de *La Passerelle* - un libraire et un restaurateur installés côté à côté qui sympathisent et décident de créer un « lieu commun » pour sortir de l'enfermement étouffant dans une seule activité, dans un seul univers - X. affirme :

« On avait beau être libraires, on n'était pas des vendeurs de livres, on n'en avait rien à foutre de vendre des livres... Moi, ce qui m'intéresse, c'est ce que disent les gens quand ils viennent, l'échange qu'on avait avec eux (...) On n'est pas des commerçants, nous. On est là pour une certaine qualité de vie¹⁸⁴. On a voulu vivre entre nous, en sachant qu'entre nous ça suffit pas, c'est-à-dire que si personne ne nous amène quelque chose on meurt. (...) Ici, il y a toujours des gens qui sont prêts à faire un "retour de". On crée ce lieu qui leur permet d'apporter quelque chose et du coup de nous faire vivre, nous, parce que si on est entre nous comme ça, à se regarder, à vendre des choses, on en a marre, on dépérit. »

- 58 L'ouverture du lieu qui relève chez X. de la nécessité existentielle plus encore qu'économique (même si les deux plans ne sont pas indépendants) apparaît dans le discours de J-F. davantage comme une ouverture et un enrichissement dont on pourrait se passer - à condition d'être capable de supporter la solitude qui mine le lecteur lorsque les circonstances de la vie ont distendu ou cassé le cercle des amis. Mais ce repli égoïste (toujours envisageable) du lettré sur sa bibliothèque privée signifierait le renoncement à un plaisir supérieur (*profond*) qui souligne la vocation éminemment sociale de la lecture. Quelles que soient les nuances de leur discours respectif, dues aux différences de leur milieu d'origine et de leur itinéraire personnel, à la manière dont ils sont entrés dans le métier du livre, J-F. et X. partagent la même conviction : pour faire vivre le livre et la lecture, il est nécessaire de faire vivre la librairie, pas seulement comme un commerce, en se garantissant le mieux possible de toute dérive gestionnaire. Ainsi installé au centre

d'un dispositif qui secrète le bruit, le mouvement, la réflexion et le rêve, le libraire devient la figure emblématique de la fonction en quelque sorte « citoyenne » de la librairie, participant d'un ensemble plus vaste, au plan géographique et humain (le quartier, la ville) comme à celui des représentations collectives. En contrepartie de ce devoir d'invention et d'animation urbaine qu'assume la librairie, J-F. considère l'achat de livres à *La Passerelle*, au même titre que le fait d'y prendre un café ou d'y déjeuner, comme preuves de l'attachement au lieu et à ce qu'il représente. J-F. est catégorique :

« Ça peut pas être uniquement : je prends, j'encaisse, je donne, c'est pas possible. »

- 59 La multiplicité des activités¹⁸⁵ intégrées dans un espace assez restreint, facteur d'un côtoïement propice à l'instauration des liens, les déplacements et le renouvellement ininterrompu, en cours de journée, des groupes d'habitues (ou qui se considèrent comme tels¹⁸⁶ rendent ce type de rapport strictement utilitaire plutôt improbable. Par ailleurs, cette diversité qui est à l'origine même du lieu (sa formule mais aussi le quartier de la Plaine, à la fois populaire et « branché », marseillais et multi-ethnique, où il s'est implanté pas du tout par hasard) rencontre le désir des clients qui y voient l'une des raisons les plus évidentes de sa fréquentation. L'interprétation proposée par les habitués du lieu est d'ailleurs d'une justesse surprenante (si l'on considère la convergence des propos comme une sorte de critère de la vérité provisoire du message diffusé par le dispositif). De l'avis de toutes les personnes interrogées, il règne ici un climat de camaraderie spontanée qui rend moins rigides (sans les abolir) les frontières entre le privé et le public. En ordonnant les termes qu'ils utilisent le plus fréquemment pour qualifier la fonction sociale du lieu, on obtiendrait la liste suivante : *La Passerelle* permet la cohabitation, la rencontre, la convivialité, l'interaction, le mélange, le brassage. Remarquable convergence entre les discours des libraires et de leurs clients :

« ...Ne pas rester chacun dans son univers... c'était vital pour nous que des gens nous amènent de l'air frais (...). Le brassage des idées avec le brassage des générations (...). Moi ça m'a sauvé de ne pas être enfermé avec des soixante-huitards. » (X.)

- 60 Seraient concernés aussi bien les générations et les sexes que les couches sociales ou les milieux professionnels :

« Je trouve que des lieux comme ça, il devrait y en avoir beaucoup plus parce que si il y avait juste une bibliothèque (sic¹⁸⁷) je pense que je ne serais pas rentré ; s'il y avait juste l'agence de voyage, je pense que je serais peut-être rentré pour proposer un service tout au plus ; si ça représentait un bar ou un restaurant, bon, je serais rentré juste pour un but professionnel, c'est tout, et j'aurais pas eu envie qu'il y ait une certaine... pas continuité... une élaboration de... d'une autre relation entre les personnes qui sont là et moi. » (J., homme, 39 ans, électricien)

- 61 Le même client invente une situation exemplaire pour accompagner sa défense et illustration du lieu. Cette anecdote fictive permet de bien comprendre par quel mécanisme passe, pour lui, l'intégration du livre dans la vie. *La Passerelle* lui a fait découvrir que cette inscription était possible hors du cadre privé de la famille ou des amis qu'on reçoit à la maison. C'est d'abord l'étonnement qu'un lieu spécialisé du livre, qu'on l'appelle « bibliothèque » ou « librairie », peu importe au fond, ne manifeste pas, comme à l'accoutumée, son caractère ségrégatif en se mettant lui-même à l'écart des commerces qui assument d'autres fonctions, moins « hautes » mais également vitales pour la cité :

« Il y a une femme qui rentre avec son gosse et qui lui achète un Tintin. Une femme, une "madame tout le monde", mais elle est rentrée, elle a osé entrer dans un endroit qu'elle croyait être une bibliothèque d'après la devanture et quand elle voit qu'il y a un bar, qu'il y a une agence de voyage, un restaurant, elle se dit : "Tiens, c'est sympa !" Elle va en parler autour d'elle, elle va le dire à son mari, vous voyez... Alors que si elle était rentrée dans une

bibliothèque qui ne vend que des bouquins de BD, ou n'importe quoi, elle aurait acheté pour son minot son Tintin et après elle serait rentrée à la maison et c'est fini. A son mari, elle lui dit : "Tiens, j'ai acheté pour le petit", un Tintin, et c'est fini, c'est tout, ça s'est passé dans une bibliothèque, c'est tout. »

- 62 Dans un environnement qui *parle* parce qu'il articule en un discours neuf des fonctions symboliquement distinctes et socialement marquées, l'achat de livre prend une signification qu'on enrichit et s'approprie dans le procès même d'interprétation du lieu. Il n'est plus un geste furtif qui s'épuise d'un coup, sans autre prolongement qu'une lecture qui portera peut-être les stigmates de la manière dont on y a accédé, silencieusement et, dans le cas de cette mère de famille mise en scène par J., presque honteusement. En reliant librement des espaces qu'il peut explorer et pratiquer à son rythme, selon ses possibilités et ses goûts, le client, d'abord surpris, *participe* à l'histoire du lieu et à sa définition. La mère de famille vit une sorte d'aventure, inaugurée par un geste audacieux, dont le dénouement est le récit même qu'elle pourra en faire et qui la pose en personnage-narrateur, doublement valorisée, d'une histoire dont le thème serait, de manière assez peu courante, le rapport au livre.
- 63 Il faut naturellement revenir sur la spécialité de la librairie. Elle n'est pas indifférente à la diversité remarquable et constatée¹⁸⁸ de la clientèle. Les bandes dessinées sont, en effet, plus qu'un genre. Elles constituent un mode d'expression qui a conquis une sorte d'autonomie depuis que l'édition propose des albums qui s'adressent à des publics extrêmement diversifiés. On trouve des bandes dessinées pour tous les âges et pour un éventail très large de goûts qui correspondent à la diversité des milieux qui composent ce que l'on appelle les classes moyennes. Par ailleurs, du fait que les premiers contacts avec la bande dessinée précèdent souvent l'apprentissage de la lecture, nous conservons probablement tous, même ceux qui, adultes, ne seront pas des amateurs de BD, une sorte de tendresse désintéressée pour ce support de notre imaginaire qui lui a permis de s'affranchir progressivement de la dépendance au parent-conteur ou lecteur - avant que de tomber sous l'autorité du pédagogue. Beaucoup des clients de *La Passerelle* sont des collectionneurs ou, plus modestement, des adultes qui souhaitent reconstituer un peu de leur univers d'enfance en se procurant les rééditions de séries anciennes, pour eux-mêmes ou pour les transmettre à leurs enfants. Le principe de continuité générationnelle participe ainsi pleinement du discours collectif de *La Passerelle*. On a recours plus fréquemment que dans d'autres lieux à des fragments de récit d'enfance (qui ne sont pas de l'ordre de la confidence mais de la communication axiologique). Il y a une expérience à transmettre et à recevoir pour que le flux de la vie ne s'interrompe pas¹⁸⁹. La cohabitation curieuse ou indifférente entre les amateurs de *Tintin*, *Kit Carson* ou de mangas japonais en est le prix. Elle ne débouche pas nécessairement sur des échanges verbaux : les très jeunes adolescents qui attendent en bas de l'escalier l'arrivée de Gégé le Chinois frayent assez peu avec le reste de la clientèle, pas davantage avec le libraire ; ils ont leur univers à eux, dont ils préservent la confidentialité, au niveau des cimaises. Tous les types de clientèle acquièrent cependant (et c'est probablement l'essentiel), les uns pour les autres, une visibilité sociale qui force à la reconnaissance réciproque, à l'intérêt et peut-être au respect. La cohabitation entre les amateurs de BD et les simples consommateurs relève de la même représentation de l'ouverture à l'autre qui serait intrinsèque à une situation de proximité et qui déboucherait, à condition qu'on le veuille, sur une sociabilité effective. Ainsi, une personne qui fréquente *La Passerelle* (côté café) pour son ambiance décontractée et « *mélangée* » explique :

« Moi, je ne suis pas tellement lectrice de BD. Pas parce que je n'aime pas mais on ne peut pas tout faire. Et je suis contente de passer à travers ça et de côtoyer même de loin les gens qui sont visiblement intéressés par la BD, parce que s'il n'y avait pas ce café-là, je ne les côtoierais pas. Là, je peux les observer, à la limite, si ça me chante, éventuellement, s'ils me fascinent, j'aurai peut-être envie de leur adresser la parole et puis de connaître la BD qu'ils aiment, etc. » (P.E., femme, 25 ans, étudiante bibliothécaire)

- 64 L'intérêt curieux que provoque l'étrangeté de l'autre peut, à la limite, ça n'est pas une obligation mais ça n'est pas exclu, c'est même inscrit dans la logique du lieu, conduire à s'intéresser à ce qui fait sa différence culturelle. « *La vie, c'est un perpétuel échange* », énonce J.. *La Passerelle* reflète la vie.
- 65 Même lorsque, l'habitude aidant, la sociabilité de café prend le pas sur l'intérêt porté à la librairie et à ceux qui la fréquentent, il reste une sorte de perception infra-consciente de la présence des lecteurs. L. par exemple qui avoue que « *maintenant, je passe, je rentre, je vais au fond, je les regarde plus, les livres, quoi* », s'attire un démenti de sa cousine :
- « *Moi je trouve que même si maintenant on ne voit plus la librairie, on va quand même dans un café où il y a une librairie. Quand on est dans l'autre salle, on voit qu'il y a des gens qui viennent pour la librairie. On ne les voit plus mais ça fait partie. On sait très bien qu'on n'est pas dans un café comme ici*¹⁹⁰. On n'est pas dans un simple café, on le sent quand même, qu'on n'est pas dans un simple café. » (Femme, 22 ans, étudiante)
- 66 L. ne proteste pas. *La Passerelle* n'est pas un simple café. Elle n'est pas non plus un endroit comme *Les Arcenaulx*, dont l'ambiance trop calme lui rappelle une « *vraie bibliothèque* (sic) ou un musée : ça fait sacré. » Elle aussi, pour lire et travailler, aime le bruit autour d'elle, le « *brouhaha* ».
- 67 Que la bande dessinée reste une forme d'expression peu légitimée (malgré son entrée par bribes illustratives et ludiques dans les manuels scolaires du premier cycle) explique en partie la convivialité très détendue du lieu¹⁹¹. L'absence de reconnaissance du milieu lettré soude le groupe des créateurs de BD. Un indice : des dessinateurs se retrouvent une fois par mois pour déjeuner à *La Passerelle*. Par ailleurs, ne pas apprécier la bande dessinée, et même n'en avoir jamais lu, n'est pas considéré comme un crime contre « la » culture. Être ou ne pas être lecteur dans une librairie de BD n'est pas, en soi, indice de classement et facteur de discrimination. Ce lieu du livre présente l'énorme avantage, du point de vue de la sociabilité, de rester accueillant au non-lecteur. Outre le fait que beaucoup de faibles lecteurs de milieux populaires sont des amateurs de bandes dessinées, ce qui ouvre *La Passerelle* à une clientèle absente des autres lieux étudiés, on doit reconnaître qu'en présence de cette proposition spécifique de lecture, particulièrement peu légitime, personne ne s'inquiètera de savoir si elle se trouve effectivement retenue ou pas. Nul besoin de dissimuler une non-pratique lectorale sur laquelle, en tout autre lieu de notre corpus, pèserait un léger soupçon d'infamie. Car si nul n'est censé ignorer la loi (des classiques étendue à la littérature contemporaine) ignorer la bande dessinée est un droit tacitement accordé à tout citoyen. Il ne s'exerce donc aucun ostracisme à l'encontre du simple consommateur du bar ou du café-restaurant. Une absence de prétention culturelle, apparemment non feinte même si elle n'est pas tout à fait dénuée d'aspiration plus ambitieuse, caractérise ces amateurs qui acceptent tacitement la place assez « basse¹⁹² » attribuée à la bande dessinée dans le champ de la production culturelle. Attitude qui contribue aussi à désacraliser la forme même du livre en général, indépendamment de son contenu, de la présence (ou de l'absence) d'images, du soigné de sa présentation.

- 68 Il ne faudrait évidemment pas exagérer la fluidité des déplacements et des échanges. Le comptoir marque bien un seuil. Si l'on se reporte au fragment d'entretien avec L. cité au début de cette étude¹⁹³, on retrouve en accéléré la manière classique d'accéder par étape à la salle. J., en revanche, n'a jamais franchi le second seuil. Il passe deux ou trois fois par semaine à *La Passerelle*, sur l'itinéraire entre le travail et la maison. C'est comme un « *sas de décompression* ». Il reste au bar. Il lui arrive d'acheter un album. Il s'intéresse aussi aux offres de voyage. Tout est à portée de main. D'autres clients font du bar une étape et un point de rendez-vous avec leurs amis, les soirs de sortie en ville. Au fond, tous les usages du lieu, associations et déplacements, sont envisageables et autorisés. Certes, la conscience des seuils demeure. Il faut des raisons, propres à chacun, pour les franchir (des habitudes qu'on importe dans le lieu, le temps, l'occasion). Pourtant, les séparations ne sont plus perçues seulement comme des barrières symboliques mais comme des aménagements fonctionnels qui correspondent au type et au degré d'engagement qu'on souhaite entretenir avec le lieu, plus ou moins convivial, plus ou moins en retrait. Elles ne constituent plus une entrave à la circulation et ne lui imposent pas un sens unique puisque le second seuil est en quelque sorte dédoublé¹⁹⁴. Au centre de ce dispositif, le comptoir n'assure pas une simple fonction transitoire. Sans qu'il soit nécessaire de passer le second seuil, il permet de faire jouer ensemble, de manière souple, laissée à la discrétion des clients, le lire et le boire. Cette synthèse anticipée d'un usage qui serait comme l'accomplissement du lieu est proposée sous une forme familière et conviviale qui lui retire toute violence symbolique sans rien lui enlever du pouvoir d'évocation qui accompagne l'association de la lecture et de la nourriture. Il est en cela une invention remarquable, un artifice bénéfique et plein de tact.

NOTES

152. « J'ai découvert *La Fourmi ailée* par hasard... (...) J'ai vu l'ensemble, je suis entrée, j'ai regardé comment ça fonctionnait, j'ai vu qu'il y avait les deux, tout de suite, à l'entrée. C'est pour ça que je suis entrée, parce que j'avais besoin de boire quelque chose, pas besoin de livres, pas du tout, et pour moi, le bout du coconut c'est de pouvoir allier les deux, le café et le livre, c'est... c'est la jouissance, quoi, un moment d'arrêt, une rêverie, une méditation, c'est pas seulement passif... » (Femme, québécoise, peintre et universitaire, 45 ans, une « obsédée du livre », dit-elle)
153. L'« inspiration » est souvent invoquée, pas forcément sur un mode ironique.
154. *La Fourmi ailée* est une halte, la plus valorisée, dans une déambulation à laquelle M. se livre, chaque dimanche, identique, du Forum des Halles au quartier Mouffetard, en passant par la place des Vosges, le Centre culturel suédois, etc.
155. « Je suis comme un navigateur qui s'est fixé une côte... Les livres, c'est un peu comme une espèce de lieu où j'envisage des choses, mais je me sens toujours très loin... Me rapprocher des livres... c'est comme si je continuais à mettre le cap sur ce désir... »
156. « Il y a, bien sûr, un certain quant à soi, mais finalement, il ne faudrait pas grand-chose pour le casser... il y a comme une espèce de petite note, un peu réservée, mais finalement les gens seraient très disponibles. » Cf. les propos de K. (universitaire, 40 ans, mariée) qui fréquente *La Fourmi ailée* depuis son ouverture : « On pourrait sans doute, mais ça ne se fait pas (...). Si on voulait engager, on

pourrait, mais ça reste... Je pense que si les gens viennent ici, c'est qu'ils aiment bien se retrouver entre eux, pas forcément pour parler aux autres gens (...). »

157. Citons, parmi d'autres témoignages, les propos du propriétaire des *Mots à la bouche* qui révèlent la même confiance dans l'efficacité de la nourriture partagée à intégrer la diversité, à rendre acceptables (et même intéressantes) des différences qu'on jugera inessentiels une fois qu'on les aura rapportées au sentiment d'une communauté humaine retrouvée (ou à venir) : *« L'idée de convivialité c'était (...) l'idée de faire une brèche dans un tissu urbain, dans un quartier, une greffe d'un lieu coloré par l'homosexualité que tout le monde puisse voir, qu'il y ait un échange, un va-et-vient, et là, pas forcément par la lecture. Ce qui m'intéressait, ce qui intéressait le groupe et qui, moi, m'intéressait beaucoup dans cette idée-là, c'était l'idée de communication, à égalité, de plain-pied, entre des gens d'un même quartier, d'une même ville, qui verraient des semblables pas tout à fait semblables et pourraient entrer en contact tout d'abord visuellement et peut-être franchir la porte... mais ça, c'était plus le côté... je pensais justement qu'on pourrait s'asseoir, qu'on pourrait manger, et puis se modifier un peu parce que finalement tout le monde mange à peu près de la même façon, du moins avec des différences qui ... »* De manière moins ambitieuse, plus pragmatique (les années ont passé), le propriétaire des *Folies d'encre* (Montreuil) invite régulièrement ses clients à partager des petits déjeuners-dédicaces le samedi matin, dans sa librairie, et de temps en temps des soupes-dédicaces. Il est persuadé que ces moments de partage créent une « *convivialité plus immédiate* » qui abolit (ou au moins atténue) les différences : *« On est, du coup, du même côté, un peu du même côté, et pas chacun, moi le commerçant et l'autre le client (...). Ça fait un peu tomber les barrières... enfin, à la fois, ces barrières, elles existent, et, à la fois, elles n'impliquent pas obligatoirement des rapports durs. Donc il faut réussir à passer au-delà. Ça sert à passer au-delà. »*

158. Pour savoir comment était organisée la lecture pendant le repas des moines, on peut consulter *La règle de Saint Benoît* (Editions de l'abbaye de Solesmes, s.d., p. 58) dont s'inspirèrent tous les ordres contemplatifs. Cf. *Sociabilités du livre et de la lecture*, rapport B.P.I./D.L.L.

159. *« Le fait que la librairie soit sur la rue protège un peu des gens qui n'aiment pas lire (...). On est en retrait (...). Ce qui est plaisant c'est d'être avec d'autres gens sans être forcé d'entrer en relation. Il y a comme un respect mutuel. On est ensemble et en même temps on respecte la tranquillité de l'autre. »* (Universitaire, 45 ans, mariée)

160. *« L'association librairie-salon de thé ? J'adore ! Moi, ça me convient très bien !... Il y a l'univers des livres, moi, je suis quand même livre, avant tout... donc, il y a l'univers des livres, je me sens très rassurée ! Il y a des livres ! C'est mon domaine ! Alors, je trouve ça intéressant de demander aux gens ici si les livres ont de l'importance ou pas pour eux. En fait, peut-être, au début, et puis après ils viennent au salon de thé. Mais, c'est vrai, en fait, je réfléchis, je n'ai acheté qu'un seul livre ici ! »* (K., 40 ans, chercheur)

161. *« (...) L'image qui m'est apparue après m'être installée, c'est le sentiment de... je pouvais transposer comme si mon domicile était ici : "Tiens, après tout, ici je suis chez moi !" Ça m'a vraiment surpris, un peu comme si j'étais chez moi. Le côté salon de thé, ça fait comme si on invitait des gens chez soi. L'intimité de ce lieu, ça donne une proximité avec ce qu'on fait dans son existence personnelle, on invite facilement des gens, des amis à prendre le thé. »* Dans de nombreux témoignages, ce « *chez soi* » résonne comme le rappel d'un rêve d'enfance, quelque peu régressif, époque d'avant l'individuation, enfance lectrice où seraient réconciliés le côté cuisine, côté maternel, protecteur, nourricier (la *fourmi*) et toutes les formes de liberté offertes par la lecture (et ses ailes). La présence d'une cheminée où l'hiver brûle un vrai feu de bois renforce cette connotation de retour au foyer.

162. *« C'est vraiment une association séduisante, arriver à allier ces deux plaisirs... mais il ne faut pas que ce soit du cassoulet, hein, il faut quand même que ce soit de la nourriture fine, et puis des bouquins intéressants... »* (libraire, homme, 35 ans)

163. Rappel : *La tache de gras*, tel est le nom que des amis de A.D. proposaient de donner à sa librairie, par dérision.

164. Cf. *op. cit.* p. 207.

165. Le libraire des *Mots à la bouche* en donne un autre exemple ; au moment où lui vient l'idée d'ouvrir une librairie-restaurant, il soumet son projet à deux femmes qui tiennent une librairie alternative à Montmartre (on est en 1981). La réplique est cinglante (propos rapportés) : « *Mais vous ne serez jamais un libraire ! Vous ne pouvez pas aimer les livres ! Et puis, ils vont sentir les haricots, vos livres, ça va être dégoûtant, comment vous pouvez faire ça ! Le papier, ça absorbe toutes les odeurs ! Ça va être dégoûtant !* » (W.)

166. « *Au bout d'un certain temps les gens se trient d'eux-mêmes : ceux qui ne sont vraiment pas satisfaits s'en vont, ceux qui se sentent bien et acceptent les rites - dans toute chose, il y a des rites - ils acceptent les rites et notre façon de faire (...). Les rites, c'est qu'on va à notre vitesse.* » (F.)

167. « *Je viens souvent dans cette librairie-salon de thé. C'est pour moi un havre de paix, de tranquillité, un endroit où je peux lire, écrire, travailler... et rêver. J'aime le faire connaître seulement à mes amis les plus précieux comme on fait partager quelque chose de rare, quelque chose qui a un goût d'éternité.* » (Femme, orthophoniste, région parisienne, 47 ans)

168. De nombreuses signatures de livres sont organisées, en revanche le soir, après la fermeture du salon de thé, ainsi que des vernissages d'exposition.

169. Evidemment, *La Fourmi ailée* est aussi et même essentiellement du point de vue de F. et d'une grande partie de la clientèle qui la fréquente une librairie militante, de par son fonds, d'abord, mais aussi par les signatures qui s'y déroulent, le panneau où sont affichées des coupures de presse, des pétitions, toutes sortes d'informations concernant la lutte pour le droit des femmes : publications, manifestations, soutiens, etc. F. tient d'ailleurs très régulièrement le stand de livres dans les assemblées publiques organisées par les organisations féministes. Mais à la différence du *Papier mâché*, le lieu est « fait » - me semble-t-il - pour capter, d'abord, les imaginations. Son emprise est donc plus souterraine et plus large

170. La jouissance (littéraire) du flou perd de sa dangerosité dans un environnement fiable. Installé dans un quartier où il se retrouve parmi la « communauté » homosexuelle (même s'il réfute l'idée de « ghetto »), W. peut reconnaître la productivité poétique du nom qu'il avait choisi au temps de la librairie-restaurant et qui continue d'agir à présent que la librairie est devenue une librairie comme les autres : « *Ça évoque la déclamation, la poésie, les paroles qui sortent comme ça, qui viennent... Quand on annonce Les Mots à la bouche, c'est joli, c'est un joli nom ... Il y a bien quand même l'idée de la parole qui vient à la bouche, donc ça marche encore ...* »

171. « *Il y a des gens qui trouvaient que c'était un peu dégoûtant, le papier mâché...* »

172. Probablement le plus gros chiffre de vente de la librairie selon N.

173. C'est Emile Durkheim qui, dans *De la division du travail social* (1893), introduit l'opposition désormais classique entre les sociétés à « *solidarité mécanique ou par similitude* » et les sociétés à « *solidarités organique et contractuelle* ».

174. Pour comprendre cette pratique du consensus proposée par Chr. qui est exactement à l'opposé d'un quelconque fétichisme de l'« *unité de pensée* », il faudrait probablement faire intervenir les histoires personnelles et familiales des associés du *Papier mâché* et l'expérience collective de la gestion des différences et de l'intégration à partir des fractures sociales et culturelles souvent dramatiques dont elles font état (immigration, persécutions politiques ou « raciales », etc.).

175. Perception encouragée par la carte qui qualifie *La Passerelle* de « *véritable lieu du voyage* » et les propos de X., créateur et ancien propriétaire de la librairie, qui a ouvert l'agence de voyages. C'est le monde « *comme un livre à parcourir* » qu'il explore désormais. A noter que F. (*La Fourmi ailée*) envisagerait volontiers, en place d'une librairie féministe, de tenir une librairie spécialisée dans le voyage, dans un quartier populaire, en conservant la formule de l'association avec l'alimentaire.

176. Les séances de récit de voyage qui ont lieu à *La Passerelle*, sont intitulées, de manière très révélatrice de la fonction de « port d'attache » attribuée au lieu, *Retour de...*

177. La sociabilité est ici prise dans son acception la plus courante. Pour une parfaite illustration du dépassement « sentimental » (ou tragique) de la sociabilité « simmelienne », nous renvoyons au récit de Lawrence Sterne, *A Sentimental journey*, plus particulièrement au chapitre intitulé « The snuff-box » qui traite d'un inoubliable, pathétique et risible échange de tabatières entre le narrateur et un moine-mendiant.

178. Ce décalage qui installe le libraire du côté de sa librairie a, naturellement, une justification d'abord pratique. Ce qui révèle la richesse du dispositif, c'est sa capacité à inscrire des éléments qui relèvent du nécessaire dans un champ sémantique qui lui attribue une signification symbolique que chacun perçoit (de manière plus ou moins diffuse) et qui oriente les pratiques dans un sens particulier, ici celui de la sociabilité. On a à faire à un système de contraintes dont la logique rappelle celle de la société de cour, toutes proportions respectueusement gardées eu égard à l'envergure du sujet et à la stature du sociologue qui en traite. A propos du coucher du roi, Norbert Elias indique : « *Le roi était bien obligé d'ôter sa chemise de nuit et d'enfiler sa chemise de jour. Mais ce geste indispensable avait été investi d'une signification sociale.* » Norbert Elias, *La Société de cour*, Calmann-Lévy, 1974, p. 71.

179. *La Passerelle* est ouverte de dix heures à minuit.

180. « *Ce qui est terrible dans ce métier, c'est la solitude, c'est la solitude.* » (J-F.)

181. Evoquant les libraires de son enfance. J-F. en parle comme les « amis du quartier ».

182. J-F. ne considère pas la détérioration du métier comme étant une fatalité - ce qui lui donne l'énergie de reprendre la librairie à X. Ce dernier, prétendant que « *la vraie valeur du livre c'est l'envie que les gens ont de lire* » et constatant la dégradation de la qualité des livres (en particulier des albums de BD), est persuadé de la fin irrémédiable de l'écrit (transcription du langage articulé et image) comme support de l'imaginaire et de la découverte. Cependant, s'il ne croit plus à la mission du livre, il veut croire encore en l'homme ; son optimisme volontariste, bien caractéristique du militant qu'il fut, lui interdit de renoncer : « *Moi, au début, j'aurais pas envisagé la disparition du livre sans être triste. Maintenant je me dis que si le livre meurt, il meurt, nous, on continuera, on continuera, il y a d'autres éléments de vie que le livre.* » J-F., quant à lui, ne renonce pas à l'idée de développer une activité d'édition en amont de la librairie. Cf. *supra*, p. 12, les propos de R. Z. (*La Bibliothèque*). J-F. reste pourtant assez réservé sur l'avenir du livre de papier comme support de l'écrit.

183. J-F., dont le père était militaire, a été enseignant puis libraire et enfin représentant en bandes dessinées. Il raconte que le fait de lire les ouvrages dont on lui confiait la promotion avant de les proposer aux libraires était plutôt mal vu par les distributeurs en raison des préférences qu'il aurait pu exprimer à l'égard de tel ou tel ouvrage. Ce qu'on attendait de lui c'est qu'il en vende un maximum et se plie à la politique promotionnelle des maisons d'édition.

184. X. parle aussi souvent du désir de « *changer la vie à Marseille* », d'« *amener le sourire dans la ville* ».

185. Aux activités permanentes qui ont une existence, disons, juridique, on ajoutera toutes celles qui y sont accueillies de manière plus ponctuelle : expositions, signatures, concerts, projections de films, etc.

186. Parmi la vingtaine de personnes contactées et interviewées à *La Passerelle*, dix se présentent comme des clients réguliers, cinq viennent souvent ou de temps en temps. L'une d'elles précise qu'elle vient quotidiennement « *par amitié pour les gens qui y travaillent et qui y passent* ».

187. La confusion faite par J. qui dit « bibliothèque » en place de « librairie » est très répandue, amenée probablement par le fait que la bibliothèque participe, comme meuble, à un univers plus familial que le magasin de livres. Dans les foyers populaires où se rencontre la proportion la plus élevée de faibles lecteurs, il n'est pas rare de trouver une bibliothèque ou au moins un coin rangement pour les livres scolaires. On trouve, par ailleurs, de nombreuses publicités pour des fabricants de bibliothèques dans des catalogues, journaux et revues qui ne s'adressent pas nécessairement à des gens qui fréquentent les librairies.

188. On la constate : du point de vue de l'âge, les clients de *La Passerelle* vont des adolescents aux quinquagénaires. Si les amateurs de mangas sont exclusivement des garçons, parmi les jeunes, on trouve beaucoup d'étudiants ; le soir, le bar et le restaurant sont fréquentés par des couples - la mixité sexuelle est donc assurée. Quant aux professions, chez les clients interviewés, on trouve, entre autres, trois employés, un dessinateur, un professeur du supérieur, un du secondaire, trois ingénieurs, un géographe et guide, un électricien, une bibliothécaire, deux chercheurs, un lycéen. Les diplômés vont du BEP à Bac+6.

189. La rupture du lien avec les jeunes générations dont il ne parvient pas à apprécier les intérêts et les préférences (concernant la BD) est une des raisons avancées par X. pour s'éloigner de la librairie.

190. Le café ordinaire sur le cours Julien où a lieu l'entretien, en attendant l'ouverture de *La Passerelle*.

191. « Ici, que ce soit les jeunes ou des moins jeunes, il n'y en a pas un qui prend une table et qui est là, à faire le penseur de Rodin, je n'en ai pas remarqué. » (J.)

192. « Ici, ça n'est pas un milieu très culturel... il est branché, c'est pas la haute culture », contrairement aux *Arcenaulx*, qui est un endroit « huppé », réservé aux « intellos », qui présélectionne la clientèle en imposant, selon J., une tenue vestimentaire. X. qui peut, en raison de son origine sociale plus que de sa formation universitaire, apprécier *Les Arcenaulx* pour son cadre, dit plaisamment de *La Passerelle* qu'elle est « *Les Arcenaulx du pauvre* ».

193. Voir p.32.

194. Il y a deux possibilités d'accès au café-restaurant, par les portes situées à chaque extrémité du comptoir.

Chapitre 5. Briser la glace, contrôler les dérives

« Toutes les unités et formes d'intégration sociale ne sont pas en même temps des unités d'habitat et de résidence. Mais elles sont toutes reconnaissables à certains types d'organisation de l'espace. Elles sont toujours des unités d'humains ayant des rapports entre eux, liés les uns aux autres par un réseau d'interdépendances. S'il est vrai que le genre ou le type de ces rapports ne sauraient s'exprimer d'une manière essentielle et exhaustive par des catégories spatiales, ces dernières ont toujours aussi une signification précise. A toute "réunion" d'êtres humains répond une certaine organisation de l'espace leur permettant de se retrouver sinon dans leur totalité du moins par unités partielles. C'est pourquoi le reflet d'une unité sociale dans l'espace, le type de son organisation spatiale, représentent d'une manière concrète, au sens le plus strict du terme, ses particularités¹⁹⁵. »

- 1 En introduisant son analyse de la société de cour par un chapitre intitulé « Structures et signification de l'habitat », Norbert Elias inscrit très clairement son œuvre au croisement de l'histoire et de la sociologie des formes symboliques. On aura compris que la présente étude se situe dans une perspective très proche. En revendiquant cette inspiration, il n'est certes pas dans notre intention de comparer l'importance de la question traitée par Norbert Elias, qui touche au plus profond des représentations et du fonctionnement politique de la société moderne, avec les enjeux que nous avons cru repérer dans les quelques dispositifs étudiés. Et pourtant, au terme de cette étude, il me semble que le discours concrétisé dans ces lieux ainsi que les propos tenus par leurs créateurs aussi bien que par les clients méritaient d'être entendus. Ils nous informent sur la permanence des symboliques attachées au livre et à la lecture et sur la manière dont l'imagination des individus et des groupes s'en empare. Nous l'avons constaté : la plupart de ces lieux maintiennent une certaine tension entre les registres du lire et du boire et manger. Ce jeu

permet la participation active d'un client qui ne peut (ni ne veut) se contenter d'être un simple acheteur ou consommateur. Le travail de réflexion et l'engagement affectif auxquels chacun est convié produisent des interprétations multiples de l'association, irréductible à sa formule d'origine, c'est-à-dire, schématiquement, le dépassement des dualismes. Nous avons été très naturellement amenés à analyser en termes de texte ou discours des dispositifs qui fonctionnent eux-mêmes sur la créativité métaphorique du langage et les symboliques qui s'y cachent. C'est de ces dernières et des perceptions des rapports à l'autre, individuel ou collectif, mises en œuvre dans la pratique de ces lieux qu'il a surtout été question. Nous avons affaire dans chaque cas à l'articulation entre une idée, la représentation d'une forme de relation possible entre les lecteurs (plutôt communautaire, plutôt sociale), avec des lieux qui en sont la concrétisation, c'est-à-dire des endroits réels, dans lesquels se rencontrent, se retrouvent et se reconnaissent des lecteurs en personne. On s'est aperçu que, pour fonctionner, ces lieux devaient demeurer des dispositifs dont l'*ouverture* (c'est le sens même de l'offre de livre dans des lieux ouverts au public qui l'associe à des produits moins sacralisés, plus communs) est *relative* (on ne boit ni ne mange avec n'importe qui). Pratique de lecture et consommation alimentaire fournissent deux entrées possibles dans le dispositif et la plupart de ces lieux posent un certain nombre d'obstacles tout à la fois matériels et symboliques à leur accès, précisant sans les dire de manière explicite les règles de leur usage. Il n'est en effet pas de sociabilité (comme quête du lien à l'autre) sans un code minimum commun, gestuel et/ou langagier, ne serait-ce que pour permettre la prise de contact. On peut craindre qu'à l'inverse, passé un certain degré de ritualisation, la sociabilité s'épuise, se vide, se transforme en formalisme. Le désir de sociabilité peut aussi se muer, en l'absence d'interaction réelle, en fantasme communautaire. Il n'est donc pas étonnant que, de ces réalisations prises entre deux modèles, on ne puisse tirer de leçon univoque. Les créateurs des librairies étudiées et ceux qui les font vivre les imaginent et les parlent dans des termes qui soulignent abondamment leur ambivalence intrinsèque. À l'évidence, ces lieux ont un effet *sécurisant* : ils proposent un refuge à l'écart du bruit et de l'agitation désordonnée de la rue ; ils réunissent des lecteurs qui ont voulu s'arracher au circuit anonyme de la consommation culturelle de masse. Nous avons par ailleurs constaté que si l'élitisme n'était pas un attribut revendiqué par l'ensemble de ces lieux, il constituait pour une partie de la clientèle une référence vague, une sorte de recours contre l'agressivité du monde moderne. La librairie écarte les importuns ; le salon de thé ou le bar confirme le sentiment d'appartenance à un groupe distinct, induisant un type de relations plus ou moins sociables ou jouant sur des représentations plus communautaires et moins exigeantes quant à la concrétisation du rapport. Ces lieux sont aussi des lieux où l'on est, sur un mode qui n'est pas glaçant, « *réfrigérant* », « *exposé au livre* » (J., *La Passerelle*), comme on l'est à la chaleur du soleil, bénéfique mais recelant quelque danger. Exposition à laquelle tout le monde évidemment ne se risque ou consent. La librairie est un territoire sur lequel certains n'oseront jamais s'aventurer seuls. De ce point de vue, lorsque le lieu réussit à défendre son identité de librairie avant tout, son ouverture ne peut être que conditionnelle. On n'y entre pas par hasard et, surtout, on n'y reste pas sans une raison d'intérêt ou de curiosité pour le livre ou, à tout le moins, de sensibilité à l'atmosphère particulière qui règne en ces lieux. À la lecture est en général accordée une représentation apaisée du rapport émotionnel au monde, mélange de concentration, de contrôle de soi et d'attention sans agressivité à autrui. La simple vision de lecteurs consultant ou lisant des livres suscite une telle représentation. Elle est un facteur de tempérance à rencontre des excès du boire et du manger. À plusieurs reprises *l'hexis*

corporelle du lecteur, emblème de la civilité cultivée, a été évoquée comme barrière aux dérives alcooliques du café-bar. En présence de lecteurs, entre lecteurs, une certaine tenue, le souci du maintien et de la distance sont préservés. Ailleurs, la librairie s'offrira comme terrain de polémiques intellectuelles et de débats idéologiques. Dans ce cas, les images de communauté que suscite la convivialité du repas partagé écartent ou atténuent les risques de rupture que pourraient engendrer des conflits d'ordre idéologique.

- 2 Il nous a semblé également que l'exposition consentie au livre à l'occasion, ou sous le prétexte, d'autres pratiques mieux intégrées à la vie ordinaire répondait chez beaucoup au désir d'accéder à ce qu'ils se représentent comme le « monde du livre ». Ce désir s'exprime surtout chez des individus lecteurs (et parfois grands lecteurs) pour qui l'activité lectrice paraît en quelque sorte déconnectée de leur univers quotidien (familial, professionnel) ou qui manifestent une aspiration culturelle d'autant plus forte qu'ils n'ont pu la réaliser complètement. Or ces lieux sont des terrains où des moyens non légitimes d'appropriation de la culture légitime peuvent s'expérimenter. Pour différents qu'ils soient, ils offrent à ceux qui les fréquentent la possibilité d'intégrer leur pratique de lecteur isolé à un ensemble de pratiques marquées par des rituels collectifs familiers :

« Là où un chat mange, c'est chez lui, là où un chien mange, c'est chez lui, là où un être humain mange, c'est plus ou moins chez lui, mais il est déjà dans l'ordre d'un espace qu'il peut s'approprier. » (*O., homme, 50 ans, libraire*)

- 3 La lecture est ainsi provisoirement (ou durablement) rattachée à la vie - plus précisément à ce que les lecteurs imaginent d'une vie sociale plus authentique, plus cultivée, plus profonde. Notre enquête ne permet évidemment pas de déterminer, par-delà les discours presque toujours enthousiastes des habitués, dans quelle mesure la fréquentation de tel ou tel de ces lieux a une influence réelle et durable sur les pratiques de lecture. On peut seulement considérer qu'en suscitant chez les personnes qui les découvrent et y demeurent une activité réflexive sur la place et la fonction qu'occupe la lecture dans leur existence, ces lieux contribuent à changer leur représentation de soi comme lecteur et à briser un sentiment de solitude qui génère souffrance et frustration. Danièle et Francis Marcoin ont raison d'insister sur le fait que, pour ce qui touche aux sociabilités de la lecture, « il ne s'agit pas tant de « désacraliser » le livre que de placer celui-ci dans la continuité des lieux, des moments et des actions¹⁹⁶ ».
- 4 Dans les lieux où les livres s'offrent de la manière la plus légitime comme dans ceux où ils se présentent affranchis du souci de la consécration culturelle, l'aspiration à vivre avec d'autres au milieu des livres ou à lire en compagnie des autres demeure - avec, selon les individus, les milieux, les styles de vie, des connotations de jeu, intellectuel et/ou mondain, de gravité ou de simple plaisir. Est-ce à dire que la manière dont les livres sont habituellement offerts dans les lieux qui leur sont exclusivement consacrés et la représentation dominante de la lecture comme pratique relevant essentiellement de l'intime occultent une dimension qui demeure importante, voire essentielle, pour la plupart des lecteurs, exclus, quand ils ne sont pas des professionnels du livre, des réseaux et des groupes qui constituent le champ littéraire comme terrain de débats, d'échanges, d'affirmation et de confirmation de leurs choix et de leurs engagements ? On pourrait voir dans ces expériences de librairies différentes l'expression d'un fort besoin d'inscrire les pratiques de lecture dans le procès de production de la vie sociale, où s'articulent nécessairement les fonctions et les domaines d'action que la logique moderne de rationalisation disjoint. « Pas de B.M.¹⁹⁷ sans bistrot. » C'est une jeune bibliothécaire stagiaire qui propose ce slogan. Nous en resterons là¹⁹⁸.

NOTES

195. Norbert Elias, *op. cit.*, p. 19.

196. Danièle et Francis Marcoin, « Le partage de la lecture » in : *Pour une sociologie de la lecture*, sous la direction de Martine Poulain, Editions du Cercle de la Librairie, 1988, p. 101.

197. B.M. : bibliothèque municipale.

198. Jean-Marie Privat a accepté de lire et relire le manuscrit de ce texte. Il l'a fait avec le sérieux du professeur et l'indulgence et la générosité de l'ami. Qu'il en soit très chaleureusement remercié.

Troisième partie. Sociabilités du livre et identités culturelles : les librairies en langue étrangère à Paris

Chapitre 1. Traversée : entre insertion et intégration

« ...persisto en retornar a la legendaria librería Shakespeare and company, situada de côté gauche de Notre-Dame - Quai Montebello-, para renovar un estado de unción similar, supongo, al de los creyentes penetrando en su templo favorito, y disfrutar de una tarde acogedora y favorable a la más perfecta de las vagancias en torno a los anaqueles saturados de libros extraños, propios y ajenos.¹⁹⁹ »

Cosmopolitisme

- 1 Ce passage des *Mémoires* du compositeur argentin Juan Carlos Paz, écrit à Buenos Aires en 1968 au retour d'un voyage à Paris, est un témoignage à la fois extraordinaire et exemplaire. Dans ces quelques lignes et celles qui les suivent, on trouve résumée de manière singulièrement éloquente une certaine idée mythique de la plus célèbre des librairies parisiennes en langue étrangère, la librairie anglaise *Shakespeare and company* - qui est d'ailleurs l'une des plus célèbres librairies parisiennes tout court²⁰⁰. Ce mythe de la librairie étrangère, aussi bien dans ce qui la rapproche des librairies françaises qu'en ce qui l'en écarte, nous le retrouverons tout au long de cette enquête comme horizon idéal des pratiques de sociabilité que nous aurons à cerner.
- 2 « Je persiste à retourner - écrit donc Juan Carlos Paz, compositeur, écrivain et grand lecteur - dans la légendaire librairie Shakespeare and company, située du côté gauche de Notre-Dame, pour renouveler un état d'onction semblable, je pense, à celui des croyants pénétrant dans leur temple favori. » Il s'agit du témoignage d'un homme qui avait vécu et étudié à Paris dans les années 1920 et qui, peu avant de mourir, y retourne une dernière fois la veille de Mai 68. La librairie, fondée en 1919, rue Dupuytren, par Sylvia Beach, est, pour Paz, le site d'un souvenir personnel, lié aussi bien au temps de son éveil à l'art d'avant-garde qu'à l'époque de ses voyages ultérieurs, site où il se plaira à retourner. Mais il est surtout un lieu de mémoire collectif littéralement hanté par une certaine tradition littéraire, celle des

compagnons de Shakespeare, les « mânes de Joyce, Hemingway, Faulkner, Gertrude Stein, Gershwin, Scott Fitzgerald, Antheil et autres anciens animateurs de la glorieuse S.A.C ».

- 3 Or il ne s'agit pas seulement d'un défilé d'esprits. De *Shakespeare and company*, Juan Carlos Paz, fondateur de l'avant-garde musicale argentine, souligne la condition de lieu d'origine du grand chef-d'œuvre de la littérature anglaise du vingtième siècle : « *D'ici est parti Ulysse, poussé par les fantastiques visionnaires Margaret et Jane, à la conquête de Paris, puis du monde.* » La librairie porte donc à la fois la trace du plus grand livre et celle des sociabilités de la plus illustre tradition parisienne de littérature étrangère. Ces traces historiques permettent le déploiement du plaisir privé du visiteur, qui vient y jouir « *d'un après-midi accueillant et favorable au plus parfait des vagabondages autour de rayons saturés de livres étranges, connus et inconnus* ».
- 4 Peu importe, dans cette conception légendaire, que Joyce n'ait pas connu la *Shakespeare and company* située près de Notre-Dame, mais celle du 12 rue de l'Odéon, installée en 1921 en face de la librairie d'Adrienne Monnier ; peu importe de savoir si Paz, lui, a bien connu le magasin de Sylvia Beach à l'époque de Joyce. En fait, l'Argentin évoque aussi bien les vrais habitués de la rue de l'Odéon, comme Hemingway et Scott Fitzgerald, que ceux qui, comme Gertrude Stein, n'y allaient que rarement, ou même qui, comme Faulkner, n'y mirent jamais les pieds ; en même temps, il oublie des visiteurs célèbres tels que Pound ou T. S. Eliot²⁰¹. Dans la librairie du texte de Paz, le visiteur rencontre les auteurs connus et inconnus, leurs œuvres connues et inconnues, et devient un vagabond culturel au sein d'une *légende* qui transcende le temps sous le modèle du culte ; car la librairie, en tant que lieu physique, n'est que le support d'un *temple*, le temple laïc d'une culture universelle.
- 5 S'il pouvait le lire, il est probable que l'Américain George Whitman, successeur de Sylvia Beach et actuel propriétaire de *Shakespeare and company*, se retrouverait aisément dans les *Mémoires* de Paz. « *Il y a, dans les autres pays, un amour pour ma librairie qui est franchement étonnant, dit Whitman. Parce qu'elle n'est pas tellement extraordinaire. Quand vous pensez au Louvre, quand vous pensez à tout ce qu'il y a à Paris ! Mais il y a quelque chose, une dimension humaine, ici, qui plaît aux gens, qui ont une nostalgie de ce contact humain qui disparaît un peu dans le monde moderne*²⁰². » Depuis sa reprise du fonds et du nom de la librairie de Sylvia Beach dans les années 1950, Whitman, qui n'est pas mécontent de son illustre nom de famille, a su renouveler la légende du lieu de la *lost generation*, en y ajoutant « *les mânes* » d'Allen Ginsberg, Gregory Corso, William Burroughs et autres chantres de la *beat generation*, « *qui ont habité l'hôtel, qui venaient étudier, lire souvent dans ma salle de lecture* ». Pour lui aussi, l'intérêt fondamental de sa librairie se concentre dans une sorte de sociabilité partiellement imaginaire, où les clients tissent des liens autour des livres et de leurs auteurs d'une manière non soumise aux contraintes de la vie ordinaire, notamment commerciale²⁰³ « *On est chez soi, ici, dit Whitman. Il y a des chaises pour s'asseoir. On est indifférent au fait que les visiteurs achètent des livres ou non, on est parfaitement indifférent. Ça nous est parfaitement égal. C'est l'amour des livres, on pratique l'amitié par les livres. Parce qu'on a l'impression de connaître les gens dès qu'ils rentrent par la porte, même s'ils viennent du bout du monde, parce qu'ils ont les mêmes amis en commun, ils ont lu les mêmes livres. Il connaît Raskolnikov, il connaît les œuvres de Proust, les personnages qui sont vivants dans les romans français sont presque des amis. Donc on a des amis en commun, si on a lu les mêmes livres.* »
- 6 Pour son propriétaire, le charme de *Shakespeare and company* est même celui d'« *une certaine ambiance qui rappelle Paris d'autrefois* », celui des cabinets de lecture du XIX^e siècle de Balzac, un peu librairie, un peu bibliothèque, un peu lieu de rencontre ; le tout, fonctionnant sous le régime d'une « *entreprise familiale* » que l'actuel propriétaire

entendait ranimer, au moins sur le plan symbolique, en donnant à sa fille, aujourd'hui adolescente, le nom de Sylvia Beach. « *C'était une ambiance familiale, et c'est un peu comme ici : en ce moment ma fille est à la caisse, le chat est ici pour accueillir les gens.* »

- 7 Il faut dire que la prise de distance par rapport au monde moderne que George Whitman entend manifester par le fonctionnement de sa librairie ne semble pas être partagée par cet artiste moderne presque archétypal que fut Juan Carlos Paz. Mais à ceci près, on retrouve chez Paz et Whitman, client et libraire, un accord frappant quant à la signification symbolique d'un lieu qui, tout en étant un commerce de livres, ne semble pas s'y résumer : celui de la pratique de sociabilités réelles et imaginaires, où livres, personnages, auteurs et lecteurs sont autant de figures en mouvement au sein d'un espace idéal défini et limité par la présence physique du livre et la lecture. « *L'amitié par les livres* », avec ses allures de slogan et son parfum de lieu commun, résume parfaitement ce projet, qui trouve, dans les librairies en langue étrangère à Paris, autant de lieux d'accomplissement virtuel ou effectif.
- 8 Or la célébrité de *Shakespeare and company*, que sa fondatrice, fille d'un pasteur presbytérien de Princeton, définissait comme une *librairie américaine*, vit et prend force sur fond de langue anglaise, que ce soit dans les livres ou dans les échanges verbaux entre clients et libraires. Car si on y trouve aussi quelques livres en russe, allemand ou espagnol, si on y entend parfois le français aussi bien que d'autres langues, l'immense majorité des livres sont en anglais, et l'anglais est bien la langue qu'on y parle le plus souvent. Cela, pour Whitman, ne va pas sans regret. « *Don't forget to learn a little French every day*²⁰⁴ », répète-t-il à sa fille, avant de préciser : « *Ça me gêne que je passe toute la journée à parler l'anglais, j'aurais préféré parler d'autres langues.* » Et encore : « *J'aurais aimé passer toute ma journée à parler français.* » Il se trouve, cependant, que les Français ne viennent pas à la librairie de Whitman en nombre suffisant : « *Je n'ai pas assez d'occasions de parler français, je n'ai pas assez de clients français* », dit-il, ce que le choix de vendeurs anglais au français « *déficient* », d'après son propre aveu, ne risque pas d'arranger. Peut-on avancer une explication ? « *Peut-être à cause de son caractère trop informel ou je ne sais pas quoi, ce lieu n'est pas autant aimé des Français que des étrangers.* »
- 9 Absence de code formel ou autres raisons, le fait est donc que le public de *Shakespeare and company* est surtout formé d'étrangers. Et cependant, pour George Whitman la différence historique - d'être le lieu de résistance d'une certaine convivialité ancienne face aux ravages de la vie moderne - semble être plus importante que la différence linguistique. Dans son esprit, cette mission éminemment conservatrice l'emporte nettement sur la diffusion d'un certain corpus littéraire anglophone, et plus généralement, sur toute revendication d'une culture américaine ou anglaise. La librairie, siège d'une altérité culturelle et linguistique par rapport au Paris francophone des Parisiens, se retrouve donc dans la situation quelque peu paradoxale de prétendre incarner, pour des étrangers anglophones, l'essence conviviale d'un Paris francophone disparu.
- 10 Cette particularité anglophone s'épanouit toutefois comme différence culturelle légitime au sein d'une certaine culture française générale, qu'elle contribue à nourrir et à légitimer dans sa dimension plurielle ; comme si la gloire cosmopolite de Paris venait trouver, dans la librairie *Shakespeare and company*, un lieu d'accomplissement qui aurait traversé presque tout le XX^e siècle.

Etat des lieux

- 11 Disons maintenant qu'on trouve sur Paris près d'une centaine de librairies en langue étrangère - des librairies qui, de manière exclusive ou non, vendent des livres en langues autres que le français²⁰⁵. Ces commerces sont parfois prospères, affichant leur enseigne dans les quartiers riches et « intellectuels » de la capitale ; parfois modestes, situés dans les quartiers à forte présence d'immigrés. La distribution de ces librairies sur la carte parisienne n'est évidemment pas sans lien avec leur rôle et leur histoire : alors que nous verrons les librairies en langue arabe et vietnamienne, par exemple, s'installer au cœur de quartiers fortement marqués par la présence de populations originaires du Maghreb ou du Sud-Est asiatique, nous rencontrerons une librairie roumaine et une librairie polonaise dans un quartier - le 5e et le 6e arrondissements - où l'on trouve, plutôt que beaucoup de Roumains ou de Polonais, de nombreuses librairies tout court. Ce seul élément géographique annonce déjà la complexité du problème sociologique qui se pose. En effet, les librairies en langue étrangère à Paris varient énormément, non seulement d'une langue à l'autre, mais aussi, pour une même langue, d'un quartier à l'autre et même d'un propriétaire à l'autre ; c'est tout un éventail de situations personnelles, sociales, politiques, linguistiques, commerciales, religieuses, historiques, idéologiques, matérielles qui s'y déploie.
- 12 L'étendue de cette gamme, d'ailleurs, peut être aperçue sans même entrer dans les commerces en question : déjà les enseignes et les vitrines constituent des stratégies de présentation de chaque culture qui informent le spectre des sociabilités possibles et donnent des pistes quant au projet qui les sous-tend : ici l'icône de Shakespeare, là une enseigne bilingue, ou encore un nom intraduisible. Cette diversité se retrouve dans le choix des livres qui y sont offerts, compris dans une, plusieurs ou toutes les catégories suivantes : a) livres d'auteurs étrangers, dans la langue originale ; b) livres d'auteurs français, traduits dans cette même langue ; c) livres d'auteurs d'une troisième langue, toujours dans la langue étrangère concernée ; d) traductions françaises de livres d'auteurs de langue étrangère ; e) livres d'auteurs français, en français, sur la culture étrangère en question ; f) livres bilingues savants ; g) livres bilingues didactiques ; h) dictionnaires ; i) méthodes de langue ; j) presse du ou des pays concernés ; k) guides de tourisme ; l) livres d'auteurs français en français (rayon de librairie générale).
- 13 Le cas le plus répandu est vraisemblablement celui de la librairie qui, tout en privilégiant la première de ces catégories, cherche à inclure le maximum possible des autres ; les clivages s'organisent surtout par rapport aux traductions françaises (groupe « d », qui appartient de droit aux librairies françaises générales) et les méthodes de langue (groupe « i »). Il faut souligner que le choix de ces catégories, s'il s'inscrit dans une logique commerciale, renferme aussi des choix idéologiques importants : tels ces libraires qui se refusent à vendre des traductions au nom d'une définition linguistique de la culture ; ou ceux qui mettent en avant les méthodes de langue en fonction d'un idéal de bilinguisme, etc.
- 14 Cela étant, on rencontre souvent un souci d'équilibre qui se traduit par la mise en avant à la fois de la légitimité de la langue étrangère et de la nécessité d'une médiation avec la langue française. Cette solution apparemment « naturelle » s'explique aisément par le désir de diversifier l'offre au maximum pour toucher une clientèle plus vaste, en faisant jouer les deux modes de l'échange interlinguistique, à savoir la traduction et le

bilinguisme. Les deux paradigmes de la communication entre les hommes, les deux réponses à Babel - soit on légitime les traductions et il devient inutile d'apprendre des langues ; soit on pense qu'un monde d'individus polyglottes rend inutiles les traductions - s'ils coexistent sans problèmes dans beaucoup de librairies réelles, ne manquent pas de se heurter dans les discours qu'on peut tenir sur la librairie idéale.

- 15 Par ailleurs, si les stratégies peuvent varier, il se trouve que la quasi-totalité des propriétaires (et des employés) de ces librairies sont des gens qui ont un rapport personnel à la langue étrangère en question : langue maternelle en général, langue d'adoption quelquefois. Car le livre en langue étrangère n'est pas un objet quelconque, qu'un commerçant pourrait choisir comme marchandise en vertu de principes exclusivement économiques ; il n'est pas non plus un livre quelconque, qu'un libraire pourrait choisir pour en faire un sujet de spécialisation parmi d'autres. Il est lié à l'histoire des personnes qui choisissent d'en faire un métier ; une histoire qui leur donne une compétence pour ce rôle, mais aussi, surtout, une motivation.
- 16 La même observation, quoique modulée de manière différente, est valable pour leur clientèle : acheter un livre en langue étrangère implique évidemment de connaître cette langue ou tout au moins de s'intéresser à elle, et donc d'avoir une certaine relation avec la culture en question. Qu'il s'agisse d'un Français « de souche » voulant lire dans une langue autre, d'un étranger pratiquant ainsi sa propre langue, d'un Français qui entretient son rapport aux « origines » en lisant la langue de ses ancêtres, ou d'une autre situation, à tous les coups se pose, dans ce fait en apparence trivial qu'est l'achat d'un livre, dans ces phrases et gestes souvent minimes qu'échangent clients et libraires, voire les clients entre eux, la question du lien de ces personnes avec leur culture, celle du lien entre les cultures, celle du lien entre la France et le reste du monde.
- 17 Or il s'agit de la réalité actuelle de ces relations, mais aussi de leur histoire. Le cas de *Shakespeare and company* est le plus remarquable pour ce qui est de l'inscription historique, mais il y en a d'autres peut-être plus dramatiques : telle la *Librairie du globe*, fondée en 1953 par des communistes entretenant des liens solides avec Moscou, qui connut son apogée commerciale au temps de la *Perestroïka* pour modifier tout récemment son profil soviétique au profit d'une spécialisation plus nettement russe doublée d'un élargissement de son rayon de librairie générale française. Ou encore la librairie de la rue des Ecoles, créée par un groupe d'exilés brésiliens et portugais - dont Mario Soares et Celso Furtado, appelés par la suite à jouer des rôles de premier plan dans leur pays respectif - qui devait être rachetée en 1981 par la maison d'édition *L'Harmattan*, déjà propriétaire depuis 1975 d'une librairie spécialisée sur le tiers-monde²⁰⁶.
- 18 Il faut donc souligner que les sociabilités dans de tels endroits sont entièrement marquées par cette inscription historique, que celle-ci prenne ou non, dans les récits, une forme emphatique : ces expatriés russes qui, comme se plaît à l'assurer une employée, après trente ans d'exil vont toujours dans « leur » librairie « *respirer l'air natal* » ; ou ces intellectuels haïtiens qui, se rencontrant par hasard à *L'Harmattan* avant d'aller poursuivre dans un café le débat sur leur pays, renouvellent l'image du « *lieu de rencontre pour les exilés du tiers-monde* » qu'était cette librairie dans les années 1970. C'est donc l'histoire de l'asile et de l'immigration, aussi bien que l'histoire de la francophonie et de la colonisation, que l'on voit apparaître en tirant le fil de l'histoire de ces librairies parisiennes.
- 19 Bien entendu, l'observation est valable pour l'ensemble de la lecture en langue étrangère, vaste domaine pratiquement inexploré, au sein duquel les sociabilités dans les librairies

doivent être situées, analysées et évaluées. En effet, ces lectures, par leur seule existence aussi bien que par les sociabilités qu'elles engendrent, participent de l'articulation entre chaque groupe linguistique et la culture francophone dominante. Cette articulation est définie déjà par la pratique même de la langue étrangère et, partant, par les formes particulières de bilinguisme qu'elle engendre. Mais elle correspond aussi à la rencontre de diverses traditions dont la légitimité est sujette à discussion aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur des groupes linguistiques concernés.

- 20 Tout ceci, bien entendu, est vrai de n'importe quel lieu, commerce ou pas, où le thème de l'altérité culturelle se pose. Or on sait jusqu'à quel point sont idéologiques les débats qui touchent à ce qu'on a pu appeler l'identité culturelle, cette entité qui, loin des essences nationales et autres entités métaphysiques, ne peut être pensée qu'à l'intérieur de l'échange discursif. En fait, ce sont des débats constamment traversés aussi bien par le double imaginaire du cosmopolitisme et de « l'exception française », que par l'idée que les étrangers se font de leur propre spécificité - idée qui par ailleurs se transforme au contact même de la culture française.
- 21 Il est bon de remarquer que la catégorie « librairies en langue étrangère » est construite de manière négative : en France, sont « étrangères » les langues qui ne sont pas le français - une définition dans laquelle, bien sûr, les acteurs ne sont pas prêts à se reconnaître. Et le glissement qui consiste à employer le terme « librairies étrangères » n'est banal qu'en apparence : ce qui peut être l'indice d'une diversité (les langues des différentes communautés vivant en France) devient, dans certains contextes, une image menaçante (le commerce étranger, le communautarisme). Or, l'équation qui consisterait à attribuer à chaque librairie un noyau de clients représentatif d'une certaine communauté nationale ou ethnique s'avère problématique. Elle peut décrire, par exemple, la situation de ces deux librairies vietnamiennes situées dans le quartier de résidence de la grande majorité des Vietnamiens de Paris, qui constituent, de manière quasi exclusive, leur clientèle (quitte à négliger pour un moment leurs propres clivages politiques et culturels). Mais elle ne saurait s'appliquer à une hypothétique communauté allemande, dont les liens associatifs, lorsqu'ils existent, s'expriment de manière suffisamment floue pour mettre en cause l'emploi même du terme « communauté ».
- 22 Une librairie en langue étrangère renvoie toujours à un projet de mise en valeur d'une différence culturelle. Mais ce peut être aussi bien en s'appuyant sur les réseaux de sociabilité propres à une communauté qu'en s'adressant aux lecteurs français et en s'identifiant aux formes supposées de sociabilité qui caractérisent la société française. La diversité de ces établissements peut même être décrite à partir des diverses stratégies mises en place aussi bien par les acteurs concernés que par cette société (et, dans une certaine mesure, par l'Etat) pour établir, gérer et légitimer ladite différence. Ces stratégies sont donc autant d'instances de négociation de l'identité culturelle, quelque part entre le degré zéro de la reproduction endogène de la culture étrangère et l'horizon de sa dissolution dans l'ensemble de la culture française. Dans ce contexte, le livre semble avoir la capacité de concentrer certains de ces enjeux ; d'abord par le fait même qu'il est porteur de discours, notamment sur les identités culturelles, ensuite parce que, au-delà même des effets de sa lecture, il est investi d'une valeur symbolique particulière ; parce qu'il est, pour ainsi dire, le fétiche parlant de l'Occident. Les sociabilités dans les librairies en langue étrangère sont des instances d'actualisation intersubjective des cultures étrangères en tant que cultures lettrées réelles ou virtuelles, ce qui veut dire, *en général*, en tant que cultures légitimes.

Modèles

- 23 Nous avons dit que les librairies en langue étrangère sont toujours tenues par des gens ayant un rapport étroit à cette langue. Cela est vrai aussi de certaines librairies qui offrent des livres en plusieurs langues, dans la mesure où ces dernières sont apparentées par des raisons thématiques ou historiques - telle la librairie *Samuelian*, « *haut-lieu de l'orientalisme* », tenue rue Monsieur-le-Prince par un Arménien chez qui l'on trouve des livres en arménien, mais aussi en arabe, en chinois, en russe ou en français ; ou encore cette *Librairie polonaise* qui offre beaucoup de livres dans d'autres langues d'Europe de l'Est.

- 24 Cependant, l'existence de librairies fondées sur le principe même de la pluralité des langues vient apporter le seul démenti à l'affirmation concernant le rapport personnel du libraire avec son fonds. C'était le cas de la *Fnac Internationale*, courte expérience frappée par l'échec commercial, non sans avoir soulevé pendant l'hiver 1992 certaines frayeurs chez les libraires spécialisés ; actuellement, c'est encore le cas de la librairie *Gibert Jeune - Lettres et langues du monde entier*, créée en 1993 comme extension du rayon international de la toute proche maison-mère. Son directeur est un Français, Frank Ferrière, qui se définit comme un « *pur produit Gibert Jeune* » et qui n'a aucune ambition de jouer un rôle quelconque dans le débat sur les identités culturelles. « *On ne veut pas - dit-il notamment - s'adresser particulièrement aux étrangers de Paris. Nous, ce qui nous intéresse, c'est de s'adresser aux gens qui veulent apprendre une langue ou se perfectionner dans une langue.* » Il s'agit donc d'une clientèle universitaire française, qui ne parle pratiquement jamais la langue étrangère dans la librairie, même si les vendeurs sont des gens formés dans cette dernière ou bien, à l'occasion, des étrangers eux-mêmes. Eventuellement, *Gibert Jeune* s'adresse aussi, par la vente de méthodes de langue française, aux étrangers pas encore francophones. Bref, dit Frank Ferrière, « *on ne se pose pas en concurrence directe des librairies spécialisées de Paris* », ce qui, ajoute-t-il en passant, les démarque de ce qu'avait tenté la *Fnac Internationale*.

- 25 La librairie internationale de *Gibert Jeune*, en s'intéressant à toutes les langues étrangères en même temps, semble du coup se mettre, par principe, à l'écart des démarches de renfort des liens intra-communautaires. Or cela a lieu dans le cadre d'une politique de « *grande surface* », dont l'idéal serait, d'après le directeur, de « *pouvoir tout proposer sur une seule surface* » au sein de laquelle l'existence autonome d'une librairie internationale ne se poserait même plus. C'est donc la logique du marché qui vient s'imposer contre toute considération de mise en valeur des identités culturelles, d'une manière qui exclut d'emblée de ses préoccupations les sociabilités qui pourraient se développer.

- 26 Face à ce modèle de la grande surface plurilingue, les librairies spécialisées dans une seule langue présentent une toute autre problématique. La librairie vietnamienne *Khai Thi*, située Avenue d'Ivry dans le 13^e arrondissement, a été fondée en 1986 par un ancien inspecteur des finances qui avait quitté le pays en 1979 après la chute de Saïgon. Il s'agit d'un petit magasin, tenu par toute la famille (père, mère, fils, fille), où l'on vend aussi bien des livres que des plats de cuisine vietnamienne ; c'est le rayon alimentation, en fait, qui assure en premier lieu la survie de la famille. Les rayons de livres sont presque entièrement garnis de textes en vietnamien, dont beaucoup de romans d'auteurs vietnamiens mais aussi beaucoup de traductions d'auteurs occidentaux ou orientaux, notamment chinois. Les livres de non-fiction sont également nombreux, avec des textes

d'histoire et de politique vietnamiennes, mais aussi des livres de religion, de philosophie orientale, de médecine. Si l'éventail est large, on y trouve peu de belles éditions, et beaucoup de livres d'occasion, ce qui se reflète dans des prix relativement bas. La librairie propose d'ailleurs un système de location, ce qui en fait une petite bibliothèque payante, très prisée du public jeune au pouvoir d'achat restreint. Les rares livres qui ne sont pas en vietnamien forment un petit rayon français, avec, surtout, des livres sur le Vietnam, son tourisme, sa cuisine, sa musique.

- 27 Le rayon des livres est tenu par les hommes de la famille, dont M. Nguyen fils, arrivé en France à l'âge de 12 ans et aujourd'hui jeune étudiant en comptabilité. Celui-ci confirme le fait que la clientèle de la librairie est formée presque intégralement par des gens d'origine vietnamienne résidant dans le quartier. « *On a un marché, ici dans le 13^e ; si on avait un marché très éparpillé la boutique ne survivrait pas.* » Mais l'usage du terme « marché » est loin de remplacer, chez lui, celui du terme « communauté », qui revient avec force dans son discours : « *On vit pour ça et grâce à ça, dit-il, s'il n'y a pas de communauté vietnamienne on ne peut pas vendre les livres. Et d'une certaine façon on retrouve ce qui nous manque le plus en France, les relations, la langue, parler vietnamien. Parfois on parle vietnamien toute la journée...* » C'est ainsi que pour beaucoup de compatriotes, la librairie fournit une occasion de se rencontrer et de parler la langue maternelle, même si, remarque le libraire, cela ne doit pas aller à l'encontre du fonctionnement commercial : « *Souvent on ne peut pas se le permettre... mais dans les heures creuses on peut se parler des heures.* » Nguyen est d'ailleurs prêt à accorder au livre un rôle de premier ordre dans le maintien des liens communautaires : « *Je crois que quelqu'un a dit, grosso modo, que la culture, des livres en partie, c'était les racines d'un peuple, si on perd les racines il n'y a plus de peuple.* » C'est un Vietnamien qui l'a dit ? Réponse : « *Je crois que c'est un Occidental. Je crois que c'est un Juif même, qui a dit ça.* »
- 28 Les sociabilités dans la librairie ont lieu presque exclusivement entre Vietnamiens, même s'il peut arriver exceptionnellement qu'un non-vietnamien y entre et parle vietnamien, et alors, dit Nguyen, « *c'est une fierté, un étranger qui nous parle notre langue, surtout d'origine occidentale* ». Cependant, pour lui, la relative clôture de la communauté ne devrait pas être interprétée dans le sens d'un repli : « *Ce n'est pas une façon de se démarquer des Français, je pense que c'est primordial, obligé même de parler français, mais, je pense que garder la langue maternelle n'est pas une mauvaise chose.* » De ce désir d'équilibre, on retrouve les traces dans sa manière de concevoir son rôle de libraire. D'une part, Nguyen respecte les traditions qui l'autorisent par exemple à donner des conseils aux gens de son âge mais pas aux personnes plus âgées. En revanche, l'ouverture du rayon français est due à son initiative, après avoir discuté l'affaire avec son père : « *C'est moi qui l'ai influencé, mais je pense que je lui ai donné des arguments convaincants.* » Nguyen prévoit la croissance de l'intérêt des Français envers le Vietnam - « *il y aura plus de gens curieux qui viennent voir la communauté* » - et aussi, la disparition progressive des membres de la communauté nés au pays : « *La relève je ne crois pas qu'elle s'intéresse à cent pour cent à ces livres (en vietnamien).* »²⁰⁷ Bref, on constate qu'aussi bien les pratiques de sociabilité dans cette librairie vietnamienne, que les discours de son responsable sur le présent et l'avenir de celle-ci, sont complètement informés par la présence physique et symbolique d'une communauté bien définie en termes spatiaux et temporels.
- 29 Toute autre est la réalité de la librairie allemande *Marissal bücher*, fondée en 1981 par un important libraire de Hambourg, du nom, précisément, de Marissal. Il s'agit d'un commerce aux allures prospères situé face au Centre Pompidou, où le bilinguisme est de

rigueur aussi bien dans l'offre que dans les échanges verbaux. Ses vitrines, renouvelées fréquemment, se partagent entre une présentation de la culture allemande au sens large (ce qui inclut par exemple des auteurs autrichiens) et les méthodes de langue. Si elle compte quelques Allemands résidents parmi ses clients, si les institutions telles que l'Institut Goethe ne négligent pas d'y diffuser leurs activités, le gros de sa clientèle est constitué par des Français germanisants, ou bien par des touristes allemands de passage. Et loin d'être un lieu de rencontre, les échanges entre clients sont plutôt minimes, en quoi, d'ailleurs, elle ne diffère pas trop d'une librairie française générale.

- 30 D'après le récit de Petra Kringel, qui la dirige depuis 1986, la fondation de la librairie à Paris répondait au désir du propriétaire de « *faire quelque chose de moins élitiste* » que les librairies allemandes existant à l'époque, orientées surtout vers un public universitaire. « *Marissal voulait un quartier touristique pour avoir une autre image et pas seulement l'image "rive gauche"* », précise-t-elle, « *et surtout un endroit très passager, et pas uniquement touristique ; vous savez, il n'y a pas beaucoup de touristes à la BPI.* » Ce choix du profil d'une librairie « *plus générale* », cependant, ne relevait pas d'une volonté quelconque de contribuer à une politique culturelle, mais plutôt du « *coup de tête* » d'un homme qui, étant déjà propriétaire de huit librairies aux spécialités diverses - dont une librairie internationale à Hambourg - restait cependant « *un peu un amateur pour la place de Paris* ». Et dans ce sens, Kringel, qui se dit « *une européenne convaincue* » et assure que « *sa génération a horreur du mot "nation"* », réagit vivement à l'idée que la librairie puisse être vue comme un foyer de diffusion de la culture allemande : « *Il n'y a pas de diffusion avec un ordre un peu missionnaire, pas du tout* », dit-elle, préférant concevoir son rôle dans une logique d'« *intégration* ».
- 31 Par ailleurs, elle décrit une pratique quotidienne où le bilinguisme est de mise. « *Si quelqu'un nous dit "Je veux du Dürrenmat", la première question c'est : "En allemand ou en français ?"* » Cette disponibilité se retrouve dans les échanges verbaux. Au premier abord, dit-elle, on parle français, « *car on est tout de même en France* », mais il est fréquent de passer à l'allemand, qu'il s'agisse de touristes allemands ou d'étudiants français. D'ailleurs, « *ça nous arrive, ce qui est très drôle, de changer entre les deux, dans la conversation.* » De toute façon, la conversation avec les clients n'occupe pas une place primordiale dans son travail. Le contact qu'elle juge le plus intéressant, c'est avec un petit groupe de clients français âgés : « *Là on peut vraiment faire quelque chose et parler beaucoup avec eux, et ils suivent les conseils, et ils reviennent, même, il y a un feed-back.* » Mais en général, Kringel déplore le retrait progressif de la fonction de conseil, remplacée peu à peu par les recommandations de la presse : « *J'aimerais que les gens vraiment écoutent ce qu'on recommande ; ils viennent vers moi, ils demandent "vous pouvez pas me recommander un livre", ils écoutent, ils regardent, et puis ils achètent ce qu'il y a sur la liste des best-sellers.* »

Insertion et intégration

- 32 On voit très vite ce qui distingue ces librairies vietnamienne et allemande. La première semble agir dans le sens de la conservation de certaines formes de sociabilité dont l'univers de référence est plutôt la communauté d'expatriés que la société française - sans négliger pour autant la dimension dynamique de cet univers, évoquée par l'allusion à l'avenir de la communauté au sein de la société française. La seconde, en revanche, veut favoriser l'accès de certaines œuvres et discours spécifiques à l'espace cosmopolite de la culture française, au sein d'une sociabilité qui reste largement indiscernable des normes

de la société française ; accessoirement, elle offre un service à un certain nombre d'étrangers dont l'enracinement géographique à Paris est faible ou inexistant.

- 33 Ces deux librairies proposent deux modèles de librairies en langue étrangère, aux caractéristiques et fonctions distinctes, correspondant, *grosso modo*, à deux types de sociabilités différentes. D'un côté, il y a le modèle de l'insertion dans une communauté spécifique, fondée sur une sociabilité plutôt intense, en langue étrangère, intra-communautaire - la librairie vietnamienne présentée plus haut ou cette autre, également située avenue d'Ivry, dont l'employée ne parle que quelques mots de français, et où il n'y a pas de rayon français du tout. De l'autre, le modèle de l'intégration à une société défendant des valeurs culturelles universalistes, induisant une sociabilité plus faible, bilingue, voire majoritairement francophone, extra-communautaire - l'allemande ou cette librairie de langue portugaise dont le propriétaire est un Français, qui dit parler mal le portugais et ne prétend aucunement s'adresser à la communauté portugaise, mais simplement manifester son amour du Portugal et de sa culture.
- 34 En général, ces deux pôles de l'insertion communautaire (sans donner ici un sens trop fort au terme communautaire) et de l'intégration universaliste s'articulent directement aux degrés de prospérité des différentes communautés concernées, et surtout, au degré de légitimité des cultures respectives. Pour le dire rapidement : les librairies de langues européennes (allemandes, espagnoles, anglaises, italiennes, polonaises, russes..) ont l'air plus prospères et plus intégrées que celles du Tiers-Monde (arabes, chinoises, vietnamiennes, colombiennes). Ces librairies européennes offrent des littératures plus traduites, plus éditées, plus vendues, plus légitimées, écrites dans des langues plus enseignées, plus apprises de manière institutionnelle, que ne le sont leurs semblables non occidentales.
- 35 Et pourtant, ni l'ancienneté, ni le statut social d'une communauté ne déterminent mécaniquement le degré de légitimité de sa culture. En particulier, on ne saurait se tenir à un schéma diachronique selon lequel, par exemple, la librairie vietnamienne finirait un jour par ressembler à la librairie allemande, dans la mesure où les affaires de la communauté vietnamienne deviendraient de plus en plus prospères et que son influence sociale et culturelle augmenterait. Dans une certaine mesure, pourtant, c'était là le projet, voire la prédiction du libraire que nous avons rencontré. Or, légitimation culturelle et intégration sociale sont deux logiques qui peuvent s'harmoniser, mais tout aussi bien se contredire.
- 36 La culture allemande est légitime, et le problème de l'intégration des Allemands ne se pose pas, ce qui fait que les librairies allemandes sont sans exception prospères et intégrées ; de son côté, la légitimité de la culture arabe, quand elle se présente sous un jour résolument religieux qui s'exprime par l'existence de nombreuses librairies musulmanes qui vivent à l'écart des circuits culturels légitimes, ne manque pas d'être contestée ; c'est autour des populations maghrébines que se concentrent les débats autour de la question de l'intégration. En revanche, il existe une littérature portugaise savante légitime, et aussi une population portugaise, souvent faiblement qualifiée, qui ne semble lire que très peu cette même littérature, et dont la stratégie d'intégration ne suit que très faiblement une logique de légitimation culturelle. Cela donne d'une part une librairie style « rive gauche », la *Librairie de langue portugaise* dans le quartier Mouffetard, et d'autre part une « librairie bazar » dans le 13^e arrondissement, la *Livraria Portugal*, avec, entre les deux, la *Librairie lusophone* près de la Sorbonne.

Légitimité culturelle

- 37 La *Librairie de langue portugaise* est une librairie élégante, avec bon nombre de belles éditions en français et en portugais. Elle est tenue depuis sa fondation en 1986 par un Français, Michel Chandeigne, qui est aussi éditeur - ses livres sont à la place d'honneur - et traducteur de poésie portugaise. Or son lien avec la langue portugaise n'est pas dû à une origine familiale, mais à une expérience personnelle du Portugal et du Brésil. « *J'ai vécu à Lisbonne, j'ai aimé Lisbonne, j'ai été heureux à Lisbonne, je me sens bien là-bas* », dit-il pour justifier son choix. En dépit de cet amour pour la langue et la culture portugaises, la pratique de la langue ne l'intéresse que moyennement. « *Je ne parle pas très bien le portugais* », avoue-t-il, en disant que, pour ce qui est des échanges verbaux à la librairie, il préfère nettement le français. Il se trouve que, alors qu'il aime créer des liens avec les auteurs qu'il édite, l'idée même d'une sociabilité avec ses clients l'intéresse modérément : « *Je ne cherche jamais à lier conversation avec les clients* », dit-il. En outre, ce gérant d'une librairie de langue portugaise ne prétend nullement s'adresser à la communauté portugaise, la partie portugaise de sa clientèle étant d'ailleurs formée « *beaucoup plus de Portugais de la seconde ou de la troisième génération que de la première génération* » et encore moins participer aux sociabilités de cette communauté : « *Ils viennent rencontrer des livres, pas leur langue.* »
- 38 Qui plus est, Michel Chandeigne récuse l'idée de jouer un rôle quelconque dans la diffusion de la culture portugaise à Paris : « *Je fais avant tout du commerce, je ne fais pas ça pour diffuser la culture portugaise (...). Il se trouve que la conséquence est que ça diffuse de la culture portugaise en France, mais ce n'est pas le but.* » L'exercice d'un métier, qui représente d'après lui « *une forme de liberté individuelle qui est très rare actuellement* », amène Chandeigne à se démarquer de toute culture officielle : « *Il y a un officiel qui me présente de temps en temps comme un animateur de la culture portugaise à Paris, j'ai envie de hurler, je ne suis pas un fonctionnaire de la culture portugaise, je suis indépendant.* »
- 39 Cela étant, si certains fonctionnaires voudraient bien le voir jouer un rôle plus actif, en revanche le fait que Michel Chandeigne soit français n'est pas apprécié de tout le monde : « *Il y a un côté un peu nationaliste chauvin. J'ai même parfois été agressé ici en me disant, des Portugais m'ont dit, vous êtes français, vous n'avez pas le droit, pourquoi vous occupez-vous d'une librairie portugaise ?* » Or ces propos ne prennent tout leur sens que par rapport à l'existence des autres librairies portugaises de Paris : « *Les deux autres librairies font plus de choses que moi, les journaux, la musique, donc ils touchent une clientèle beaucoup plus populaire. C'est vrai que j'ai une librairie élitiste, c'est-à-dire avec des livres, seulement des livres.* » Mais la différence principale tient, d'après lui, au fait que « *les autres librairies portugaises, comme elles sont tenues par des Portugais, ont envie de diffuser "leur" culture* ». Et face à sa conception du métier de libraire comme « *une forme de pratique de l'anarchisme (...) et du dandysme* », il reconnaît chez ses collègues ce qu'il exclut résolument de sa propre démarche, à savoir « *un côté mission* ».
- 40 Il faut dire que, dans le contexte actuel, le terme de « mission » est suffisamment investi de connotations péjoratives pour qu'on ne s'empresse pas de l'assumer. En revanche, le propriétaire de la *Librairie lusophone*, Joao Heitor, conçoit volontiers son travail comme une tâche de « diffusion » entendue comme contribution à la « vraie intégration » des Portugais à Paris : « *Notre projet c'était d'aller dans cette logique, dans cette philosophie, vous voyez, faire découvrir le Portugal à nos enfants, aux Portugais qui méconnaissent presque tout*

parce qu'ils sont venus par des raisons économiques, et donner aussi à la société française une image du Portugal, une image valorisante, une image culturelle du Portugal. » C'est dans un tel esprit « biculturel » que ce Portugais, sociologue de formation, résidant à Paris depuis vingt ans et marié à une Portugaise avec deux enfants nés en France, a fondé cette librairie en 1987, tout près de la Sorbonne. Dans ce schéma, les sociabilités dans la librairie forment l'une des raisons d'être de l'établissement : « Nous voulons donner un petit lieu de rencontre où on puisse discuter, de littérature, de politique, de thèmes sociologiques. » Cet esprit de partage, qui affirme « qu'une langue c'est une culture et une culture c'est fait pour être partagée », il le résume dans le slogan : « chaque client c'est un ami, c'est un peu le label de notre librairie. »

- 41 Il évoque ainsi une réalité quotidienne bilingue où le portugais et le français alternent constamment, au choix du client, car, dit-il, « je crois que c'est le client, les gens qui fréquentent la librairie qui doivent faire la loi ». Tantôt il s'agit d'encourager les « jeunes de la dite deuxième, troisième génération, qui en général ont presque un complexe à parler le portugais » dans une société qui la perçoit volontiers comme « une langue de concierges », tantôt de se pencher, dans le cadre « d'une politique commerciale universitaire », vers les étudiants français qui font leurs premiers pas en portugais ; ou encore, de renseigner en français des touristes intéressés par un séjour à Lisbonne. Bref, dit-il, « nous parlons beaucoup » ; la possibilité de parler, et de parler portugais, est pour Joao Heitor l'un des atouts de sa librairie.
- 42 Cela le démarque du propriétaire de la *Librairie de langue portugaise* : « Il y a une autre librairie dont le propriétaire est un Français, et les gens me disent, peut-être qu'ils diront le contraire, nous préférons venir chez vous parce que vous êtes mieux localisés, mais aussi parce qu'on a la possibilité de parler le portugais. » D'après cette conception, l'origine du libraire et sa relation à la langue est le critère principal pour en établir la légitimité dans l'esprit de ces clients censés « faire la loi (linguistique) ».
- 43 Or tout ceci ne fait pas automatiquement de la *Librairie lusophone* une émanation de la communauté portugaise à Paris. En fait, il raconte que les premiers espoirs de la librairie étaient basés sur le « marché potentiel » de la communauté portugaise, mais qu'au lieu de ces clients potentiels, la survie du lieu dépend surtout des universitaires français. Ce résultat découle d'une réalité bien plus massive et plus grave que des éventuelles réticences d'une partie de son complexe et puissant réseau associatif. « C'est que - explique Heitor - la communauté portugaise, comme vous savez bien, c'est une communauté qui n'est pas habituée à lire, qui n'était pas habituée à une réflexion à travers le livre mais plutôt à une réflexion empirique, et bon, ils ne fréquentent pas tellement les librairies de langue portugaise. » L'existence d'une troisième librairie, la *Livraria Portugal* située en face du consulat de ce pays, ne change pas vraiment cet état de choses, même si elle y ajoute un élément. En effet, fréquentée par une clientèle plus « populaire » que les deux autres, dans ce commerce, le livre n'est qu'une marchandise parmi d'autres produits typiques tels que le vin du Portugal, et il s'agit en général de presse et de textes peu légitimes en éditions bon marché. Cela fait qu'on lui refuse parfois le statut même de librairie. En tout état de cause, la question de la légitimité de ces établissements ne semble concerner qu'un petit nombre des Portugais de Paris, lesquels constituent pourtant, rappelons-le, la première minorité d'immigrés de la capitale. Ces querelles s'expliquent évidemment par leur situation de concurrence dans un marché restreint, mais elles traduisent aussi des conceptions différentes de ce que doivent être la librairie et le libraire pour avoir droit au statut de « représentant » d'une culture donnée.

Pluralité

- 44 Toutes ces discussions sur le statut des différences culturelles légitimes ne devraient pas être conçues par rapport à une référence invariable, la toile de fond que serait la langue française sur laquelle s'inscriraient les langues étrangères. Une conception plus dynamique est requise pour comprendre, par exemple, certains mouvements au sein des librairies parisiennes qui, tout en restant dans un cadre francophone, mettent parfois en jeu des questions apparentées aux langues étrangères. C'est ce dont témoigne la seule existence d'établissements tels qu'une *Librairie de la francophonie*, une *Librairie française*, une librairie du *Livre français*, ou une librairie spécialisée dans les « anciennes colonies françaises » qui n'offre que des livres en français ; ou encore la librairie *Présence africaine*, historiquement proche du mouvement de décolonisation, qui offre bien, elle, quelques textes en langues africaines parmi une majorité de textes français. C'est aussi une problématique de ce type qui informe la librairie canadienne *The Abbey bookshop*, située en plein quartier Saint-Michel, et fondée en 1989 par Brian Hunter Spence, un canadien d'origine anglophone. Cet établissement se présente au premier abord comme une librairie anglophone, ce qu'attestent son nom, les livres de la plupart de ses rayons et l'emploi fréquent de la langue anglaise de la part des vendeurs et des clients. Cependant, on a tôt fait d'y découvrir un important rayon francophone correspondant au « livre québécois ». En fait, l'articulation des rayons anglophone et francophone à l'intérieur de la librairie canadienne met en scène de manière éloquent la problématique du bilinguisme au Canada qui, comme on sait, va jusqu'à mettre en jeu le concept même d'une identité nationale - et partant, l'unité politique du pays. Dans ce sens, Brian Hunter Spence conçoit volontiers sa librairie, notamment en ce qui concerne les pratiques linguistiques, comme « un vrai reflet du Canada ».
- 45 Encore faudrait-il savoir dans quelle mesure ce « reflet » est tel pour l'ensemble de sa clientèle. Jusqu'ici nous n'avons pas établi de distinction stricte entre les pratiques effectives et leur représentation dans le discours des acteurs. En outre, concernant les sociabilités, nous n'avons cité que les propos de certains acteurs - les libraires-, et pas les autres - par exemple les clients des librairies. En revanche, dans ce qui suit nous tâcherons de montrer que les pratiques de sociabilité du livre et de la lecture, telles que l'observation directe peut les dégager, ne sont pas moins capables de mettre en jeu les identités culturelles, le statut de légitimité de ces identités en tant que différences, et leur inscription au sein d'une ou des visions de la société contemporaine ; et cela, dans le cadre d'un dialogue permanent avec les représentations de ces sociabilités dans les discours des acteurs. C'est ce dialogue qu'il nous importe de présenter maintenant, en exposant le résultat de l'enquête comparative menée dans quatre de ces librairies en langue étrangère : deux librairies en langue espagnole, deux librairies en langue arabe.
- 46 J'ai choisi d'étudier les librairies en langue espagnole en tant que représentantes d'une immigration ancienne (à partir de la fin des années 1930) et politique (lieux de référence pour les anti-franquistes et réfugiés politiques sud-américains dans les années 1960-70). Le choix des librairies de langue arabe tient du contexte actuel et des débats portant sur les questions de l'intégration et de la place de l'islam en France. L'idée était de prendre deux librairies dans chacune des langues choisies afin d'éviter de prendre les particularités d'un établissement pour le trait distinctif d'un groupe, voire d'une communauté ; il s'agissait aussi de tenir compte d'éventuels clivages dans chacun des

groupes. J'ai réalisé, dans ces quatre établissements, des entretiens avec le libraire, des clients et des employés - au nombre de sept pour chaque cas en moyenne. En outre, j'ai tenu des permanences dans chacune de ces librairies - entre six et huit séances de trois à six heures de durée chacune -, détaillées dans un journal d'enquête. Par ailleurs ont été prises en compte d'autres sources d'information telles que documents, publications et entretiens supplémentaires. Mais les conditions pour mener cette partie de l'enquête n'ont pas été les mêmes : la possibilité, ou non, d'enregistrer, et même de prendre des notes ; l'alternative, ou non, de choisir entre la participation et l'observation passive, etc., font que je n'ai pu réaliser que très partiellement cet objectif. En tant d'hispanophone, je pouvais parfaitement comprendre les échanges verbaux accompagnant les interactions qui se déroulaient dans les librairies espagnoles. Mais faute des compétences linguistiques, je n'ai pu mobiliser les mêmes ressources dans les librairies en langue arabe. De plus, le contexte politique au moment de la réalisation de l'enquête n'a pas facilité le déploiement de toutes les méthodes de recueil des données. Ainsi, des aspects importants ont pu rester dans l'ombre.

NOTES

199. Juan Carlos Paz, *Alturas, tensiones, ataques, intensidades (Memorias III)*, Ediciones De La Flor, Buenos Aires, 1994, p 213.

200. Comme l'indiquait, par exemple, sa photo sur la couverture du livre de Jean-Pierre Colin et Norbert Vannereau, *Librairies en mutation ou en péril ?*, Publisud 1990.

Pour la problématique des librairies françaises, et notamment le débat sur la loi Lang, voir aussi, de Baptiste-Marrey, *Eloge de la librairie avant qu'elle ne meure*, Le Temps qu'il fait, 1988.

201. Voir le livre de mémoires de Sylvia Beach, *Shakespeare and company*, El Laberinto, Barcelona, 1984.

202. L'adresse officielle de *Shakespeare and company* est 37 rue de la Bûcherie. Dans ce qui suit, tous les entretiens sont en français, sauf indications contraires.

203. Au sujet des tensions concernant le statut commercial de la librairie, voir les *Notes sociologiques à propos du métier de libraire*, Nathalie Ferrier, mémoire de maîtrise, Université de Provence, 1992.

204. « N'oublie pas d'apprendre un peu de français tous les jours. »

205. Notre enquête fait état de 86 librairies en langue étrangère à Paris, qui se répartissent ainsi : allemand, trois ; anglais, huit ; arabe, dix-neuf ; arménien, une ; berbère, une ; catalan, une ; chinois, trois ; coréen, deux ; espagnol, trois ; esperanto, une ; langues Scandinaves, une ; hébreu, onze ; langues du subcontinent indien, trois ; hongrois, une ; italien, deux ; japonais, quatre ; polonais, trois ; portugais, trois ; roumain, une ; russe, trois ; serbo-croate, une ; turc, une ; vietnamien, trois ; plurilingue, huit. Cette liste n'est pas exhaustive. Elle se base sur les visites que nous avons pu faire et sur une recherche sur Minitel. Nous avons également tenu compte du *Guide des librairies spécialisées de Paris*, de Claude Fallek, Editions de la Butte aux Cailles, Paris, 1986 (édition mise à jour par Annette Masset), et de la brochure *Paris livres 85*, Editions Livres de France, Paris. 1985.

206. Dossier de presse de la librairie, comprenant un entretien avec Denis Pryen, responsable fondateur.

207. Une publication de l'INSEE révélait que « *plus de la moitié des parents immigrés ne parlent pas leur langue maternelle avec leurs enfants.* », in : *Le Monde*, 10 juin 1994.

Chapitre 2. Librairies espagnoles : des républicains aux hispanisants

Librairies de l'exil

- 1 L'histoire des deux principales librairies en langue espagnole de Paris est intimement liée à l'exil républicain. Antonio Soriano, fondateur et propriétaire de la *Librairie espagnole*, au 72 rue de Seine dans le 6^e Arrondissement, est un Catalan qui, après s'être battu dans l'armée républicaine, est arrivé en France en 1939²⁰⁹. Pour sa part Manuel Robles, fondateur et ancien propriétaire de la librairie *Ediciones hispano-americanas* au 26 rue Monsieur-le-Prince, était également un réfugié catalan anti-franquiste. Avant la Guerre civile, il y avait plusieurs points de vente du livre espagnol en France : une librairie située rue Gay-Lussac, propriété de Sanchez Cuestas, assurait les besoins des Espagnols résidents et des Français hispanisants. D'après A. Soriano - par ailleurs historien de l'exil espagnol en France²¹⁰ -, « cette librairie qui au début était un commerce particulier est devenue peu à peu une espèce de consulat, consulat culturel, ou ambassade culturelle du gouvernement républicain espagnol pendant la guerre. » Mais après la défaite, et la Seconde Guerre mondiale menaçant, ses responsables, dont « quatre ou cinq intellectuels du gouvernement républicain espagnol », partiront en Amérique, en laissant « seulement la belle-sœur de (Luis) Buñuel comme secrétaire de la librairie ». La librairie après avoir été reprise en main, d'abord par un tailleur qui présidait le Centre catalan de Paris et ensuite par un Français « qui ne parlait même pas l'espagnol », entre en crise jusqu'à sa fermeture dans les années 1950.
- 2 D'après Antonio Soriano, en fait, c'est sa propre installation comme libraire à Paris qui aurait scellé le sort de ce collègue français. Issu d'une famille paysanne et ancien étudiant en droit, fugace bibliothécaire d'un centre universitaire de Barcelone, il fera, après un passage par un camp de réfugiés républicains, une étape à Toulouse ; c'est là, après la Libération, qu'il fonde, en compagnie d'un ami, une première librairie espagnole, ravitaillée surtout par troc à Andorre. La librairie de Paris est en fait à l'origine une sorte de filiale de celle de Toulouse, jusqu'à ce que Soriano abandonne cette ville et s'installe définitivement dans la capitale, d'abord dans des lieux plus ou moins précaires, puis en 1956 à l'actuelle adresse de la rue de Seine.

- 3 Le parcours de Manuel Robles est du même type : il quitte l'Espagne en 1939 et établit sa première librairie à Paris à la fin des années 1940, avant de déménager rue Monsieur-le-Prince vers 1957. Après la guerre, donc, les exilés prennent la relève pour assurer la circulation du livre espagnol à Paris, et ils vont s'occuper aussi bien de la vente que de l'édition. Car Soriano et Robles seront tous les deux éditeurs, et cette activité sera même prioritaire pour ce dernier et son associé Andrada - comme l'atteste d'ailleurs le nom de la librairie.
- 4 Les deux libraires semblent avoir conçu d'emblée leur rôle d'une manière qui débordait le commerce de livres pour inclure diverses activités d'animation culturelle. Soriano, notamment, décrit sa première librairie de Toulouse comme « *un centre culturel* », voire « *une maison de la culture* » où les débats et les conférences étaient fréquents, sans parler des rencontres informelles entre exilés qui, bien entendu, aimaient avant tout discuter politique espagnole. Et de ce point de vue, raconte Soriano - ancien militant de la jeunesse socialiste - « *nous nous sommes ouverts à toutes les sensibilités différentes.* »
- 5 Cependant, dès cette époque, s'impose à Soriano une conception non politisée de la culture, une « *culture-culture* » qu'il diffuse avec le projet, dit-il, d'aider à « *voir le monde d'une autre manière, plus générale, et non pas par le trou de serrure d'une faction politique.* » Il décrit même, sur un ton critique où résonne l'écho des polémiques d'alors, un exil fractionné en groupes d'affinité politique où chacun trouvait ses livres dans son groupe respectif : le service de librairie des anarchistes, celui des communistes, etc. Face à cela, Soriano va jusqu'à dire que, dans sa librairie, « *nous n'avons jamais eu de livres de caractère politique.* »
- 6 Cette attitude critique vis-à-vis de la politique, aussi bien que des raisons de survie commerciale, expliquent pourquoi, lorsque la *Librairie espagnole* s'installe à Paris, elle se tourne moins vers les exilés eux-mêmes que vers le monde universitaire et notamment les étudiants français. Et cela, d'une manière suffisamment systématique pour éditer et vendre, par exemple, la bibliographie pour le Capes ou l'agrégation. « *L'axe de notre travail a été l'université* », résume Antonio Soriano. Cette définition est reprise par son fils, Antoine Soriano, actuel gérant de la librairie, qui affirme que « *cette librairie a toujours fonctionné avec une ligne culturelle qui essayait de se détacher un petit peu des différents courants politiques, à la différence de certaines librairies ici qui étaient marquées quand même politiquement. Ici mon père a toujours voulu faire un foyer culturel avant tout.* »
- 7 De ce point de vue, l'esprit original des *Ediciones hispano-americanas* semble avoir été un peu différent, puisque Robles, Andrada, et d'autres proches de la librairie-maison d'édition, faisaient partie, eux, d'un groupe politique : le parti trotskiste PUM (*Partido de la unificación marxista*). Paula, exilée espagnole elle aussi, employée dans la librairie depuis 1961, se souvient bien des « *débats politiques* » tenus rue Monsieur-le-Prince par d'anciens membres du groupe de Robles, qui y venaient « *comme à un point de référence* » et y restaient parfois « *des heures et des heures* » à discuter. Mais d'après son récit il s'agissait d'une ambiance quelque peu « *nostalgique* » : « *Il (Robles) pouvait passer toute la matinée à discuter sur la Guerre civile avec ses copains, sa femme passait derrière son dos et lui disait "Hé, la guerre est finie".* » Bien plus forte est d'ailleurs dans son souvenir l'image de cette madame Robles, une Française qui ne parlait pas l'espagnol, qui s'occupait des aspects commerciaux de l'établissement. Et d'après Paula, même si Robles parlait plutôt sa langue, à la librairie « *on a toujours parlé plus le français* ».

- 8 Chez Soriano, en particulier, les hispanistes français semblent avoir trouvé un lieu de sociabilité qui, dans certains de leurs écrits, acquiert une dimension mythique. Ainsi de Claude Couffon : « *Dans ces années-là, pour tous, pour ceux qui habitaient Paris et pour ceux qui étaient de passage, la librairie de Soriano, sur l'ancienne rue Mazarine, plus tard rue de Seine, était un lieu de rencontre. On y tombait sur des livres introuvables, on y publiait des textes interdits, on y échangeait des souvenirs et des paroles d'espoir. Soriano offrait à chacun la chaleur, la cordialité efficace, le sourire. Pour mieux nous réunir, il organisait des ventes avec la signature des auteurs comme prétexte pour des merveilleuses fêtes de l'esprit et de l'amitié*²¹¹. »
- 9 C'était donc un point de référence pour les hispanistes et les étudiants français aussi bien que pour les exilés espagnols ; un lieu de sociabilité que l'un de ces derniers, Roberto Mesa, n'hésitera pas à appeler « *l'ambassade de l'Espagne démocratique pour tous les Espagnols* »²¹². Or, pendant les longues années du franquisme, ces librairies seront aussi un point de chute pour les Espagnols qui quittaient le pays et arrivaient à Paris avec, souvent, le désir d'y rester : « *Ils arrivaient ici les mains dans les poches, dit Antonio Soriano, ils ne connaissaient personne, ils savaient qu'il y avait une librairie espagnole, ils venaient ici et je les mettais en contact avec les gens.* » De ces arrivants, quelques-uns sont célèbres : « *Je me souviens lorsque (Juan) Goytisolo est arrivé à Paris. Il portait un manteau anglais, il vient ici, timide, il ne savait même pas parler français, et il rentre dans la librairie, et nous avons commencé à discuter.* » Bref, dit Antonio Soriano, sa librairie était « *le consulat de l'Espagne nomade* ». Et le fils Antoine de commenter : « *Je me souviens très bien de gens qui sont passés par ici et qui sont maintenant des gens très connus en Espagne, j'étais très petit mais j'ai de bons souvenirs de certains de ces personnages.* »
- 10 Mais si les librairies pouvaient parfois fonctionner comme lieu d'accueil pour les nouveaux exilés, si elles étaient une référence pour des gens plus ou moins engagés dans la lutte contre Franco, plus fréquemment encore elles permettaient tout simplement aux touristes espagnols de trouver les livres interdits par le régime. « *Les Espagnols sous le franquisme venaient d'Espagne acheter les bouquins interdits, dit Michelle Pochard, actuelle propriétaire des Ediciones hispano-americanas, ça c'était le gros truc pendant les vacances de Pâques, les vacances de Noël, les grandes vacances, c'était faramineux comme marché.* » Andrada et Robles s'occupaient d'importer de Buenos Aires et du Mexique les nombreux livres qu'il était impossible de trouver en Espagne, qu'ils échangeaient contre des traductions de livres français. Antonio Soriano raconte pour sa part : « *C'était aussi... comme l'Espagne en liberté. Ils arrivaient et restaient ébahis devant les rayons... et je leur disais, si tu veux voici l'Enfer, tous ces livres sont interdits en Espagne - et tout était interdit -, je leur montrais cinq mètres de livres interdits. Et les gens, ah ! voici Garcia Lorca, voici Neruda, voici Nicolas Guillén ! Tout cela édité à Buenos Aires et au Mexique.* » Bref, dit Antoine Soriano fils, « *c'était une période très intéressante, révolue complètement, mais enfin...* »
- 11 En 1975, la mort de Franco vint mettre un terme à toute une époque. Est-ce que la librairie a changé avec la mort de Franco ? demande-t-on à Antonio Soriano. Réponse : « *Elle n'a pas changé, c'est l'Espagne qui a changé.* » Comme le constate son fils, « *aujourd'hui notre clientèle se compose beaucoup plus d'hispanisants, les Espagnols de souche de la guerre civile soit sont retournés en Espagne, soit sont des gens assez âgés, soit ils ne lisent pas, soit ils sont décédés. Donc c'est une clientèle qui disparaît. Pour les remplacer il y a souvent les fils ou les petits-fils qui viennent s'intéresser à cette partie de l'histoire, et là c'est très intéressant.* »
- 12 Par ailleurs les exilés latino-américains, à partir notamment des coups d'Etat au Chili en 1973 et en Argentine en 1976, viendront parfois dans les librairies dans un esprit semblable à celui des Espagnols : « *Il y avait aussi les Argentins qui venaient chercher les*

bouquins qu'on ne trouvait pas en Argentine », se souvient Michelle Pochard. Cependant, cette nouvelle vague d'exilés ne cherchera pas vraiment - à l'exception de quelques-uns qui, dit-elle, «*sont devenus mes amis* » - à faire des librairies un lieu de sociabilité. « *Il y en avait qui parlaient, mais bon, un sur trente. Et ça venait plutôt de moi, je crois* », raconte-t-elle. Antoine Soriano, pour sa part, explique la faible présence des Latino-américains par « *le fait que c'était un exil qui culturellement était nettement plus élevé, qui a retrouvé ici un milieu d'accueil facile, qui était le milieu universitaire, qui donc avait peut-être une soif de connaissance de son environnement beaucoup moins importante que ne l'avait la communauté espagnole.* » Si cela reste une hypothèse - en Argentine abondent les témoignages sur les difficultés d'adaptation des exilés -, il reste incontestable que la présence des Latino-américains, au nombre finalement restreint, n'exercera pas d'influence comparable à celle des Espagnols, surtout dans une librairie qui était, au bout du compte, espagnole et non pas hispano-américaine. Et, de toute façon, cette période-là est, elle aussi, révolue. « *Quand il y avait des problèmes politiques en Argentine et au Chili en particulier on voyait plus de Sud-américains, maintenant je pense que soit ils sont rentrés, soit ils parlent le français comme vous et moi* », résume Michelle Pochard.

- 13 En 1982, Michelle Pochard, ancienne employée de la *Librairie espagnole*, reprend les *Ediciones hispano-americanas* des mains de Robles, devenu entre-temps veuf. Française, avec une formation en littérature espagnole, elle gardera Paula, l'ancienne employée, tout en s'occupant de moderniser une librairie qu'elle avait trouvée plutôt mal en point. Par ailleurs, au fil des années 1980, le jeune Antoine Soriano, né en France et ayant suivi, lui aussi, une formation en littérature espagnole, s'intègre au travail de la librairie de son père jusqu'à en prendre la responsabilité vers 1988. Par des voies différentes, donc, on constate la mutation des deux librairies fondées quarante ans plus tôt par les deux exilés républicains. L'histoire de ces quarante ans, on le voit bien, ne manque pas d'apparaître dans les discours sur ces librairies, et quelque chose de cette atmosphère subsiste assurément. Mais ce sont les librairies d'Antoine Soriano fils et de Michelle Pochard, et non pas le lieu de rencontre d'anciens combattants anti-franquistes, que l'on peut visiter aujourd'hui dans le 6^e arrondissement de Paris.
- 14 Quelle est donc leur clientèle actuelle ? Antoine Soriano en donne une description assez précise : « *Si on pense à un problème de documentation et de, disons, d'état civil, on peut dire que de dix personnes qui franchissent la porte, huit sont françaises. Mais culturellement, je crois que sur dix personnes, il y en a une et demi qui ne se sent pas espagnole ou latino-américaine.* » Il va même jusqu'à chiffrer à « *un sur dix* » les gens qui n'ont aucun lien personnel, autre que les études, avec l'espagnol. Le gros des clients serait donc soit des fils ou petits-fils d'Espagnols ou de Latino-américains, soit des gens ayant un autre type de lien avec la langue espagnole - conjoint, séjour prolongé, etc. Michelle Pochard, pour sa part, dit elle aussi : « *Il y a neuf Français pour un étranger.* » Et aussi : « *Il y a les étudiants, il y a les profs, il y a des gens simplement qui apprennent l'espagnol, il y a des Sud-américains.* » Bref, si on peut parfois y rencontrer des Espagnols ou des Latino-américains de première génération - dont, par exemple, le personnel de l'ambassade d'Espagne -, la clientèle des deux librairies semble constituée surtout d'hispanisants français. Le public de ces deux librairies semble, d'ailleurs, assez homogène, se trouvant très proche l'une de l'autre et partageant de nombreux clients.

Sociabilités contemporaines : représentations

- 15 La *Librairie espagnole*, à quelques mètres de la place de l'Odéon, a l'air d'un commerce plutôt prospère, avec une belle devanture pleine de livres en espagnol, souvent des livres d'art ou de taumachie ; ou même, réunissant les deux genres, comme le volume édité par Antoine Soriano avec des textes de Camilo José Cela et des illustrations d'Antonio Seguí. A l'intérieur, autour de la table de nouveautés, on trouve surtout des romans en espagnol (classés en deux sections, l'une pour l'Espagne, l'autre pour l'Amérique latine), un important rayon de livres d'art, un rayon considérable de livres d'histoire, critique littéraire et sciences sociales, un bon nombre d'éditions anciennes ; en revanche, très peu de traductions françaises, et très peu de méthodes de langue. Deux employées - une Française et une Cubaine - s'occupent des clients, tandis que l'arrière-boutique, où sont les bureaux de Soriano, sert éventuellement à recevoir les amis. En haut se trouvent les bureaux d'Antonio Soriano. Même si nous l'avons fréquentée surtout en période creuse, la librairie est en général très active.
- 16 Quel est donc le rôle de la *Librairie espagnole* aujourd'hui ? Selon Antoine Soriano : « Notre intérêt est plutôt de faire connaître la littérature espagnole et hispano-américaine, et dans cet esprit-là essayer quand même de sortir des sentiers battus. Les grands noms sont présents, mais on essaye d'avoir quand même des gens qui ne sont pas vraiment connus, et qui valent la peine d'être lus. Et puis, évidemment, on pense avoir quand même une fonction de conseil importante, et conserver cet esprit qui existait avant, c'est-à-dire que les gens viennent ici pour papoter un peu, quoi. On n'est pas uniquement des marchands. » On pourrait résumer ainsi : diffusion, promotion, conseil, sociabilité.
- 17 Comment se présentent donc les échanges entre libraire, employés et clients, hormis les mots indispensables au repérage et à l'achat des livres ? « Il y a le cas typique des gens qui disent, je voudrais lire un roman, ça fait longtemps que j'ai pas lu, je lis pas très bien l'espagnol... bon, on dit il y a ça, ça et ça, ce sont des lectures faciles, tel et tel auteur, on les situe dans le temps, un petit peu dans le courant littéraire, de temps en temps si vraiment les gens ont une petite connaissance de la littérature on essaye de leur faire des parallèles avec la littérature française, c'est pas évident et tout à fait relatif... Et il y a aussi les gens qui viennent et qui ont des idées et disent je voudrais prendre ça, mais qui ont envie d'avoir une confirmation de leurs goûts littéraires ou historiques. » Au-delà de cette fonction de conseil, ajoute Soriano, il peut arriver que la conversation déborde sur un thème plus général : « Avec des phénomènes comme le *Quinto centenario* c'est très net, ou alors quand on prend des auteurs types comme Garcia Marquez... l'opposition Garcia Marquez-Vargas Llosa, Octavio Paz-Carlos Fuentes, des choses comme ça. » Cependant, tout ceci est très variable. Si la conversation « dérive sur un sujet qui nous intéresse au niveau du livre ou du travail culturel qu'on fait ici, on va s'y engager. Maintenant, si ce sont des considérations trop générales, sur la pluie et le beau temps, la politique française, etc., ça n'a pas un intérêt transcendant pour nous. »
- 18 Dans ces échanges, le bilinguisme est habituel : « Alors là, c'est tout à fait libre, ça dépend du discours, ça dépend de l'interlocuteur. » Cependant, les modes de passage d'une langue à l'autre varient. L'achat, d'après Soriano, a souvent lieu en français : « C'est l'habitude, je ne sais pas, moi j'ai appris à compter en français. » Mais, continue-t-il, « en général le discours commence en français, quand on est dans le cas de gens qui peuvent être français mais qui sont d'une culture espagnole ou latino-américaine, et puis au fil de la discussion on dérive tout de suite vers l'espagnol. » Qu'est-ce qui déclenche le glissement ? « Il y a certains mots, ne serait-ce que

le titre de l'ouvrage ou l'énoncé du nom de l'auteur, qui font qu'on passe tout de suite dans le registre de la langue espagnole au niveau de l'accentuation, et c'est à partir de là que ça se déclenche. » Même si Soriano se garde d'en faire un schéma mécanique, voilà donc esquissée une représentation des pratiques linguistiques dans la librairie, qui part du français comme langue de l'échange commercial et du conseil technique, pour réserver à l'espagnol le rôle de langue de l'intimité ou de l'expression des choix personnels appuyés.

- 19 Les témoignages de certains clients de la *Librairie espagnole* semblent parfois rejoindre ces propos de Soriano. Ainsi de Michel P., journaliste français de 51 ans, pour qui la librairie est « *un lieu important* » car, dit-il, il y retrouve « *une chaleur et un accueil permanents* ». En effet, elle lui donne l'opportunité de renouveler le contact avec une langue qui le renvoie aussi bien à ses grands-parents espagnols, qu'à son séjour comme correspondant à Cuba dans les années 1970. Aller dans la librairie équivaut même, chez lui, à « *la recherche d'un lieu pour parler* ». Et tandis que pour une « *demande simple* » d'habitude il parle français, « *si c'est moins lié à l'acte de l'achat je parle volontiers l'espagnol, un certain flux de sentiments en moi, je vais mieux les exprimer en espagnol.* »
- 20 Pour sa part Jorge F., un journaliste argentin de 52 ans arrivé en France en 1982, est client de la librairie depuis près de dix ans. A partir de cette fréquentation, il a noué une amitié avec Antoine Soriano : « *Plutôt qu'un client je suis un ami, et peut-être que je suis un mauvais client, car je n'achète rien, je passe mon temps à discuter* ». En revanche, jamais il n'a établi de relation comparable avec un libraire français, car d'après lui le libraire français est, en général, « *plus froid* » et a même « *une autre manière de penser le concept librairie* » ; par ailleurs, il a la Fnac en horreur, avec son modèle de « *non-communication avec le libraire* ». Pour cette amitié avec Soriano, dans la librairie le plus souvent mais aussi, parfois, dans un café, l'usage de la langue espagnole est « *primordial* ». En effet, l'espagnol est, pour le journaliste radiophonique qu'est Jorge F., « *le vase communicant* », d'autant plus qu'il fait « *profession de parler* » dans sa langue maternelle.
- 21 Voilà donc retrouvée l'image esquissée dans le discours du libraire, de la librairie comme lieu quasi idéal de sociabilité, où l'emploi de la langue étrangère est lié au dépassement de la relation commerciale vers l'affinité culturelle, voire l'intimité amicale. Cependant, il faut dire que les sociabilités dans la librairie, qui pour ces deux clients semblent jouer un rôle de tout premier plan, sont beaucoup moins importantes pour d'autres, appartenant d'ailleurs - et ce n'est pas indifférent - à une tranche d'âge plus jeune.
- 22 Gustavo E., un étudiant chilien de 24 ans, fils d'un exilé en Espagne, qui depuis quatre ans partage son temps entre San Sebastian et Paris, ne communique avec le libraire que très rarement, et seulement pour trouver un livre, jamais pour demander conseil ou faire un commentaire. En fait, il dit préférer la Fnac à cause de « *la liberté de lire ce qu'on veut* ». Cela étant, dans la librairie il parle espagnol si jamais il a besoin de parler, car il n'aime pas employer le français avec une personne qu'il sait hispanophone. Et s'il ne communique guère avec le personnel, il le fait encore moins avec d'autres clients. La librairie est bien « *un lien avec le pays* », mais elle ne l'est qu'à cause des livres, et non pas des sociabilités. Ceci tient pour lui à quelque chose de plus général : « *La littérature est importante dans ma vie, parler de littérature ne l'est pas.* »
- 23 Pour sa part Marie C., une étudiante d'espagnol de 23 ans, de père français et de mère espagnole, dit avoir choisi son cursus en fonction de sa « *recherche d'une identité espagnole* ». Elle préfère nettement les librairies aux grandes surfaces, à cause de leur « *dimension plus humaine* » - or cette différence ne lui importe que parce qu'il s'agit d'une langue

étrangère, car, pour les livres français, « *je suis plus à l'aise, donc je peux m'en passer* ». Mais tout cela ne l'amène pas à faire de la librairie un lieu de sociabilité. Au contraire, à la librairie elle ne demande des conseils que « *rarement* », toujours en français, et ne tient pas à « *discuter ponctuellement* » avec qui que ce soit.

- 24 A son tour Alexandre B., 22 ans, étudiant d'espagnol, fils d'un Français et d'une Espagnole, vient souvent à la librairie car il en apprécie, lui aussi, « *l'échelle humaine* ». Et il voudrait bien « *communiquer* » pour « *avoir accès à une culture* » qu'il n'a pas. D'ailleurs, cette culture qu'il attribue au personnel de la librairie, il la refuse d'office aux employés de la Fnac : « *Ils ne sont pas espagnols, ils n'ont pas la même vision* ». Mais en dépit de ce désir de communiquer, il avoue ne l'avoir jamais fait : « *Je ne m'attarde pas, quelquefois j'ai eu envie de demander conseil, mais je ne l'ai pas fait.* » A la librairie, s'il lui arrive de parler, il le fait en français, et dit même ne s'être « *jamais posé la question* » qu'il puisse en être autrement. Si jamais il vient avec un camarade de faculté, cela a lieu « *sans enjeu particulier* », car il ne s'agit pas d'un « *endroit de rencontre ni de partage particulier* » - à la différence de ce que représente par exemple le fait d'aller voir ensemble un film espagnol.
- 25 Pour ces trois jeunes, donc, les sociabilités dans la librairie ne sont qu'un élément secondaire, voire inexistant - alors que, s'agissant d'un Sud-américain et de deux Français ayant des ascendances espagnoles, les enjeux respectifs que représente le livre espagnol existent, même s'ils sont très différents. Or cette absence presque totale de sociabilités dans la librairie, cette façon de ne pas insister sur l'usage de la langue étrangère, ne viennent pas d'un manque d'intérêt pour la problématique de l'identité. Bien au contraire, cette « *recherche d'une identité espagnole* » de la part d'une jeune Française de mère espagnole indique une quête des origines assez comparable à celle que traduisaient les discours célébrant les vertus de la sociabilité tenus par les deux clients plus âgés. Qui plus est, le désir de « *communiquer* » de la part de cet autre jeune Français, qui reste pourtant figé au seuil de la sociabilité, marque l'existence, comme horizon, d'une communauté imaginaire bâtie par le lien intersubjectif en langue étrangère.
- 26 Cet idéal, que partagent aussi bien ceux qui prennent part aux sociabilités que ceux qui s'en excluent, présente la culture étrangère comme un foyer de résistance aux pressions d'un monde moderne aux sociabilités faibles, emblématisé par la Fnac. Seul le discours du jeune Chilien, enthousiaste de la Fnac, permet d'envisager un modèle différent : celui d'une quête identitaire se vivant par la lecture, certes, mais pas par les sociabilités de la lecture.

Sociabilités d'arrière-boutiques

- 27 Il faut souligner encore une fois l'écart potentiel entre l'imaginaire des sociabilités qui se dégage de ces discours, et les pratiques auxquelles ils se réfèrent. Car cet imaginaire est partagé par ceux-là même qui consciemment excluent de leurs pratiques les modes de socialisation qu'il leur prescrit comme idéaux. Cela dit, que peut-on dire des sociabilités réelles ? Dans quelle mesure correspondent-elles à ces attentes et à ces représentations ?
- 28 Pendant six journées du mois de janvier 1994, nous avons observé le déroulement des activités dans la *Librairie espagnole*. A titre d'exemple, le journal d'enquête correspondant à l'après-midi du 4 janvier fait état de la visite de quarante-six personnes, dont dix-neuf femmes et vingt-sept hommes, d'âges assez régulièrement distribués entre vingt et soixante-dix ans. A deux exceptions près, toutes ces personnes ont communiqué, à un

moment ou un autre, avec le libraire ou avec son employée. A une seule exception près, ils n'ont pas communiqué entre eux, sauf, bien entendu, s'ils étaient arrivés ensemble. Dans la plupart des cas, les conversations concernaient l'échange commercial proprement dit, soit l'identification de la marchandise et le paiement, plus les formes de politesse usuelles en ce genre de circonstances. Trois épisodes étaient des demandes d'un renseignement ponctuel - dont deux étaient parfaitement extérieurs à la librairie. Des échanges verbaux enregistrés, trente-quatre ont eu lieu en français, cinq en espagnol, et cinq autres dans les deux langues. A une exception près, les conversations en espagnol correspondaient à des demandes de renseignement, certaines spécifiques aux fonctions de la librairie, d'autres non, comme de demander une direction.

- 29 Cela nous laisse dix épisodes où l'on peut parler d'un échange verbal débordant un usage instrumental du langage lié aux fonctions spécifiques de la librairie, soit dix scènes où l'on peut parler de sociabilité du livre ou de la lecture. Parmi ces épisodes, qui d'ailleurs sont en général très brefs, nous identifions des scènes de conseil, des scènes de conversation, et des scènes qui combinent les deux précédentes. Les scènes de conseil : un monsieur qui cherche quelque chose de « *vraiment simple* » ; un sapeur-pompier cherchant des photos de Cuba ; un homme à qui l'on présente le livre Cela-Seguí. Toutes les trois, en français. Les scènes « mixtes » sont : une conversation sur l'écrivain Luis Sepulveda qui amène à la recommandation d'achat d'un livre de Juan José Saer ; la recherche d'une biographie de Franco qui aboutit à une conversation sur Franco. La première est en français ; la deuxième, bilingue. Les scènes de conversation, enfin, sont une discussion sur le Quichotte, une autre sur l'écrivain Augusto Roa Bastos, une rencontre entre Claude Couffon et un intellectuel espagnol, ma propre conversation sur l'Argentine avec une cliente française. Toutes, en français. A ces scènes s'ajoute la visite d'un ami d'Antoine Soriano dans l'arrière-boutique, incluant une conversation en espagnol.
- 30 Dans la plupart des cas, il s'agit d'une sociabilité extrêmement fugace, où le contact intersubjectif se confond avec la reconnaissance presque instantanée d'une compétence ou d'une pratique. Deux épisodes, cependant, semblent un peu différents. Le premier est bref : c'est celui qui concerne Franco. La demande d'un renseignement déborde l'obtention d'une réponse (négative, pour le cas) au profit d'une discussion sur un livre dont le thème emblématise l'histoire moderne de l'Espagne, et ce glissement énonciatif s'accompagne d'un glissement de langue. Or c'était une scène toute semblable qu'avait évoquée Antoine Soriano, en décrivant le changement de langue en fonction de la pertinence culturelle et l'investissement subjectif. Le second épisode est assez long : c'est la visite de Claude Couffon, le même dont on avait cité plus haut les propos concernant l'histoire de la librairie. En fait, cette scène semble reproduire à la perfection l'ancienne image : un hispanisant français renommé rencontre un intellectuel espagnol grâce aux bons offices du libraire, et tous les trois participent d'une conversation dont le sujet - ici le *Tratado de Tordesillas* - est un moment marquant de l'histoire de l'Amérique espagnole.
- 31 Dans ces deux épisodes se concrétisent aussi bien une image historique des sociabilités dans la *Librairie espagnole* qu'une représentation des pratiques actuelles dans le discours de son responsable - les deux étant, en fait, essentiellement semblables. Ces deux scènes, sélectionnées parmi presque cinquante autres, permettent de faire coïncider pratiques et discours. Dans ces deux moments furtifs, la librairie coïncide avec son mythe.
- 32 Le reste du journal d'enquête ne modifie que peu ou pas le schéma précédent, en ce qui concerne la substance, la fréquence, la langue des sociabilités. D'autres épisodes, cependant, méritent d'être cités. Telle cette discussion en français entre Antoine Soriano

et l'un des « quatre ou cinq vrais collectionneurs français » de livres de tauromachie ; ou bien la visite du conseiller culturel de l'Ambassade d'Espagne, qu'on me présentera en espagnol. Au cours des six journées nous avons bien enregistré quelques scènes de sociabilité en espagnol, ce qui nuance un peu le constat sur l'usage du français. Quelques-unes ressemblent à cette autre du 4 janvier délibérément exclue de l'analyse précédente, à savoir la conversation dans l'arrière-boutique entre Soriano et son ami, épisodes mêlant, pour ainsi dire, culture et amitié - dont une visite de Jorge F.

- 33 En fait, on a l'impression que, tandis que dans la librairie proprement dite il n'y a que des conversations fugaces et très épisodiques, l'arrière-boutique est un lieu de sociabilité bien plus consistant. Cela dit, ces sociabilités d'arrière-boutique, devrait-on encore les considérer comme des sociabilités dans la librairie ? D'une part certainement, puisqu'elles restent liées à la librairie en tant que lieu physique et symbolique, et que, tout bêtement, on doit passer par la salle pour aller dans l'arrière-boutique - ce qui revient peut-être à dire la même chose. D'autre part non, car elles échappent à l'idée de la librairie comme lieu public de circulation de biens symboliques, pour se rapprocher d'autres scènes de sociabilité privée. Le parcours évoqué par Jorge F., une relation allant d'une première visite en tant que client vers l'établissement d'une amitié qui entraîne l'abandon virtuel du statut de client, représente une espèce de trajectoire idéale permettant de résoudre la tension entre le public et le privé, la salle et l'arrière-boutique, le français et l'espagnol. Mais ce parcours reste trop exceptionnel pour en faire l'indice du rôle de la librairie par rapport à son public, encore moins par rapport à une communauté linguistique ou culturelle. Il faut le prendre comme une histoire où convergent pratiques et discours, en gardant à l'esprit que cette convergence même n'est pas une norme, mais un horizon.

Liens de fidélité

- 34 Nous avons déjà signalé que les clientèles des deux librairies espagnoles se ressemblent et même se recoupent. En effet, la plupart des clients de l'une ont dit avoir fréquenté l'autre au moins une fois, et plusieurs se sont déclarés clients habituels des deux. Il nous est même arrivé de rencontrer aux *Ediciones hispano-americanas* Michel P., le journaliste déjà abordé pour un entretien à la *Librairie espagnole*. Il est vrai que plusieurs de ces clients ont exprimé une préférence pour l'une ou pour l'autre : Marie C. trouve « plus accueillants, plus compétents » les responsables des *Ediciones hispano-americanas* ; Michel P., au contraire, préfère la *Librairie espagnole* à cause de l'« accueil permanent » et le fait qu'il y trouve « plus de choix ». Par ailleurs, l'offre des deux librairies ne semble pas essentiellement différente - même si on peut dire que la *Librairie espagnole* attire davantage les bibliophiles et les *aficionados*, alors que les *Ediciones hispano-americanas* sont davantage une librairie universitaire. Si elles restent mineures, les différences existent.
- 35 La première tient au fait que la librairie *Ediciones hispano-americanas* est tenue par une Française sans origine espagnole. « Moi je voulais être prof d'espagnol », dit-elle, pour expliquer son parcours dans une langue qu'elle maîtrise parfaitement, ayant fait des séjours en Espagne et au Mexique, mais qui n'est pas sa langue maternelle. Or, « les Français en général ne vous parlent pas espagnol, sauf s'ils sont d'origine espagnole, mais c'est difficile de parler espagnol avec un Français quand on est français Ou alors il y en a qui veulent absolument vous parler espagnol, mais qui parlent tellement mal que ça demande un effort surhumain (...). Et puis, il y a des jours aussi où on n'a pas envie de parler l'espagnol. »

- 36 Le français s'impose donc comme la langue habituelle de communication. Michel H., un économiste français de 44 ans marié à une Espagnole, dit qu'il sentirait « *comme une affectation* » le fait d'y employer une langue espagnole qu'il parle avec beaucoup d'accent. Pour sa part Roberto C., un étudiant mexicain de 36 ans, emploie lui aussi le français à la librairie, une langue avec laquelle il dit n'entretenir qu'une « *relation fonctionnelle* » ; et s'il ne se sent « *pas trop intégré en France* », cela ne l'empêche pas de ne trouver « *aucun sens* » à l'idée d'aller dans la librairie pour parler l'espagnol.
- 37 En revanche, Michel P. dit bien ressentir comme « *un handicap, un frein* » à la sociabilité le fait de trouver une Française à l'accueil. Jorge F., pour sa part, tient à parler espagnol lorsqu'il va rendre visite à Michelle Pochard, avec laquelle il entretient une relation cordiale, même si elle est beaucoup moins intense qu'avec Antoine Soriano. A son tour Catherine L. dit : « *La dame parle les deux langues. Même si je m'adresse toujours en français, c'est agréable de l'entendre parler l'espagnol.* » Il n'y a donc qu'un seul parmi les clients interrogés pour considérer comme un « *handicap* » le fait que la libraire soit française, alors que beaucoup font l'éloge de son espagnol. L'observation faite aux *Ediciones hispano-americanas* confirme ainsi cet emploi préférentiel du français, déjà constaté à la *Librairie espagnole*, qui s'avère être relativement indépendant du fait que le libraire s'appelle Pochard ou Soriano. Par ailleurs, on ne retrouve pas dans le discours de Michelle Pochard l'intérêt qu'avait Soriano à tenir un lieu où l'on puisse « *venir papoter un peu* ». Cela ne veut pas dire qu'elle ne soit pas sensible au contact personnel avec ses clients. Au contraire, « *j'essaye, dit-elle, de les orienter, de leur donner des idées* ». Et cette compétence pour donner des conseils semble être conçue d'une manière assez pédagogique : « *Il y a des gens qui ne rentrent pas vraiment dans la littérature latino-américaine, il faut insister, il faut leur faire lire des nouvelles.* »
- 38 Dans le témoignage des clients de la librairie *Ediciones hispano-americanas*, il est encore moins question de sociabilités que chez ceux de la *Librairie espagnole*. C'est que, rue Monsieur-le-Prince, les manifestations de sociabilité sont effectivement moins fréquentes que rue de Seine. Dans le journal d'enquête nous retrouvons, pour les six journées passées aux *Ediciones hispano-americanas*, seulement cinq conversations plus ou moins fugaces, l'une en espagnol (un couple péruvien résidant à Paris ayant commandé des traductions espagnoles de Machiavel) et le reste en français. Parmi ces dernières, nous assistons à la conversation entre Michelle Pochard et Emma L., une enseignante agrégée d'espagnol, qui fréquente la librairie depuis 1963, année du début de ses études. Lors d'un entretien, elle se souvient qu'à l'époque de Robles « *c'était très personnalisé, il vous donnait des conseils* » et que, en ce qui la concerne, « *je ne fréquentais pas la librairie en tant que membre d'un groupe, je n'avais pas de rapport avec d'autres clients, mais j'aimais bien m'y attarder.* » C'est donc une fidélité vieille de trente ans, ayant survécu au changement de propriétaire, qui se renouvelle lorsqu'elle entre rue Monsieur-le-Prince :
- 39 « *Je connaissais monsieur Robles, je connais bien Michelle.* » Actuellement, cela se traduit dans une relation où, dit-elle « *je ne bavarde pas beaucoup avec elle, mais c'est toujours amicalement* » et c'est bien l'esprit de cette nouvelle rencontre, avant qu'on ne nous la présente justement en sa qualité d'ancienne cliente. Bref, tout comme l'était celui de Jorge F., le récit d'Emma L. est peut-être emblématique d'un parcours possible au sein des librairies espagnoles : celui d'une fidélité liée à une sociabilité faible, concentrée dans la relation client-libraire, non hispanisante, non rattachée à un groupe, encore moins à une communauté.

NOTES

209. Outre l'entretien avec Antonio Soriano, on peut se reporter aussi à « La libreria espanola en Paris », in : *Espanoles en el mundo*, n°6, automne 1992.

210. ²¹⁰. Il est notamment l'auteur de *Exodos : historia oral del exilio republicano en Francia 1939-1945*, Editorial Crítica, Barcelona, 1989.

211. ²¹¹. Claude Couffon, « L'Espagne au cœur, souvenirs à propos d'une anthologie », in : *Les Poètes ibéro-américains et la guerre civile espagnole*, Josette et Georges Colomer, Paris, 1980 ; cité par Roberto Mesa dans le prologue au livre d'Antonio Soriano *Exodos*, *op. cit.*, p. 14. (traduit de l'espagnol).

212. ²¹². Roberto Mesa, *op. cit.*, p. 16, (traduit de l'espagnol).

Chapitre 3. Librairies en langue arabe

Typologie. Topographie

- 1 On peut dire, grosso modo, que les librairies en langue arabe à Paris sont de deux sortes : les librairies religieuses qui se spécialisent dans le « livre islamique », orientées vers la pratique de la religion musulmane et les principes moraux qui en découlent et qui se trouvent surtout à Belleville et à Barbès-Rochechouart ; les librairies qu'on dira « culturelles », dans le 5^e arrondissement, qui possèdent un fonds spécialisé sur le Maghreb, le Proche et le Moyen-Orient, faisant une large place à la littérature et aux sciences sociales. Les livres relatifs à l'islam y occupent un espace considérable (mais souvent ce ne sont pas les mêmes livres qu'à Belleville), et cela, indépendamment du fait que leurs propriétaires sont musulmans ou pas. Par ailleurs, la littérature et les classiques ont également une place dans les librairies qu'on qualifiera d'islamiques et dans les deux cas on trouve un rayon important de livres en français. Le clivage entre les deux types de librairies reste cependant très significatif. Il est évident, notamment, au niveau de la clientèle : tandis que les librairies de Belleville et Barbès sont fréquentées surtout par des croyants d'origine immigrée, celles de la rive gauche s'orientent vers un public universitaire, y compris les arabisants et les spécialistes français du monde arabo-musulman.
- 2 Il va sans dire que, pour les uns et pour les autres, l'islam est le grand sujet de réflexion et de conversation. Des musulmans les plus fervents aux plus chauds partisans d'une culture arabe laïque, tout le monde prend position par rapport à la religion et à sa diffusion par le livre et la lecture. Cette diffusion par le livre est, en effet, tout sauf négligeable : avec les mosquées, les librairies islamiques (où l'on vend des livres, mais aussi des cassettes audio et vidéo) sont l'une des principales sources de discours concernant l'islam. Leur multiplication, au long des années 1980, accompagne la grande expansion de l'islam en France - jusqu'à la crise actuelle, à laquelle ne serait vraisemblablement pas étrangère une surestimation de la vitesse d'expansion de ce marché. De fait, les librairies islamiques sont nombreuses à Paris, atteignant pour le seul quartier de Belleville, à l'époque de notre enquête, le chiffre de neuf. Le livre islamique, de plus, ne se trouve pas que dans ces librairies : il est parfois en vente dans certaines mosquées ou bien dans des « centres islamiques » comme on en trouve par exemple rue Jean-Pierre Timbaud.

- 3 Un texte émanant de la plus ancienne des librairies arabes de Belleville permet de situer la problématique de la sociabilité, ses formes et ses fonctions, dans les librairies islamiques : « *Les rapports qu'entretient la librairie Essalam avec sa clientèle sont excellents. Elle écoute les besoins exprimés par sa clientèle qu'elle tâche de satisfaire en même temps qu'elle joue un rôle de conseil dans le choix d'un livre ou de son intérêt. Pour un certain type de clientèle, la librairie Essalam est le seul lien avec le monde culturel en général. Pour la majorité, non francophone, c'est une référence culturelle.* » Et aussi : « *Le personnel de la librairie est parfaitement bilingue et s'exprime dans la langue de son interlocuteur. Pour certains clients, la connaissance de la langue arabe est un critère de sérieux et de mise en confiance et ils préfèrent exprimer leur besoin dans la langue arabe, surtout pour les ouvrages religieux*²¹³ ».
- 4 Dans ces propos, on retrouve ce principe largement accepté dans la société française qui veut qu'« *avoir des liens avec le monde culturel en général* » soit, par définition, une bonne chose ; et que, en conséquence, le rôle positif de la librairie se trouve garanti du fait qu'elle est justement un tel lien avec le monde culturel. Or, pour ce qui concerne la librairie *Essalam*, c'est un monde défini par l'islam et la langue arabe - dont le statut, comme on sait, ne va pas toujours de soi dans la France contemporaine. L'image terrorisante d'un islam s'opposant aux cultures lettrées, un *topos* que l'affaire Rushdie a notamment permis d'établir, de nombreux musulmans cherchent passionnément à la déconstruire. Souvent, en citant le *Coran* lui-même, et notamment la première sourate révélée au Prophète, la sourate 96, « Le caillou de sang », qui dit : « *Lis, au nom de ton Seigneur.* »
- 5 Encore faut-il savoir quoi lire. Car tous ceux, rencontrés au cours de l'enquête, qui citent cette sourate le font pour justifier le fait qu'ils lisent, non seulement le *Coran* et les livres religieux, mais aussi d'autres sortes de livres. L'enjeu de cette différence n'est pas mince. On peut toujours prétendre que la lecture adoucit les mœurs, indépendamment du contenu des textes, et que, pour ce qui est du « danger intégriste », un musulman qui lit est toujours préférable à un musulman analphabète. Mais on en trouve aussi qui pense, comme cet intellectuel syrien rencontré dans une librairie de la « rive gauche », que « *lire les livres de prière cinquante mille fois ça ne vous arrange pas, au contraire, on rabâche la même chose, ça peut produire une espèce de sclérose mentale.* »
- 6 Le rapprochement des deux citations de la librairie *Essalam* donne une idée de la plupart des problèmes que peuvent soulever la question des sociabilités dans les librairies islamiques, notamment ceux qui découlent du fait d'accepter - ou de refuser - que le « *monde culturel* » puisse être, pour une importante population, quasi exclusivement arabophone et musulman, le libraire étant alors le seul interlocuteur capable d'écouter et de satisfaire les « *besoins* » culturels de cette population.
- 7 Ces besoins, naturellement, concernent en premier lieu le choix d'un livre. Mais comme ces livres sont, en général, des manuels de doctrine et non de la littérature ou des ouvrages de sciences sociales, on peut penser que la sociabilité dans la librairie déborde le cadre du conseil lettré ou du plaisir subjectif de la lecture. La place de ces librairies dans l'espace urbain favorise, d'ailleurs, ce relais rapide entre l'expérience de la lecture et le domaine de la religion : les flux de clients dans les librairies sont sensibles au rythme du vendredi et des heures de prière. Dans la rue Jean-Pierre Timbaud, par exemple, les librairies sont situées dans un rayon de cent mètres autour de la mosquée Omar, dans un espace qu'elles partagent avec les boucheries *halal* et les agences de voyage qui proposent des pèlerinages à La Mecque. Ces librairies elles-mêmes ne vendent d'ailleurs pas que des livres et des cassettes ; on y trouve aussi des tapis, des chapelets, des habits pour la prière,

des parfums sans alcool, bref, tout un ensemble d'objets concernant la pratique matérielle de la religion ; ou, plus largement, l'approvisionnement en ce que l'on pourrait appeler des icônes d'appartenance communautaire - une caractéristique qu'à Paris on ne rencontre pas seulement dans les librairies musulmanes, mais également dans les librairies juives ou catholiques, ou encore dans celles de la nébuleuse ésotérique.

- 8 Dans ce contexte, le conseil du libraire est une parole qui peut mettre en jeu l'ensemble du rapport du client à sa religion. C'est ce qu'indique le témoignage de H., jeune étudiant marocain employé dans une de ces librairies :

« Parfois il y a des gens qui viennent et demandent des conseils, c'est pas beaucoup mais quand même ils viennent de temps en temps : quelqu'un qui a un problème, soit d'état civil, soit de... parce que pour nous les musulmans l'état civil c'est... comment dirai-je... il est orienté par l'islam, par la religion, concernant le mariage, le divorce même, tout ça on le tire de la religion. Et parfois il y a des gens qui viennent qui ont des problèmes comme ça qui demandent des conseils.

- Parce qu'ils veulent trouver un livre qui parle de ce sujet...

- Oui.

- ...ou parce qu'ils pensent que le libraire peut leur dire des choses utiles?

- En premier ordre il pense qu'il va trouver des livres ici qui traitent son problème.

- Mais ils cherchent à engager la conversation avec vous...

- Oui, pas mal de gens oui, ils pensent ça, ils demandent... il expose le problème, dit je voudrais un livre qui traite le problème, et de lui-même il entre dans une discussion.

- Et en général vous avez de quoi le satisfaire?

- On essaye de l'orienter, par exemple, soit en lui proposant un livre qui traite le problème, soit de l'orienter vers d'autres lieux, les mosquées par exemple.

- Et pourquoi ces gens ne vont pas directement à la mosquée?

- Bien, je suis pas sûr, mais je crois qu'ils viennent d'abord pour chercher un livre. Vous savez, un problème ça reste toujours personnel, alors s'il trouve un livre qui parle de ce problème il va lire, tout seul, et de lui-même il va trouver la solution...

- Ces livres-là sont en arabe ou en français?

- Bon, pour les livres en français il n'y en a pas beaucoup. »

- 9 Si l'insertion de la librairie au sein du réseau des pratiques religieuses semble évidente, cela ne veut pas dire que les libraires conçoivent leur travail comme une mission au service de l'islam. De ce point de vue, ils insistent beaucoup moins sur leur rôle culturel que leurs collègues laïcs des diverses cultures dont une partie au moins, on l'a vu, est fière de montrer qu'elle milite pour la diffusion de sa culture. Certains libraires nient tout investissement personnel dans leur tâche en dehors de la recherche du profit matériel ; par la même occasion, ils refusent d'attribuer un quelconque rôle communautaire à leur librairie, hormis celui de l'approvisionnement en une marchandise spécifique.

- 10 M.B., marocain, étudiant d'histoire du monde arabe, salarié et ancien gérant d'une librairie établie à Belleville depuis le début des années 1980, le dit très simplement : *« Je travaille pour les sous, pas pour aider les musulmans. C'est l'argent qui compte, l'autre c'est pour les associations. »* Il n'aime pas donner des conseils, car *« les charges, l'URSAFF ne permettent pas de perdre de temps »*, et d'ailleurs *« un commerçant ne lit pas beaucoup »*. Il se contente donc, s'il ne peut l'éviter, de donner des *« conseils généraux »*. Cependant, ajoute-t-il, *« en tant que musulman, je ne peux pas dire quelque chose de pas bien. »* C'est donc son engagement religieux strictement personnel, et non pas son métier ni son rôle communautaire, qui l'enjoint de partager ses connaissances ou donner son avis sur un problème. Mais il reste, lui, réfractaire à tout rôle de conseiller, dans une librairie qu'il tient à décrire comme *« un lieu commercial et pas un lieu de contact »*.

- 11 C'est un esprit semblable que l'on retrouve chez le gérant d'une autre librairie du quartier fondée à la même époque. M. E., lui aussi musulman, marocain, de formation scientifique, assure que « *vendre des livres religieux c'est un problème commercial* » et que, s'il le fait, c'est parce que « *c'est important pour nos clients* ». Les objets autres que le livre sont d'ailleurs là « *pour faire plaisir à la clientèle* », alors que lui-même aurait préféré n'avoir que des livres à vendre. Avec sa librairie, il se dit respectueux des lois du marché. Cependant, le discours sur l'intérêt commercial est nuancé par son éloge des classiques : « *On tient au côté intellectuel* » car « *il faut tirer vers le haut, pas vers le bas au point de vue culturel* ». « *Je ne vends pas de romans à l'eau de rose* », souligne-t-il, et cela, parce que « *je suis musulman* ». C'est donc la religion qui lui donne le sens d'une responsabilité morale concernant son rôle culturel, une responsabilité que, dans son discours, il n'étend toutefois pas au livre religieux.
- 12 En revanche, le « *réfugié politique tunisien* » (comme il a tenu à être identifié), ingénieur de formation et employé dans une librairie fondée en 1988, ne fait pas état, dans ses propos, de cette dimension morale. Il explique que « *le propriétaire est musulman, mais ça lui est égal de vendre des livres islamiques ou autres* ». En fait, ajoute-t-il, le livre n'est qu'un « *objet comme un autre* », car en dernière analyse « *tout le commerce est kif-kif* ». Et lui aussi, il insiste : « *J'essaie de ne pas orienter les gens, je ne veux pas être mêlé* », en parlant de clients qui, loin de prendre part à des sociabilités, « *ne viennent que pour acheter* ».
- 13 De cette insertion dans la logique du marché, l'expression la plus frappante vient de M. S., un libraire pakistanais non arabophone installé en 1986, et également propriétaire d'un bazar à Barbès. Ici, d'ailleurs, le côté bazar prend le pas sur la librairie, ce qu'il explique en disant : « *A Auchan vous trouverez tout. Ici c'est le même principe* ». Dans ce petit supermarché musulman, donc, il vend, parmi de nombreux articles liés au culte, des livres en arabe que lui-même est incapable de lire - ce qui ne le préoccupe aucunement. Seulement, il tient à faire valoir qu'il vend « *des livres seulement islamiques, rien à voir avec la politique* », et cela, parce qu'« *il n'y a pas de livres islamiques politiques* ».
- 14 On peut toujours dire que cette insistance mise sur l'aspect commercial, très peu fréquente chez les libraires, exprime *a contrario* la conscience des aspects culturels, voire politiques, de la tâche de diffuseur de livres. En effet, disponibles, comme n'importe quelle autre librairie, à la circulation de discours politiques ; soupçonnées, par leur spécialisation, d'être des foyers potentiels de l'idéologie intégriste ; installées, par leur fonction et leur localisation, au cœur du dispositif symbolique de l'islam, les librairies islamiques peuvent aisément concentrer bien des doutes et des malentendus. Quoiqu'il en soit, l'adhésion à la logique du marché ne devient pas fausse pour autant de la part de gens qui ne sont pas, pour la plupart, des professionnels du livre et ne semblent pas concevoir leur travail comme l'accomplissement d'un métier, encore moins d'une vocation. Cependant, au fil de nos visites, il nous a bien semblé que les librairies islamiques étaient les lieux d'une sociabilité assez intense ; cela à l'encontre même des vœux exprimés par les libraires, certains allant jusqu'à en décourager l'exercice : « *On ne vient pas à la librairie pour parler arabe. Je n'aime pas discuter avec les clients, sauf par respect. Des fois on est obligé de conseiller, c'est des conseils simples. C'est très rare que quelques-uns s'attardent, ils sont pesants, ils m'empêchent de faire mon travail, mais ils sont très peu* », dit M. E. Ou bien M. B. : « *Pas de discussions avec les clients. Au revoir, merci* ».
- 15 Si la diffusion de l'islam n'est pas le but explicite des libraires islamiques, si on ne cherche pas à en faire des lieux de sociabilité, l'idée de diffuser la langue arabe semble compter encore moins. En fait, aucun libraire ne paraît s'inquiéter du sort de la langue en tant que

telle. En général, comme souvent parmi la population maghrébine, dans les librairies arabes on entend un mélange d'arabe et de français ; mais il s'agit là d'un bilinguisme différent de celui qu'on peut repérer dans d'autres librairies en langue étrangère, puisqu'en général il fait partie des pratiques habituelles dans le pays d'origine.

- 16 Cela étant, le *Coran* est en arabe, et nombreux sont ceux qui pensent, comme M. E., « *qu'il faut comprendre ce qu'on dit à la prière* », et que donc « *tous les musulmans, en général, essayent d'apprendre l'arabe.* » Le cas de M. S., le libraire-épicier pakistanais qui affirme le contraire, semble peu fréquent. C'est ce qui explique que les méthodes de langue arabe soient tellement fréquentes dans les librairies islamiques, s'adressant à une partie de la clientèle musulmane non arabophone - surtout d'Afrique noire - qui y trouve une voie d'approfondissement de sa religion. On la trouve aussi dans le livre islamique français, minoritaire, certes, mais repérable dans toutes ces librairies ; un livre qui semble très peu lié à une volonté de diffuser l'islam parmi les Français, qui sont d'ailleurs très peu nombreux à franchir le seuil d'une librairie islamique. Il n'est cependant pas impossible d'entendre dans une librairie islamique parler wolof, arabe et français en l'espace de quelques minutes, le français se trouvant être la langue fédératrice du dialogue entre des musulmans d'origines ethniques et culturelles très différentes.
- 17 Cette diversité, d'ailleurs, ne s'exprime pas que dans les langues maternelles des fidèles. Un libraire nous a dit, pour justifier son refus d'un entretien : « *Les librairies islamiques sont toutes pareilles, si vous en avez vu une vous les connaissez toutes.* » Cela semble contenir une parcelle de vérité. Cependant, on sait que l'islam, loin d'être un corpus homogène de doctrines et coutumes, est bien au contraire un ensemble foisonnant et complexe, traversé par de nombreux clivages religieux, politiques et sociaux. Cette profusion de courants qui, à son tour est susceptible de déterminer une diversité de modes de sociabilité et de valorisation du livre et de la lecture, devrait se retrouver dans le paysage des librairies islamiques parisiennes. Certaines de ces filiations sont évidentes : par exemple, l'orientation chiite d'une librairie qui exhibe sur ses murs de grandes photos de Khomeiny et sur ses vitrines et tables de vente de nombreux livres concernant l'Iran. D'autres peuvent être supposées à partir d'indices moins spectaculaires. Ces filiations et ces clivages ont une importance indéniable pour un terrain que l'on ne saurait subsumer sous le label unique des « librairies islamiques ». Et pourtant, il nous faudra ici les laisser de côté faute d'avoir pu nouer les contacts nécessaires.

Ecoles de sociabilité

- 18 M. est un étudiant tunisien de 30 ans, rencontré à la librairie *Avicenne*, dans le 5^e arrondissement. C'est un musulman pratiquant, qui invoque la sourate du *Coran* pour justifier un intérêt pour la lecture qui inclut aussi bien le livre religieux que d'autres types de texte. Il prépare une maîtrise sur « *L'anecdote en littérature* », et se trouve constamment dans le besoin de consulter beaucoup de livres pour sa recherche. « *Je cherche les deux, dit-il, un livre qui traite un problème de religion, et aussi un livre de littérature qui me concerne en tant qu'homme de lettres* » - même s'il tient à souligner qu'être homme de lettres, ça fait aussi « *partie de la foi* », car « *tout fait partie de la foi* ».
- 19 Cette recherche de livres très divers l'amène donc à fréquenter aussi bien les librairies de la rive gauche, où il trouve la plupart des livres « *littéraires* », que les librairies islamiques « *de Couronnes, Belleville, Ménilmontant* », où il lui arrive, en plus d'acheter des livres, de

rencontrer des amis - car c'est dans ce quartier, remarque-t-il, que « *se trouvent presque tous les musulmans, tous les immigrés* ». Tout cela fait qu'il va « *deux-trois fois par jour* » dans les librairies ou les bibliothèques.

- 20 Or M. ne cache pas son admiration pour les libraires, qu'il trouve « *beaucoup plus cultivés que beaucoup de gens qui prétendent être cultivés* », et avec lesquels il aime aborder des sujets « *très importants* » : « *Des sujets politiques, des événements mondiaux, parfois des problèmes d'amitié.* » On retrouve dans sa bouche un véritable éloge du métier de libraire : « *J'aime ce métier-là parce qu'on est toujours en relation avec les livres, avec l'esprit, avec les gens cultivés, alors on discute des problèmes, des sujets très importants, on échange des idées, on essaye d'apprendre comment échanger les idées, comment accepter une idée que je n'ai pas eu l'intention d'accepter, comment défendre les autres idées, c'est très important.* »
- 21 Si les propos de M. sont un éloge du libraire, ils sont aussi un éloge des librairies. Pour lui, les librairies sont non seulement des lieux de sociabilité - dont l'importance est affirmée partout dans son discours -, mais même, en quelque sorte, des écoles de sociabilité, le lieu où apprendre une pratique et une éthique de la conversation : « *Il y a ce qu'on appelle la morale d'intervention : s'il y a une discussion entre deux, trois, quatre personnes, ce n'est pas poli d'intervenir directement, il faut peut-être demander, mais d'une façon générale j'attends le moment propice pour donner une opinion.* » Cette morale d'intervention, basée sur la foi musulmane, s'applique aussi à la langue : « *Le Prophète, qu'il soit béni, a dit, il faut connaître d'autres langues, non pas pour connaître les autres mais aussi pour les respecter. C'est pas de leur faute s'ils ne connaissent pas l'arabe.* »
- 22 Dans le discours de M., le libraire est investi d'une valeur symbolique considérable : les librairies sont le lieu d'application d'une morale de la parole et d'une morale de la langue. Cependant, jusqu'ici M. parle des libraires en général, ou même d'un libraire idéal, sans faire de différence entre les responsables des librairies islamiques et les autres. Or cette différence reste très présente à son esprit. En fait, il se trouve dans la situation quelque peu paradoxale d'avoir à chercher les livres pour sa recherche chez les libraires qu'il juge, a priori, les plus éloignés de son image d'un bon libraire - qui est, il le fait clairement entendre, celui de la librairie islamique, l'homme qui pratique et fait pratiquer cette « morale d'intervention » inspirée de l'islam : « *Les libraires arabes sont de deux sortes, ceux qui font à la fois le métier de libraire, le métier d'un homme qui vous incite à respecter votre religion, votre civilisation, votre culture, et aussi à mieux respecter les autres ; et les autres qui ne font que le métier de commerçant.* »
- 23 Les bonnes librairies sont une école de tolérance, dans la mesure où elles sont proches de la religion et non pas livrées au seul *diktat* du marché. Pour M., le clivage entre les deux types de librairies arabes se trouve être, en dernière analyse, d'ordre moral. Or nous avons vu que les libraires islamiques étaient précisément ceux qui tenaient le plus à se déclarer « *seulement commerçants* », c'est-à-dire des libraires de l'autre catégorie, ceux qui ne se soucient nullement des effets culturels, éthiques ou politiques de leur fonction - si ce n'est, éventuellement, en tant que musulmans comme les autres. Remarquons que les deux approches ne sont pas forcément contradictoires, un libraire « *commerçant* » pouvant à la limite inviter à cette attitude de respect par le seul fait d'être un bon musulman.

Le cercle des clients

- 24 Que dit-on de l'autre bord, par exemple chez le libraire de la librairie *Avicenne* ? Que se passe-t-il lorsque quelqu'un - ce n'est pas le cas de M. - demande à *Avicenne* un livre sur la religion ? « *Je les envoie à Belleville parce que ça prend de la place chez moi et ce ne sont pas mes clients* », répond Hachem Mouawich. S., son employé, dit quant à lui : « *On conseille aux gens de lire des textes sur la religion mais plus fondamentaux, d'essayer de se faire une idée par eux-mêmes, de lire des classiques, de lire le Coran, par exemple.* » C'est que la librairie *Avicenne* est laïque : « *C'est sûr, c'est sûr, laïque, il faut qu'elle soit laïque* », dit Hachem Mouawich. Est-ce qu'elle serait le reflet du libraire, de ses croyances, de ses choix idéologiques ? « *Oui, en général ça se voit, que je ne suis pas un homme pratiquant, ou un homme musulman, ça se voit nettement que ce n'est pas une librairie musulmane, même la manière de vivre, de prendre le café, de prendre votre cigarette, il y a une manière aussi dans la vie.* »
- 25 La *Librairie Avicenne* se trouve rue Jussieu, en face de l'université, à peu de distance de l'Institut du monde arabe. Dans ses rayons et ses tables de nouveautés s'entassent de nombreux livres en arabe et en français, où alternent la littérature orientale et les livres d'histoire et de politique sur l'islam et le monde arabe en général. Le *Coran*, en français ou en arabe, se trouve bien en vue, aux côtés des autres livres. Les deux langues sont séparées de manière assez nette, aussi bien à l'intérieur que dans les vitrines : l'arabe à gauche, le français à droite. Sur le trottoir, une table de soldes, et des cartes postales des pays arabes. Quelques cassettes de musique arabe, quelques vidéos viennent s'ajouter aux livres - mais ici, à la différence de Belleville, pas de tapis ni de chapelets. Comme les autres librairies, en revanche, l'endroit est petit, saturé d'objets.
- 26 *Avicenne* a été fondée en 1980 par Pierre Khayat, un intellectuel libanais - « *ancien militant de gauche* », selon les propos d'un client - réputé pour sa grande culture. Il gérait l'endroit avec l'aide d'un associé, un intellectuel d'origine chrétienne tout comme lui, d'avec lequel il finira par se séparer. Fin 1985, la librairie est rachetée par son propriétaire actuel, le libanais Hachem Mouawich, ancien militant communiste né à Baalbek dans une famille chiite. Arrivé en France deux ans auparavant pour faire un doctorat en sociologie urbaine à Lyon, une fois à Paris il avait géré quelque temps une librairie française.
- 27 A *Avicenne*, il partage l'accueil du public avec S., un écrivain et anthropologue algérien arrivé en France en 1991, qui était déjà libraire à Alger et qui s'occupe surtout du rayon français. Entre eux, S. et Hachem Mouawich parlent en général en arabe ; chacun son propre arabe : S. l'arabe algérien parlé, Hachem Mouawich l'arabe classique. La librairie a été aménagée intérieurement par un architecte ami, né également à Baalbek, avec qui, il y a six ans, ils ont transformé l'endroit pour en faire « *une espèce de mini-centre culturel* ». Dans cet esprit, raconte l'architecte, s'imposait une table avec « *deux ou trois places pour boire le café et discuter* », dans la tradition libanaise qui veut que le café soit « *un peu symbole de la convivialité, de l'hospitalité, de l'amitié* ». La volonté d'être un lieu de sociabilité se trouve donc inscrite même dans le dispositif physique de la librairie - d'une manière, il est vrai, symbolique au sens restrictif du terme, vu les dimensions de ladite table de café. N'empêche que le café est effectivement un moment de partage et de conversation avec les clients-visiteurs.
- 28 Ces clients, qu'Hachem Mouawich n'hésite pas à décrire comme formant « *un cercle* », peuvent être des Français, car, dit-il, « *je crois que je connais tous les intellectuels et écrivains qui travaillent sur le monde arabe ici en France.* » Mais ils sont plus souvent des Arabes, dont

beaucoup de Libanais - puisque la librairie *Avicenne* fonctionne, pour de nombreux artistes et intellectuels libanais, comme une référence définie aussi bien par la nationalité que par la langue ou la culture. C'est ce que nous avons constaté notamment en assistant à la présentation du roman d'une femme écrivain libanaise. Comme le confirme l'Algérien S. : « *Les Libanais ont tendance à la prendre un peu comme une librairie libanaise.* » C'est d'ailleurs le sentiment d'un Syrien tel que M. M., économiste établi en France depuis 25 ans, pour qui « *avec un Syro-libanais, on sent une certaine proximité familiale, une sensibilité commune ou même d'expression.* »

- 29 Pour l'architecte, ami personnel de Hachem Mouawich, les liens qui unissent les habitués de la librairie transcendent le simple fait de fréquenter la librairie. L'architecte vient à *Avicenne* « *assez souvent, en moyenne peut-être une fois par semaine* », et dans ces occasions, « *j'ai des contacts avec d'autres clients, parfois je me mêle, comme ça, j'entre dans la conversation.* » Pourtant l'architecte, qui a vécu de longues années en Allemagne avant de s'établir à Paris, n'a pas un sentiment très fort de son identité libanaise, se déclarant porteur d'une « *identité mélangée* ».
- 30 Jusqu'ici l'on voit se dessiner un discours sur les sociabilités dans la librairie qui renvoie davantage à un modèle de type interactionnel, qu'à un récit sur l'identité nationale ou ethnique. En fait, le discours le plus systématique sur la librairie comme lieu d'investissement symbolique de l'identité est tenu ici par quelqu'un qui s'en sent exclu, P., un ingénieur français de 33 ans qui a séjourné en Egypte, où il voudrait retourner : « *Je pensais être mieux accueilli que ça par les gens, et l'accueil est très bizarre, ils sont souvent assez étonnés, c'est souvent la même chose que je ressentais en Egypte.* » Dans son cas, ajoute-t-il, cette exclusion est double : « *Ce n'est pas uniquement parce que je suis français, c'est peut-être parce que je ne suis pas dans leur cercle, des professeurs de la Sorbonne, ou des gens d'un milieu intellectuel arabe, une certaine élite, souvent entre deux cultures.* » Ce même constat d'échec se retrouve au niveau des langues : « *Il m'arrive de parler en arabe, et il me répond en français, non pas parce que je parle mal, parce que je commence à avoir un accent pas mauvais, mais bon, peut-être que ça les gêne un peu qu'un Français...* »
- 31 Ces difficultés semblent ainsi refléter le problème général de sa relation à un monde qui le fascine et qui semble bien l'exclure. L'expérience de S., employé de la librairie, se trouve aux antipodes. En effet, arrivé en France en 1991, « *je me suis retrouvé* » dit-il « *dans une situation où j'étais l'étranger, donc forcément, le regard qu'on a l'habitude de porter sur l'étranger, parce qu'on le devient soi-même, obligatoirement il change.* » La librairie s'est avérée pour lui un lieu précieux pour rencontrer des gens ; même s'il sait que les clients arabes sont plus nombreux, c'est avec les Français qu'il a eu le plus de conversations. Et c'est au fil de ces conversations qu'il a été amené à réfléchir tout ensemble à « *la littérature, la société, l'histoire, souvent l'histoire commune, parfois la politique aussi, les échanges sur ce qui se passe dans le monde, la guerre, le racisme...* » L'importance de ces rencontres semble avoir été considérable : « *J'arrive souvent à rencontrer des Français qui sont nés en Algérie, qui y ont même vécu une partie de leur vie, et il y a une partie de cette histoire commune que je n'ai pu comprendre dans ce qui est réellement profond qu'une fois ici.* »
- 32 A suivre S. dans ces propos, c'est toute sa vision de l'Algérie et de la France qu'il a vu s'infléchir au fil des sociabilités avec les clients de la librairie *Avicenne* ; comme si la librairie, tout comme pour P., était une espèce de modèle réduit d'une société différente de la sienne, avec laquelle il tâche d'établir une relation. Or, pour l'ingénieur français, cette société était le monde arabe, tandis que pour l'écrivain algérien, il s'agit de la France.

Pratiques de sociabilité

- 33 Refaisons la même analyse que pour la librairie espagnole : le journal d'enquête pour l'après-midi du 16 décembre 1993 dans la librairie *Avicenne* fait état de la visite de quarante personnes, vingt-sept hommes et treize femmes, dont les âges s'échelonnent de trente à soixante ans. Nous avons cru identifier au moins quinze d'entre eux comme étant d'origine maghrébine ou proche-orientale, et dix comme des Français sans origine arabe. Seize visiteurs se sont exprimés uniquement en français, sept uniquement en arabe, sept autres ont employé les deux langues. A plusieurs reprises, nous avons donc assisté à des conversations en français par des gens a priori arabophone ; en revanche, nous n'avons pas vu de Français arabophone. Par ailleurs, au moins trois personnes n'ont communiqué avec qui que ce soit. En revanche, au moins dans une occasion s'est formé un petit groupe de conversation entre des gens qui ne se connaissaient pas.
- 34 En plus des échanges verbaux concernant le rapport commercial, nous dégageons, dans cet échantillon, dix épisodes de sociabilité, dont une scène de conseil (un Français demandant un livre de photos du Liban) et neuf scènes de conversation. Trois en arabe : avec un poète libanais de 45 ans, habitué de la librairie ; avec un enseignant et ancien homme politique libanais, qu'on décrit comme un « *poète fou* » ; avec un touriste yéménite non francophone. Trois en français : sur les différentes traductions du *Coran*, sur le village de Baalbek, sur *Les Mille et une nuits*. Trois, enfin, bilingues : un groupe buvant le café avec Hachem Mouawich et S., dont un enseignant égyptien ; le libraire et un vidéaste algérien de passage à Paris ; un couple libanais ami, dans l'arrière-boutique.
- 35 Cela fait donc dix scènes de sociabilité sur quarante. Pour la moitié d'entre elles on a eu recours à la langue arabe. Il faut d'ailleurs souligner la durée de la plupart de ces scènes. Mis en corrélation avec les entretiens, on voit que certains épisodes viennent, de temps en temps, conforter la représentation idéale des sociabilités dans la librairie que nous avons repérée dans le discours de libraires et clients. La scène du café, par exemple, ressemble exactement à cette image de convivialité qu'avait évoquée, parmi d'autres, l'architecte ; c'est un moment de temps suspendu (auquel même la musique, spécialement mise pour l'occasion, contribue), où la librairie devient le théâtre d'une conversation qui, traitant aussi bien de littérature que de politique, se présente comme un échange agréable entre pairs. Cette ambiance conviviale, d'ailleurs, n'exclut pas l'autoréférentialité, dans la bouche de cet Égyptien qui explique à un ami : « *qui boit du café chez Hachem revient toujours* ». Comme si on tenait à mettre en valeur cette scène de sociabilité en renvoyant à une tradition devenue rare - quitte à l'exprimer par une phrase aux allures de slogan.
- 36 Un débat sur la situation en Palestine, pour sa part, illustre le rôle de la librairie comme lieu de résonance de l'actualité internationale et point de référence pour une intellectualité quelque peu nomade, à cheval entre deux mondes. Le personnage du « poète fou » vient confirmer l'importance d'*Avicenne* pour les intellectuels libanais établis en France. L'échange à propos de Baalbek, à son tour, met en avant ce personnage du Français voyageur pour qui la librairie est, avant tout, l'occasion de renouveler son contact avec un monde étranger et fascinant. La discussion sur les traductions du *Coran*, enfin, avec sa critique des interprétations antisémites, renforce l'idée de la librairie comme un lieu où l'on respecte l'islam tout en critiquant les islamistes.

Le libraire du monde arabe

- 37 La librairie *Al Manar*, rue Saint-Jacques près de l'Ecole normale supérieure, est la propriété d'Ali Zayat, un Libanais de 48 ans, diplômé en sciences humaines²¹⁴. Elle est du même type qu'*Avicenne* : fréquentée aussi bien par des Français que par des Arabes, orientée vers un public universitaire et intellectuel, spécialisée en littérature et sciences humaines, avec un petit rayon religieux qui n'est pas présenté en termes religieux ; elle est tenue par un homme qui, comme Hachem Mouawich, est libanais.
- 38 Les différences les plus importantes se situent, d'une part, au niveau de la prospérité (tandis que Hachem Mouawich rêvait de s'agrandir, à l'époque de cette recherche les affaires d'Ali Zayat ne marchaient pas bien) ; d'autre part, au niveau des choix idéologiques de leurs propriétaires, notamment au sujet de l'islam. On a déjà évoqué la position laïque de Hachem Mouawich ; pour sa part Ali Zayat ne se défait jamais de son chapelet de prière et dit à qui veut l'entendre qu'il est « *en faveur de la tradition, contre Israël, contre l'Occident, contre Rushdie* ».
- 39 Or tout cela ne semble avoir qu'une influence relative sur la librairie comme lieu de sociabilité. Pas plus qu'*Avicenne*, *Al Manar* ne ressemble aux librairies de Belleville, même si son propriétaire est plus enclin à sympathiser avec elles sur un plan idéologique. Elle leur ressemble même moins, et cela, pour une raison simple : à *Al Manar*, il y a de la place. Au centre, près de l'entrée, au lieu d'une table de nouveautés le visiteur rencontre un grand espace vide ; plus au fond, il trouve une table avec des chaises pour s'asseoir. L'espace est divisé par une colonne centrale, où l'on expose des cassettes de musique arabe. C'est à cette table du fond qu'Ali Zayat sert le café ; c'est là qu'il passe la plupart de sa journée, à discuter interminablement avec ses clients. Même si cette disposition ne date que de l'année dernière (avant, le libraire était assis à un bureau près de l'entrée), dans son discours elle rejoint une idée traditionnelle de la librairie : « *Dans une librairie arabe c'est toujours comme ça, le client s'assied à votre table* » ; et aussi, un constat sur le métier de libraire : « *Ça fait partie du travail.* » En tout cas, cette disposition contribue à faire de la librairie *Al Manar* un lieu de sociabilités fréquentes et prolongées, où sont comparativement rares les clients qui réduisent leur visite à un simple acte d'achat.
- 40 En fait, d'après le récit du propriétaire-fondateur, l'actuelle librairie *Al Manar* (« le phare ») fait suite à l'échec d'un projet dans lequel les sociabilités devaient être encore plus systématiques et fréquentes. Ali Zayat, un musulman chiite, est arrivé du Liban avec une maîtrise en anthropologie, pour soutenir une thèse à Paris en 1982 ; l'année suivante, il fonde la librairie dans le but d'en faire un « *centre de documentation sur les problèmes du monde arabe* ». Ce projet, qui visait notamment à « *aider les étudiants à trouver un sujet utile pour leur pays* », devait permettre qu'enseignants et étudiants se rencontrent pour échanger des idées et des informations. Or, déplore Ali Zayat, « *presque rien n'a été réalisé* » de ce projet « *théoriquement clair, pratiquement impossible* ». Les sociabilités sous leur forme présente ne seraient qu'un faible écho, individualiste et inorganique, d'une dynamique qu'il aurait voulu orientée vers ce but éminemment politique.
- 41 Or la politique est pour lui le grand sujet de conversation, qu'il partage avec ses visiteurs d'une manière assez directe pour faire dire à l'une de ses clientes : « *Ali parle trop franchement.* » Mais dans les échanges, il ne s'agit pas que de politique : il aime discuter de poésie, de littérature, de musique au gré de ses clients. X, par exemple, un Syrien de confession orthodoxe grecque, arrivé à Paris depuis vingt ans et professeur d'arabe,

trouve que la librairie est « *un endroit de contact de gens connus* », où il est sûr de trouver son ami Y. Y., qui se présente comme un « *pauvre masseur libanais* », arrivé lui aussi il y a vingt ans, « *n'achète jamais rien à Al Manar* » car « *on est devenus amis* ». Z., un journaliste palestinien au chômage depuis trois ans, y passe souvent, « *quand je ne cherche pas de travail* ». Il y a des femmes comme M., journaliste et chanteuse algérienne arrivée à Paris en 1981, qui fréquente la librairie pour parler musique avec son propriétaire. Ou N., enseignante tunisienne à Paris depuis quinze ans qui, elle, « *achète toujours* », et qui reconnaît en Ali Zayat « *la figure du libraire humaniste, au sens de la Renaissance* ».

- 42 Dans les propos des clients de cette librairie, l'éloge du lieu de sociabilité dépasse toute référence à ses qualités en tant que source de livres. Pour X., chaque visite est « *une occasion pour rencontrer des gens, des types sociaux très intéressants* » - en cela, ajoute-t-il - Al Manar ressemble à ses restaurants libanais préférés. Tantôt c'est le lieu qui attire les gens, tantôt le tenant du lieu ; car même si les deux sont évidemment liés, on peut privilégier soit la dimension groupale, soit le lien personnel avec le libraire. M. a commencé à fréquenter régulièrement la librairie depuis qu'il s'intéresse à la langue et au chant arabe : « *Ali m'a montré la poésie, la musique - les poètes persans par exemple - d'une manière qui n'est pas celle d'un commerçant qui vous donne un renseignement, mais une petite intervention personnelle pour présenter un ouvrage.* » Les connaissances qu'a Ali Zayat du domaine islamique se traduisent d'ailleurs parfois d'une manière qui n'est pas sans rappeler ce que nous a rapporté l'employé d'une librairie de Belleville : la visite de ce Marocain professeur d'arabe qui cherche des précisions sur une cérémonie religieuse musulmane, ce que le libraire satisfait en répétant les gestes rituels sur le parquet de la librairie ; ou cette femme qui l'avait consulté sur le droit de son mari à faire usage de son argent à elle, et à qui il avait cité l'interdiction qu'en fait la loi musulmane.
- 43 Bref, comme l'explique X., il y a des habitués « *libanais, français, iraniens, etc.* », ce qui en fait, dit-il, comme « *une micro-société* ». « *Ici on discute* », dit N, autour d'un libraire qui, étant libanais, reste le meilleur représentant d'une « *société multiculturelle* », car, ajoute-telle, « *un libraire doit être libanais* ». Et dans cet endroit où « *l'on retrouve ses racines* », « *c'est tout le monde arabe qui vient ici* », une pluralité qui permet à son tour de poser les limites d'une identité : « *Ici on parle du monde arabe, on parle d'une certaine souffrance. Et il y a des choses qu'on se dit entre Arabes qu'on ne raconte pas aux autres.* »
- 44 « *Entre Arabes on parle l'arabe* », c'est ce que dit N., en insistant sur le fait qu'à Al Manar « *on ne parle que en arabe* » ; Z., lui aussi, parle arabe chaque fois qu'il vient, comme le font semblerait-il les autres. Au moins la plupart ; M. parle en français, même si ce qui l'a attirée dans la librairie, en tant qu'Algérienne non initiée à l'arabe classique, était le désir de « *lire le Coran en arabe* ». Ali Zayat, pourtant, ne se fait pas de souci particulier à propos de la langue : « *On va et on vient* », car dans son projet originel la langue, dit-il, « *n'était pas importante dans mon esprit* ». C'est que, dans certains cas, la conservation de la langue peut être un noyau dur du discours sur l'identité ; mais pour beaucoup, surtout pour des immigrés d'ancienne date, la langue devient le lieu du va-et-vient de leur esprit : « *Je m'énerve en arabe, je ne peux prier qu'en arabe, mais je parle d'amour en français* », dit Y.
- 45 Or, pour lui, cette micro-société n'est que l'exemple et le résultat d'une tradition : « *Dans les bleds au Liban, les librairies sont des lieux de rencontre, où on n'est pas agressé.* » ; « *oui, insiste-t-il, c'est une tradition au Liban : on discute d'abord, c'est un lieu de rencontre.* » Et cela prend pour lui un sens profond, celui qui le lie à une patrie qu'il n'a pas revue depuis treize ans, et qu'il ne veut pas revoir car « *je vais me sentir étranger* ». Comme si la librairie Al Manar évoquait pour cet homme qui dit se sentir « *apatride* », non seulement la patrie

perdue dans l'espace, mais aussi une patrie disparue dans le temps, ce Liban d'avant la guerre civile, le Liban de sa jeunesse.

- 46 Et si l'on peut toujours dire que le rapport du « *pauvre masseur libanais* » à sa patrie n'appartient qu'à lui, son discours s'harmonise avec celui d'Ali Zayat lui-même, qui a bien, lui, un discours volontariste sur le rôle culturel de sa librairie. Tout en étant un commerce, dit-il, ce « *n'est pas un commerce comme tous les autres* », car il renvoie à « *l'identité d'une communauté arabo-musulmane à Paris* ». Or pour lui « *les librairies en général sont des fournisseurs d'éléments idéologiques pour cette communauté*. » Elles le sont, précise-t-il, en tant que sources de livres, mais aussi en tant que lieux physiques : « *La librairie c'est un symbole, comme on dit d'une église ou d'une mosquée : ça prouve la présence.* »

NOTES

213. Ce document de la librairie *Essalam* m'a été envoyé suite aux conversations que j'ai eues avec le gérant. Il est raisonnable d'interpréter comme une preuve de méfiance l'attitude qui consiste, après avoir cherché de diverses manières à s'assurer de nos intentions, à refuser un entretien et proposer de le remplacer par un texte. Cette méfiance a joué un rôle important dans cette enquête. Plusieurs entretiens nous ont été refusés : « *Je suis là pour vendre des livres, pas pour répondre à des questions* », a dit un libraire ; d'autres ont dit simplement qu'ils n'avaient pas le temps. Face à cela, la réponse d'*Essalam* n'est pas un refus. Cette attitude semble surtout liée à la visite d'un personnage - le sociologue - difficile à distinguer de deux autres personnages : le journaliste, le policier. Le raidissement des libraires parallèlement à la montée de tension en Algérie en est le témoignage le plus éloquent. Les références négatives aux journalistes ont été monnaie courante : on les accusait par exemple de donner une « *fausse image de l'islam* » lorsqu'ils vont interviewer les libraires comme moyen de « *prendre la température* » des quartiers arabes face à un événement politique important. Il faut dire que l'intérêt des journalistes pour les librairies islamiques, s'il est loin d'être massif, peut très bien se réclamer, à l'occasion, de raisons fort concrètes et pressantes : « *Des ouvrages islamistes interdits se vendent en librairie* », titrait par exemple *Libération* du 13 septembre 1994. Par ailleurs, le 7 février on apprenait dans le même journal que la campagne « *Laïcité oui, mon foulard aussi* », menée à Grenoble par l'Union des jeunes musulmans, était le fruit du travail d'un groupe de jeunes intellectuels qui, cinq ans auparavant, avait ouvert à Lyon la librairie *Tawhid*. Empressons-nous cependant de souligner que la méfiance n'a pas été la seule attitude à notre égard. Au contraire, nous avons visité en toute liberté la plupart des librairies islamiques de Paris, et discuté avec cinq libraires ou employés dont les propos sont ici largement cités. Si à une exception près ils ont refusé d'être enregistrés, ils ont répondu avec précision et, souvent, chaleur et intérêt. Tout ceci, en plus d'une amabilité personnelle, suggère l'idée que notre visite a pu éventuellement être perçue aussi comme une possibilité de corriger un peu cette mauvaise image : « *Les sociologues ne sont pas comme les médias, ce sont des gens qui comprennent* ». Le seul barrage que nous n'avons su surmonter, en fait, c'est le refus répété des permanences d'observation ; c'est-à-dire, l'accès à l'étude directe des sociabilités dans une librairie islamique. « *Ça me gêne, et ça gêne mes clients. Est-ce que je vais chez vous voir qui vous fréquente ?* », nous a lancé l'un d'entre eux. C'est là que cette attitude de repli est devenue fâcheuse, car elle a forcé à l'abandon du projet original, celui de faire d'une librairie islamique un terrain d'enquête susceptible d'être comparé à une librairie arabe non religieuse.

214. Les conditions d'observation dans la librairie *Al Manar* n'ont pas été les mêmes qu'à *Avicenne* ou dans les librairies espagnoles. Ici, au lieu de nous installer dans un coin pour prendre des notes, nous avons été convié à la table où le libraire reçoit ses clients, ce qui a donné lieu à de longues conversations informelles avec le libraire et ses clients - situation éventuellement traduite par des entretiens moins complets que prévu, mais plus orientés par les préoccupations et intérêts des acteurs. Cela n'a pas empêché d'éventuelles attitudes de repli, dont notamment la réticence à décliner son identité. D'ailleurs, la dernière séance d'observation à *Al Manar* a même dû être suspendue à la demande du libraire, soucieux des réactions de certains de ses visiteurs.

Chapitre 4. Deux enjeux de la sociabilité du livre

- 1 Au terme de notre enquête, une première conclusion semble s'imposer assez naturellement : les sociabilités sont plus fréquentes, plus intenses, plus prolongées dans les deux librairies « culturelles » de langue arabe que dans les deux librairies en langue espagnole ; la langue d'origine y est plus présente ; les Français le sont moins ; et entre les deux, la librairie *Al Manar* est un lieu où la sociabilité semble plus intense qu'à la librairie *Avicenne*.
- 2 L'urgence des problèmes liés au monde arabe et à l'islam donne sans doute aux sociabilités des librairies arabes un caractère de gravité dont on ne saurait trouver l'équivalent dans les librairies espagnoles d'aujourd'hui. Dans ces dernières domine plutôt une vision distanciée de la culture. Pourtant, dans un cas comme dans l'autre, ce n'est ni l'actualité, ni le poids de l'histoire qui sert de base au développement des sociabilités.
- 3 Dans les librairies de langue arabe, celles-ci semblent liées d'un côté au fonctionnement d'un milieu intellectuel arabe dont les pratiques sont proches de celles des milieux intellectuels français, et de l'autre à l'existence, dans une partie de l'espace urbain parisien, d'une communauté arabophone engendrant des modes de socialisation relativement autonomes. Parmi ces sociabilités, on en retrouve qui concernent spécifiquement la pratique de la religion musulmane, et dont l'intensité et l'importance sont loin d'être négligeables, surtout parmi la population d'origine maghrébine. Ces sociabilités-là, cependant, qui sont l'apanage des librairies islamiques, restent faibles ou inexistantes dans les deux librairies « culturelles » où nous avons mené notre enquête.
- 4 Il va sans dire que, chez les Espagnols, aucun système de croyance ne peut y être comparé. Ici, les sociabilités découlent surtout de l'existence d'une culture hispanisante partagée par des Français ayant souvent des liens personnels avec le monde espagnol, dans le cadre de modes de socialisation qui sont ceux de l'ensemble de la société française.
- 5 Le moment du café, qui n'existe pas chez les Espagnols et qui semble si important dans les librairies arabes, est à la fois l'emblème et le catalyseur d'une suspension du temps qui pose la convivialité en alternative à la rationalité commerciale. Cela a lieu

indépendamment de l'efficacité commerciale elle-même, comme l'indiquent les destinées économiques différentes de nos deux librairies arabes. Pour leur part, les sociabilités d'arrière-boutique entraperçues dans l'une des librairies espagnoles se constituent elles aussi en marge de l'activité commerciale de l'établissement. Et, dans les deux cas, on constate l'existence d'une sociabilité plus ordinaire qui, elle, reste directement liée à l'échange commercial, sous la forme du conseil argumenté.

- 6 Si le bilinguisme, ce va-et-vient plus ou moins spontané entre le français et la langue étrangère, est le propre de toutes ces librairies, la langue arabe semble plus présente que l'espagnole. Aussi bien les libraires arabes que bon nombre de leurs clients ont une relation plus étroite avec leur langue que leurs homologues espagnols, une langue qui est souvent le véhicule d'une confidentialité qui, chez les hispanophones, n'aurait vraisemblablement pas de raison d'être.
- 7 Par ailleurs, si dans les deux cas on trouve des Français prenant part active aux sociabilités, les librairies arabes semblent davantage fonctionner comme un relais intra-communautaire. Ceci est d'ailleurs encore plus vrai des librairies islamiques, où les Français sans lien autre qu'intellectuel avec le monde arabo-musulman ne vont pratiquement jamais. En ce qui concerne les Espagnols de Paris, le constat tient notamment au fait que l'existence même d'une communauté, perceptible sur le plan culturel, reste problématique en termes de sociologie urbaine.
- 8 Pour revenir aux termes de notre chapitre introductif, disons donc que les librairies en langue arabe répondent d'avantage au modèle de l'insertion communautaire, tandis que les espagnoles se trouveraient plutôt du côté de l'intégration à la culture universelle. Ceci, bien entendu, est une observation qu'on devrait se garder de prendre en termes absolus, en évitant surtout de faire de ce couple insertion/intégration, ici employé à des fins descriptives, la conséquence directe d'une stratégie sociale communautaire. Dans ce sens, il faut notamment garder à l'esprit le fait que la communauté arabophone ne peut être conçue comme un bloc monolithique, étant traversée de clivages sociaux et culturels dont les traces, on l'a vu, ne manquent pas de se retrouver dans les librairies.
- 9 Arrivés à ce point, il nous faut souligner que les contrastes entre les deux terrains ne devraient pas faire oublier les ressemblances, qui sont, elles aussi, fondamentales. Elles tiennent pour beaucoup aux codes partagés avec la société française aussi bien par les arabisants que par les hispanisants, partage sans lequel il ne peut y avoir d'expérience plurielle de la culture. Les codes peuvent parfois se référer à des manières françaises qu'auraient adoptées les communautés d'origine étrangère, mais le plus souvent ils ont pour horizon des valeurs communes à toutes les sociétés concernées, voire à la civilisation en général. Pour ce qui nous intéresse, on peut dire que, partout où il y a des livres, certaines manières d'en parler et de se rencontrer pour en parler se retrouvent.
- 10 Ce sont des pratiques de sociabilité propres aux milieux intellectuels en général, qui sont ceux où les quatre librairies de notre enquête trouvent la plupart de leurs clients. Ces librairies ont même de nombreux points en commun qui les rapprochent davantage du reste des librairies vouées aux cultures reconnues comme légitimes, la française y comprise, qu'à d'autres références culturelles du même domaine linguistique. Une librairie arabe de la rive gauche peut, sur certains plans, être plus proche d'une librairie espagnole que d'une librairie islamique de Belleville ; une discussion sur un auteur classique peut ressembler à une autre, qu'elle ait lieu en arabe, en espagnol ou en français.

- 11 D'autre part, une nostalgie peut, elle aussi, ressembler à une autre, lorsqu'elle a pour objet un pays lointain. La pratique habituelle du bilinguisme n'est que l'exemple le plus évident de tout ce que le fait d'être étranger peut amener comme problématique commune. Parmi d'autres effets, cette condition incite, et même oblige, à élaborer un discours sur sa propre identité qui prenne en compte la dimension nationale et son articulation avec l'identité française. Dans ce sens, indépendamment du besoin d'acheter des livres, la fréquentation de certains lieux liés à cette identité, tels que, parfois, des librairies, fait partie de ces pratiques discursives que l'on assume aussi bien individuellement que collectivement. Les cartes que dessinent ces fréquentations ne sont cependant pas les mêmes pour tout le monde. Chez les arabophones, les deux types de librairies correspondent à des parcours assez différents, vue l'origine historique, sociale et culturelle diverse de leurs clientèles respectives.
- 12 Cela étant, pour revenir à notre comparaison entre librairies de langue arabe et librairies en langue espagnole, les différences que nous avons repérées dans les pratiques sont à distinguer de celles relevées dans les discours concernant le rôle des librairies et des sociabilités qui y ont lieu. La présence plus forte de la langue d'origine dans les librairies arabes, par exemple, ne s'accompagne pas d'un discours plus emphatique sur le rôle de la langue dans le maintien de l'identité culturelle ; au contraire, on y constate volontiers la mixité des pratiques : « *Je m'énerve en arabe, je ne peux prier qu'en arabe, mais je parle d'amour en français.* » Inversement, pour ce qui est du rôle culturel, le discours le plus appuyé se retrouve chez ce libraire français d'origine espagnole : « *Ce n'est pas une librairie de langue espagnole, ce n'est pas une librairie sur la culture de l'Espagne, c'est une librairie espagnole, c'est-à-dire que nous sommes ici une petite enclave où on parle l'espagnol.* » Face à cette image, les descriptions que font les Arabes de leurs librairies peuvent sembler plutôt dédramatisées, comme dans le cas des professions de foi commerciale des libraires islamiques.
- 13 Tout ceci illustre assez bien ce fait que le discours sur la tradition n'est jamais aussi fort que là où cette tradition est déclinante ou menacée. Cependant, il faut à nouveau souligner le caractère relatif de ces différences. Nous avons vu, en effet, que les discours militants n'étaient pas absents des propos tenus par les habitués des librairies arabophones, alors qu'une librairie du domaine espagnol pouvait très bien, à l'occasion, se passer de toute proposition sur l'identité pour arriver à ce simple constat : « *Des fois, on n'a pas envie de parler espagnol.* »
- 14 Par ailleurs, les discours et les pratiques des uns comme des autres se dessinent sur le fond d'une société française dont on retient souvent comme trait marquant la raréfaction croissante des sociabilités. Sur le plan de la lecture, cela se traduirait par un contact solitaire avec le livre et une relation instrumentale avec le libraire, deux images que l'on rejette comme appartenant à ce qu'on pourrait appeler l'*ethos* de la grande surface.
- 15 On est même tenté de dire que, dans l'esprit de certains lecteurs en langue étrangère, la France c'est la Fnac. La *Fnac Internationale*, déjà disparue à l'époque de cette enquête, apparaît donc rétrospectivement comme une tentative de réabsorber les différences culturelles que soutiennent à grand-peine ces petits libraires indépendants, dans une logique du marché foncièrement autoritaire et unificatrice, même si elle avance parée de bonnes intentions multiculturalistes.
- 16 Face à cela, l'enquête met à jour des sociabilités du livre précisément dans des lieux qui, dans l'esprit de certains, concentrent les inquiétudes concernant l'identité de la France ou de l'Occident. C'est M., l'enthousiaste des librairies islamiques, qui nous a fourni

l'éloge le plus éclatant de ces pratiques, en disant, immédiatement après avoir cité la fameuse sourate du *Coran* : « *Vous pouvez lire des livres, comme vous pouvez lire en contactant les autres gens.* » Autrement dit, pour ce musulman fervent, la sociabilité peut être une pratique de lecture, et la lecture, le premier signe de fidélité à l'islam. Peu de lecteurs occidentaux iront aussi loin dans la formulation d'une métaphysique des sociabilités de la lecture.